N° 343 — Tome XCIII 1er Octobre 1911

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-deuxième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, MAURICE BAUCHOND. GEORGES BOHN, MAURICE BOISSARD, R. DE BURY, RICCIOTTO CANUDO, DÉSIRÉ CORBIER, P. LESPINASSE, ERNEST GAUBERT, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, DORIS GUNNEL, CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN, AUGUSTE MARGUILLIER, JEAN MARNOLD, MARCEL MONTANDON, MICHEL MUTERMILCH, JEAN NOREL, GEORGES PALANTE, RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE, ALBERT SCHINZ, OSCAR WILDE (GEORGES BAZILE *trad.*).

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXI

SOMMAIRE

—

N° 343. — 1er Octobre 1911

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

LES UNIVERSITÉS
DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

—

Nous ne chargerons pas ce tableau d'une quantité de noms et de dates. Notre intention est d'expliquer l'esprit général des universités d'outre-mer, comparées à celles de l'ancien monde. Ce n'est pas de l'érudition, c'est plutôt de la philosophie que nous nous proposons de faire.

I

Lorsque l'Amérique fut découverte, les premiers essais de colonisation eurent comme but l'exploitation matérielle, le gain. Les souverains européens se disputèrent les pays nouveaux à cause des richesses qu'ils offraient; et cela d'autant plus que les contrées d'abord découvertes furent celles de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud, toutes deux fort abondantes en ressources naturelles et surtout en or. Il est vrai qu'il y eut dans le Nord — le Canada d'aujourd'hui — des luttes presque aussi sanglantes qu'au Pérou et au Mexique par exemple, entre Européens cherchant à établir leurs droits sur les territoires des Indiens ; mais ce fut une exception, car l'exploitation des immenses forêts et la fertilité de certaines régions, qui constituent la richesse du Dominion, exigent des moyens de déboisage et de culture en grand que les progrès de la mécanique ne mirent à notre disposition que fort récemment ; une vanité nationale assez stérile joua le rôle prépondérant dans les conflits anglo-français, et, à cette exception près, Mammon fut bien le dieu des premiers colons.

Mais après cette première phase commerciale et politique, il y en eut une autre. Dès le XVIe siècle, on alla chercher outre-mer une terre où l'on pût professer librement la religion qu'on avait choisie. Ce furent des sectes protestantes qui émigrèrent ainsi; et, dès lors, les grandes richesses n'étant pas l'essentiel, on se contentait de contrées qui permissent simplement de vivre ou tout au plus permissent le confort ; les terres de ce qu'on appelle aujourd'hui la Nouvelle-Angleterre, avec Boston comme métropole, suffirent à ces gens austères. Il en vint aussi de Hollande, qui s'établirent plus au sud, dans la région dont aujourd'hui New-York — qui s'appela longtemps New-Amsterdam — est le centre. Enfin le fameux Penn, avec l'autorisation de son roi, fonda, plus au sud encore que New-York, une colonie où devait se développer, autour de Philadelphie, « la ville de l'amour fraternel », la secte dite des « Quakers » ou des « Amis ».

C'est de ces colons-là, et non de ceux venus à la chasse de l'or — il y a là un beau sujet de méditation pour quelque prédicateur ou quelque moraliste — que devait sortir la puissante nation qui aujourd'hui étonne le monde par ses pas de géants dans le domaine de la civilisation : les Etats-Unis d'Amérique. Et c'est là aussi que devait se produire un mouvement intellectuel sérieux, celui dont nous devons étudier une des manifestations. Y a-t-il un rapport de cause à effet entre les efforts des colons qui jetèrent les bases des futures universités américaines et réclamèrent la culture de l'esprit et la prospérité matérielle des Etats-Unis d'aujourd'hui — nous sommes très disposés à le croire, mais nous ne pouvons pas, pour le moment, nous abandonner à des considérations de ce genre. En tous cas, il y avait chez eux : d'abord — et en opposition en cela avec les chercheurs d'or, aventuriers et soldats dont nous parlions tout à l'heure — une disposition naturelle à s'occuper des choses de l'esprit ; n'avaient-ils pas émigré précisément parce qu'ils sentaient le besoin de la liberté de pensée ? Ensuite, les circonstances dans lesquelles ils vivaient étaient telles qu'ils allaient être forcés de considérer toujours la vie sous son côté sérieux. Ils devaient arracher au sol non pas de l'or pour le luxe, mais du blé ou des fruits pour leur simple subsistance. Le climat, assez rude et le sol assez réfractaire, constituèrent une discipline excellente, développèrent

cette volonté obstinée qu'on qualifie précisément en Europe de volonté « yankee ». Cette volonté n'était pas brutale, mais reposait sur une intelligence nette des conditions d'existence dans la nouvelle patrie ; et c'est pour développer cette intelligence, pour s'aider des ressources de l'esprit qu'ils créèrent bientôt des écoles. Ajoutons une troisième considération. Leur situation fut longtemps précaire dans ce vaste nouveau monde. Les colons étaient entourés d'ennemis — ces Indiens décrits avec tant d'optimisme par Fenimore Cooper ; — ils ne pouvaient oublier un instant la fragilité humaine, et volontiers ils portaient leurs regards en haut, vers un protecteur tout puissant, vers le Dieu pour lequel ils avaient abandonné les conforts de la civilisation européenne.

L'enseignement dans leurs écoles fut, en conséquence de ces dispositions, empreint d'un esprit profondément religieux en même temps qu'intellectuel — il suffit de rappeler les noms de *Puritains* et de *Quakers* qui les désignent, deux termes qui sont pour nous synonymes d'austérité religieuse, termes nés indépendamment l'un de l'autre au nord et au sud de la langue de terre occupée le long de l'Atlantique par les colons des XVIe et XVIIe siècles. Et qui plus est : ce furent précisément ces dispositions religieuses qui, après la fondation d'écoles pour les enfants, conduisirent ces gens à la fondation d'institutions d'enseignement supérieur. Ils appréciaient, avons-nous dit, la culture pour elle-même ; ils aimaient les livres ; mais les premiers devoirs étaient pour le moment ailleurs ; et, s'il fallait qu'il y eût des gens qui vouassent leur vie au luxe de l'étude, il fallait qu'ils étudiassent les livres saints pour faire profiter leur prochain des vérités éternelles qui y étaient contenues. Voici comment les universités futures commencèrent par être des écoles de théologie.

On le voit, l'histoire se répète ; les grandes universités d'Europe, aussi bien que celles d'Amérique, avaient eu comme berceau des séminaires de théologie, c'étaient les écoles des monastères. Et au temps encore de la Renaissance, le Collège Royal de France n'était-il pas créé par François Ier pour y étudier en particulier le grec et l'hébreu, les langues originales des Ecritures ?

Elles commencèrent, ces institutions théologiques d'outre-mer, d'une façon extrêmement modeste, et les deux premières

au point de vue du temps sont devenues et restées les plus fameuses au point de vue de l'importance; ce sont celles de Harvard, à Cambridge, près de Boston, et celle de Yale, à New-Haven, dans le Connecticut, — donc toutes les deux dans la Nouvelle-Angleterre.

Maintenant — encore comme leurs sœurs aînées d'Europe au Moyen-âge — ces institutions abandonnèrent graduellement leur caractère purement théologique. On ajouta à l'étude des livres saints ceux des grands théologiens ; ce qui entraîna celle des philosophes païens que ceux-ci combattaient ; de là il n'y avait qu'un pas pour inscrire au programme tous les poètes et prosateurs classiques, anciens et modernes. Une à une aussi les sciences naturelles furent ajoutées, qui, nous le verrons, dès qu'elles atteignirent l'âge de majorité, furent ingrates comme les enfants ; après avoir occupé une position de tout à fait second ordre dans la maison, après avoir été tolérées, elles se développèrent au point qu'aujourd'hui non seulement elles occupent presque toute la place, mais souvent traitent avec beaucoup de hauteur arts, lettres, philosophie ; et quant à la grand'mère théologie, avec son vieux livre la bible, on la relègue volontiers dans des sortes d'asiles de vieillards qu'on appelle des séminaires. Nous ne voulons pas dire par là que la religion soit méprisée dans les universités des Etats-Unis : elle l'est moins qu'en Europe ; nous ne parlons que de la théologie, laquelle a été habilement remplacée, dans les institutions qui comptent, par des cours sur les langues et littératures orientales, où les productions des poètes et prophètes hébreux occupent, fort justement, une place importante. Il y a bien à tout cela un peu d'hypocrisie — mais étant données les circonstances, c'est un arrangement prudent et sage (1).

II

Arrêtons-nous un moment pour considérer l'organisation des universités à la fin de cette période de formation, c'est-à-dire à peu près au milieu du XIX[e] siècle. Naturellement on s'était inspiré des modèles de la mère-patrie, l'Angleterre. Comme on le sait, les fameuses universités de Cambridge et d'Oxford sont disposées ainsi : des écoles diverses, offrant, chacune,

(1) Nous avons beaucoup insisté sur ces « circonstances » dans notre volume *Anti-Pragmatisme* (Alcan, 1909).

l'enseignement dans les différentes branches du programme des études, sont groupées dans une localité et forment entre elles une grande association ; les écoles sont appelées « Colleges » (*Corpus Christi College, Trinity College, St-John's College*, etc.) ; tous les « colleges » ensemble constituent « l'université ». On le voit, le terme université a un sens différent de celui qu'il a sur le continent européen, où l'on enseigne toutes les sciences, la science « universelle ». L'université anglaise, elle, est donc un groupe de « colleges » dans une même localité, Oxford, Cambridge, Edimbourg ; certaines questions intéressent l'université tout entière, questions de programmes ou de discipline, et il y a pour cela des conseils intercollégiaux ou universitaires ; mais les « colleges » restent néanmoins, pour la plus grande partie, absolument autonomes.

L'Amérique fonda des « colleges », mais en les répartissant dans diverses localités ; et ils étaient trop éloignés l'un de l'autre pour avoir entre eux des relations suivies, trop éloignés donc pour se grouper en « universités ».

Et cependant l'Amérique a, de nos jours, des « universités », mais dans le sens européen d'institutions offrant un programme complet, « universel », d'études. C'est que, dans la seconde moitié du XIXe siècle, elle subit le contre-coup du grand mouvement scientifique de l'ancien monde. Les méthodes allemandes furent adoptées, et voici en deux mots pourquoi : jusqu'alors, dans le domaine scientifique, l'Amérique avait été simple dilettante. Personne ne tenait compte de ses savants, pas plus, sauf de bien rares exceptions, que de ses philosophes et de ses lettrés. Or, enrichie et prospère, elle ambitionnait maintenant de jouer son rôle parmi les nations civilisées aussi bien dans le domaine intellectuel que dans le domaine de l'industrie, du commerce, de la mécanique ; mais elle connaissait sa réputation à l'étranger, de peuple superficiel dans le domaine de l'esprit, matérialiste, ne pouvant songer qu'au gain et incapable d'intérêt scientifique désintéressé. Elle décida de vaincre ce préjugé, et pour bien montrer qu'elle pouvait et voulait cultiver la science, la philosophie et la littérature, elle imita la nation chez qui l'esprit scientifique passe pour être le plus prononcé, la nation chez qui on trouve le savant le plus

nettement, le plus typiquement « savant ». Le savant anglais restait trop gentleman, trop préoccupé d'être encore un homme en même temps qu'un érudit; le savant français était trop élégant, trop mondain, trop préoccupé de la forme et trop impatient aussi de la synthèse ; le savant allemand seul paraissait suffisamment complet, suffisamment absolu, suffisamment exclusif dans ses aspirations pour être imité; et seulement en produisant des savants modelés sur ceux de l'Allemagne pourrait-on vaincre entièrement et en peu de temps le préjugé que l'Amérique était réfractaire à la science... Et l'effort réussit ; seulement trop bien. Nous admirons la science allemande, mais nous constatons qu'il y a là danger pour des esprits pas très puissants — et les esprits puissants sont rares — de devenir peu intéressants, de prendre la simple érudition pour de la science. C'est précisément ce qui est arrivé en Amérique ; on a voulu seulement savoir et on a oublié de comprendre; on n'a voulu que des faits et on a négligé d'en faire la synthèse, bref on a pris le moyen pour le but — à tel point qu'aujourd'hui les Américains mêmes ont senti le besoin d'une réaction ; l'on entend de tous côtés des protestations contre le système de sèche érudition allemande, et des exhortations à demeurer « humain » dans les sciences comme les peuples latins savent le faire. Réussira-t-on ou non à secouer le prestige si fort de l'Allemagne — c'est difficile à dire; en ce moment la puissance industrielle de l'Allemagne fait l'admiration de l'Amérique, et beaucoup d'esprits pas très profonds croient devoir étendre cette admiration à l'Allemagne intellectuelle d'aujourd'hui. Du reste, nous devons à la vérité de dire que nous avons observé à plusieurs reprises que ceux qui essayaient de réagir en Amérique contre le culte du fait tout sec retombaient simplement dans l'ancien dilettantisme critique, ou philosophique, ou scientifique que les Français ont si vigoureusement secoué depuis l'époque de Claude Bernard, Taine, Renan et Berthelot.

Cet engouement de l'Amérique pour la science allemande est d'autant plus surprenant au premier abord, et pour ceux qui ne sont pas au courant des événements que nous venons de rappeler, que, par le caractère et par son goût pour le côté gai et spirituel de la vie, l'habitant des Etats-Unis se rapproche plus du Français. Mais enfin la chose demeure : quand

on adopta le mot université, on en adopta le sens allemand; les « colleges » les plus importants s'adjugèrent la nouvelle dénomination, d'abord en cherchant à la mériter par le degré d'avancement des études, c'est-à-dire en s'efforçant d'offrir dans leurs cours l'équivalent de ce qu'on trouve dans les établissements d'instruction supérieure en Europe; ensuite on se fit un devoir d'ajouter les branches d'enseignement manquant aux programmes, mais qu'on rencontre dans les universités allemandes.

Il faut reconnaître toutefois que le manque complet d'unité et de centralisation dans l'organisation de l'instruction en Amérique rend la valeur de ces titres extrêmement douteuse. Un simple « college » peut représenter un très haut degré de culture; tandis qu'une « université » peut ne valoir pas plus qu'une école secondaire. A peu près seuls les Etats les plus avancés, ceux de la côte de l'Atlantique, ont mis, chacun chez soi, un peu d'ordre; il faut, là, avoir fait ses preuves avant d'obtenir, de par la loi, le droit de s'installer « college » ou « université ». L'Etat de New-York a organisé tout son système des écoles sur le modèle de l'ancienne « Université de France »; le Massachusetts et la Pensylvanie ont des lois fort raisonnables en ces matières; — pourtant, même avec ces précautions, la fantaisie n'est pas exclue de ces dénominations.

III

Nous avons vu jusqu'ici deux phases des établissements d'instruction supérieure: celle du « séminaire théologique », puis celle du « college » au sens anglais du mot, lequel, grandissant en stature et en sagesse, devient « l'université » au sens allemand du mot. Tout ce développement, qui va du XVI[e] siècle jusqu'au troisième quart du XIX[e] siècle et, on peut même le dire, en certaines choses continue encore, a trait surtout aux Etats de l'Est. Dans le mouvement de développement gigantesque de l'Amérique durant ces cinquante dernières années, le problème de l'enseignement supérieur allait se poser presque soudainement à l'Ouest et au Sud du pays; et ceci nous amène à une phase nouvelle de notre histoire, celle des « Universités d'Etat ».

Nous signalons d'abord un fait que jusqu'ici nous n'avons

pas relevé spécialement : les séminaires théologiques et les collèges et universités de l'Est sont des institutions dues à l'initiative privée ; sinon à celle d'un individu seul, du moins à celle d'un groupement de personnes représentant une idée spéciale, généralement, à l'origine, un credo religieux. A vrai dire, tel est encore parfois le cas, même de nos jours ; deux des principaux établissements actuels furent fondés dans les dernières décades par initiative privée, l'université de Johns Hopkins, à Baltimore, et le College de femmes de Bryn Mawr, près de Philadelphie ; même dans l'Ouest ce mode de création n'est pas exclu, puisque deux des plus riches et des plus importantes universités d'outre-mer doivent leur existence à de riches particuliers, celle de Chigago, imposant monument à la gloire de M. Rockfeller, et celle de Palo-Alto, appelée, du nom de son fondateur, Université de Leland Stanford. Cependant ce sont là des exceptions ; et même, parmi les universités créées par l'initiative privée, il en est quelques-unes aujourd'hui qui reçoivent des subsides de l'Etat ou des villes où elles prospèrent ; il en est aussi — comme celle très fameuse de Cornell, à Ithaca, dans l'Etat de New-York — qui ne seraient pas fâchées de se faire adopter par l'Etat. En tout cas, il semble bien que, dans l'Ouest et le Sud, c'est-à-dire la partie de l'Amérique encore en formation et qui représente sans doute l'avenir, le système des universités d'Etat doive prévaloir de plus en plus.

Il a commencé à fleurir vers le milieu du XIXe siècle, avons-nous dit, alors que l'Amérique n'avait pas du tout manifesté encore les tendances centralisatrices et étatistes qui nous étonnent depuis quelque dix ans ; tandis qu'une université d'Etat ne paraîtrait pas *a priori* si extraordinaire aujourd'hui dans le pays qu'on continue, par pure tradition, à considérer comme la patrie de l'individualisme, elle l'était, en somme, à l'époque de la fondation de la plupart des plus importants de ces établissements.

Pourquoi donc l'étatisme s'est-il manifesté au point de vue intellectuel avant de s'être manifesté en politique, dans le système des banques, de l'agriculture, des télégraphes, chemins de fer, etc. ? La raison en est assez simple : les Etats de l'Ouest représentant une culture moins avancée, ceux-là seuls y allaient qui se sentaient disposés à collaborer à un dévelop-

pement industriel et commercial du pays, ceux qui ne se sentaient pas de grands besoins du côté de l'esprit, et par conséquent ne songeaient guère à faire des sacrifices individuels pour des causes de ce genre. Ils n'étaient cependant pas assez dépourvus d'entendement pour ignorer que si l'instruction supérieure n'était pas *vraiment* un accessoire indispensable quand on voulait prétendre à quelque rang dans le monde civilisé, du moins elle était *considérée* comme telle en général. Ils abandonnèrent donc la question à leurs corps politiques, aussi longtemps que l'utilité d'une université fut encore un peu vague à l'esprit des populations ; et ce furent en effet les représentants du peuple réunis en conseil qui décidèrent la fondation des premiers établissements qui devaient un jour essayer de rivaliser avec les universités de l'Est, puis même avec celles de l'Europe. Le titre d'université, à l'époque de fondation, était ambitieux ; mais on n'y regardait pas de si près ; on pourrait toujours le justifier à l'avenir, et peut-être que le nombre d'étudiants qui profitèrent, dès le début, de l'instruction qu'on offrait — et qui est gratuite, tandis que dans l'Est elle est assez chère — justifia aux yeux de quelques-uns ce titre prétentieux. Nous nous hâtons de l'ajouter d'ailleurs, voici une vingtaine d'années que plusieurs de ces établissements ont fait, grâce à l'initiative d'hommes de haute valeur, des efforts considérables pour mériter cette appellation : les universités du Michigan, du Wisconsin, de Californie ont acquis depuis longtemps droit de cité parmi les meilleures du pays. Et plus récemment, depuis cinq ou six ans, une nouvelle poussée s'est produite et nous voyons actuellement les universités du Minnesota, de l'Illinois, du Missouri, et d'autres, se développer dans le sens du sérieux et de l'intensité des études d'une façon réjouissante.

Il existe maintenant une rivalité extraordinaire entre les universités privées de l'Est, et les universités d'Etat de l'Ouest, pour s'assurer les meilleurs professeurs, les plus somptueux bâtiments, les plus luxueux laboratoires. L'Ouest a comme grand atout l'argent ; les caisses de l'Etat sont inépuisables. L'Est n'a pour lutter que l'ascendant moral ; enseigner dans l'Est est toujours un honneur que maint professeur préfère au gros salaire ; et jusqu'ici les villes de New-York, Boston Philadelphie, Baltimore ont offert à des hom-

mes vraiment épris de culture des jouissances qui ne seront guère à leur portée s'ils quittent la côte de l'Atlantique. Mais il est évident aussi que ces avantages disparaissent tous les jours un peu plus. Déjà qu'est-ce que New-York, Boston ou Philadelphie peuvent avoir aujourd'hui que Chicago ne puisse offrir aussi bien ? peu de chose, il faut l'avouer. Quant à l'ascendant moral, n'est-il pas compensé lui-même par le plaisir qu'éprouve un homme actif et enthousiaste de son travail, de créer quelque chose là où il n'y avait rien, ou à peu près, et de voir son œuvre se développer sous ses yeux? Il n'y a pas du reste, dans ces établissements de l'Ouest, certains inconvénients existant chez nous ; nous voulons dire que les universités d'Etat sont parfaitement autonomes, et ne dépendent guère de l'Etat que pour leur argent ; rarement elles voient la politique entraver des nominations de professeurs ; il est très généralement admis que la liberté d'examen y est plus grande que dans les universités privées. (Elle n'est absolue nulle part, soit dit entre parenthèse ; mais la grande entrave n'est ni l'État, ni même les fondateurs ou les conseils de direction, c'est l'opinion publique dont aucune université d'Etat ou privée n'ose se désintéresser quand il s'agit de théories sociales, ou de libre pensée en théologie et en philosophie) (1).

Enfin rien n'empêche les universités d'Etat de bénéficier de dons privés ; elles en reçoivent parfois de considérables. Ceci nous rappelle la situation quasi-comique dans laquelle se trouvèrent longtemps les deux universités rivales de Californie, celle de l'Etat et celle de Leland Stanford. Deux dames excessivement riches, toutes deux veuves et maîtresses de leur fortune, s'intéressaient chacune à l'une de ces deux institutions ; leur vanité féminine se mit de la partie, l'une voulant faire les choses mieux que l'autre ; les deux universités profitèrent de cette jalousie, car, comme le dit la Bible : « Il n'y a pas de colère au-dessus de la colère de la femme », et elles devinrent fort riches. Aujourd'hui, l'une des dames est morte, — et c'est un grand malheur pour l'éducation supérieure en Californie, car l'autre dame s'est aperçue depuis n'avoir plus d'argent à donner.

(1) Nous nous permettons de renvoyer ici encore pour l'explication de cet état de choses en général à notre volume *Anti-Pragmatisme* (Alcan, 1909), IIe partie.

IV

Abordons maintenant le sujet de l'organisation des universités américaines de nos jours.

La fortune de l'université et le contrôle général est déposé entre les mains d'un conseil d'administration (*Board of Trustees*). Ce conseil choisit un officier supérieur, le Président, qui représente le pouvoir exécutif et n'est pas, sauf dans les plus petites universités, un professeur enseignant. Quoique l'Amérique représente aux yeux de l'Européen l'esprit démocratique, elle suggérerait plutôt le contraire en ce qui concerne au moins les universités. Celles-ci sont des hiérarchies complètes rappelant assez Rome avec ses degrés de pouvoir savamment ordonnés, depuis le pauvre frère lai et le modeste curé, représentant le jeune « instructor » ayant obtenu hier son diplôme de docteur, jusqu'aux cardinaux du conclave qui sont les chefs de « départements », et au pape infaillible qui est le président. Ce dernier surtout, aussi longtemps qu'il a la confiance de son conseil — il est nommé indéfiniment le plus souvent, — est maître absolu de la situation. Pour que le conseil ne sanctionne pas ses actes il faut des événements fort graves, et alors le président ne cède pas, il s'en va généralement. C'est lui qui décide de l'emploi des fonds (ratifié ou non par le conseil) ; c'est lui qui nomme et qui casse « ses hommes » ; c'est lui qui approuve ou désapprouve les innovations. Il est censé prendre conseil aussi du corps des professeurs — appelé « la faculté », — mais en général cette consultation n'est que formelle, ou il s'en sert dans des questions où il ne peut ou ne veut décidément pas se prononcer. Dans ces dernières années, il y a eu à plusieurs reprises de la part des professeurs humiliés des levées de boucliers contre l'absolutisme des présidents — et pourtant chacun sait quels gens inoffensifs et patients sont des professeurs enfoncés dans leurs études !

L'une des fonctions les plus réellement importantes d'un président, c'est de solliciter des fonds pour l'université, soit des particuliers, soit de l'Etat. On aime assez, dès lors, surtout dans l'Est, où les universités dépendent, comme nous l'avons vu, de donations privées, à choisir un président dans les rangs des riches ; se mouvant naturellement dans une classe sociale en mesure de donner, il a plus de chance d'obtenir des dons fré-

quents et abondants. En outre, de plus en plus, le chef d'une grande université est un homme d'affaires, un administrateur plutôt qu'un savant ou un penseur. S'il est quelque peu intellectuel, tant mieux, mais il faut reconnaître que pour ses fonctions ce n'est pas indispensable. On a protesté contre cet état de choses ; mais cela nous paraît assez vain ; il faut, en effet, tenir compte des circonstances ; vraiment les problèmes d'administration de ces immenses institutions comptant jusqu'à 3, 4, 5 et 6.000 étudiants sont énormes ; et les qualités de l'homme pratique, pour employer un terme courant, comptent plus que les qualités d'un érudit en ces matières. Un homme de ce genre, je veux dire un homme du monde, non enfermé dans une tour d'ivoire, saura du reste aussi mieux gagner à l'université les sympathies du public, ou lui épargner l'hostilité. En effet, l'université ne joue pas du tout en Amérique le rôle qu'elle joue ailleurs dans la vie de la communauté ; un professeur n'aurait guère, du fait qu'il est professeur, une position sociale ; au contraire, on a une certaine pitié indulgente pour ceux qui vouent leur vie à la science pure. La presse se fait un devoir, sans doute, de les consulter quelquefois — sans conviction ; et un président d'université peut même, à l'occasion, devenir une force pour la formation de l'opinion publique ; mais c'est purement une question de personnalité, et même nous oserions presque dire que si un universitaire se crée une réputation d'homme public, c'est malgré plutôt qu'à cause de ses fonctions académiques.

Il n'est pas très rare qu'un président doive, oralement ou par la presse, défendre l'université contre les attaques de ceux qui voudraient y voir des foyers de libre pensée et de principes de morale douteuse ; nous rappelons que maints « colleges » ont été fondés par des sectes religieuses, et ces sectes se sentent encore parfois responsables. Souvent la charte de fondation exige que, sinon les professeurs, le président et le conseil administratif au moins appartiennent à telle ou telle confession ; ces restrictions tendent à tomber rapidement, mais il est des cas où elles constituent encore une entrave sérieuse ; lorsqu'une « université » a été fondée par testament, il est parfois impossible de remédier au mal. Voici par exemple un « college » fondé par un Quaker, il y a de cela 25 ans seulement ; il s'est développé considérablement au

point de vue de la qualité du travail ; il y a dans son corps professoral tout juste un Quaker ; ses étudiants quakers — ou plutôt étudiantes, car ce sont des dames — disparaissent absolument dans la masse, quelquefois moins de 1 p. 100 appartiennent à cette confession. Pourtant le conseil administratif doit être quaker pour remplir les conditions du testament, c'est-à-dire pour que le « college » puisse continuer d'exister ; or, peu de Quakers — dont la secte n'est déjà pas grande — choisissent la carrière des études, ce qui rend le choix d'un président peu commode. Cette même restriction, si purement formelle à l'heure qu'il est, empêche les professeurs de jouir des avantages du fonds de retraite dû à la munificence de M. Carnegie.

V

Quant aux professeurs, leur fonction est avant tout d'enseigner. Cependant, dans toute université de quelque importance, et de plus en plus dans les moindres, on exige aussi, sous peine de lui refuser de l'avancement ou même de le congédier, qu'un professeur publie, au moins de temps à autre, un travail scientifique. Or, il y a évidemment des professeurs excellents qui ne se sentent pas de goût pour des recherches scientifiques originales — comme d'autres qui sont des érudits par goût, mais des pédagogues détestables ; cette sorte de règle peut donc surprendre d'abord ; en voici l'explication : nous avons dit le souci manifesté par les universités d'Amérique d'affirmer leur existence aux yeux de l'Europe savante ; elles tiennent donc naturellement à ce que leurs professeurs prouvent, non seulement devant leurs étudiants, mais devant le grand public international, leur capacité de lutter de compétence avec ceux de l'ancien monde. Et, pour affirmer en dehors de ses propres murs sa valeur scientifique, un des moyens dont dispose une institution, c'est de publier des travaux de savants. En outre, il existe entre les universités américaines elles-mêmes une rivalité intense qui favorise ailleurs cette fièvre de publicité. Que les avantages de cette forme de réclame soient plus considérables que les inconvénients — nous n'oserions l'affirmer. D'abord cette production forcée inonde les revues américaines d'articles sans valeur,

écrits sans intérêt réel et sans compétence par des jeunes gens qui n'ont pour but que de remplir un devoir professionnel ; articles qui vont ainsi à l'encontre du but en ce qui concerne l'acquisition du prestige scientifique à l'étranger. Ensuite, c'est imposer à des savants sérieux et innocents des heures innombrables de torture à lire, s'ils veulent être consciencieux, ces proses indigestes. Enfin, nous ajoutons que les administrateurs des universités américaines demandent, à notre avis, un peu trop en exigeant des travaux originaux à côté d'un nombre d'heures d'enseignement fort respectable ; cet enseignement ne peut que s'en ressentir.

Les professeurs du reste ne sont pas égaux ; il y a généralement un professeur principal, et des professeurs « associés» ou « assistants », de degrés divers. Comme cela arrive dans la vie, les professeurs titulaires ont souvent les salaires, et le gros du travail retombe sur les assistants. C'est juste peut-être qu'un homme arrivé peu à peu au haut de l'échelle se repose; il y a cependant cet inconvénient que le jeune homme qui promet une carrière brillante passe ses meilleures années à faire un travail de routine ; et puis, quand il est promu et aurait à sa disposition plus de temps et d'argent pour ses recherches, il a déjà passé l'âge de la productivité forte et audacieuse. C'est un cercle vicieux regrettable, et les conditions — malgré le bon vouloir indubitable des autorités fort souvent — loin de s'améliorer deviennent plutôt pires ; on ajoute toujours une heure d'enseignement ici, une autre là ; le jeune professeur accepte, espérant que cela lui assurera une plus rapide promotion ; ces heures supplémentaires sont passées à son successeur comme faisant partie des conditions originales de la position... et ce système n'a pas de fin. Un professeur d'université doit préparer jusqu'à 12, quelquefois 15 heures de cours par semaine — c'est beaucoup trop. On ne se doute point encore en Amérique que le travail cérébral ne s'accomplit pas seulement lorsqu'on tient la plume à la main, ou quand on est corporellement devant une classe.

On parle beaucoup, en Europe, de « l'année sabatique » accordée aux professeurs américains, c'est-à-dire un congé d'un an, tous les sept ans, avec salaire complet, ou demi-salaire, ou pas de salaire. La coutume n'est pas absolument générale, et souvent elle ne concerne que les professeurs titu-

laires. A l'université de Yale, par exemple, la chose est mieux comprise. On engage beaucoup les plus jeunes professeurs à profiter de ce privilège, et à l'occasion on leur accorde même un subside pour rendre possible un séjour à l'étranger.

VI

Les étudiants entrent dans les universités par des examens. L'âge moyen est de 18 à 22 ans (avec tendance actuelle à baisser), le cours qui aboutit au baccalauréat américain étant de quatre années; le niveau d'études n'est pas le même que celui d'Europe, et ce diplôme représente à la fois plus que celui du lycée français et du gymnase allemand, et moins qu'un titre universitaire de même provenance. Il faut, avant de parler des programmes, remarquer ceci : l'université américaine actuelle a un but fort différent de celui des universités européennes. Son enseignement n'est pas réservé uniquement à ceux que tentent les professions libérales ; c'est un cours supérieur d'instruction, de culture générale, pourrait-on dire, destiné à tous ceux qui ont les moyens ou le désir de s'accorder ce qu'on appelle aux Etats-Unis d'un mot détestable « une éducation ». La proportion de ceux qui acquièrent un diplôme de bachelier et qui comptent consacrer leur vie aux études est donc fort limitée, surtout dans les grandes universités d'hommes. Exception faite des étudiants en médecine et en partie de ceux de droit, presque tous ces jeunes gens se destinent au commerce. Et cela est peut-être une de causes qui expliquent pourquoi, avec ces nombreuses universités, l'Amérique joue un rôle relativement effacé dans le domaine intellectuel : les élèves ne voient pas dans leurs études une *vocation*. L'université américaine est une magnifique idée néanmoins — peut-être même une utopie — de nos démocraties modernes, à savoir de donner à *tous* les enfants du pays, autant que possible, une instruction supérieure à celle qu'on donne chez les autres nations.

Donc après quatre années d'université aboutissant au diplôme de bachelier (1), un faible pour cent des élèves se vouent

(1) On a discuté l'opportunité qu'il pourrait y avoir à abréger cette période, et déjà il est quelques universités où de très bons étudiants peuvent arriver au diplôme après 3 ans et demi, ou même 3 ans.

à des études supérieures au sens où nous entendons ce mot ; ils travaillent alors pour l'obtention des diplômes de maîtres ès-arts ou sciences, et des différents doctorats ; ces derniers équivalent au doctorat allemand, ou au « doctorat d'université » en France. On indique parfois cette distinction dans le degré des études, en appelant « college » la partie de l'université où l'on se prépare au baccalauréat, et « université » proprement dite celle où l'on poursuit les études dites « graduées », c'est-à-dire après la promotion (en anglais « graduation ») de bachelier.

Les études « graduées » ou universitaires sont semblables à celles d'Europe ; nous n'en parlons donc pas ici ; il y a des universités qui ont jusqu'à 7 ou 800 de ces étudiants-là (médecins et juristes toujours non comptés), mais fort peu ; généralement dans les grandes institutions il peut y en avoir de 100 à 200 ; c'est en somme un mouvement qui commence. Les mêmes professeurs, à fort peu d'exceptions près, donnent des cours aux « gradués » et aux « sous-gradués ».

Les étudiants sous-gradués, avons-nous dit, suivent un cours de quatre ans. Comme ils ne sont plus tout à fait des enfants, — ils sont relativement beaucoup plus âgés que les gymnasiens ou lycéens européens — on cherche à leur laisser une certaine liberté, non seulement socialement, mais pour leurs études ; c'est-à-dire que certains cours sont obligatoires ; pour d'autres, on choisit ce qu'on veut — ceci dans des proportions variant selon les universités. L'un des systèmes les plus en vogue actuellement est appelé le système des « groupes » ; il y a alors trois sortes de cours : 1° les cours obligatoires pour tout étudiant, p. ex. un cours de littérature anglaise, un cours de philosophie, un cours de science au choix, un cours de latin, etc. ; 2° les cours du groupe : l'étudiant exprime une préférence — il veut faire des études plus spéciales dans les langues classiques, ou dans les langues romanes, ou des études littéraires, ou des études d'histoire, d'économie politique, de philosophie, de science ; alors les cours pour chacun de ces groupes sont prescrits de façon à aider l'élève à les suivre dans un ordre rationnel ; enfin 3° les cours dits « électifs » : — lorsqu'après avoir inscrit ses cours obligatoires et ses cours de groupe, il reste du temps libre, sur les quinze heures qu'on donne généralement à l'étudiant, celui-ci choisit cer-

tains cours qui ont pour lui de l'intérêt sans qu'il veuille y vouer la majeure partie de son temps.

Les « exercices athlétiques » — gymnastique — forment une partie du programme ; on en exige généralement une ou deux heures par jour, pour raison de santé. Cependant, ce ne sont pas nécessairement des sports très violents ; la promenade peut être comptée comme exercice physique. Ils sont favorisés par le fait qu'autant que possible on établit les universités non dans le centre d'une ville, mais dans un faubourg, ou même tout à fait à la campagne.

Un mot de la discipline. Un système très en vogue, surtout chez les femmes, est celui du gouvernement de soi-même (*self government*) ; c'est-à-dire que les autorités universitaires, sauf pour des cas exceptionnels, ne s'occupent pas de la discipline, mais s'en remettent pour cela aux étudiants. Ceux-ci se réunissent et adoptent des règles de conduite, qu'ils se chargent de faire observer eux-mêmes. La base de ces règles, c'est qu'on en appelle autant que possible au sentiment d'honneur des jeunes gens : ils s'engagent à ne pas tricher, par exemple, à ne pas agir en sorte de faire déconsidérer l'université ; ils empêcheront leurs camarades tentés de violer les statuts, et même dénonceront des coupables en cas de besoin. Les résultats sont excellents ; le seul inconvénient qu'on ait eu à signaler parfois est qu'on avait fini, grâce à l'abus qu'on en faisait, par dérober au mot « honneur » le sens exalté que l'on devrait lui conserver. Mais avec ce danger — et il n'est pas imaginaire — le *self government* est préférable, pour le moral des jeunes gens, aux systèmes de contrainte disciplinaire de jadis. Il a en outre l'avantage de faire cesser un sentiment d'hostilité sans cela fréquent entre professeurs et élèves.

En rapport avec cela nous mentionnerons encore une autre coutume beaucoup plus répandue en Amérique qu'en Europe, celle des étudiants pauvres gagnant, tout en faisant leurs études, l'argent nécessaire pour acquérir un diplôme. Dans les universités de l'Ouest, le cas est *extrêmement* fréquent ; on fait des travaux de copie, de la dactylographie, du journalisme et reportage, on est agent pour la vente de livres, ou agent pour des établissements de blanchissage ; souvent on obtient gratuitement le logement dans des maisons où l'on s'occupe du chauffage central, on fait un peu de jardinage, on est garçon

de restaurant, et ainsi de suite ; presque partout il y a dans les universités un « bureau » où l'on peut s'adresser pour louer les services de jeunes gens. On admire généralement beaucoup l'énergie de ces étudiants-là, et certes nous ne voudrions en rien diminuer leur mérite ; cependant, d'après maints exemples que nous avons eus sous les yeux, il est certes permis de se demander s'il est sage d'encourager une telle coutume. Nous disions tout à l'heure qu'on ne paraissait pas avoir bien saisi encore aux Etats-Unis le fait que le travail cérébral est exclusif et réclame, pour porter des fruits, les forces de l'être tout entier ; or ces distractions continuelles à ses études, sans compter l'épuisement physique qui en résulte fort souvent, est certes préjudiciable ; nombre de ces vaillants « brûlent la chandelle par les deux bouts » ; leur santé est minée, et ils arrivent à la fin de leurs études sinon déjà des vieillards, du moins tellement fatigués qu'ils ne se remettent de la vie. Malgré cela, l'enthousiasme pour ces « héros » est loin de diminuer. On a voulu même proposer de supprimer les bourses d'études (assez nombreuses) pour ne pas rendre la tâche trop facile aux étudiants pauvres et développer chez eux plus d'énergie ; ce serait fort bien, nous le répétons, si le physique était inépuisable, mais nous sommes portés à croire, d'après ce que nous avons vu, que le système des bourses est encore le seul qui présente des garanties de succès au point de vue des études, d'une carrière libérale, et de la santé.

Comme vie sociale, l'étudiant en a beaucoup ou peu, selon les individus. Dans l'Est, le système des dortoirs a prévalu ; c'est-à-dire que comme en Angleterre l'université n'est pas seulement une communauté intellectuelle, mais sociale. De vastes internats sont aménagés, avec beaucoup de confort, et dans un esprit plus ou moins démocratique selon les endroits. On a ses repas en commun ; c'est comme une grande famille. On a des fêtes aussi, réceptions, représentations théâtrales, conférences. Il y a 4 « classes d'élèves » correspondant aux 4 années d'études, avec des noms partout les mêmes ; la première est la classe des *Freshmen*, c'est-à-dire des jeunes, des « verts » ou « frais émoulus », pourrait-on dire, qu'on doit former et dont on doit surtout corriger la gaucherie ; la deuxième est celle des *Sophomores*, du grec σόφος et μῶρος, les sages-fous, c'est-à-dire que c'est l'année représentant la transition : on n'est plus tout à

fait vert, mais n'a point encore la haute sagesse ; puis on double le cap de l'innocence et de la folie pour toujours, la troisième classe est celles des *juniors*, ou « mineurs », c'est-à-dire des sages au moment où ils atteignent l'âge de la majorité et sont encore dans le premier enthousiasme juvénile ; enfin la quatrième classe est celle des *Seniors*, c'est-à-dire des jeunes gens parvenus à pleine maturité, graves, sortes de frères aînés, protecteurs et sénateurs de cette jeunesse. Les membres de ces classes ont des banquets, et en échangent avec ceux des autres classes ; on se fait des discours, on compose des chants. Chaque classe élit un président, et choisit des couleurs et une devise. Lorsqu'elle va quitter l'université ou le collège, la classe des « seniors » célèbre cet événement par des fêtes de plusieurs jours, avec cérémonies des plus variées selon des traditions jeunes, mais solidement établies pour chaque institution. Presque toujours une de ces cérémonies consiste à planter un arbre qui restera dans le préau ou quelque part dans les jardins de l'université, comme souvenir de ceux qui s'en vont pour entrer dans la vie pratique ou quelquefois pour entreprendre des études plus avancées ; une inscription commémore cette petite solennité.

A l'occasion aussi de ce départ, chaque année, en juin, les universités appellent, pour le jour de distribution des diplômes, un orateur du dehors, quelque homme de marque dans les domaines de la politique, des sciences et des lettres. Autrefois ces discours de fête étaient confiés à l'étudiant le plus fort de sa volée ; un autre lisait des vers ; parfois on ajoutait même une petite « oration » en latin ; mais les nombreux parents et amis finirent par trouver que c'était leur demander beaucoup de patience que d'écouter ces élucubrations de jeunes cervelles — et on changea la coutume.

Cette cérémonie s'appelle *Commencement*, car c'est le jour où « commencent » les longues vacances de l'été. Elles sont en effet très longues aux Etats-Unis ; même croyons-nous du point de vue des études beaucoup trop longues. Pour un professeur, qui étudie pendant l'été, le danger n'est pas grand, il existe seulement pour les mauvais ; mais pour les élèves, les vacances ne sont pas autant qu'en Europe un doux *far-niente ;* étudiants et étudiantes sont très actifs, mais d'une activité qui détourne positivement les esprits de leurs études ;

si bien qu'en automne on dépense une grande quantité d'énergie à oublier les préoccupations des vacances et à se remettre au travail intellectuel — et encore celui-ci, à cause de l'importance des sports et de la vie sociale dont nous avons parlé, n'absorbent jamais l'étudiant autant que dans l'ancien monde. Ce n'est du reste pas là un défaut spécial aux universités; il est partout, et pire ailleurs. Dans les écoles d'enfants déjà, il y a, outre un jour de congé complet chaque semaine (généralement le samedi), trois et quelquefois quatre mois de vacances en été: —comment attendre d'enfants qu'ils n'oublient pas, pendant ces longs intermèdes, à peu près tout ce qu'ils ont appris? Et nous ne parlons pas des vacances de Noël et de Pâques.

Nous pouvons seulement mentionner en passant les *Fraternités*. Ce sont les sociétés d'étudiants, sociétés secrètes, genre franc-maçonnerie, désignées par de mystérieuses lettres grecques, le ΦΔΚ, le ΣΞ, le ΑΤΩ, etc.; elles sont généralement nationales, ayant des chapitres dans les différents centres universitaires. Les membres bénéficient du principe d'association non seulement pendant le temps de leur carrière universitaire, mais pendant toute la vie les affiliés considèrent comme un devoir de se soutenir mutuellement et de s'entr'aider.

Intellectuellement, l'étudiant américain est inférieur à son frère d'Europe. En suite de l'idée très profondément ancrée, — très belle idée d'ailleurs — que les enfants ont des droits pour ainsi dire absolus au bonheur, on ne commence à les soumettre à la discipline scolaire qu'assez tard, et cette discipline n'est jamais très stricte. Les conséquences s'en fond alors sentir pour ceux qui se vouent à l'étude spécialement.

Au point de vue moral, au contraire, il n'y a pas de doute possible, croyons-nous; le niveau moyen de l'étudiant américain est plus élevé que celui de l'européen. Tout comme en Europe l'ivrognerie et la sensualité existent, c'est entendu; et si, en France par exemple, le jeune homme pose volontiers pour le libertin quand il ne l'est point, — ce qui trahit une belle horreur des hypocrisies sociales, en Amérique, il posera à l'occasion pour des mœurs qu'il n'a pas, ce qui n'est pas tout à fait blâmable, non plus, puisque l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. Mais même en tenant compte de cela, il faut

se rendre à l'évidence; la jeunesse universitaire américaine produit une impression bienfaisante de santé, de franchise, de prospérité physique et morale. Vous pouvez du reste l'attribuer à la prospérité générale de la nation, qui rend inutile de tant tricher dans la vie pour arriver à exister décemment, ou à l'esprit puritain de l'anglo-saxon, ou aux fréquents exercices athlétiques qui dérivent de la sensualité sexuelle l'exubérance physique de l'adolescent... la question de mérite est assez indifférente; le fait est là : c'est une belle, saine et vigoureuse jeunesse que celle d'Amérique, et dont nous n'avons vu nulle part la pareille.

VII

Un problème assez spécial est celui de l'éducation universitaire des femmes et de la coéducation.

L'Amérique, pays libre de traditions, a marché très vite sur le chemin du féminisme, si vite qu'aux yeux de beaucoup elle a singulièrement outrepassé les limites du raisonnable. Sans doute on n'a encore le vote de la femme qu'exceptionnellement ; mais c'est là un point fort secondaire. Les hommes ont accordé aux femmes bien plus de droits qu'elles n'eussent osé décemment s'en arroger elles-mêmes si elles avaient fait les lois ; c'est si vrai que les plus raisonnables d'entre elles éprouvent une sorte de honte à paraître demander davantage, et elles s'excusent de s'être enrôlées dans les rangs des suffragistes; elles ne veulent le vote, assurent-elles, que pour le faire valoir en faveur de leurs sœurs *et frères* des classes tout à fait inférieures, que les lois existantes ne protègent pas. De ce point de vue, la question du vote féminin est certes digne de sérieux examen, même en Amérique.

On peut dire, sans risque d'être contredit, que, depuis le moment où les universités ont cessé d'être avant tout des écoles de théologie, c'est-à-dire à peu près depuis que la question a été posée, les droits des femmes à l'éducation universitaire n'ont guère été discutés. *A priori* on adoptait une solution affirmative. La question qui se posait réellement était d'ordre tout pratique ; à savoir : est-il opportun que les femmes étudient avec les hommes, bref la question de la coéducation — laquelle, chose digne de remarque, n'a pas été résolue au

nom de principes, mais par les circonstances. Voici comment :

Dans l'Est, les collèges et universités étant organisés pour les hommes, avec leurs dortoirs et toute leur vie sociale ; il a paru naturel d'ajouter, *à côté*, des universités pour dames ; ainsi se sont fondés les « colleges » de Vassar, Wellesley, Smith, Bryn Mawr, etc., et surtout ceux de Barnard et de Radcliffe, l'un établi aux portes de la grande université de Columbia, à New-York, l'autre aux portes de Harvard, à Cambridge, Massachusetts ; les cours sont séparés pour les deux sexes, mais les mêmes professeurs enseignent aux deux institutions ; pour les cours gradués cependant, où quelques rares femmes se présentent, les deux sexes sont réunis.

Dans l'Ouest, on se mettait à fonder les universités d'État au moment même où la question des études supérieures de la femme paraissait à l'horizon. On songea naturellement d'abord à adopter le système existant ailleurs, celui de la séparation ; mais on n'y songea pas longtemps. Les questions de principes perdent toujours de leur force devant les questions d'intérêt ; ici l'économie fut le facteur déterminant, et à ceux qui tenaient à raisonner, on faisait valoir que la coéducation était évidemment une conception progressiste des choses. Nous avons dit plus haut que l'enthousiasme pour la science était trop relatif encore au milieu du XIXe siècle dans l'Ouest, pour stimuler la générosité des particuliers à fonder des établissements privés d'instruction supérieure, comme dans l'Est ; on abandonnait ces problèmes d'écoles aux gouvernements, et les rares hommes qui pouvaient s'intéresser à de telles entreprises n'eurent pas une tâche trop facile à faire voter des fonds pour la création d'universités aux députés agriculteurs, industriels et chercheurs d'or de ces contrées en formation. Et en tous cas on simplifiait forcément le problème nouveau suscité par les discussions sur l'éducation supérieure de la femme en disant d'emblée : nous ne demanderons qu'une université dans chaque État, laquelle servira à la fois aux deux sexes.

Toutefois il ne faudrait pas penser que cette question d'argent résolût le problème une fois pour toutes. Après qu'il eut été adopté si simplement, si aveuglément, le principe de l'égalité intellectuelle de la femme et de l'homme se trouva quelques années plus tard remis en question ; et il le fut justement dans

ces universités de l'Ouest, qui paraissaient s'en être faites les champions. C'était d'autant plus surprenant qu'il avait semblé un moment que les universités séparatistes de l'Est allaient avoir à se réorganiser selon les méthodes de coéducation pour ne pas mériter le nom de « retardataires ». Il arriva le contraire de ce qu'on attendait; c'est la coéducation qui fut discutée, et l'université de Chicago stupéfia le monde pédagogique il y a peu d'années en séparant, dans les deux premières années d'études, les deux sexes qui avaient jusqu'alors travaillé en commun dans les cours : c'était la principale institution coéducationnelle de l'Ouest qui *reculait*. Ailleurs on ne recula peut-être pas, mais on eut de la peine à éviter des troubles. Depuis un certain temps, soit parce que la question d'argent continue à jour son rôle, soit parce qu'on attend des développements ultérieurs, la discussion est arrêtée. Les universités de l'Est maintiennent le *statu quo* de la séparation chez elles, et l'opinion semble être pour le moment décidément de ce côté, c'est-à-dire contre la coéducation.

Le problème est complexe, nous n'en indiquerons qu'un élément. La confusion actuelle provient essentiellement d'un fait mille fois constaté, mais hâtivement interprété; à savoir que le travail de classe, lorsqu'on compare les jeunes gens des deux sexes, est nettement favorable aux filles : les examens de celles-ci sont toujours meilleurs, et les premiers rangs des élèves dans les classes appartiennent toujours aux filles — donc, a-t-on conclu, non seulement les femmes sont les égales intellectuelles des hommes, elles sont leurs supérieures. Pendant longtemps, cela a tenu lieu d'argument définitif. Mais pourtant, peu à peu, les années s'écoulant, un autre fait s'est imposé : les jeunes filles, si brillantes en classe et dans leurs examens, se sont montrées notoirement inférieures dans la vie; elles avaient eu vraiment l'occasion de faire valoir tous leurs talents, car on a été très généreux pour elles, les hommes se sont effacés avec une complaisance qui frisait parfois la sottise... le fait est là cependant : quelques exceptions, aucune brillante cependant; la plupart restent en arrière (1).

(1) Par quoi nous ne voulons pas dire que, chez les hommes, les plus « brillants » ne soient pas l'exception; certaines dames se sont plu à développer ce truisme que tous les hommes n'étaient pas non plus des lumières. Nous voulons dire : 1° qu'il y a beaucoup plus d'hommes se vouant aux professions libérales (et commerciales,

Que conclure ? — Evidemment que le critère des examens et de la classe est trompeur. De fait, on aurait pu s'en douter ; nous savons assez chez nous ce que deviennent ces écoliers toujours les premiers, toujours consciencieux, toujours emportant les prix : — dans la vie, le mauvais étudiant, l'indolent, le fêtard les laisse derrière ; l'intelligent sent bien qu'il arrivera toujours et ne voit pas la nécessité de s'astreindre à trop de discipline ; celui qui se sent faible se raccroche à ce qui peut compenser son infériorité naturelle, et ce dernier, c'est le bon écolier consciencieux. Le cas de la femme nous paraît parallèle : consciencieuse et travailleuse, elle lutte avec honneur aussi longtemps que ce sont là les seules conditions de succès : quand d'autres qualités sont requises, elle perd du terrain rapidement.

Ajoutez à cela cette observation des pyschologues que le cerveau de la femme se développe plus tôt et plus rapidement que celui de l'homme ; à 25 ans une femme atteint le zénith, puis elle redescend. L'homme commence beaucoup plus tard et se développe plus longtemps. Conclusion : au moment de la comparaison des deux sexes à l'école et à l'université, la femme est dans les conditions les plus favorables, l'homme dans les pires. Résultat, confusion générale : la femme, se fiant à ses succès, pense naturellement qu'il en pourra toujours être ainsi ; elle éprouve une sorte de pitié hautaine pour l'homme (très accentuée aux Etats-Unis) ; mais une amère déception l'attend. Le jeune homme, lui, se voyant devancé sur les bancs de l'école et à l'université, et aussi ignorant de la loi naturelle de son développement tardif que la femme l'est de son développement précoce et éphémère, s'inquiète ; et de deux choses l'une, alors : ou bien il se décourage, ce qui favorise encore cette attitude méprisante de la femme à son égard ; ou bien, sentant vaguement en lui une force en définitive plus grande, il s'irrite contre cette rivale qu'on lui oppose toujours, et il songera peut-être un jour à la revanche brutale. Donc, intellectuellement et socialement, la coéducation n'a pas de bons résultats ; ou tout au moins — car elle a encore nombre d'avocats décidés — disons qu'on comprend les difficultés qui surgissent de toutes parts.

industrielles, etc., du reste aussi) qui sortent de la moyenne ; et 2° que le niveau de la moyenne masculine est plus haut que celui de la moyenne féminine dans la vie pratique.

Ayant enseigné pendant dix ans dans une université de dames, nous pouvons peut-être parler avec une certaine autorité. Or, tous les professeurs hommes de ces institutions, sans exception à nous connue, ont été amenés, après un an ou deux d'éblouissement, à cette opinion que tout travail demandant la conscience, la compréhension, la réceptivité se faisait admirablement bien ; mais lorsqu'on en arrive aux cours avancés et aux études graduées, une étudiante livrée à elle-même est très rarement spontanée, originale; — l'homme, sans l'être toujours, l'est cependant quelquefois. Que le professeur soit là pour diriger un travail de thèse, jeter un plan, suggérer les recherches, l'étudiante capable remplira ce cadre *admirablement ;* laissée à elle-même, elle ne produira rien de systématique et de valable. Que d'exemples de femmes qui ont passé une thèse de doctorat brillante, recueillant des éloges sincères dans les revues savantes, mais qui, une fois le seuil de l'université franchi pour voler de leurs propres ailes, et dépendant de leur initiative propre, n'ont plus écrit une ligne. On peut en citer quelques-unes qui ont continué à travailler, mais nous n'en savons point dont le travail soit devenu meilleur, plus personnel que le travail fait, sous direction, à l'université. S'il faut citer une exception générale, nous citerons le domaine des mathématiques où, à plusieurs reprises, des femmes ont brillé. Nous savions d'ailleurs cela avant les discussions soulevées par les expériences d'Amérique, connaissant les noms de Mme Kowalevska, de Sophie Germain, de Mary Sumner. D'où vient cette exception ? De cela qu'on ne peut pas errer à droite et à gauche plus au moins au hasard quand on travaille avec des chiffres : on va juste ou on ne va pas du tout ; la méthode est dans le sujet ; il n'y a pas à l'y introduire. Et c'est où la méthode est le moins dans le sujet lui-même, où elle doit être introduite par le travailleur — en philosophie et en littérature par exemple — que la femme travaille de la façon la plus déconcertante (1).

Est-ce à dire qu'il faut décourager la femme des études ? Cette conclusion, nous ne voudrions pas qu'on nous l'imputât. Il y a ici un élément qui entre en jeu et que nous n'avons pas

(1) Et observons-le, en littérature, c'est dans le genre le plus lâche que la femme réussit le moins mal, le roman ; dans le théâtre, qui exige absolument le système, combiné à l'esprit créateur, elle n'a *jamais* réussi.

mentionné : dans notre monde moderne le mariage se fait rare, et puisque le nombre grandissant des femmes sans maris augmente et qu'elles veulent vivre — à quoi elles ont certes autant de droits que les hommes qui refusent de les épouser — il faut qu'elles puissent faire de leur mieux. L'enseignement, à tort ou à raison, est considéré comme une profession que les femmes peuvent embrasser avec succès ; donc il est juste qu'elles aient des universités de premier ordre à leur disposition. Nous dirons plus : si la femme a, comme nous le pensons, plus de difficultés naturelles à vaincre que l'homme, il faudrait donc de meilleures institutions pour elle que pour l'homme. Notre position est donc celle-ci : Est-il désirable que les femmes aillent à l'université? — Nous répondons : Non ! — Mais faut-il les en chasser? — Nous répondons : Non! encore. C'est un mal nécessaire, nécessaire en suite de notre organisation sociale, mal accidentel et passager, nous voudrions le croire (1).

Osons-nous ajouter ceci : ce problème nous ayant intéressé considérablement, nous avons réussi à obtenir les confidences de maintes jeunes filles poursuivant des études avancées : beaucoup aiment réellement leurs études, mais à titre de distraction ; celles qui, *de préférence*, font de ces études un but de leur vie sont de grandes exceptions.

Il en est qui croient à un certain moment faire de la science de leur plein gré et comme une profession... notre thèse est qu'elles perdent cette illusion sur elles-mêmes après quelques mois (nous ne disons pas même quelques années), et celles qui continuent malgré cela le font par nécessité.

Il se dessine en ce moment même un mouvement qui confirme indirectement les conclusions auxquelles nous sommes arrivés, à savoir une tendance de la part des femmes à abandonner les professions libérales. Il faut du reste dire que les femmes-ministres, les femmes-docteurs, les femmes-avocats ont toujours été bien rares aux États-Unis, contrairement à l'opinion qui règne à ce sujet en Europe. Nous avons vécu douze ans aux

(1) Les résultats du recensement de 1910 ne sont pas encore à notre disposition ; mais en 1900 la moyenne des femmes non mariées, âgées de 25 à 29 ans, est de 275 sur 1000. Quelques chiffres intéressants sont les suivants : à Chicago, sur 1000 femmes de l'âge indiqué, 314 ne sont pas mariées ; à Denver 331 ; à New-York 356 ; à Minneapolis 369 ; à Philadelphie 387 ; à Fall-River 391 ; à New-Haven 393 ; à Boston 452 — presque le 50 o/o !

Etats-Unis, dans ou à proximité de grandes villes, et nous n'avons vu que deux femmes-ministres, que trois ou quatre femmes-médecins, aucune femme-avocat — ce qui sans doute ne prouve point que ces espèces n'existent pas, mais prouve certainement que ses représentantes ne sont pas encore aussi abondantes que les sauterelles d'Egypte au temps de Moïse. Des femmes-professeurs il y en a relativement beaucoup, mais il n'y en aurait pas tant si certaines universités de dames ne se croyaient obligées de les favoriser un peu (1). Il ne faudrait donc pas réellement parler d'une tendance à abandonner les professions libérales, mais plutôt d'une tendance à abandonner les tentatives de parvenir à quelque chose de sérieux dans ces domaines-là. Il paraît, depuis quelque temps, constamment des articles de revues discutant cette question des femmes qui ont à gagner leur vie; et partout, de plus en plus, le cri : « Loin de l'enseignement ! » se fait entendre. (Tout récemment nous en avons vu deux très typiques dans *Good Housekeeping* et dans *Every body's Magazine* de juillet.) Dans ces publications on reconnaît toujours que la femme gagne à un cours de Collège ou d'Université; son intelligence se développe, son horizon s'élargit, elle acquiert une souplesse d'esprit supérieure à celle des jeunes filles qui n'ont pas eu cet avantage. Mais ce qui est nouveau, c'est qu'on offre à présent — qu'on ose offrir — couramment aux diplômées des « colleges » des positions comme sténographes, comme secrétaires, comme surintendantes dans de grands magasins, comme collaboratrices d'œuvres sociales ; elles s'engagent avec moins de répugnance dans le commerce; on en a vu qui louaient des fermes pour les exploiter. Dès le printemps 1910, l'agitation dans ce sens a gagné les universités de dames les plus conservatrices, et des dames professeurs se sont mises à la tête du mouvement ; c'est donc bien sérieux. Et c'est un aveu !

On est déjà allé plus loin que de recommander aux jeunes filles ayant un diplôme universitaire de ne pas nécessairement confiner leurs « ambitions » à l'enseignement; on a ajouté dans certains établissements d'instruction supérieure qui leur sont réservés des cours pratiques de comptabilité, de sténo-

(1) Il en est qui ne connaissent pas du tout le professeur-homme, tels Mount Holyoke College et Wellesley College, tous deux dans la Nouvelle-Angleterre. A l'occasion, des hommes donneront quelques cours, mais les places régulières de professeurs sont réservées aux personnes du sexe féminin.

graphie et de dactylographie, de sciences commerciales, voire même des cours de coupe ou de jardinage ; la plus remarquable expérience de ce genre est celle de Rockfort College, à Rokford, dans l'Illinois. Les plus célèbres universités de dames, celles qui représentent la tradition (Vassar, Smith, Wellesley, Bryn Mawr), ont jusqu'ici repoussé des innovations de ce genre, c'est vrai; d'autre part des institutions n'ayant pour but, pour ainsi dire, que cet enseignement pratique se fondent aujourd'hui, et pour se donner un certain prestige s'appellent « Business College » — comme on appelle volontiers à présent en Europe « Académie » une école de commerce ; le plus important, sans conteste, est le « Simonn's College », qui en très peu d'années a acquis une célébrité remarquable en plein Boston, l'Athènes des Etats-Unis.

VIII

Un mot, pour terminer, sur l'avenir scientifique des universités américaines. Ici nous parlerons surtout du travail gradué, c'est-à-dire des études universitaires proprement dites, au sens où on les a en Europe.

Un fait d'abord doit être souligné : la lutte entre les sciences naturelles et ce que nous appelons les « humanités », sans se manifester par des mots ou des discussions, est infiniment plus prononcée qu'en Europe. Nous voulons bien ne pas considérer comme preuve de notre dire cette circonstance que les « humanités » sont de plus en plus abandonnées presque exclusivement aux femmes; il y a là cependant un indice assez curieux de l'état des esprits (1). Ce qu'il convient plutôt de dire, c'est ceci : il serait surprenant que, dans des institutions savantes sans traditions séculaires, l'esprit de notre âge ne se reflétât point en quelque mesure. Nous n'avons plus l'intérêt sincère pour les civilisations anciennes et étrangères que nous avait léguées la Renaissance, — et c'est bien légitime : au XVIe siècle, en effet, on était las de la culture monotone imposée par la discipline de l'Eglise, culture négative puisqu'elle consistait

(1) Nous connaissons un professeur d'une université de dames qui songeait à changer de poste pour enseigner plutôt à des hommes. Son sujet était la littérature ; il jugea — après information prise — qu'il serait inutile de se déplacer pour cette raison-là, car l'établissement auquel il songeait était « coéducationnel» et, à de fort rares exceptions près, les élèves de ses cours seraient des dames tout de même.

précisément à se nourrir d'abstractions, à renoncer à la vie présente, ou au moins à tout ce qui faisait la vie belle, pour des rêves relatifs à une existence future; alors, on se tourna vers les anciens qui avaient une civilisation « humaine », qui avaient, eux, aimé la vie et la faisaient valoir. Mais de nos jours nous avons créé notre propre civilisation; nous n'avons plus besoin des Grecs et des Romains pour nous inspirer. Si donc, à la Renaissance, on revécut la civilisation latine et grecque, aujourd'hui nous vivons notre vie, tandis que l'intérêt pour Athènes et Rome n'est plus que de curiosité, un intérêt esthétique, si nous pouvons ainsi parler. Et notre vie moderne a été spécialement développée en Amérique, car là les attaches avec le passé — avec les Grecs et les Romains au travers de la culture de la Renaissance — ont été abandonnées plus complètement; pas de traditions en général, et aucune tradition universitaire en particulier pour les maintenir. L'élève, et même le professeur américain ne peuvent s'enthousiasmer pour ce passé mort, comme on peut s'enthousiasmer pour une science qui est toujours actuelle dans ses données et ses résultats. Au fond, on sent, comme je l'ai dit déjà plus haut, qu'en Amérique on se voue à l'étude du grec et du latin, et des cultures étrangères, par devoir plutôt que par conviction.

Et cependant — ceci va paraître bien subtil, mais le monde est plein de ces bizarres contradictions — l'Amérique honore, *selon les apparences*, beaucoup plus aveuglément que l'Europe cette tradition des études classiques. On pourrait presque dire que l'on augmente les parts du grec et du latin dans les écoles américaines à mesure qu'on les fait céder devant d'autres branches en Europe (1). Mais c'est justement parce qu'elle ne sait trop en quoi consiste pour l'Europe la valeur de ces études que l'Amérique semble y tenir tant. Devant le fait que les universités européennes les honorent encore, on n'a pas le courage de réfléchir, car on pourrait arriver à la conclusion que ce conservatisme est blâmable; or, oser être seul de son avis contre tous (surtout quand on est une nation qui lutte encore pour acquérir du prestige dans le monde savant), pourrait trahir la sottise aussi bien que la sagesse : — la pru-

(1) Ceci n'est pas une règle absolue. L'université de Yale, par exemple, vient de décider d'accorder le baccalauréat dorénavant à des étudiants qui n'auraient pas étudié de latin du tout.

dence est recommandable, par conséquent, en cette matière ; mais le jour où l'on osera, on aura tôt fait de se débarrasser d'Homère et de Sophocle, de Virgile et de Cicéron.

Loin de nous l'idée de suggérer que les études du grec et du latin soient nuisibles ; mais il est vrai que nous en concevons l'utilité autrement qu'on ne le fait généralement; nous les comparerions volontiers dans leurs effets à l'étude des mathématiques; c'est une discipline excellente pour l'esprit que ces langues synthétiques si différentes, par la complexité de leurs formes grammaticales, de nos langues analytiques modernes si claires et si simples. Nous avons souvent observé, en Amérique comme en Europe, qu'un étudiant de grec et de latin a l'esprit plus délié que celui qui les ignore. Et cela est dû non pas à la connaissance des littératures, comme le prétendent les humanistes en général, mais à celle des langues classiques. Le latin et le grec sont pour l'esprit ce que la gymnastique est pour le corps : ils assouplissent. La même chose est vraie, en moindre mesure cependant, des langues modernes ; et si l'on sent moins d'opposition sourde aux études de français, allemand, italien et espagnol, c'est qu'il y a dans l'étude de ces langues-là un côté pratique dont on tient volontiers compte : mais c'est surtout sur les langues qu'on insiste ; l'enseignement de la littérature est presque partout d'une grande naïveté ou d'une insupportable superficialité ; et dans les cours avancés, l'étude de la philologie, d'une part, et du document littéraire, d'autre part, a remplacé presque entièrement l'étude de la littérature proprement dite. Ici encore, ne nous y méprenons pas, l'Amérique est dans le mouvement, elle n'est pas retenue par les traditions autant que l'Europe ; elle est aujourd'hui où celle-ci sera demain.

Les sciences décidément sont le champ préféré du savant américain : une tendance qui est fortement encouragée par la partie de la nation qui veut bien s'intéresser aux universités. Les résultats-là sont palpables, précis, vérifiables ; dans un pays dont la civilisation repose sur les triomphes de l'homme sur la nature, il doit en être ainsi. Et l'on pense bien que l'Américain compte pour quelque chose les services que la science peut rendre au développement industriel du pays. L'intérêt médiocre pour la pensée pure — nous en avons parlé déjà — vient de ces dispositions : la philosophie dans les universités

est pauvre en général, et la psychologie n'a remporté des triomphes qu'en devenant expérimentale ; les petites machines de laboratoires ou le système un peu naïf des questionnaires, pour résoudre les problèmes de l'âme, ont certains attraits et sont en général plus goûtés que l'observation et la réflexion pure et simple.

Il serait vain à la fois et erroné de chercher à diriger ailleurs l'Amérique ; on l'a essayé quelquefois, et certains de ses professeurs l'essaient aujourd'hui ; ils se fourvoient sûrement. Telle qu'elle est, l'Amérique des universités peut rendre de grands services à la science, et elle le fait. En ce qui concerne les sciences naturelles, ses savants marchent de front avec ceux d'Europe. Ses richesses lui permettent d'établir des laboratoires extraordinaires de luxe et de confort ; d'envoyer à droite et à gauche des expéditions pour explorer la flore, la faune, les phénomènes géologiques des quatre coins de l'horizon, le ciel de toutes les latitudes. L'Institut Carnegie, qui accorde des subsides minimes, et toujours à regret, à des entreprises littéraires, affecte des sommes presque illimitées aux sciences... et les palais somptueux des universités sont tous pour les sciences qui engloutissent avidement ces dons magnifiques d'argent dont parlent nos journaux.

Et tout bien considéré, c'est bien dans ce travail de laboratoire qu'est peut-être l'avenir non seulement de la science, mais de la pensée en général. Les savants européens demeurent peut-être plus géniaux, plus inventifs ; mais les Américains organisent leurs expériences sur un plus grand pied, et deviennent de jour en jour plus habiles dans la disposition de ces entreprises ; aussi les résultats obtenus par eux ne le cèdent point à ceux obtenus en Europe ; c'est que la science en est arrivée à ce point de systématisation où l'organisation du travail est presque tout ; l'homme n'a plus besoin de l'instinct *divin* pour *deviner*, dans quelques phénomènes épars, une grande loi ; il groupe des faits si facilement qu'il n'a pour ainsi dire qu'à cueillir les conclusions ; il *n'arrche* plus ses secrets à la nature, la nature les *livre ;* la science est presque devenue affaire de commis de bureau ; tout le monde peut être un savant aujourd'hui. Oui, quelquefois on se demande si le mépris des Américains pour leurs philosophes et universitaires n'est pas un peu justifié ; il faut plus d'intelligence,

de génie pour lutter dans le domaine de l'industrie et du commerce avec un concurrent intelligent et génial aussi, que pour lutter avec les phénomènes passifs de la nature. Et s'il en est bien comme nous le disons, les Américains ont tous les avantages et il est vraiment difficile de ne pas conclure qu'ils dépasseront avant longtemps l'Europe comme hommes de science; la pensée comptant de moins en moins, forcément leur prestige ne fera que monter. Ce n'est pas tout; ces mêmes conditions s'affirment déjà dans le domaine des lettres (dont nous parlions tout à l'heure) en tant qu'il vise à des résultats scientifiques; on ne fait plus de littérature aujourd'hui, on fait de l'histoire littéraire, ce qui est fort différent. On n'étudie plus la philosophie, les idées des écrivains pour elles-mêmes, mais on étudie l'origine « documentaire » de ces idées. Rien n'est plus désagréable au professeur d'aujourd'hui qu'un écrivain qui pense spontanément, car cela empêche ce professeur de l'étudier selon les méthodes modernes; au contraire, un bon plagiaire est pour le savant actuel du pain bénit : de qui ou de quoi s'est inspiré tel poète? voilà la seule question ; et pour répondre, on le comprend, l'intelligence est à peine nécessaire; il suffit de quelque érudition que le premier venu peut acquérir avec de l'application ; n'être pas trop intelligent est même préférable, cela protège contre la tentation d'élaborer des hypothèses que les faits n'imposent pas absolument. Sans doute il faut un certain flair pour savoir où chercher ses renseignements, mais pas trop, avec toutes nos encyclopédies, catalogues, monographies, bibliographies, index. Dans presque tous les cas, la victoire appartient à celui qui est à même de se procurer des documents ; et souvent obtenir ce document n'est pas autre chose qu'une question de francs ou de dollars. Or l'Américain se déplace beaucoup plus facilement que son collègue d'Europe, et il peut obtenir, en somme, plus facilement des subsides pour se rendre dans les bibliothèques de différents pays consulter le livre ou le manuscrit qui éclairera son problème.

Donc, encore un coup, le savant moderne — et le savant américain est très moderne — semble avoir raison, même dans les domaines des lettres et des arts, de mépriser le penseur et le spéculateur... Il a raison au moins à cette condition que la valeur de la science soit jugée par ses résultats; ou, pour exprimer la

chose dans une phrase banale, s'il faut juger l'arbre de la science à ses fruits ; ou, exprimé encore autrement, il a raison si on doit considérer la science comme un travail et non comme un plaisir et un luxe. Laquelle de ces deux conceptions est juste : science-travail — *labor improbus* — ou science-plaisir qui a sa fin en lui-même — *labor ipsa voluptas* — nous ne le discuterons point. Nous constatons seulement que l'opinion générale veut que la science soit un travail : si cela est adopté par le monde de demain comme par le monde d'aujourd'hui, l'Amérique finira certes par battre l'Europe sur ce terrain comme sur d'autres ; elle le fera d'ailleurs non pas par la supériorité intellectuelle de ses savants, mais grâce à l'expérience que ceux-ci acquièrent tous les jours dans l'organisation de grandes entreprises scientifiques, et aux ressources plus considérérables mises à la disposition des intéressés.

ALBERT SCHINZ.

UNE LIASSE DE LETTRES INÉDITES DE Mme DE STAEL

J'ai copié les lettres qui suivent au château du Earl of Harrowby, qui m'a ouvert sa collection avec une obligeance et une bonne grâce parfaites. J'acquitte ici envers lui ma dette de gratitude.

Les lettres sont adressées à ce lord Harrowby dont Mme de Stael fait un si bel éloge dans ses *Considérations* : « Lord Harrowby, président du conseil privé, est naturellement du parti ministériel ou tory, mais de même que lord Grey a toute la dignité de l'aristocratie dans son caractère, lord Harrowby tient par son esprit à toutes les lumières du parti libéral. Il connaît toutes les littératures étrangères, et celle de France en particulier un peu mieux que nous-mêmes. J'avais l'honneur de le voir quelquefois, au milieu des plus grandes crises de l'avant-dernière guerre ; et tandis qu'ailleurs on est obligé de composer ses paroles et son maintien devant un ministre, lorsqu'il s'agit des affaires publiques, lord Harrowby se serait tenu pour offensé si l'on s'était souvenu qu'il était autre que lui-même, en causant sur les questions d'un intérêt général. On ne voyait point à sa table, ni chez les autres ministres anglais, ces sortes de flatteurs subalternes, qui entourent les puissants dans les monarchies absolues... Lord Harrowby est remarquable comme orateur, par la pureté de son langage et par l'ironie brillante dont il sait parfois se servir. Aussi attache-t-il, avec raison, beaucoup plus de prix à sa satisfaction personnelle qu'à son emploi passager. Lord Harrowby, secondé par sa spirituelle compagne, offre dans sa maison le plus parfait exemple de ce que peut être une conversation tour à tour littéraire et politique, et dans laquelle ces deux sujets sont traités avec une égale aisance. »

DORIS GUNNELL.

Ce 19 mai [1814]
Londres.

Je ne puis vous oublier, mylord, précisément parce qu'il n'y a personne qui vous ressemble. J'ai vu la France et j'ai dit comme Bossuet : La voilà, telle que la tyrannie nous l'a faite; beaucoup d'intérêts, mais bien peu d'opinions. Un grand mé-

contentement de la présence des tyrans étrangers est le seul sentiment qui rallie tous les partis, mais les royalistes s'en font encore plus d'honneur qu'ils ne l'éprouvent, tandis que les militaires en frémissent. Le désir général est cependant la liberté, mais il y a un parti pour qui ce nom est synonyme de tout ce qu'il y a de plus horrible. Le roi est très modéré, plus conciliant pour les hommes que pour les principes, mais les trois commissaires qu'il a nommés pour la constitution sont partisans du droit divin, au point de regarder la France comme la propriété du roi. En général, on voudrait doucement rétablir l'ancien régime, et comme les éléments n'en subsistent plus, on suppléerait par plus de pouvoir absolu qu'il n'y en eut encore, car la tyrannie a fait place nette au despotisme. En attendant, les anciens agents de Bonaparte sont très consultés, comme s'entendant en gouvernements forts. Il y a un tel nuage sur les partis que l'on ne peut guère prévoir, quoiqu'on ne cesse pas de craindre. La nomination des colonels généraux parmi les princes a déplu à l'armée. Je ne conçois pas comment on pourra la contenter, mais comme elle n'a point d'opinion on peut la disséminer dans les différents postes de la société et noyer ainsi son esprit de conquête ; mais encore une fois tant que les troupes étrangères resteront en France il n'y aura pas un gouvernement consolidé. La bonne compagnie criera — Vive le roi ! — mais il n'y a pas de roi de France, tant qu'il n'y a pas de nation. A l'opéra, l'on s'est avisé de crier *Rule Britannia*, et tout vrai que cela est, cela a fort déplu. Fouché est écouté et l'abbé de Montesquieu lui a dit qu'il donnerait son petit doigt pour qu'il n'eût pas voté la mort du roi, afin qu'on pût se servir de lui, car de Talleyrand (avec qui je suis raccommodée) est plus en faveur avec l'opinion qu'avec la cour, quoiqu'on le ménage. La constitution est une médecine amère, dont on avalera le moins qu'on pourra. Enfin il nous faut le bon Dieu pour débrouiller ce nœud : mais tant que les troupes étrangères resteront ici on ne peut rien savoir de rien et si l'on découvrait que le roi les désire, il serait haï pour cela, plus que pour le despotisme le plus absolu, car à la suite d'un gouvernement militaire il n'y a que l'honneur militaire qui soit encore existant ; tout le civil est avili. M. d'Aulnay, le chancelier, a fait au roi un discours contre-révolutionnaire et il a été nommé chancelier. M. Ferrand a

écrit des livres du XIIIe siècle avec les sophismes du XVIIIe et il a le secret des lettres, ce qui fait que je remets cette lettre à lord Lansdowne. Ayez la bonté de n'en pas parler ; mais dites à lady Harrowby combien je la regrette et vous, mylord, souvenez-vous que je vous admire et que je vous aime.

Le 30 juin 1814.

Je serais fâchée d'être oubliée de vous, mylord. Je ne sais si je vous reverrai cette année, car je pars pour la Suisse dans quinze jours, mais si le bon Dieu le permet je serai à Londres dans un an. Ce qui m'occupe ici dans ce moment, c'est de tâcher d'être payée de ma dette de dix millions. Le roi a reconnu ma créance, mais j'ai peur du dicton du joueur — *j'aimerais mieux ne la payer de ma vie que de la nier un seul instant*. Je voudrais vous peindre ce pays-ci, et comme je change moi-même d'avis sur ce qu'il est à chaque instant je crains que mon tableau ne soit pas juste. Il faut pourtant vous dire ce qu'on dit, et puis après ce que je pense. On dit que le mécontentement va croissant. Les écrits contre la constitution du 4 juin se multiplient, on les supprime, ils reparaissent. L'armée est toujours plus que froide, les journaux aussi peu libres que sous Bonaparte. On dit de toutes parts qu'il faut votre 1688 et l'on rencontre des gens qui ne placeraient pas à trois mois sur ce gouvernement-ci. D'autre part le parti qui leur est dévoué n'admet pas une objection et ils sont plus aristocrates qu'en 1789, parce qu'ils croient avoir pour eux l'expérience de vingt-cinq années. La maison militaire du roi se forme de ces gens-là. Ainsi je ne pense pas que, quand on serait assez fou pour le vouloir, le renversement fût si facile. Une guerre civile paraît plus probable que tout le reste, mais le parti de la révolution est de beaucoup le plus fort. Il nomme M. le duc d'Orléans, sans qu'il ne soit, lui, en rien coupable. Plusieurs regrettent Bonaparte, et c'est peut-être ce qui sert le plus la maison de Bourbon, car ce nom seul fait horreur.

Quant à mon opinion, si j'ose vous la dire, la voici : — le gouvernement actuel est très doux et je vivrais volontiers sous cet état de choses, si la constitution, telle qu'elle est, était maintenue, mais la séance du 4 juin nécessite un changement. Du moins il me semble que c'est une si pénible démarche que le

roi ou la nation doivent l'annuler, le premier par le despotisme ou le second par la liberté. Avez-vous bien lu cette séance ? L'affranchissement des communes par Louis le Gros, les dix-neuf ans de règne d'autorité absolue, comme l'avait proclamée chez vous Jacques Ier, chaque jour on relève une phrase de cette séance et tout ce qu'il y a d'éclairé en France la blâme à l'excès. Malgré tout cela, le besoin de repos, la légitimité, les vertus de plusieurs de nos princes, la duchesse d'Angoulême, mille souvenirs, mille sentiments peuvent et doivent attacher à eux, mais cet établissement-ci ressemble à ce que défend l'évangile — des pièces neuves à un habit vieux. Le pays est accoutumé à un grand mouvement extérieur et intérieur, et il n'y a plus ni de l'un ni de l'autre. Néanmoins il se peut que l'habitude du calme le prenne. Le roi ne hasarde rien, ne persécute point, reste tranquille. C'est un grand avantage que d'être et d'avoir été. Je trouve que ma lettre est incertaine, mais en vérité je crois que c'est ainsi que l'on doit juger l'état actuel. Voulez-vous me rappeler au souvenir de lady Harrowby et de lady Suzanne, qui chante bien mieux que nos Françaises, et voulez-vous vous dire à vous-même combien je vous respecte et vous aime.

N. DE STAEL H.

Ce 13 janvier 1815
Paris, rue de Grenelle, 105
Saint-Germain.

Me permettez-vous, Mylord, de vous recommander M. Lafon Ladebat, compagnon de Barthélemy et de Pichegru, dans leur exil à la Guiane, et l'un des plus honnêtes hommes de France.

Je ne sais le genre de service qu'il peut demander à votre bonté, mais je suis sûre qu'il est digne de ce que j'apprécierais le plus — un entretien avec vous. Mon Dieu ! que cet entretien me manque et que je trouve pénible d'être séparée de ce qui m'élevait à mes propres yeux. La société de Paris n'est plus rien. C'est un tel mélange et une telle foule tout ensemble qu'on n'a rien à y faire d'aucune faculté morale. J'ai été cette nuit chez le duc de Berry : il y eut entre autres preuves de la fusion le duc et la duchesse de Bassano, autrement dit Maret, avec une foule de généraux, mais point de députés et

point de partisans de la liberté, s'il en reste. D'ailleurs la fête était charmante.

Le duc de Berry recevait à merveille, avec autant de goût que de simplicité, mais cette coalition des royalistes et des bonapartistes, peut-être très bien calculée, oppressait un peu l'air dans ma poitrine. Du reste, le pays est calme et me paraît facile à gouverner. Ce ne sont pas du moins les idées qui l'agiteront. La popularité du roi s'augmente sensiblement, mais je ne sais à quel sentiment public tous ces éléments divers se rattachent. Permettez-moi de vous féliciter de la paix avec l'Amérique. Vous avez eu, dans cela, beaucoup de caractère et de raison. Si le reste du monde pouvait ainsi dépendre de vous, peut-être ne verrions-nous pas le scandale de l'Espagne et de l'Italie. N'avez-vous aucun projet de voyage en Suisse cette année? Je demande à lady Harrowby et à lady Suzanne de se mettre de mon parti. Passer quelque temps avec vous sur les bords de notre lac me paraît un vrai rêve de bonheur intellectuel.

Donnez-moi quelques lignes de souvenir. Ne dédaignez pas tous les deux le respect et l'attachement que vous m'inspirez.

N. DE STAËL H.

Pise, ce 18 février 1816 (1).

J'ai écrit à Mylord, Mylady, par M. Lafon Ladebat. Je n'ai point reçu de réponse, mais j'espère en sa bonté qu'il aura protégé le compagnon de proscription de Pichegru.

Permettez-moi, chère Mylady, de vous faire part du mariage de ma fille avec le duc de Broglie. Lord Harrowby l'a distingué pendant son séjour à Paris ; c'est une de nos raisons pour être heureux et fiers de ce mariage. Je prends la liberté de remettre cette lettre à M. Caraman, le fils du ministre de France à Berlin, un jeune homme digne de votre bonté. Viendrez-vous en Suisse cette année? Mon Dieu, qu'il me serait doux de vous y recevoir! Mille hommages à la famille qui réunit tant en trois personnes.

N. DE STAËL H.

Coppet, Suisse,
Ce 9 juin 1816.

Je ne voudrais pas, mylord, que cette grande chose se passât

(1) Cette lettre est adressée à lady Harrowby.

sans que j'aie essayé de mettre mes sentiments en harmonie avec les vôtres. Je douterais de moi-même si j'étais blâmée par vous. Je n'ai pas besoin de vous dire, j'espère, que ni les promesses ni les menaces qui m'ont été faites pour me faire venir à Paris n'ont pu m'y décider. Je n'ai point cru au changement d'un homme qui fait des manœuvres diverses selon le vent, mais qui tend toujours au même but. Je suis venue ici, et quoique le mariage arrangé d'Albertine ne pût se conclure que si je retournais à Paris, je reste et je resterai. Voilà pour l'homme. Mais pour la France ! Souffrez que je ne désire pas tous vos succès. Que ferez-vous si vous arrivez encore une fois à Paris? Que deviendrons-nous si vous partagez la France? Dieu nous préserve d'une victoire de Bonaparte ! Mais si vous devenez maîtres de la France, quel avilissement pour cette nation, qui a commis tant de fautes qu'il lui faudrait des lauriers pour les cacher. Je désire le retour du roi de toute mon âme ; non seulement le bonheur, mais la liberté s'établissent sous son règne. Toutefois, s'il n'est pas rappelé par la France, que pouvez-vous pour lui ? Il a le malheur d'être avec les étrangers et d'humilier l'amour-propre national. Cela, c'est un nœud que la Providence seule peut délier. Je conçois fort bien comment vous vous êtes résolus à la guerre, mais je reviens au même souhait que j'osai vous prononcer en Angleterre — *victorious and killed*. Ce que j'entends par victorieux, c'est défendre l'ancienne France. Nous ne pouvons la voir envahie par les armées étrangères sans douleur. Quand Gustave Vasa attaquait Christiern, il recula quand on lui présenta sa mère sur les remparts. Notre mère, c'est la patrie. Il nous l'ont déshonorée. Ici même on est honteux de s'appeler français. Cela peut-il se supporter ? Enfin, c'est l'événement qui nous fera sortir de ces sentiments en lutte les uns avec les autres. Dans quel temps nous vivons et que vous êtes heureux d'être dans une position simple !

Je ne parlerai point du passé, des fautes de votre congrès, qui ont servi si bien Bonaparte, mais dans l'avenir ne démembrez pas la France, ne l'humiliez pas. La seule vertu de cette nation est l'orgueil. Quoiqu'elle soit terriblement susceptible de bassesse dans l'intérieur, elle ne supporte pas l'humiliation qui lui vient du dehors. Enfin, je ne sais pourquoi je raisonne avec vous, car tout ce qui est pensée vous est connu

et les faits seuls peuvent vous être nouveaux. Je ne crois pas à de grands moyens de résistance, partout ailleurs qu'où il sera lui-même. Il y a sûrement de grands regrets donnés à la restauration à Paris et dans les ports de mer, maisles armées étrangères se sont fait haïr, si vous en exceptez les vôtres, qui paient et respectent les habitants. Je me suis brouillée avec Benjamin Constant et je suis en froid avec Sismondi. Ce m'a été une grande peine que le parti libéral fût entaché par des éloges de cet homme. Il me semble qu'on pouvait repousser les étrangers sans le louer. Cette affreuse alternative de trahir son pays ou de seconder un tyran me condamne à l'inaction la plus absolue. Je suis seule ici avec mes enfants. J'achève mes *Considérations sur la Révolution de France* en laissant un grand blanc pour ce qu'il va arriver. Je parle souvent de votre belle Angleterre et de quelques individus qui y ont captivé toute mon âme. Mais permettez-moi de vous dire que je n'aime et ne considère personne autant que vous. C'est un peu trop direct pour vous autres Anglais, mais c'est ainsi que notre pauvre esprit d'autrefois s'exprimait. Ah ! n'y a-t-il plus de France ! Mes tendres hommages à lady Harrowby. Ma fille se rappelle à lady Suzanne. Nous sommes bien impatients de vous revoir.

Pise, ce 25 janvier 1816.

Il y a quelques siècles que je ne vous ai écrit, Mylord, à en juger par les événements, mais non par la vivacité des souvenirs que je vous porte. Permettez-moi donc de vous dire qu'après mille difficultés d'argent, venant des contributions que nous vous payons et mille autres théologiques de votre intime ami, le pape, tout est enfin aplani et que dans trois semaines M. de Broglie et mon fils seront ici pour célébrer le mariage. C'est un prêtre anglais, *the archdeacon Meath*, qui donnera la vraie bénédiction et je ne saurais vous dire combien je suis touchée de marier ma fille en anglais, car bien que votre traité avec nous blesse tous mes sentiments, j'adore toujours votre religion, votre constitution et vous-même, c'est-à-dire les hommes dont vous êtes le vrai représentant. En parlant de représentants — quelle chambre, que celle à laquelle il nous a plu de faire donner le sobriquet de députés! La France est aujourd'hui représentée par des émigrés et gou-

vernée par des étrangers. Si cela réussit, il faut convenir que les diplomates sont plus qu'habiles, ils sont sorciers. C'est pour ne rien voir de tout cela, pour ne pas disputer *contre* que je suis venue en Italie. Il me fallut aussi la dispense du pape et enfin, ce qui m'était douloureux, la santé de M. de Rocca n'en a que trop besoin. Vos feuilles publiques pendant ce temps ont jugé à propos de me faire voyager avec la princesse de Galles, que j'ai toujours évitée tellement que son visage ne m'est pas connu. Je sais seulement qu'elle a dansé tous les jours sur le tillac, ce qui me paraît bien gai dans sa situation. Je viens au principal objet de ma lettre ; avec vous, Mylord, je ne sais pas me fixer sur un seul point, parce que toutes choses vous appartiennent. Voici un mémoire, qui contient, je crois, la demande la plus juste qui ait été faite au ministère anglais. Cependant je ne me serais pas avisée d'en être l'interprète auprès de vous, si le professeur Pictet n'avait pas été l'ami de mon père et par conséquent le guide de mes premières études. Voyez si vous pouvez venir à son secours de quelque manière. C'est Genève tout entier qui vous le demande. Je ne suis là-dedans que pour l'honneur qu'on m'a fait en me priant de vous en écrire. Rien, Mylord, ne me serait plus sensible que de devoir à vous le bonheur des dernières années d'un ami de mon père. Hélas ! hélas ! bientôt nous serons la génération à l'avant-garde. Dieu bénisse nos enfants et fasse prospérer ailleurs que chez vous encore votre liberté — dans cette Italie, où vous avez rétabli tout l'ancien, excepté les républiques. Nous essuyons d'une ancienne chose aussi la peste, mais pour celle-là l'on est d'accord sur la nécessité de l'éloigner, et il me paraît qu'on y réussira. Parlez de moi, je vous prie, à lady Harrowby, de ma fille à lady Suzanne et si vous me faites l'honneur de m'écrire, donnez-moi des nouvelles de votre santé, car personne après votre famille ne vous est plus attaché que moi.

Mon adresse à Florence.

N. STAEL DE H.

Je n'ai pas reçu un mot de réponse de vous, Mylord, sur les affaires du professeur Pictet, que j'avais pris la liberté de vous soumettre. Le marquis de Lansdowne m'a écrit que, dans ce moment d'économie, vous ne vouliez pas donner de pensions,

mais ne vous semblerait-il pas juste que le gouvernement anglais donnât quelques preuves de satisfaction à un homme qui l'a servi sur le continent pendant le règne de Bonaparte, en s'abonnant pour cent ou deux cents exemplaires du journal actuel, qui monte à trente-six francs par an ? Cette faveur sera suspendue, quand vous le jugerez convenable. Enfin, il n'y a rien de plus juste et de plus honorable que ce que je prends la liberté de solliciter, et je crois pouvoir dire que l'homme le plus littéraire parmi les hommes d'Etat est appelé particulièrement à soutenir une si bonne cause. S'il vous faut quelques renseignements, ayez la bonté de m'écrire à Coppet, où je retourne. Ma fille se plaint doucement aussi de ce que vous n'ayez pas répondu une petite ligne à la prière que nous vous avions faite de communiquer son mariage à lady Harrowby et à lady Suzanne. Enfin nous sommes un peu tristes d'être oubliées par vous, d'autant plus que nous ne pouvons cesser de penser à vous, et d'attacher le plus haut prix à votre bienveillance.

N. DE STAEL H.

(Mme de Staël n'a pas mis de date à cette lettre, mais le timbre de la poste — qui porte 4 o'clock, 28 may 1816 — nous permet de la préciser.)

Ce 30 octobre Paris, 1816,
rue Royale, n° 6.

J'ai été désolée de ne pas vous trouver ici, Mylord, et j'ai presque osé me fâcher contre vous. Ne méritais-je donc pas quelques jours pour ma tendre admiration pour vous? Votre aimable lettre ne m'est arrivée que le 13 octobre, quoiqu'elle eût été écrite le 13 juillet, mais M. Hemming ne s'est point embarrassé de mon impatience. J'ai été singulièrement touchée de votre bonté pour M. Pictet, mais il se trouvera qu'elle ne vous coûtera rien. Les rédacteurs se sont disputés entre eux tous et le pauvre savant a cru devoir tout sacrifier. De ces trois rédacteurs il y en eut un qui, depuis que je vous ai écrit, s'était permis un article sur l'Angleterre bien peu digne de récompense et je décide qu'il faut réserver vos cinq cents louis pour une autre occasion. Ma reconnaissance ne peut aller plus loin, quel que soit le fait. C'est vous que j'aime et que j'admire en toute cir-

constance et j'oserais vous redemander ces cinq cents louis, si quelqu'un s'en rend digne à mes yeux en servant votre belle Angleterre. Vous avez compris que votre politique envers la France me blesse profondément, et cela est très vrai. Vous nous perdez. Nous aurons le sort de la Pologne ou de l'Italie. Vous rendez faible le parti fort, fort le parti faible, vous abandonnez les protestants, vous faites triompher les ennemis de la liberté, s'ils prennent un masque, qui tient à peine sur leur visage. Vous nous ruinez financièrement et ce que nous avions au moins, l'orgueil national, vous le foulez aux pieds. Enfin, la diplomatie machiavélique vous paraît légitime contre un ennemi, mais la loi du talion s'applique-t-elle aux nations ? Le fleuve qui passe ne change-t-il pas de flots chaque jour et si jamais la liberté chez vous était menacée, est-ce les trente mille hommes, qui sont ici chargés de nous soumettre à votre volonté et de nous empêcher de suivre votre exemple, est-ce les trente mille hommes qui pourront redevenir citoyens ? Pardon, pardon, mais le jour de Waterloo est le plus beau et le dernier où le sentiment des âmes généreuses est (*sic*) pu se rallier à vous. Depuis, en Italie, en France, en Allemagne, hormis les cours, tout se plaint de vous et tout vous accuse d'autant plus que l'on vous aimait avec idolâtrie. L'épreuve de la prospérité, qui peut y résister ? Vous deviez le pouvoir, et je crois, oui je crois que si vous aviez été seul vous auriez été plus généreux. Pendant dix ans de ma vie j'ai prédit que l'opinion tournerait contre Napoléon.

J'ose déposer entre vos mains la même prédiction sur le traité de Paris. Vous avez réussi à Paris plus que M. Canning. Il est trop un diplomate à la façon du continent ; il y porte la supériorité de lumières, qui caractérise vos grands orateurs, mais il n'a pas cette puissance d'âme, qui convient aux hommes d'Etat des peuples libres. Ne vous verrai-je donc plus cette année et n'est-il pas mal à vous de ne m'avoir écrit aucune date, à laquelle je puisse me rallier pour vous rencontrer.

Mes hommages à lady Harrowby ; ma fille se rappelle à lady Suzanne et nous sommes tous dévoués à votre famille.

N. DE STAEL H.

— Pouvez-vous lire ma mauvaise écriture et voulez-vous qu'à l'avenir je fasse copier ma lettre par ma fille ?

IMPRESSIONS D'AUTOMNE

L'amour qui meurt, les jours qui passent.

I

L'air est calme comme une haleine de jeune fille,
et des désirs de papillons frôlent les plantes
plus vivaces et des espoirs illusoires de floraisons nouvelles;
des désirs confus palpitent comme des ailes
intérieures, où l'automnale mélancolie, fileuse, file
le lin des souvenirs souriants aux âmes blanches.
Et l'on ne sait pas la mort si proche
derrière ce vieux printemps qui s'efforce à sourire,
les anges chassent les nuages à grands coups de cloches,
on voudrait une maîtresse frêle voir venir.

Et pendant que les loques maussades s'effilochent,
là-haut, et que tout à la résurrection impossible tressaille,
qu'un soleil, qui s'épuise à chauffer, s'apâlit sur les pages
des livres évocateurs de nos pensées qui s'éloignent
au long des printemps morts en des feuilles de roses,
pendant que nous montons à des tours, comme sœur Anne
pour voir dans l'avenir si d'autres printemps approchent,
pendant que des voix le silence ouvrent à grand fracas
en rires, cris, chants, paroles musicales,
nous ne voyons pas les chemineaux aller vers les villes
prophètes des mauvais soirs et des nuits haineuses,
nous voulons des chansons et nous disons à la fileuse
qui file le lin des souvenirs du printemps :
— « Laisse ton rouet, la lampe n'éclaire pas la chambre.

— Qui te protégera quand il fera du vent ?
— Vois le soleil, dieu de la joie et de la bonne chance.
— Il sera rouge ce soir, et froid au fond de la plaine morne,
déserte d'un vent triste.
— Toc, toc.
— Un chemineau frappe à la porte. »

II

Le ciel indifférent s'éloigne vers d'autres mondes
nonchalant, et des êtres invisibles s'en vont à sa poursuite
qui jouaient dans les allées des parcs maintenant plus sombres,
sur les pelouses,
au bord des étangs désespérés de solitude,
des petits êtres qui ont vidé tous les nectaires
et se sont enivrés à ces urnes.
Les champs déflorés s'allongent, taciturnes,
on va voir passer dans l'air
les pensées d'hiver et les canards sauvages
qui vont venir remplacer les anges de passage
envolés.
Ils sont partis, comme le soir venait à peine,
l'autre jour,
mais il y en a qui se sont laissé surprendre
par la fraîcheur et l'ombre des exils solaires,
alors, ils sont entrés par toutes les fenêtres
pour se blottir la nuit aux lampes de toutes les chambres
dont la méditation et la quiétude nous sont plus familières
et c'est pour cela que nous nous blottissons en bien-être.
et que nous pressentons des choses indicibles reconnaître.

III

Les champs sont animés et l'on rentre le grain,
la prairie chante parce que l'on coupe le regain,
de grands rires montent des vergers où l'on cueille,
on s'écrase gaiement des grappes sur les lèvres

et les amants goûtent ensuite si c'est meilleur.
Tout respire la vie... et les âmes s'effeuillent,
on s'enivre à la joie qu'on ne sait pas si brève,
mais à tous les instants, mélancoliques, des rêves
appareillent pour ailleurs.

On croit à un réveil de la nature,
mais dans les allées des jardins publics
les enfants que mènent leurs bonnes sont sages.
ils appréhendent confusément l'immédiat futur.
Le jet d'eau des bassins fait un bruit solitaire
et les feuilles nagent en balancelles,
en berçant les derniers parfums exhalés d'elles.
Des souffles inquiétants passent, l'âme s'affaire
et, malgré le soleil, on songe à la lampe,
tous les bruits sonnent dans du vide et l'air est morne,
le soir, le soleil rouge, au fond des prés paraît énorme.

Mais la campagne a des fêtes printanières.
— « *Bonjour, coutelier, tu repasses des faux sur ta pierre?*
— *Bonjour, des faux dont on a besoin pour demain.*

(*La prairie chante, parce que l'on coupe le regain.*)

— *Bonjour, tonnelier. Quel bruit sonore sur l'enclume!*
— *Oui, c'est pour des tonneaux, des pressoirs et des cuves.*
(*De grands rires montent des vergers où l'on cueille.*)

— *Bonjour, charron, qu'est-ce que tu fais, toi?*

— *Un cercueil.* »

IV

Il fait un soir de cendre noire
et les arbres sont noirs
et la cathédrale est toute noire

entre les branches noires.
Le vent effare la lumière des becs de gaz qu'on allume
et fait s'enfuir en chuchotant de peur les feuilles
qu'on balaye. Des gens passent dans de la brume
qui vont vers la soupe fumante et l'accueil
des ménagères. Sur les toits, toutes les cheminées fument.
Une femme en deuil et son enfant
jouent en silence sur un banc
et courent sans bruit pour ne pas déranger noble dame Tristesse
qui rôde.

Tristesse est descendue de son château gothique
par l'échelle du vent,
elle se promène dans des jardins publics
et brode
des rêves décevants.

Et les eaux qui n'ont plus de cygnes se sont tues,
les statues ont froid au milieu des pelouses,
sur les bancs de pierre il y a de la mousse
et tous les temps passés qui sont revenus.

Voilà toutes les boutiques qui s'allument,
je vais errer dans les rues où l'on marche vite,
mais j'irai lentement parce que moi, j'y suis seul
et le noir me vêtira de son bon linceul
et je tâcherai de comprendre la songerie écrite
sur le front des heures brunes
et je croirai, comprenant les pensées qu'elles formulent
que je suis un peu la brume.

V

Les cerfs se sont enfuis
et la lune s'étonne
de voir le fond des bois dénudés par l'automne

et le mystère des taillis.
Elle rêve aux étangs et se mire, ingénue,
croyant à son reflet dans chaque nénuphar.
La mauvaise saison est revenue,
il ne faut pas rester dehors trop tard.
Le vent dit à l'oreille des choses mauvaises
comme une raccrocheuse de trottoirs
ou un tentateur retors,
la mer est déserte et les grèves,
les logis des pauvres sont froids et noirs,
on ramasse le bois mort.

Dans les villes, c'est la boue et la tristesse sale.
Les nuages passent comme de gros oiseaux d'hiver
qui viennent des pays du nord vers
nos ciels plus découverts,
nos soleils plus désirables.
Mais ils amènent avec eux la pluie,
une pluie froide, les glaces du pôle
fondent le long de leurs plumes de suie,
et glacent nos épaules.
On dirait que le mauvais chien de leur troupeau nous mord,
les amoureux ne se taisent plus sous les charmilles,
on enterre les petites filles,
on ramasse le bois mort.

Au parc des amours diaphanes
où l'ombre est faite de parfums
ne sont plus que désirs défunts
blottis sous des fleurs qui se fanent.

Et pourtant les souffles sont tièdes
dans le jardin où tout s'endort,
les âmes n'y sont jamais laides,
mais ils sont partis, les aèdes,
et l'on ramasse le bois mort.

VI

Le vent comme un grand loup hurle dans la campagne,
affamé, il rôde à toutes les étables
où l'affolement des brebis bèle,
il s'acharne sur les masures, les démantèle
de ses dents rageuses, ou se cache
dans les recoins de murs
pour se jeter sur l'égaré qui passe
ou sur les nuages en fuite dans la nuit.
Il dévore les moutons blancs des fumées
qui sortent à la queue leu leu des cheminées,
puis il se bat les flancs, il court, il épouvante
toute la plaine, qui, lointaine, frissonne à la tourmente.
Dans le noir, les formes plus noires
des arbres loqueteux
font des gestes invocatoires,
terribles, fantomatiques, hideux,
on entend des éclats de rire si rauques et si affreux
qu'il y a certainement des sorcières
dans l'air.

Derrière les murs, dans les chaumières,
on l'entend rôder à toutes les fentes
et les petites flammes des lampes
tressaillent de le sentir si près.
Et la fumée qui a peur rentre dans la chambre
et les vitres grelottent et les papiers tremblent
sur la table,
les doux papiers blancs où nous écrivons,
et tant sont la nuit et la détresse lamentables
que s'émeuvent aussi nos pensées sous nos fronts.
. . . .

Mais maintenant, c'est le matin
et les traînards d'entre les nuages

achèvent de se dépêcher
vers des pays lointains
avant que le vent plus méchant fasse rage,
car il est en train de reposer.
A peine quelques rafales brusques
pour dire qu'il est toujours là,
aux aguets,
et qu'il s'embusque
derrière les haies.
Et comme un peu de soleil pâle luit quand même
tiède et blême comme un reflet,
les ménagères s'en vont vers la rivière
avec des haquets
et de grands tas de linges sur des brouettes
au long des routes pleines de flaques, aux ornières
où les crapauds vont se vautrer et les rainettes.
C'est la grande lessive d'automne, la dernière.
Elles vont laver les draps, puis, iront vers la mer
pour les étendre et les faire sécher au grand air,
et elles mettront par terre
les mouchoirs et les serviettes
avec de gros cailloux dessus pour que point ne les enlève
le vent repu qui jouera avec.
Cela met une grande gaîté sur la campagne
devant la mer plus calme
où se pavanent des voiles.
Les voiles font de loin des signes vers la terre
et les draps suspendus comme des voiles prisonnières
font des gestes d'appel à celles qui s'en vont
bien loin, bien loin, toutes petites, vers l'horizon.

VII

Les petites voiles courent et s'appellent entre elles,
elles s'amusent à se pencher, prennent des poses
comme des patineuses charmantes et alertes

gracieusement nonchalantes et coquettes,
elles vont, virent, voltent, se posent
sur une vague et glissent et s'éloignent
et reviennent et se balancent.
Elles éclatent d'une gaîté toute blanche
sous le soleil, une gaîté très douce
de grandes jeunes filles graves et pures
et le vent les pousse.
Comme elles se cambrent bien sur la mâture.
... Et pourtant elles s'en vont calmes et souriantes
se penchant pour cueillir les reflets sur l'eau,
les derniers reflets glissés du ciel plus beau,
plus pâle ;
elles s'en vont malgré nos regards attristés
et le vide angoissant de nos âmes
qui fait monter en nous des désirs de pleurer.

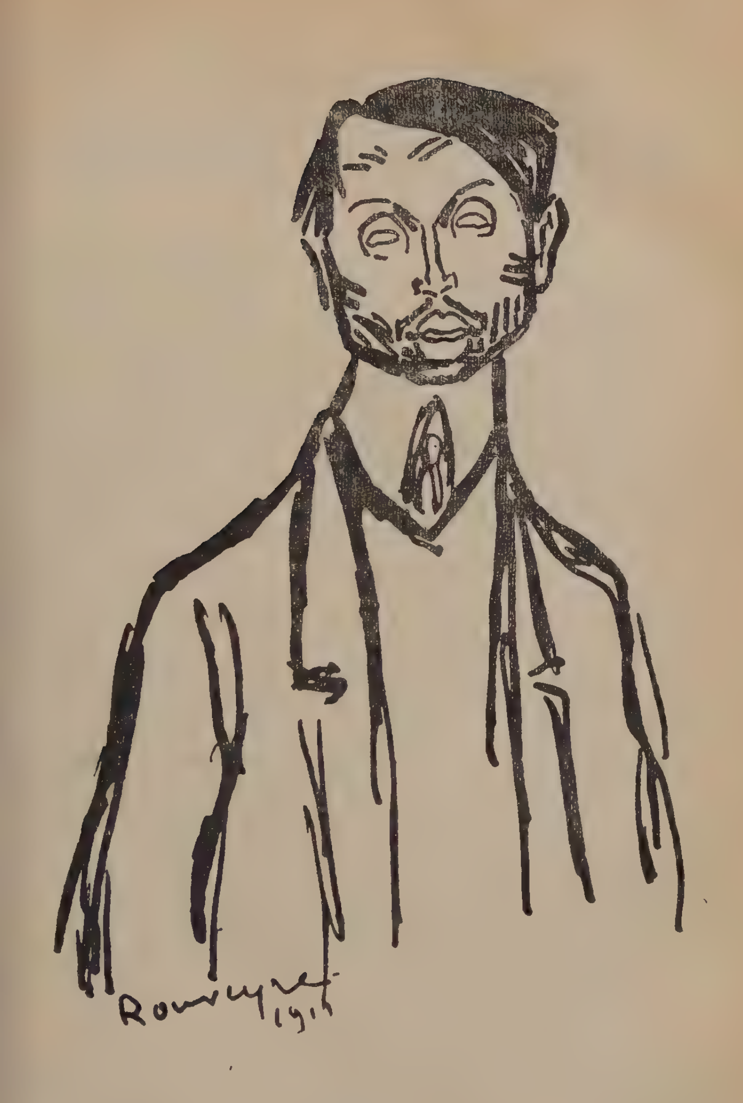
Nous pressentons la solitude des jours plus mornes
et nous comprenons bien que ce sont les amours
qui s'en vont vers les pays bleus, toujours, toujours,
et qui tout souriants nous disent adieu ce soir d'automne.

VIII

Des visages tristes, des vêtements noirs et des couronnes ;
comme une procession morne
des gens maussades vont vers le cimetière
rafraîchir des bouquets, prier devant des pierres,
désireux d'en avoir fini.
Dam! C'est un dérangement qui les ennuie.
Ah ! ces jours de Toussaint,
c'est grotesquement triste à la fin.
Tous ces gens pensent à leurs petites affaires,
aux robes qui vont être perdues parce qu'il pleut.
(Pourquoi pleut-il toujours ce jour-là? le cimetière
est si loin!) J'ai horreur

de tous ces gens qui ne goûtent pas ce jour triste
dont la banalité est si belle. Oh! les pleurs
splendides qu'ils auraient pu verser, ces égoïstes !
C'est le jour de la Toussaint,
on sent venir l'hiver froid et calme,
tranquillement implacable.
Il va neiger lentement et sans fin,
il va neiger
et sous le manteau blanc les souvenirs vont naître,
les souvenirs des choses mortes d'hier
et depuis bien longtemps tout au long des journées,
tout au long des canaux et des arbres, le soir,
de ces choses qui sont mortes parfois sans être nées,
les émotions qu'on a cachées,
les amours que l'on a cherchées,
les mots qu'on n'a pas dit, les gestes qu'on n'a pas faits.
On regrette tout cela. Ah! si l'on avait su!
si l'on avait pensé ! Que de bonheur perdu,
peut-être, ou de détresses inaperçues!
Ah ! si l'on revivait sa vie !
Les souvenirs renaissent,
on sourit, on leur dit bonjour de la tête.
Comme on va bien causer dans la chambre endormie !
Voilà l'hiver.
On l'a vu tout d'un coup, à un détour de l'heure.
On a compris que c'était fini. Comme tout meurt !
Il n'y a que les souvenirs qui demeurent.
Voilà l'hiver.
Toutes les maisons ont leurs fenêtres closes
comme si l'on ne voulait plus vivre.
Nous allons voir venir les aubes froides et roses
et germer les fleurs de givre.

P. LESPINASSE.



GUY-CHARLES CROS

LA SAINTE COURTISANE

OU

LA FEMME COUVERTE DE BIJOUX

Voici en quels termes M. Robert Ross, ami fidèle d'Oscar Wilde et son exécuteur testamentaire, s'explique lui-même au sujet de *la Sainte Courtisane :*

« Au moment du procès de Wilde, le manuscrit presque au complet de *la Sainte Courtisane* (1) fut confié à Mrs. Leverson, la romancière bien connue, qui, en 1897, alla à Paris dans le but de le rendre à l'auteur. Wilde immédiatement oublia la seule copie dans un fiacre. Quelques jours après il m'informait en riant de la perte, et ajoutait qu'un fiacre était bien la place qui lui convenait. J'ai expliqué ailleurs avec quel dédain il jugeait ses ouvrages, dans ses dernières années, quoiqu'il fût toujours rempli de projets d'en écrire d'autres. Toutes mes tentatives pour retrouver l'œuvre perdue furent vaines. Les passages publiés ici sont reproduits d'après quelques feuillets volants d'un premier brouillon. La pièce n'est pas, naturellement, sans analogie avec *Salomé*, bien qu'elle fût écrite en anglais. Elle développait la théorie favorite de Wilde, à savoir que si vous convertissez quelqu'un à une idée, vous perdez cette foi en cette idée ; le même motif est traité dans *Mr. W. H.* Honorius, l'ermite, autant que je puis me rappeler le sujet, tombe amoureux de la courtisane qui est venue le tenter, et il lui révèle le secret de l'amour de Dieu. Immédiatement elle devient chrétienne, et est assassinée par des brigands. Honorius, l'ermite, retourne à Alexandrie, continuer une vie de plaisir... (2) ».

Nous avons cru qu'il serait agréable aux lettrés français, qui tous ont su goûter l'art fin et délicat d'Oscar Wilde, de connaître les seuls passages existants de cette œuvre.

G.-B.

La scène représente le coin d'une vallée en Thébaïde. A droite il y a une caverne. En avant de la caverne est dressé un grand crucifix.

A gauche, dunes de sables.

(1) Le titre est en français, bien que la pièce fût écrite en anglais.
(2) Préface à *Salomé, la Sainte Courtisane, A Florentine Tragedy*. London, Methuen, 1 vol. 8°, 5 sh.

Le ciel est bleu, comme l'intérieur d'une coupe de lapis-lazuli. Les collines sont de sable rouge. Çà et là, sur les collines, il y a des buissons d'épines.

PREMIER HOMME. — Qui est-ce ? Elle me fait peur. Elle a un manteau de pourpre, et ses cheveux sont comme des fils d'or. Je crois que c'est la fille de l'Empereur. J'ai entendu dire aux bateliers que l'Empereur a une fille qui porte un manteau de pourpre.

DEUXIÈME HOMME. — Elle a des ailes d'oiseaux sur ses sandales, et sa tunique est de la couleur du blé vert. Elle ressemble au blé du printemps quand elle se dresse immobile. Elle ressemble au jeune blé que troublent les ombres des faucons quand elle se meut. Les perles semblent sur sa tunique comme autant de lunes.

PREMIER HOMME. — Elles sont comme les lunes qu'on voit dans l'eau, quand le vent souffle des collines.

DEUXIÈME HOMME. — Je crois que c'est une des déesses. Je crois qu'elle vient de Nubie.

PREMIER HOMME. — Je suis sûr que c'est la fille de l'Empereur. Ses ongles sont teints d'henné. Ils sont comme les pétales d'une rose. Elle est venue ici pleurer sur Adonis.

DEUXIÈME HOMME. — C'est une des déesses. Je ne sais pas pourquoi elle a quitté son temple. Les déesses ne devraient pas quitter leurs temples. Si elle nous parle, ne lui répondons pas, et elle passera.

PREMIER HOMME. — Elle ne nous parlera pas. C'est la fille de l'Empereur.

MYRRHINA. — Ne demeure-t-il pas ici, le jeune et bel ermite, celui qui ne veut point regarder le visage de la femme ?

PREMIER HOMME. — En vérité, c'est ici que l'ermite demeure.

MYRRHINA. — Pourquoi ne veut-il pas regarder le visage de la femme ?

DEUXIÈME HOMME. — Nous ne savons pas.

MYRRHINA. — Pourquoi vous-mêmes ne me regardez-vous pas ?

PREMIER HOMME. — Vous êtes couverte de pierres brillantes et vous éblouissez nos yeux.

DEUXIÈME HOMME. — Celui qui regarde le soleil devient aveugle. Vous êtes trop brillante pour nos regards. Ce n'est pas sage de regarder ce qui est trop brillant. Beaucoup de prêtres

dans les temples sont aveugles, et ont des esclaves qui les guident.

MYRRHINA. — Où demeure-t-il, le jeune et bel ermite qui ne veut pas regarder le visage de la femme ? A-t-il une maison de roseaux ou une maison d'argile, ou couche-t-il sur le versant de la colline ? Ou fait-il son lit dans les buissons ?

PREMIER HOMME. — Il demeure dans cette caverne là-bas.

MYRRHINA. — Quel endroit bizarre pour demeurer !

PREMIER HOMME. — Jadis, un centaure y vivait. Quand l'ermite vint, le centaure poussa un cri perçant, pleura et gémit, et s'enfuit au loin, galopant.

DEUXIÈME HOMME. — Non. C'était une licorne blanche, qui vivait dans la caverne. Quand elle vit venir l'ermite, la licorne s'agenouilla et l'adora. Beaucoup de gens la virent l'adorant.

PREMIER HOMME. — J'ai parlé aux gens qui la virent.

. . . .

DEUXIÈME HOMME. — D'aucuns disent que c'était un bûcheron et qu'il se louait pour travailler.

. . . .

MYRRHINA. — Quels dieux alors adorez-vous ! Ou même adorez-vous quelque Dieu ? Il y a des gens qui n'ont pas de dieux à adorer. Les philosophes qui portent de longues barbes et des manteaux bruns n'ont pas de Dieu à adorer. Ils se querellent entre eux sous le portique. Le [......] se rit d'eux.

PREMIER HOMME. — Nous adorons sept dieux. Nous ne pouvons pas dire leurs noms. C'est une très dangereuse chose de dire le nom des dieux. Nul ne devrait jamais dire le nom de son dieu. Même les prêtres qui louent les dieux tout le long du jour, et mangent de leur nourriture avec eux, ne les appellent pas par leurs vrais noms.

MYRRHINA. — Où sont ces dieux que vous adorez ?

PREMIER HOMME. — Nous les cachons dans les plis de nos tuniques. Nous ne les montrons à personne. Si nous les montrions à quelqu'un ils pourraient nous quitter.

MYRRHINA. — Où les avez-vous trouvés ?

PREMIER HOMME. — Ils nous furent donnés par un embaumeur des morts qui les avait trouvés dans une tombe. Nous le servîmes pendant sept ans.

MYRRHINA. — Les morts sont terribles ; j'ai peur de la Mort.

PREMIER HOMME. — La Mort n'est pas une déesse. Elle n'est que la servante des dieux.

MYRRHINA. — Elle est la seule déesse que je craigne. Vous avez vu beaucoup de dieux ?

PREMIER HOMME. — Nous en avons vu beaucoup. On les voit principalement la nuit. Ils passent très doucement près de nous. Une fois nous vîmes des dieux au point du jour. Ils traversaient une plaine.

MYRRHINA. — Une fois, comme je passais sur la place du marché, j'entendis un sophiste de Sicile dire qu'il n'y avait qu'un Dieu. Il le disait devant beaucoup de gens.

PREMIER HOMME. — Cela ne peut être vrai. Nous en avons nous-mêmes vu beaucoup, quoique nous ne soyons que d'humbles gens sans importance. Quand je les vis, je me cachai dans un buisson. Ils ne me firent aucun mal.

. . . .

MYRRHINA. — Dites-moi plus au sujet du jeune et bel ermite. Parlez-moi du jeune et bel ermite qui ne veut pas regarder le visage de la femme. Quel est l'histoire de ses jours ? Quelle genre de vie a-t-il ?

PREMIER HOMME. — Nous ne vous comprenons pas.

MYRRHINA. — Que fait-il, le jeune et bel ermite ? Sème-t-il ou moissonne-t-il ? Cultive-t-il un jardin, ou attrape-t-il le poisson dans un filet ? Tisse-t-il le lin sur un métier ? Met-il la main à la charrue de bois et marche-t-il derrière les bœufs ?

DEUXIÈME HOMME. — Comme il est un très saint homme, il ne fait rien. Nous sommes d'humbles gens sans importance. Nous travaillons au soleil tout le long du jour. Parfois le soleil est bien dur.

MYRRHINA. — Les oiseaux de l'air le nourrissent-ils ? Les chacals partagent-ils leur butin avec lui ?

PREMIER HOMME. — Chaque soir nous lui apportons de la nourriture. Nous ne croyons pas que les oiseaux de l'air le nourrissent.

MYRRHINA. — Pourquoi le nourrissez-vous ? Quel profit avez-vous à agir ainsi?

DEUXIÈME HOMME. — C'est un très saint homme. Un dieu qu'il a offensé l'a rendu fou. Nous croyons qu'il a offensé la lune.

MYRRHINA. — Allez et dites lui que quelqu'un venu d'Alexandrie désire lui parler.

PREMIER HOMME. — Nous n'osons pas lui dire. A cette heure il prie son Dieu. Nous te prions de nous pardonner de ne pas exécuter ton ordre.

MYRRHINA. — Avez-vous peur de lui ?

PREMIER HOMME. — Nous avons peur de lui.

MYRRHINA. — Pourquoi avez-vous peur de lui ?

PREMIER HOMME. — Nous ne savons pas.

MYRRHINA. — Quel est son nom ?

PREMIER HOMME. — La voix qui lui parle la nuit dans la caverne l'appelle du nom d'Honorius. C'est aussi du nom d'Honorius que les trois lépreux, qui passaient un jour par là, l'appelèrent. Nous croyons que son nom est Honorius.

MYRRHINA. — Pourquoi les trois lépreux l'appelèrent-ils ?

PREMIER HOMME. — Afin qu'il les guérît ?

MYRRHINA. — Les guérit-il ?

DEUXIÈME HOMME. — Non. Ils avaient commis un péché : c'est pour cette raison qu'ils étaient lépreux. Leurs mains et leurs visages étaient comme du sel. Un d'eux portait un masque de lin. C'était le fils d'un roi.

MYRRHINA. — Quelle est la voix qui lui parle la nuit dans la caverne ?

PREMIER HOMME. — Nous ne savons pas. Nous croyons que c'est la voix de son Dieu. Car nous n'avons vu aucun homme pénétrer dans cette caverne ni aucun en sortir.

. . . .

MYRRHINA. — Honorius.

HONORIUS (*de l'intérieur*). — Qui appelle Honorius ?

MYRRHINA. — Viens, Honorius.

. . . .

Ma chambre est plafonnée de cèdre et embaumée de myrrhe. Les colonnes de mon lit sont de cèdre et les tentures sont de pourpre. Mon lit est parsemé de pourpre, et les marches en sont d'argent. Les tentures sont comme des grenades d'argent et les marches qui sont d'argent sont enduites de safran et de myrrhe. Mes amants tendent des guirlandes autour des piliers de ma maison. La nuit ils viennent avec des joueurs de flûte et des joueurs de harpe. Ils me courtisent avec des pom-

mes et sur le seuil de mon verger ils écrivent mon nom avec du vin.

Des plus lointaines parties du monde mes amants viennent à moi. Les rois de la terre viennent à moi et m'apportent des présents.

Quand l'Empereur de Byzance entendit parler de moi, il quitta sa chambre de porphyre et mit ses galères à la voile. Les esclaves ne portaient point de torches afin que personne ne connût son arrivée. Quand le Roi de Chypre entendit parler de moi, il m'envoya des ambassadeurs. Les deux Rois de Libye qui sont frères m'apportèrent des présents d'ambre.

Je pris le mignon de César à César, et en fis mon camarade de jeux. Il vint à moi sur une litière. Il était pâle comme un Narcisse, et son corps était comme du miel.

Le fils du Préfet se tua en mon honneur, et le Tétrarque de Sicile se flagella pour mon plaisir devant mes esclaves.

Le Roi d'Hiérapolis, qui est un prêtre et un brigand, étendit des tapis afin que je marche dessus.

Parfois je m'assois dans le cirque, et les gladiateurs se battent au-dessous de moi. Une fois, un Thrace qui était mon amant fut pris dans le filet. Je donnai le signal pour qu'il mourût et le théâtre applaudit. Parfois je traverse le gymnase et regarde les jeunes gens lutter ou courir. Leurs corps sont brillants d'huile et leurs fronts sont couronnés de branches de saules et de myrtes. Ils frappent du pied sur le sable quand ils luttent et quand ils courent le sable les suit comme un petit nuage. Celui-là à qui je souris quitte ses compagnons et me suit chez moi. D'autres fois je descends au port et regarde les marchands déchargeant leurs vaisseaux. Ceux qui viennent de Tyr ont des manteaux de soie et des boucles d'oreilles d'émeraude. Ceux qui viennent de Massilia ont des manteaux de laine fine et des boucles d'oreille d'airain. Quand ils me voient venir ils se tiennent sur la proue de leurs vaisseaux et m'appellent, mais je ne leur réponds point. Je vais dans les petites tavernes où les matelots gisent tout le long du jour buvant du vin noir et jouant aux dés, et je m'assois avec eux.

Je fis du Prince mon esclave, et de son esclave, qui était un Tyrien, je fis mon seigneur pendant la durée d'une lune.

Je mis un anneau factice à son doigt et le menai dans ma maison. J'ai de merveilleuses choses dans ma maison.

La poussière du désert couvre vos cheveux et vos pieds sont écorchés par les épines et votre corps est roussi par le soleil. Venez avec moi, Honorius, et je vous revêtirai d'une tunique de soie. J'enbaumerai votre corps de myrrhe et verserai du spicanard sur vos cheveux. Je vous revêtirai de hyacinthe et mettrai du miel dans votre bouche. L'amour...

HONORIUS. — Il n'est point d'autre amour que l'amour de Dieu.

MYRRHINA. — Qui est-Il celui dont l'amour est plus grand que celui des mortels?

HONORIUS. — Il est Celui que tu vois sur la croix, Myrrhina. Il est le Fils de Dieu et Il naquit d'une vierge. Trois hommes sages qui étaient rois Lui apportèrent des présents, et les bergers qui dormaient sur les collines furent éveillés par une grande lumière.

Les Sibylles connurent Sa venue. Les bosquets et les oracles parlèrent de Lui. David et les prophètes L'annoncèrent. Il n'y a point d'amour comme l'amour de Dieu, ni aucun amour ne peut lui être comparé.

Le corps est vil, Myrrhina. Dieu te ressuscitera avec un nouveau corps qui ne connaîtra point la corruption, et tu habiteras dans les Cours du Seigneur et tu verras celui dont les cheveux sont comme de la laine fine et dont les pieds sont d'airain.

MYRRHINA. — La beauté...

HONORIUS. — La beauté de l'âme croît jusqu'à ce qu'elle puisse voir Dieu. C'est pourquoi, Myrrhina, repends-toi de tes péchés. Il conduisit au Paradis le voleur qui fut crucifié auprès de Lui.

MYRRHINA. — Comme il me parla étrangement! Et avec quel mépris il me regardait! Je me demande pourquoi il me parla si étrangement.

[*Exit.*]

. . . .

HONORIUS. — Myrrhina, les écailles sont tombées de mes yeux et dès lors je vois clairement ce que je ne voyais point auparavant. Conduis-moi à Alexandrie, et fais-moi goûter à tes sept péchés.

MYRRHINA. — Ne te moque point de moi, Honorius, ni ne me parle point avec des paroles si amères. Car je me suis

repentie de mes péchés et je cherche une caverne dans le désert, où je puisse, moi aussi, demeurer afin que mon âme puisse devenir digne de voir Dieu.

HONORIUS. — Le soleil se couche, Myrrhina. Viens avec moi à Alexandrie.

MYRRHINA. — Je n'irai pas à Alexandrie.

HONORIUS. — Adieu, Myrrhina.

MYRRHINA. — Honorius, adieu. Non, non, ne pars pas.

. . . .

J'ai maudit ma beauté pour ce qu'elle a fait, et maudit la splendeur de mon corps pour le mal qu'elle vous a fait.

Seigneur, cet homme m'amena à Tes pieds. Il me parla de Ta venue sur terre, de la merveille de Ta naissance, et de la grande merveille de Ta mort aussi. Par lui, ô Seigneur, Tu me fus révélé.

HONORIUS. — Vous parlez comme un enfant, Myrrhina, et sans savoir. Ne joignez plus vos mains. Pourquoi es-tu venue dans cette vallée en ta beauté?

MYRRHINA.— Le Dieu que tu adores m'a conduite ici afin que je puisse me repentir de mes iniquités et Le reconnaître comme notre Seigneur.

HONORIUS. — Pourquoi m'as-tu tenté par tes paroles?

MYRRHINA. — Afin que tu puisses voir le Péché sous son masque peint et regarder la Mort dans sa robe de Honte.

OSCAR WILDE.

Traduction de GEORGES-BAZILE.

L'ŒUVRE ET LA MORALE D'OCTAVE MIRBEAU

—

Des conflits d'un sang païen et d'une âme mystique l'œuvre d'Octave Mirbeau est née. Romantique, idéaliste, au double point de vue de la métaphysique et de la morale, guerrière, passionnée, éclaboussée de lumière crue et baignée d'ombre chaude, tour à tour débordante comme un jardin tropical, avec des élans de marée et des grouillements de pourriture au soleil, toute cette œuvre de couleur semble mêler sans cesse Rembrandt à Rubens et Goya à Murillo. Elle est très française, en réalité. Elle se peut réclamer des plus hauts exemples, de Rabelais et de Mathurin Régnier, elle a la verve, l'éclat, la richesse verbale, mais par le souci de peindre des caractères, de résumer des âmes, elle est bien dans la tradition du xviie siècle. Elle n'a rien sacrifié à la fausse science des littérateurs à la mode. Derrière cette outrance et disons-le, parfois, ce manque d'équilibre entièrement sentimental, il y a le robuste bon sens national. C'est une œuvre de synthèse qui ne fait aucune concession aux méthodes d'analyse biologique, importées dans le roman moderne. Evidemment les partisans de la psycho-physiologie appliquée au roman reprocheraient à M. Mirbeau ses personnages insuffisamment disséqués. Ce grief est vain. De Molière à l'abbé Prévost, en passant par Diderot et J.-J. Rousseau, que de maîtres eurent plus souci de la vérité de l'ensemble et de l'expression sentimentale que des origines physiologiques de leur héros. M. Octave Mirbeau est un sensibiliste et c'est sa seule sensibilité qui le guide, même lorsqu'il paraît tenir compte de l'hérédité de ses personnages. Ceci explique son admiration pour Maeterlinck, Maillol, Marguerite Audoux et Rodin, qu'il fut le premier à louanger et auxquels il ouvrit les routes de la gloire, autant que sa haine de Paul Bourget, haine plus littéraire que politique.

M. Octave Mirbeau est un écrivain de synthèse et de senti-

ment. Voilà pourquoi il nous a donné *l'Abbé Jules* et *les Affaires sont les Affaires*, un roman et une comédie de caractère, et aussi pourquoi nous lui devons un livre, *le Calvaire*, qui restera parmi les chefs-d'œuvre de la bibliothèque passionnelle française, entre *Manon Lescaut*, *le Rouge et le Noir*, *Dominique*, *l'Affàire Clémenceau*, *Sapho*, etc...

Voilà pourquoi nous lui devons aussi des livres de poésie comme *le Jardin des supplices*, des livres qui mêlent le lyrisme au pamphlet, des livres violents et tendres, qui n'ont pas d'équivalents et n'auront guère d'imitateurs, où il y a de tout, de la malice des vieux fabliaux, des anecdotes tragiques, bouffonnes ou cocasses dignes de l'Histoire secrète de Procope ou des racontars espagnols de Mariana, des livres d'une verve inouïe, d'un mouvement inattendu, d'un langage très sain et trapu, si j'ose dire.

§

Octave Mirbeau est né le 16 février 1848, près de Bagneux, à Trévières, non loin d'Isigny. C'était la bourgade natale de sa mère, « un pays de pommiers et de peupliers, avec la mer comme fond de tableau ». Son père, médecin, habitait Ragmelard dans l'Orne. Un des ancêtres, notaire sous Louis XIII, avait été décapité en place publique de Mortagne, ce qui n'empêcha pas tous ses descendants de se vouer au notariat. Seul, le père de l'auteur des *Contes de la Chaumière* dérogea à la tradition et étudia la médecine. Un des oncles d'Octave Mirbeau se fit prêtre : c'est le fameux abbé Jules, du roman.

Une santé faible, une enfance mélancolique, des études sans joie au collège de jésuites de Vannes, obscurcirent les jeunes années de M. Mirbeau. Il n'en a conservé d'agréables que quelques souvenirs de beaux paysages. Il évoque encore ses promenades d'enfant, dans le golfe du Morbihan.

« Il ne se lassait pas d'admirer le spectacle de cette petite « mer intérieure qu'enclosent, à droite, la côte d'Arradon, à « gauche, les collines d'Arzon et de Sarzeau et qui s'ouvre « sur l'Océan, par un étroit goulet, entre la pointe effilée « de Loqmariaker et les promontoires carrés de la pres- « qu'île de Rhuys. Des courants la sillonnaient en tous sens, « laissant sur la surface bleue des traînées blanches, des sen- « tes laiteuses et nacrées ; une multitude d'îles la parsèment ;

« celles-ci cultivées, comme l'Ile aux Moines; celles-là sauva-
« ges, comme Gavrinis, où les Temples druidiques érigent
« leurs blocs de granit barbares. »

Après ses études de droit, il commence une vie aventureuse au cours de laquelle il fut tour à tour rédacteur à *l'Ordre* (1), journal fondé par Dugué de la Fauconnerie (1875), où il tint la critique dramatique, puis chef du cabinet du Préfet de Foix sous l'Ordre moral. Il se souvient avec gaieté d'avoir poussé ce fonctionnaire à une mesure dictatoriale en lui faisant expulser le conseil général en cours de séance. Rentré à Paris après les élections, il collabora au *Gaulois*, à *la France*, à *Paris-Journal*. En 1882, il entre au *Figaro*, où il inaugure *à la manière de*, par un conte *la Chanson de Carmen*, qui pourrait être du meilleur Edgard Poe. Mais le 26 octobre de la même année il doit interrompre sa collaboration à la suite de son article : *le Comédien*, qui eut le retentissement que l'on sait. On se souvient de cette polémique célèbre, de l'entrefilet de Vitu, de la lettre de M. Mirbeau à Maillard, du meeting des comédiens au Théâtre du Château d'Eau, de la réponse de Constant Coquelin, des provocations, duels, épigrammes, etc..., suscités par cette satire qui reste, par bien des côtés, d'une actualité chaque jour plus vivante. Car, à côté des comédiens de 1911, ceux de 1882 tenaient bien peu de place!

Il fonda, quelques mois plus tard, une revue dont il était le rédacteur en chef, avec Alfred Capus, Grosclaude, etc., comme

(1) *Jeudi 11 juillet.* — Je dîne aujourd'hui à Levallois-Peret, en tête-à-tête avec Mirbeau et sa gracieuse femme, dans une salle à manger aux murs de laquelle est accrochée, d'un côté, une étude peinte du mari et, de l'autre, une étude peinte de l'epouse.

Mirbeau a la gentillesse de me reconduire à Auteuil, et, en une expansion amicale, me raconte dans le fiacre des morceaux de sa vie, pendant qu'aux lueurs passagères et fugitives, jetees par l'éclairage de la route dans la voiture, je considère cet aimable *violent*, dont le cou et le bas du visage ont le sang à la peau, d'un homme qui vient de se faire la *barbe*.

Au sortir de l'école des Jésuites de Vannes, vers ses dix-sept ans, il tombe à Paris pour faire son droit, mais n'est occupe qu'à faire la noce. Vers ce temps-là, Dugué de la Fauconnerie fonde *l'Ordre*, et l'appelle au journal, et il a le souvenir — lui qui vient d'écrire la notice de l'exposition de Monet — que son premier article fut un article sur Manet, Monet, Cézanne, avec force injures pour les academiques : article qui lui fit retirer la critique picturale. Il passe à la critique théâtrale, mais ses éreintements sont entremêlés de tant de demandes de loges pour des femmes légères qu'au bout de quelques mois il avait fâché le journal avec tous les directeurs de theâtre.

Là, quatre mois de vie étrange, quatre mois à fumer de l'opium. Il a rencontré quelqu'un de retour de la Cochinchine, qui lui a dit que ce qu'a écrit Baudelaire sur la fumerie de l'opium est une pure blague, que ça procure au contraire un bien-être charmant, et l'embaucheur lui donne une pipe et une robe cochinchinoise. Et

collaborateurs : *les Grimaces* (1) vécurent six mois. C'est dans ce périodique que parurent les premiers de ses *éreintements* fameux dont le souvenir n'a pu s'abolir, malgré les ans révolus. *Les Lettres de ma Chaumière* paraissent en 1886 (2); *l'Abbé Jules* en 1888, *le Calvaire* en 1887. En même temps Octave Mirbeau continue sa collaboration au *Gaulois*, rentre au *Figaro*. De 1889 à 1894, nous le trouvons à *l'Echo de Paris*, puis au *Journal*, à *l'Aurore*, au *Matin*. Ses campagnes sociales, littéraires, politiques sont encore dans toutes les mémoires. Le littérateur seul nous occupe ici.

Désormais sa vie ne sera que l'histoire de ses livres. Il sera selon leurs aveux. Il les écrira avec toute son âme impétueuse. Il reviendra à eux, aux lendemains de toutes ses tempêtes. Il a composé *le Calvaire* après les fièvres d'une passion forcenée et les constantes préoccupations d'une vie de coulissier, qui devait suivre avec une égale attention les variations de la cote et celles de l'humeur d'une femme. Au sortir des colères, des injures, des ruptures, des angoisses de l'Affaire, il publiait *le Journal d'une Femme de chambre*, où l'on retrouve les rancœurs de cette période d'agitation.

§

Les livres de M. Mirbeau sont ceux d'un sensibiliste et non

le voilà pendant quatre mois dans sa robe à fleurs, à fumer des pipes, des pipes, allant jusqu'à cent quatre-vingts par jour et ne mangeant plus, ou mangeant un œuf à la coque toutes les vingt-quatre heures. Enfin il arrive à un anéantissement complet, confessant que l'opium donne une certaine hilarité au bout d'un petit nombre de pipes, mais que, passé cela, la fumerie amène un vide, accompagné d'une tristesse, d'une tristesse impossible à concevoir. C'est alors que son père, auquel il avait écrit qu'il était en Italie, le découvre, le tire de sa robe et de son logement, et le promène, pas mal crevard, pendant quelques mois en Espagne.

Arrive le 16 mai. Il était rétabli. Par la protection de Saint-Paul, il est nommé sous-préfet dans l'Ariège, et il me dévoile les mensonges du suffrage universel me contant que, dans une commune, où Saint-Paul avait eu l'unanimité, quelques mois après, le candidat de Gambetta avait la même unanimité.

Mais au mois d'octobre de cette année, le sous-préfet est sur le pavé, et il se remet à faire du journalisme dans *le Gaulois*.

C'est alors l'époque de cette grande passion qui l'improvise boursier, un boursier, s'il vous plaît, gagnant douze mille francs par mois pour la femme qu'il aime, puis bientôt la cruelle déception qui lui fait acheter, avec l'argent de sa dernière liquidation, un bateau de pêche en Bretagne, sur lequel il mène pendant dix-huit mois la vie d'un matelot, dans l'horreur du contact avec les gens *chic*. Enfin, le retour à la vie littéraire...

(*Journal des Goncourt*, tome VIII, 1889-1891, p. 68.)

(1) Cette publication lui valut plusieurs duels avec MM. Déroulède, Etienne, Bonnetain, Mendès, etc.

(2) *Les Lettres de ma chaumière*, contes et nouvelles, Paris, A. Laurent, 1889, in-12. Cet ouvrage a été réimprimé partiellement avec variantes sous le titre *Contes de la Chaumière*, petit in-32, Charpentier-Fasquelle, 1894. Deux eaux-fortes de Raffaëlli.

d'un révolutionnaire. Ils demeurent d'une langue claire, nette, large, d'une belle vigueur. Ils sont d'une grande morale naturiste. En opposition avec les conventions hypocrites, les civilisations éphémères, avec les fausses lois morales établies par les appétits et les intérêts du vainqueur et pour la conservation des situations acquises dans les sociétés modernes, aucun des prophètes de la Sagesse ne saurait les méconnaître ou les réprouver. Un âpre besoin de vérité, de sincérité, de simplicité anime ses personnages. Et si certains d'entre eux, comme sa femme de chambre, ne valent guère mieux que ceux-là mêmes qu'ils raillent ou méprisent, c'est parce que le fonds de l'homme civilisé est mauvais, parce que le contact des maîtres vicieux, le voisinage des pourritures sociales agit encore parfois sur ceux qui les stigmatisent. De tous les livres de M. Octave Mirbeau monte le même cri libérateur, le même appel de justice, de bonté. Un frisson de colère, de lassitude et de doute y fait onduler la longue chaîne de tous les captifs et de tous les réfractaires de la passion, de l'orgueil, de la misère et de l'or. On songe à je ne sais quel cortège de malheureux en route vers une Sibérie imaginaire, vers l'éternel exil de la défaite et de la douleur. Tour à tour on y rencontre l'âpreté des nabis bibliques, l'effroi des cercles infernaux de Dante, le besoin de se décrire, de s'avouer, de chercher en soi le levain de toutes les misères et de toutes les faiblesses des hommes, comme dans *les Confessions* de Rousseau. Il y a dans toutes ces pages de l'humilité et un invincible orgueil, un besoin de combativité et d'outrance, et aussi un sentiment de doute. A quoi bon? Tout est mauvais, tout est vain! La mort est là! On y écoute comme un écho des malédictions du Vieux de l'Ecclésiaste :

Tout le travail de l'homme est pour sa bouche et pourtant rien n'assouvira son désir!...

La femme dont les mains sont comme des rêts et dont le cœur est un filet est une chose plus amère que la mort!...

Toute cette œuvre pourrait prendre en épigraphe quatre vers du poète provençal Théodore Aubanel :

Caresserais-tu la femme la plus amoureuse,
Une magicienne aux baisers fous et brûlants,
Tu ne trouveras jamais *l'amour idéal* et sans fin,
Car l'éternel désir, ô mon cœur, te torture!

Et cet idéalisme a mené Octave Mirbeau à un certain donjuanisme de la justice et du bonheur :

Toi ! croyant toujours voir sur tes amours nouvelles
Se lever le soleil de tes nuits éternelles,
Te disant chaque soir : « Peut-être le voici... »
. . . .
Demandant aux forêts, à la mer, à la plaine,
Aux brises du matin, à toute heure, en tout lieu
La femme de ton âme et de ton premier vœu !
Prenant pour fiancée un rêve, une aube vaine
Et fouillant dans le cœur d'une hécatombe humaine,
Prêtre désespéré, pour y chercher ton Dieu.

Comme le Don Juan de Musset et celui de Mozart, comme Faust qui ne peut dire à l'instant qui passe : « Arrête-toi », l'idéalisme de M. Mirbeau le porte sans cesse en avant. Cette soif désespérée du Juste et du Beau, cette recherche de l'Absolu ne peut mener M. Mirbeau, — comme elle a mené tous les poètes et il est par bien des côtés un poète — qu'au tragique appel de Baudelaire :

O mort ! appareillons !
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons...

ou à l'invocation de Victor Hugo :

Oh ! Seigneur, ouvrez-moi les portes de la nuit !

Pèlerin éternel du Désir et du plus noble désir, toujours insatisfait, toujours à la recherche des fantômes de joie et des sources consolatrices, tenaillé par la crainte d'être touché de la Mort avant d'avoir découvert le vrai et le juste, M. Octave Mirbeau se trouve poursuivi, au cours de toute son œuvre, par la double hantise de l'idéal et de la mort.

Georges Rodenbach l'avait très bien exprimé lorsqu'il déclarait dans *l'Elite :*

L'amour du cœur va à d'autres choses qu'à la femme ; on veut aimer des tableaux, des livres, les malheureux, les pauvres, les fleurs, les morts, les nuages — on peut pouvoir s'aimer soi-même. Comment faire avec un seul cœur, si exigu, et qui contient si peu ? Pourtant il faut aimer encore. On n'a pas assez aimé. On s'est trompé en aimant. Alors on vide son cœur — pour le remplir de nouveau. On se déprend, parfois, mais c'est afin de se passionner autre part.

C'est la nature de don Juan... Or, M. Octave Mirbeau lui ressemble comme un frère, plus souffrant, plus inassouvi, puisqu'il aime davantage et que son idéal est sans limites.

Lui aussi a un sourire : son ironie, une ironie spéciale, hautaine et grinçante, d'une originalité unique et qui constitue une de ses plus fortes vertus littéraires. Encore un peu, ceux qui ne voient pas assez le fond des choses l'auraient pris pour un pamphlétaire, à cause de cette ironie, parce qu'il publia *les Grimaces*, qui furent parfois de cruelle satire, et parce qu'il écrivit de mémorables « éreintements », des portraits justiciers, eaux-fortes où la plaque avait reçu d'indélébiles morsures. Mais ceci encore n'est-ce pas la logique même de don Juan ? M. Mirbeau veut l'absolu dans la beauté, dans l'art, dans la justice, comme don Juan voulait l'absolu dans l'amour. C'est pourquoi il accable de sa puissante raillerie, de ses invectives aux vols d'aigles et d'ouragans, de sa haine loyale, les mauvais écrivains, les mauvais riches, les *Mauvais Bergers*, comme il dit dans son drame.

M. Octave Mirbeau aboutit souvent à la mort... On en sent la présence rôdeuse et terrifiante, partout dans son œuvre. Il y souffl comme le vent du bord des abîmes.

C'est l'arrière-goût d'amertume de tous les fruits cueillis, la frénésie des fins de fête, un bruit de départs incessants. Vie instable ! Destinées éphémères ! Fantômes avant-coureurs et pires que la mort ! Il y a des pages que baigne une sueur moite. On éprouve une terreur d'on ne sait quoi. M. Octave Mirbeau excelle à ouvrir ainsi des portes sur le mystère, à susciter des ombres suspectes dans des miroirs, à amasser des soirs livides où des clochers chavirent, où des passants s'exténuent. C'est une des faces inquiétantes de son talent qui, dressé haut dans la vie, en arbre fougueux, aux branches nombreuses, laisse entrevoir que ses racines plongent dans des terres de poison et d'écroulement, aboutissent à des eaux où flottent les cadavres d'Ophélie et des fous.

C'est bien l'atmosphère des cryptes et des tombeaux qui monte autour de certaines scènes de ses romans, l'atmosphère des contes milésiens, le mystère des légendes obscures de l'Inde, comme une apparition de Kali, l'égorgeuse, penchée, épiante, souriante, ricanante au-dessus de la couche où s'enlacent les amants. Même au plus fort de la tendresse et de l'abandon, il est hanté par l'image lucrécienne du serpent caché sous les fleurs.

§

. Mirbeau romancier nous a donné *les Contes de la Chaumière*, *le Calvaire*, *l'Abbé Jules*, *Sébastien Roch*, *le Jardin des Supplices*, *les Vingt et un Jours d'un Neurasthénique*, *le Journal d'une femme de chambre*.

Bien qu'il ait paru trois ans auparavant, *le Calvaire* (1887) vient à la suite de *Sébastien Roch*. En effet, la vie de Jean-Marie Mintié commence au moment où celle de Sébastien s'achève. Cette dernière va de l'enfance à la guerre de 1870-71, l'autre débute à l'année terrible.

Sébastien Roch nous présente le récit des souffrances, des angoisses, des désillusions, des rancunes, des ferveurs du fils d'un quincaillier de Pervenchères (Orne), que son père, par orgueil, a placé au collège des jésuites de Vannes.

En réalité, M. Mirbeau y conte son enfance souffrante et exilée, toute les blessures d'une petite âme sensible, placée entre les brutalités de ses camarades, leurs vanités satisfaites de hobereaux et la diplomatie et la cautèle des Pères. Ce roman douloureux laisse une impression grise et navrante. Ces figures d'enfants ont je ne sais quel air de géhenne. Le petit Bolonec, qui rêve d'incendier le collège et de massacrer les jésuites, s'y détache curieusement sur la monotonie des devoirs accablants et parmi tout ce monde minuscule voué à l'intrigue et dressé à l'hypocrisie. On sait comment un chapitre de ce volume, la séduction et le viol du jeune Sébastien par un jésuite, l'abbé de Kern, ont valu à M. Mirbeau l'explosion de protestations indignées, bien que tel qu'il est situé, dans le livre, cet épisode y soit amené logiquement et sans aucune intention scandaleuse. La silhouette de ce « prêtre attirant et damné » est une des plus nouvelles et c'est à propos de lui que nous voyons expliquée par M. Mirbeau une des caractéristiques de son talent. M. Mirbeau décrit des laideurs, des lâchetés, des pourritures et des dépravations avec un sentiment d'horreur. Il s'attache à les décrire et sa besogne pourtant le dégoûte, il hésite un temps à s'en affranchir, il croit que la vérité est là. Il remue les sanies et les décompositions d'un geste qui ne peut être indifférent, il essaie de se persuader à lui-même l'utilité et la nécessité de son travail, il est lyrique et précis, panthéiste et naturaliste, mais enfin il n'y peut tenir et tout à coup il abandonne ses sondages, ses opérations chirurgicales, ses pansements physiologiques et d'un grand coup d'aile il remonte vers la liberté, l'azur immaculé, la saine poésie de la nature et de la pensée... L'hallucination de Sébastien Roch (1) est à ce propos fort représentative.

(1) *Sébastien Roch*, Fasquelle, édit. illustrée, pp. 199 et suiv. « Et pris d'un

Sébastien Roch est un malade de la volonté, un aboulique. Ses années d'internat et la souillure imposée par le prêtre ont détruit en lui les forces nécessaires à la conquête du bonheur. Malgré l'amour d'une amie d'enfance, Marguerite, malgré le don admirable qu'elle lui fait de sa tendresse et de son corps, Sébastien Roch ne sait pas vouloir retenir, entre ses mains débiles, sa part de joie. La guerre éclate. Il part sans revoir sa maîtresse d'une nuit. Un obus allemand le tue.

Les tableaux de l'invasion qui terminent *Sébastien Roch*, nous les retrouvons agrandis et développés dans *le Calvaire*. Bien qu'il ait eu une enfance différente dans un même paysage, Jean-François-Marie Mintié est bien le frère de Sébastien. Celui-ci est fils d'un notaire, brave homme et un peu cruel, d'une mère toujours souffrante. Ses premières années furent un long engourdissement.

Voici que surgit un frère lointain d'Adolphe, de René, de Dominique et de l'enfant du siècle. Le dernier né de cette théorie de rêveurs est le plus las des charges ataviques. Un sang lourd a peine à courir dans ses artères déjà vieillies. Sur ses aînés avaient pesé surtout les inquiétudes sentimentales et sociales. Ils avaient trouvé la réponse à leur angoisse. Hélas! Jean-François-Marie Mintié souffre déjà de l'effroi du mystère.

Peut-être Frédéric Nietzsche a-t-il dans un des aphorismes de *Par delà le Bien et le Mal* jugé le cas du héros du *Calvaire*.

L'homme d'une période de dissolution chez qui se mêle le sang de plusieurs races porte en lui des hérédités multiples, c'est-à-dire des instincts, des évaluations contraires et souvent même contradictoires, qui luttent entre eux sans fièvre, — cet homme, qui représente généralement les cultures tardives et les lumières brisées, sera un homme faible. Son aspiration la plus profonde sera de voir assez la guerre qui est *en lui* : le bonheur lui semble identique à un régime calmant et méditatif (par exemple l'esprit épicurien ou chrétien). Ce serait surtout pour lui le bonheur de pouvoir se reposer, de n'être pas dérangé, le bonheur de la satiété, l'unité finale, sous forme de « sabbat des sabbats », comme dit le rhéteur saint Augustin, qui était lui-même un tel homme. Mais si la contradiction et la guerre agis-

besoin de se justifier en universalisant sa honte, poussé par une rage de remuer des souillures certaines et des ordures tangibles, il matérialisait ses doutes, dramatisait ses hypothèses en évocation d'un âge et de scènes lubriques, etc... »

sent dans une telle nature comme un aiguillon *de plus* en faveur de la vie; si, d'autre part, à ces instincts puissants et irréconciliables s'ajoutent, par l'hérédité et l'éducation, une véritable maîtrise et une subtilité consommée à faire la guerre avec soi-même, c'est-à-dire la faculté de se dominer et de se duper; alors se formera cet être mystérieux, insaisissable et inimaginable, cet homme énigmatique, destiné à vaincre et à séduire, dont les plus belles expressions furent Alcibiade et César (—j'aimerais joindre à eux ce *premier* Européen, selon mon goût, Frédéric II de Hohenstaufen), peut-être Léonard de Vinci parmi les artistes. Ils apparaissent exactement aux mêmes époques où le type plus faible vient au premier plan, avec son besoin de repos. Les deux types se complètent l'un l'autre et trouvent leur origine dans les mêmes causes.

Mais Jean-François Mintié, *n'ayant pas su se duper*, victime d'une sorte de clairvoyance maladive, ne sera pas un *surhomme;* non! il subira la loi et la morale des esclaves et l'esclavage le plus lourd, celui de la passion.

Hélas! je n'étais personne et je ne voulais rien! Mon enfance s'était passée dans la nuit, mon adolescence se passa dans le vague; n'ayant pas été un enfant, je ne fus pas davantage un jeune homme. Je vécus en quelque sorte dans le brouillard. Mille pensées s'agitaient en moi, mais si confuses que je ne pouvais en saisir la forme. Aucune ne se détachait nettement de ce fond de brume opaque..... J'avais des aspirations, des enthousiasmes, mais il m'eût été impossible de les formuler, d'en expliquer la cause ou l'objet! Quelquefois, tout à coup, je me mettais à pleurer abondamment; mais la raison de ces larmes? En vérité, je ne le savais pas. Ce qu'il y a de certain, c'est que je n'avais de goût à rien, que je n'apercevais aucun but dans la vie, que je me sentais incapable d'un effort.

Envoyé à Paris pour « faire son droit », François Mintié est étonné. La capitale lui fait l'effet d'un grand bruit et d'une grande folie. Il n'ose aller dans le monde, craignant de paraître ridicule. Il n'a pas de maîtresse. S'étant laissé aller un soir avec une fille, il en reste mécontent avec un remords et la sensation d'une ordure sur la peau. La compagnie de ses camarades d'étude lui est odieuse. Il reste seul, ne travaillant guère et rêvassant. A la déclaration de guerre, malgré les résistances de son père, en un sursaut de volonté pour s'arracher à son existence maussade, il s'engage dans un régiment de marche.

Ces pages lamentables sur la défaite sont parmi les plus

célèbres de M. Octave Mirbeau. La détresse des soldats mal commandés, mal nourris, vaste troupeau piétinant sous les contre-ordres, dans la boue. le froid, à travers les rafales d'épouvante, y est contée jour à jour avec un art parfait. C'est là qu'on relit le passage souvent cité du uhlan que François Mintié a tué, à la corne d'un bois. Pris soudain d'une pitié fraternelle pour l'homme qui vient de tomber, le petit soldat se précipite vers lui, le relève, essaie de le secourir. En vain. Le uhlan est mort.

Alors j'étreignis le cadavre du Prussien, le plantai tout droit devant moi, et, collant mes lèvres sur ce visage sanglant, d'où pendaient de longues baves pourprées, éperdument, je l'embrassai!

A la paix, il revient à Paris et publie un livre. Puis un après-midi, il rencontre chez le sculpteur Lirat une jeune femme, Juliette Roux :

De toute sa personne élégante et fine, d'où, malgré le sourire qui la rendait si séduisante, se dégageait un grand air de décence et même de hauteur, je ne distinguais rien que ses admirables yeux qui se posaient sur les objets comme des rayons d'astre (1)...

Pour cette femme, qui est une courtisane, et des pires, François Mintié s'éprend d'un amour auquel elle répond. Dans l'ardeur de sa passion, Mintié a doté sa maîtresse de toutes les qualités intellectuelles et morales. Il lui a prêté un esprit supérieur et un cœur sincère. Hélas! ce n'est qu'une poupée vaniteuse, une cervelle vide, un caractère difficile. Dépensière, superstitieuse, voulant « s'amuser » à tout prix, elle a vite fait de ruiner le malheureux. Sans fortune, Mintié, qui a descendu tous les échelons de la dignité masculine, qui n'a plus ni volonté ni intelligence, qui se laisse aller sans souci du réveil, connaîtra des déchéances nouvelles. Créature d'amour, elle l'aime pourtant.

L'amour mettait sur le visage de Juliette je ne sais quoi d'austère, de recueilli et de farouche aussi ; il la transfigurait. Elle n'était pas dépravée ; sa passion, au contraire, se montrait robuste et saine, et, dans ses embrassements, elle avait la noblesse terrible, l'héroïsme rugissant des grands fauves. Son ventre vibrait comme pour des maternités redoutables (2).

Les hallucinations qui bouleversaient Sébastien Roch

(1) *Le Calvaire*, page 109.
(2) *Le Calvaire*, p. 186.

reprennent François Mintié : l'idée de la mort et la pensée de la pourriture inévitable le hantent, même aux heures de l'accord. Il regarde Juliette endormie :

Elle dort, dans le silence de la chambre, la bouche à demi entr'ouverte, la narine immobile, elle dort d'un sommeil si léger que je n'entends pas le souffle de sa respiration... Une fleur, sur la cheminée, est là qui se fane, et je perçois le soupir de son parfum mourant... De Juliette, je n'entends rien ; elle dort, elle respire, elle est vivante et je n'entends rien... Doucement, plus près, je me penche, l'effleurant presque de mes lèvres et, tout bas, je l'appelle.

— Juliette !

Juliette ne bouge pas. Mais je sens son haleine plus faible que l'haleine de la fleur, son haleine toujours si fraîche, où se mêle en ce moment comme une petite chaleur fade, son haleine toujours si odorante, où pointe comme une imperceptible odeur de pourriture.

— Juliette !

Juliette ne bouge pas... Mais le drap qui suit les ondulations du corps, moule les jambes, se redresse aux pieds, en un pli rigide, le drap me fait l'effet d'un linceul. Et l'idée de la mort, tout d'un coup, m'entre dans l'esprit, s'y obstine. J'ai peur, oui, que Juliette ne soit morte.

— Juliette !

Juliette ne bouge pas. Alors tout mon être s'abîme dans un vertige et, tandis qu'à mes oreilles résonnent des glas lointains, autour du lit je vois les lumières de mille cierges funéraires vaciller sous le vent des *de profundis*. Mes cheveux se hérissent, mes dents claquent et je crie, je crie :

— Juliette ! Juliette !

Juliette enfin remue la tête, pousse un soupir, murmure comme en un rêve :

— Jean... mon Jean !

Vigoureusement, dans mes bras, je la saisis comme pour la défendre, je l'attire contre moi et, tremblant, glacé, je supplie :

— Juliette !... ma Juliette !... ne dors pas... Oh ! je t'en prie, ne dors pas !... Tu me fais peur !... Montre-moi tes yeux, et parle-moi, parle-moi... Et puis, serre-moi, toi aussi, serre-moi bien, bien fort... Mais ne dors plus, je t'en conjure.

Elle se pelotonne dans mes bras, chuchote des mots inintelligibles, se rendort, la tête sur mon épaule... Mais l'évocation de la mort, plus puissante que la révélation de l'amour, persiste, et bien que j'écoute le cœur de Juliette qui bat contre le mien régulièrement, elle ne s'évanouit qu'au jour.

Que de fois, depuis, dans ses baisers de flamme, à elle, j'ai ressenti le baiser froid de la mort!

Mais la ruine est venue et pourtant Juliette ne s'est pas enfuie. Mintié a vendu la maison des ancêtres, il a « fait flèche de tout bois », il ne lui reste plus un sou. Il glisse aux terribles résignations. Il avoue à Lirat :

— Tenez, il y a quatre mois que je n'ai donné d'argent à Juliette... quatre mois!... et je vis ici, j'y mange, j'y suis entretenu ! Tous les soirs avant le dîner... tard... Juliette rentre... Elle est rompue, pâle, dépeignée... De quels bouges, de quelles alcôves, de quels bras sort-elle?...

Pour fuir cette glu honteuse, sur le conseil de Lirat, le nouveau Des Grieux ira essayer de se guérir au Pl'ock, un village perdu de Bretagne, au bord de la mer. En vain il cherchera l'oubli parmi la nature, en vain il se plongera dans les brises du large et les souffles des tempêtes, ses hallucinations érotiques le ressaisissent, le tourmentent, le harcèlent. En vain il dort dans les fossés sous le ciel froid, il ne chassera pas de sa chair et de son cerveau le souvenir de Juliette. Elle reviendra le reprendre un beau jour et il la suivra. Une existence infernale recommence. Avoir dit *ma maîtresse* et puis dire *la nôtre!* Jusqu'au jour où, après avoir tout subi, l'abandon, le mépris, les trahisons de Juliette avec le vieux sculpteur Lirat, après avoir tué le chien de Juliette dans un accès de fureur jalouse, Jean-François Mintié s'enfuit définitivement, vêtu en ouvrier, pauvre, vieilli, à demi fou, vers on ne sait où... (1).

Cette analyse ne peut rendre l'atroce vérité humaine du roman, qui reste avec *l'Abbé Jules*, sa meilleure œuvre et qui est un des sommets de la littérature passionnelle.

L'Abbé Jules est une œuvre plus objective et un roman de

(1) Paul Bourget écrivit sur ce livre (*Nouvelle Revue*. 1er janvier 1887, p. 140) :

«... Aujourd'hui la Critique peut porter un jugement d'ensemble sur ce livre, l'un des plus originaux qui aient paru, depuis des années, par la magistrale simplicité de la facture, l'accent de poignante sincerité, le courage dans la mise à nu des plus secrètes blessures de l'âme. Avec cela un courant ininterrompu de pitié, une sensation de la nature qui éclate, comme dans le chapitre IX, en images d'une poésie extraordinaire et, roulant tout cela, un flot d'éloquence qui bouillonne d'une extrémité à l'autre de ces trois cents pages.

« Baudelaire disait, dans d'étranges et admirables vers...

.... Tous les êtres animés
Sont des vases de fiel qu'on boit les yeux fermés.

« Le jeune homme du *Calvaire* a, lui aussi, bu l'être qu'il aimait, comme un calice de fiel ; mais il l'a bu, les yeux ouverts. »

caractère parfaitement achevé. La plus personnelle et la plus sûrement durable des œuvres de M. Octave Mirbeau, par la composition, l'unité et la vérité, en même temps que le type du roman réaliste. L'auteur ne se cache point d'en avoir emprunté les éléments principaux à la vie de son oncle. Ces scènes de la vie ecclésiastique restent pour nous à certains égards mystérieuses, si nous ne les situons point dans l'atmosphère combative où vivait le clergé français sous l'Empire. Dans la crise morale qui précéda la défaite, il y a eut de grands mouvements dans les âmes ecclésiastiques. Plus tard un livre, *le Maudit*, par l'abbé X..., eut un retentissement dont s'effarent encore les dévotes provinciales. Les prêtres groupés autour des entreprises de librairie et d'imprimerie de l'abbé Migne à la barrière d'Enfer répandaient des idées libérales, de tous côtés. Que de francs-tireurs et d'outlaws dans le corps sacerdotal!... Sous la soutane de l'abbé Jules se cache l'esprit railleur, violent, rude, et les sens en bataille d'un faune mystique. Alternativement attendri et rugissant, bouillant de ferveur ou confit d'humilité, l'abbé Jules a des révoltes et des repentirs également emportés. Il est une force naturelle domptée et rebelle. D'un gamin brutal, coureur et maraudeur, une vocation subite a fait un prêtre. Sous la robe du lévite, parfois le mauvais gas reparaît. Après son ordination, devenu le secrétaire d'un bonhomme d'évêque, timide et affectueux, il terrorise le doux vieillard, le pousse à écrire un mandement antigouvernemental, moleste ses confrères. Enfin le jour de la fête de monseigneur, il éclate en une apostrophe romantique qui n'est pas sans rappeler les reproches de Barberousse aux Burgraves :

L'abbé s'était dressé, debout, le corps penché au-dessus de la table, et tendant son poing vers le grand vicaire :

— Taisez-vous! cria-t-il... Pourquoi parlez-vous?... De quel droit?... Au nom de qui?

Le grand vicaire resta pétrifié dans la pose qu'il avait prise, et dans le geste commencé. L'évêque, très pâle, s'affaissa sur son siège. Un des assistants, s'étant violemment retourné, fit choir une bouteille de vin qui se brisa sur le parquet. Et tous tordaient leurs mentons grimaçants vers l'abbé qui, d'une voix vibrante, répéta :

— Taisez-vous!... que parlez-vous de religion... d'Eglise?... Vous n'êtes rien... rien... rien!... Vous êtes le mensonge, la convoitise, la haine... Taisez-vous... Vous mentez!

Au milieu d'un silence profond, que ne troublait pas un souffle,

de ce silence de mort qui succède aux cataclysmes, l'abbé continua :

— Vous mentez tous!... Depuis une heure, je vous regarde... Et, à le voir porté par vous, je rougis de l'habit que je porte, moi... moi qui suis un prêtre infâme, qui ai volé, et qui vaux mieux que vous, pourtant!... Je vous connais, allez, prêtres indignes, réfractaires au devoir social, déserteurs de la patrie, qui n'êtes ici que parce que vous vous sentiez trop bêtes, ou trop lâches, pour être des hommes, pour accepter les sacrifices de la vie des petits!... Et c'est vous à qui les âmes sont confiées, qui devez les pétrir, les façonner, vous dont les mains sont encore mal essuyées de l'ordure de vos étables... Des âmes, des âmes de femme, des âmes d'enfant, à vous qui n'avez jamais conduit que des cochons!... Et c'est vous qui représentez le christianisme, avec vos mufles de bêtes à l'engrais, vous qui ne pouvez rien comprendre à son œuvre sublime de rédemption humaine, ni à sa grande mission d'amour... Cela fait rire et cela fait pleurer aussi!... Une âme naît, et c'est dix francs... une âme meurt, et c'est dix francs encore... Et le Christ n'est mort que pour vous permettre, n'est-ce pas, de creuser la fente d'une tirelire dans le mystère de son tabernacle et de changer le ciboire en sébile de mendiant... Mais, quand je vous entends parler de la Vierge, il me semble que j'assiste au viol d'une jeune fille par un bouc...

A la suite de cette algarade, il quitte l'évêché et va chercher un asile dans une antique abbaye en ruines qu'une sorte d'illuminé, le Père Pamphile, s'obstine à rebâtir. Mendiant sur toutes les routes d'Europe dans l'espoir de se créer les ressources nécessaires à la réédification de ce temple, le Père Pamphile à lui seul assurerait de vivre à ce roman. Son doux entêtement n'a pas obtenu la victoire. Lorsqu'il arrive à l'abbaye, l'abbé Jules ne trouve que le cadavre du fou, à demi enseveli sous un éboulement et dont nul ne s'est préoccupé. Cette page violente vaut d'être citée, car elle est représentative d'une certaine prédilection de M. Mirbeau pour la poésie de la pourriture. Tout un livre, *le Jardin des Supplices*, ne fera qu'amplifier cette description :

Tout frissonnant, il s'approcha de l'amoncellement des pierres, les yeux fascinés par le sabot, au-dessus duquel les mouches bourdondonnaient, et dont la rigidité lui glaçait le cœur d'une intraduisible épouvante. C'était bien le Père Pamphile!... Dans l'interstice des gravats, Jules avait aperçu des pans de robe blanche, maculés de sang noir.

— Allons, pensa-t-il, c'est Dieu qui m'a conduit ici!... Un autre

l'eût sans doute découvert... Des gens de justice, des gens d'église, ravisseurs de cadavres, seraient venus le prendre...

Et, parlant tout haut, il dit :

— Sois tranquille, pauvre vieille carcasse, aucun ne t'arrachera à la paix de ces lieux que tu chérissais... Tu dormiras dans ton rêve, doux rêveur ; tu dormiras dans cette chapelle que tu voulais si impossiblement magnifique, et dont tu auras pu faire, au moins, ta sépulture... Et personne ne saura plus rien de toi, jamais, jamais, charogne sublime !

Résolument, il retroussa ses manches, se pencha au-dessus des décombres, et il commença de les déblayer. Les mouches, autour de lui, tourbillonnaient ; l'odeur de pourriture montait à chaque minute, plus suffocante. Mais l'abbé ne voyait pas les mouches aux piqûres mortelles ; il ne sentait plus l'infecte odeur. Pas un instant, il n'interrompit la funèbre besogne. Il arrachait parfois des lambeaux de peau écharnée qui s'agglutinaient aux éclats de bois, se poissaient aux morceaux de briques ; parfois, il retirait des bouts de drap sanguinolents, des poignées de barbe et des tronçons de muscles filamenteux et décomposés. Enfin ce qui avait été le Père Pamphile apparut ; restes horribles, où ne se reconnaissaient même plus la place des membres ni la forme du squelette, amas de chairs, d'os, d'étoffes broyés pêle-mêle, boue gluante de sanie jaune et de sang noirâtre, boue mouvante que des millions de vers gonflaient d'une monstrueuse vie. De la face écrasée, entre un quartier du crâne et la bosse d'une pommette, il ne demeurait d'intact que la ronde cavité de l'œil, dont la prunelle liquéfiée coulait en purulentes larmes.

Alors, Jules s'arrêta, indécis, la sueur au front.

Cent mètres le séparaient du trou, près de l'église, du trou qu'il avait choisi pour inhumer le Père Pamphile. Il ne pouvait transporter dans ses bras ces restes mous et désagrégés ; son courage n'allait pas jusqu'à serrer contre sa poitrine ces immondes débris d'un homme. Il chercha une brouette, un panier, quelque chose qui l'aidât à véhiculer le cadavre vers la fosse ; n'en trouvant pas, il dénoua sa ceinture, l'enroula autour du corps, comme les bandelettes une momie. Ainsi maintenu, il se mit à le traîner doucement, évitant avec précaution les heurts trop durs, et les brusques ressauts sur les inégalités du terrain. Les mouches le poursuivaient de leur vol assourdissant, et le sabot, au haut de la jambe raidie, vibrait.

Après avoir, dix ans, occupé, non sans troubles, une cure de village, l'abbé Jules, sa mère morte, part pour Paris. Là, son existence devient mystérieuse. Puis, tout à coup, le prêtre sort de l'antre et rentre au village natal. La deuxième partie du livre sera remplie par ses nouveaux emportements, son

existence étrange ses propos fantasques et fantastiques, ses discours surprenants — pour ses compatriotes ! — au chevet des jeunes mortes :

Pauvre enfant !... Tu es venue un jour, et le lendemain tu t'en vas... De la vie tu n'as connu que les premiers sourires, et tu t'endors à l'heure de l'inévitable souffrance... Va dans la clarté ! et dans le repos, petite âme, sœur de l'âme parfumée des fleurs, sœur de l'âme musicienne des oiseaux... Demain, dans mon jardin, je respirerai ton parfum mêlé au parfum de mes fleurs, et je t'écouterai chanter aux branches de mes arbres... Tu seras la gardienne de mon cœur et le charme invisible de mes pensées...

Il se releva, mit un baiser au front de la morte, et, de nouveau, étendant la main sur l'assistance hébétée de cette oraison inaccoutumée :

— *Dominus vobiscum !* dit-il.

Et lorsque la mort vient l'abattre, l'abbé aura pour la recevoir des chansons grivoises. Son testament sera un nouveau sujet de scandale. En effet, ne lègue-t-il pas sa fortune, sa maison et 3.500 francs de rente au premier prêtre du diocèse qui se défroquera dans l'année ! Il laisse encore une malle que ses exécuteurs testamentaires doivent brûler, le quatrième jour après le décès.

M. Servières inséra des bouchons de paille flambante dans l'entrelacement des fagots. D'abord, d'épaisses colonnes de fumée montèrent dans l'air tranquille, à peine inclinées par une légère brise de l'est. Peu à peu, le feu couva, pétilla, la flamme grandit, tordant les branches sèches, une flamme jaune et bleuâtre, qui bientôt vint lécher les flancs de la malle ! Et la malle s'alluma, glissant, s'affaissant dans le brasier. Les côtés, vermoulus et très vieux, s'écartèrent, s'ouvrirent brusquement ; un flot de papiers, de gravures étranges, de dessins monstrueux s'échappèrent, et nous vîmes, tordus par la flamme, d'énormes croupes de femmes, des images phalliques, des nudités prodigieuses, des seins, des ventres, des jambes en l'air, des cuisses enlacées, tout un fouillis de corps emmêlés, de ruts sataniques, de pédérasties extravagantes, auxquels le feu, qui les recroquevillait, donnait des mouvements extraordinaires. Tous nous nous étions rapprochés, les prunelles dilatées par ce spectacle imprévu.

§

Les trois romans qui ont suivi celui-ci sont plus connus peut-être, mais aucun d'eux ne renferme guère de développement dont on ne trouve l'idée déjà dans *l'Abbé Jules*.

Le Jardin des Supplices (1) constitue à la fois une satire de mœurs et un poème. Virulent et éclatant, c'est le poème des forces créatrices et des décompositions inévitables. L'amour et la mort, mais tous deux avec tous les raffinements de la volupté exaspérée et du sadisme. On n'analyse pas cette visite dans un bagne chinois. On n'en retient que les parfums inoubliables et puissants, l'horreur terrifiante et mystérieuse.

Au sortir de l'enfer, encore tout blême de la terreur de ces faces de damnés, les narines encore toutes remplies de cette odeur de pourriture et de mort, les oreilles vibrant encore aux hurlements de la torture, le spectacle de ce jardin me fut une détente subite, après avoir été comme une exaltation inconsciente, comme une irréelle ascension de tout mon être vers les éblouissements d'un pays de rêve... Avec délices, j'aspirai à pleine gorge l'air nouveau que tant de fins et mols arômes imprégnaient..

Depuis le palétuvier jusqu'à l'azalée saxatile, la violette cornue et biflore, jusqu'au nephenthès distillatoire, l'hibiscus volubile jusqu'à l'héliante stolanifère, depuis l'androsace, invisible dans sa fissure de roc, jusqu'aux lianes les plus follement enlaçantes, chaque espèce est représentée par des spécimens nombreux qui, gavés de nourriture organique et traités selon les rites par de savants jardiniers, prennent des développements anormaux, des colorations dont nous avons peine, sous nos climats moroses et dans nos jardins sans génie, à imaginer la prodigieuse intensité.

La magie cruelle et l'épanouissement floral de ce jardin où trône la force invincible de destruction de la femme font contraste avec les violentes réalités et les bassesses des serviteurs et des maîtres dans *le Journal d'une Femme de Chambre* (2). La virtuosité du caricaturiste s'y exalte et toujours on y voit à la dernière page reparaître dans le triomphe la femme faible et sadique, dévastrice et corruptrice.

Les Vingt et un jours d'un Neurasthénique (3) furent une série de dessins de satire bourgeoise à la Huard, à la Baric, surtout à la Daumier. Une verve infatigable y circule et s'y répand sans cesse.

§

Auteur dramatique, M. Octave Mirbeau a donné des actes

(1) *Le Jardin des Supplices*, Fasquelle, Paris, 1899. Cf. Pierre Quillard, *Octave Mirbeau*, *Mercure de France*, juillet 1899.
(2) *Journal d'une femme de chambre*, roman, Fasquelle. Paris, 1901.
(3) *Les Vingt et un jours d'un Neurasthénique*, Fasquelle, Paris, 1902.

de violent réalisme et d'apre satire. Toutes ces pièces en un acte: *Vieux ménage*, *Amants*, *Scrupules*, *Interview*, sont définitives. Avec *l'Epidémie* (1) il inaugurait une esthétique spéciale. Les personnages ne sont plus tel individu, mais une synthèse de telle opinion ou de tel sentiment. On y voit dans cette pièce, mis en œuvre, tout ce que M. Jules Romains croit avoir inventé et qu'il nomme *l'Unanimisme*. Il y a au moins treize ans qu'on a joué la première œuvre de cette école (2).

De 1891, date à laquelle Jean Grave publia *la Société Mourante et l'Anarchie*, jusqu'en 1900, la jeunesse française intellectuelle a été anarchiste.

Au lycée, il y a douze à quatorze ans, nous l'étions presque tous, et entre temps nous nous battions pour ou contre Dreyfus... *Les Mauvais Bergers* (Théâtre de la Renaissance, 14 déc. 1897) nous apparaissaient comme un Evangile entre *la Conquête du Pain* et *les Tisserands*. Zola, Kropotkine, Hauptman, Ibsen, etc., nous étions prêts à suivre tous les Cabet et tous les Owen vers les Icaries bienheureuses de la future humanité. Aussi avec quelle fièvre n'avons-nous pas évoqué le visage et le geste de Mme Sarah-Bernhardt dans la scène finale des *Mauvais Bergers*. Toute la douloureuse tragédie de la défaite des humbles par la misère, toute la cruauté inconsciente de la richesse et de la puissance nous chaviraient le cœur.

En se développant suivant sa propre nature, M. Octave Mirbeau arrivait aux théories libertaires (3). Alors, nous ne pouvions sentir ce qu'il y a de rhétorique romantique dans ce drame, mais nous ne sentions pas davantage ce qui nous le fait aimer aujourd'hui : sa composition harmonieuse, sa tendresse profonde, sa vérité humaine.

Revenu à une conception plus traditionnelle du théâtre, M. Octave Mirbeau a fait jouer au Théâtre Français la plus admirable des comédies de caractère.

(1) *L'Epidémie* (Théâtre Antoine, 1898). — *Vieux Ménage* (Grand Guignol, 29 oct. 1700). — *Le Portefeuille* (Renaissance Gémier, 29 février 1900). — *Les Amants* (Grand Guignol, juillet 1901. — *Scrupules* (Grand Guignol, mai 1901).

(2) Au fond c'est dans certaines pièces de *la Légende des siècles* qu'on retrouverait ces éléments d'une nouvelle esthétique dramatique. Cf. VI *Aide offerte à Majorien, prétendant à l'Empire*.

(3) « Ce que je reproche au Jean Roule des *Mauvais Bergers*, disait l'autre jour l'aîné des Rosny, c'est de laisser entendre à maintes reprises qu'il n'est devenu révolutionnaire qu'à force de misère. A mon avis, cette observation n'est pas juste;

Le type d'Isidore Lechat, directeur de journal, homme d'affaires, restera dans l'olympe comique. Les héros de Molière, de Le Sage, de Beaumarchais, de Becque, le peuvent accueillir. Il est de grande lignée comme eux, Diderot eût loué ce chef-d'œuvre. Le personnage ne fait aucune concession à l'optique spéciale du théâtre actuel. Il est entier, complet, étudié dans *la vérité du caractère*.

Avec *les Affaires sont les affaires*, M. Octave Mirbeau reprenait la Tradition la plus féconde de la Comédie Française. Il a fait œuvre classique, disons-le tout net.

M. Lechat est un brasseur d'affaires, marié à une bonne femme timide, pot-au-feu et larmoyante. Il a un fils qui fait de l'auto et la noce, mêlé à toutes les fêtes, à tous les scandales, qui prend la particule, qui est de tous les cercles chics et dont les amis et amies sont célèbres et cotés. Par contre, Mlle Germaine Lechat est une jolie personne « intellectuelle et bon coeur », comme dit son père, très droite, très saine, très fine. Elle souffre de la brutalité bavarde et cruelle de son père, de son orgueil de parvenu, de sa vanité sans borne.

Mais lui va devant, sans craindre aucun obstacle, broyant tout ce qui lui résiste, affamé d'argent et d'honneurs, faisant recettes de tous les sentiments, semant autour de lui la ruine, sans souci de la parole donnée ou des liens de l'amitié. En l'acculant à la misère, il a amené le marquis de Porcelet à demander la main de Germaine, pour son fils. Germaine, refuse, parce qu'elle a un amant, Lucien Garraud, chimiste employé chez Lechat. Le conflit est terrible. Devant Germaine, qui lui crie son horreur de l'argent volé, des compromissions et des victoires financières, devant son employé qui ne demande rien pour la première fois, Lechat sent une force supérieure à l'argent se dresser contre sa volonté. Blessé dans son orgueil, il n'est pourtant pas sans aimer sa fille, mais elle, toute à sa passion, s'en va après avoir essayé d'entraîner sa mère. Isidore Lechat n'est pas au terme de ses douleurs. On lui rapporte le cadavre de son fils, qui vient de se tuer en auto. Et c'est à ce moment que deux ingénieurs, Phinck et Gruggh,

on naît révolutionnaire comme on naît romanesque ou sentimental, et quelles que soient les circonstances, heureuses ou malheureuses, on demeure tel que la nature vous à fait. » Cette opinion, si aisément justifiée par l'exemple de Blanqui ou par celui de Rochefort, est fortifiée encore par l'exemple de M. Mirbeau lui-même. A. Ségard, *Revue Illustrée*, 1er janv. 1898.

avec lesquels il doit traiter une affaire colossale, lui apportent un projet d'association, espérant que, sous le poids de sa tristesse, il ne s'apercevra point des modifications en leur faveur qu'ils ont apportées à la rédaction de l'acte. Faux espoir; le financier est bien vivant dans le père accablé et il se réveille; il trouve toute sa lucidité pour apporter au seing privé, préparé par les deux filous, les rectifications qui l'instituèrent lui, Lechat, le vrai directeur de l'entreprise.

Le Foyer (en collaboration avec M. Thadée Natanson, Comédie Française, 7 décembre 1908) souleva de nombreuses protestations.

Pour juger cette comédie en trois actes, cette étude de l'exploitation de l'enfance par les philanthropes du monde, il faudra le recul du temps. Lorsque les années auront atténué la violence des passions, cette pièce a chance d'apparaître comme une peinture de caractères traitée dans la manière forte de Becque.

§

Enfin nous devons à Octave Mirbeau un livre de voyages qui ne ressemble guère à ces sortes d'ouvrages. *La 628-E8* « est le journal d'un voyage en automobile à travers un peu « de la France, de la Belgique, de l'Allemagne, et surtout à « travers un peu de moi-même ».

Est-ce bien un Journal ? est-ce même un voyage? N'est-ce pas plutôt des rêves, des rêveries, des souvenirs, des impressions, des récits, qui, le plus souvent, n'ont aucun rapport, aucun lien visible avec les pays visités, et que font naître ou renaître, en moi, tout simplement, une figure rencontrée, un paysage entrevu, une voix que j'ai cru entendre chanter ou pleurer dans le vent ? Mais est-il certain que j'aie réellement entendu cette voix, que cette figure qui me rappela tant de choses joyeuses ou mélancoliques, je l'aie vraiment rencontrée quelque part; et que j'aie vu, ici ou là, de mes yeux vu, ce paysage, à qui je dois telles pages d'un si brusque lyrisme et qui, tout à coup, — par suite de quelles associations d'idées ? — me fit songer au botanisme académique de M. André Theuriet ?

Il y a des moments où, le plus sérieusement du monde, je me demande quelle est, en tout ceci, la part du rêve, et quelle, la part de la réalité. Je n'en sais rien. L'automobile a cela d'affolant qu'on n'en sait rien, qu'on n'en peut rien savoir. L'automobile, c'est le caprice, la fantaisie, l'incohérence, l'oubli de tout...

L'automobile, c'est aussi la déformation de la vitesse, le continuel rebondissement sur soi-même, c'est le vertige.

Vif et bougon, désenchanté et lyrique, mécontent de sa patrie tout en maudissant les autres, enthousiasmé par la vie et appelant parfois le néant qui délivre, le voyage de la *628-E8* nous a rendu, dans ces pages, au jour le jour, toutes ses fièvres et tous ses rêves. Certaines de ces pages sont des meilleures qu'il ait écrites. C'est là que les fabricants d'anthologie viendront puiser un jour, et non sans raisons, car ils y retrouveront, suivant l'heure et le ciel, et l'un après l'autre, l'auteur de *l'Abbé Jules* et celui du *Journal d'une femme de chambre* et aussi celui des *Affaires sont les affaires*, et encore celui de la première partie du *Calvaire.*

§

De notre promenade à travers l'œuvre d'un écrivain dont l'influence reste des moins contestables, qui a pris dans la vie littéraire et sociale de notre époque une place si considérable, nous emporterons surtout l'impression *d'une force* et *d'un cœur...*

Que le naturalisme de certains détails, la rhétorique romantique de certains développements ne fassent pas illusion. Ni la richesse du vocabulaire, ni l'impétuosité de la phrase, ni la truculence de l'invective ne doivent tromper le lecteur. Il n'est ni naturaliste, ni romantique. Comparez le style du *Calvaire* à celui de *Mademoiselle de Maupin* et de *la Débâcle*, vous saisirez aussitôt la différence essentielle. Que Théophile Gauthier paraît froid, que Zola paraît gonflé! L'ivresse verbale de l'un, l'emballement objectif de l'autre ne ressemblent guère à cette tristesse, à ce lyrisme *souffert* par M. Mirbeau. Quelque part Edmond de Goncourt parle des livres qui dévorent la chair et le cerveau de leur auteur. C'est avec ses nerfs, sa chaleur vitale — si je puis dire — que M. Mirbeau a composé son œuvre. Il s'est abandonné à eux, sans réserves, violemment dans un grand mouvement de la sensibilité. C'est pour cela qu'on ne peut le rapprocher que d'un seul écrivain, que de Jean-Jacques Rousseau, dont il a l'immense pitié pour tout ce qui souffre et toute la tendresse adorante devant la nature — mais il ajoute à cette sensibilité une humeur de conquérant, des instincts de guerrier installé dans une ville prise, tout un

atavisme normand de mélancolie et de violence, de nostalgie, d'attendrissement et de barbare orgueil.

Ecrivain exact, au sens que l'abbé Prévost donne à ce mot dans la préface des *Mémoires d'un Homme de qualité*, idéaliste avec fureur même dans les tableaux les plus répugnants, observateur rigoureux des traditions de notre longue sensibilité, peintre de mœurs, jaloux de vérité, M. Octave Mirbeau ne peut que gagner par le recul du temps. Lorsque les haines politiques et religieuses se seront apaisées, lorsque les fanatismes intéressés ou sincères seront éteints, on comprendra qu'il a mieux contribué à la grandeur de son pays que certains écrivains dit « patriotes » qui n'ont pas de talent. Devant cette œuvre, proclamons cette vérité que l'écrivain français n'a qu'un moyen de servir sa patrie : faire un beau livre.

M. Mirbeau reste un écrivain de notre tradition. Ce qu'il a apporté de nouveau, sa passion, son âpreté, nous le perdons chaque jour davantage. Son œuvre n'est point achevée. Elle peut nous séduire et nous surprendre encore.

Et c'est à juger les peintures froides des nouveaux écrivains que nous comprenons à quel point M. Octave Mirbeau aime la vie, et avec quel art il a su la retenir et la faire palpiter dans ses livres, ses livres pareils, comme nous l'avons dit au début, à ces riches tableaux de Rembrandt et de Goya, qui éclaírent toute une salle, et nous font paraître ternes les tableaux voisins et, parfois même, nous laissent croire que la lumière du jour a moins d'éclat que leurs tons sans faiblesse...

ERNEST GAUBERT.

BOBBY ET BETSY

(*Suite*[1])

—

Quand Bobby fut complètement remis, je m'empressai de répondre au Français pour le remercier et lui annoncer que nous partirions le lendemain matin pour Malte. Afin d'arriver le plus vite possible dans cette île, nous fîmes la plus grande partie du trajet par la voie de terre, c'est-à-dire par les chemins de fer de France et d'Italie. Pendant tout le voyage, Bobby ne cessa de manifester l'immense allégresse qu'il éprouvait en pensant qu'il était maintenant absolument sûr de retrouver Betsy, qu'il la presserait bientôt sur son cœur et qu'elle serait à lui pour toujours. Lorsque nous fûmes en vue de la Valette, il était tellement surexcité par le bonheur et l'impatience qu'il ne pouvait rester en place et ne cessait de sauter d'un bout à l'autre du navire et de grimper aux mâts et aux cordages en poussant mille cris joyeux. Bien que son agilité de singe fût pour moi une garantie de sa sécurité, je craignis qu'il ne commît quelque imprudence et ne tombât sur le pont ou à la mer, et je crus nécessaire de le calmer un peu en l'asseyant sur mes genoux et en lui parlant de son projet de transformation de la race simienne; lorsqu'il fut sur moi, il ne resta pas non plus tranquille et ne fit pas attention à ce que je lui disais ; il s'empressa de grimper sur mon épaule en regardant attentivement du côté du port, et lorsque nous commençâmes d'y entrer, il essaya de me quitter pour courir vers l'avant du navire. Comme je le retenais, de peur qu'il ne fût blessé par les matelots faisant la manœuvre, il me supplia de me lever pour lui permettre de découvrir plus facilement Betsy, qu'il cherchait des yeux en tremblant et en pleurant d'émotion :

— La voilà ! la voilà ! s'écria-t-il tout à coup en me montrant d'une main les personnes qui étaient sur la jetée et en se cram-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 340, 341, 342.

ponnant de ses trois autres membres à mes épaules et à ma tête.

Il était alors tellement agité qu'il ne cessait de m'empoigner fébrilement les cheveux et de me les tirer au point de me faire mal.

— La voilà! la voilà! répétait-il, en me manipulant de la plus belle façon; elle m'a vu, elle m'appelle; oh! cher maître, débarquons, débarquons vite!

Voyant qu'il essayait de nouveau de m'échapper pour sauter du bateau à vapeur sur le quai au risque de tomber à l'eau, je dis à John de s'occuper des bagages et je m'empressai de quitter le navire. En mettant le pied sur le quai avec M. Princeton et le singe, je vis venir à notre rencontre mon ami le Français et un autre personnage qui portait la guenon et qui était le parent de l'Ecossais. Je lâchai alors Bobby, pendant que le fonctionnaire anglais posait Betsy à terre, et ces deux amants si longtemps séparés coururent se jeter dans les bras l'un de l'autre. Ils ne prononcèrent pas une parole; ils ne poussèrent pas un cri; ils étaient tellement heureux qu'il leur fut impossible d'exprimer leur bonheur autrement que par des embrassements, des baisers et des larmes. Oh! oui, il me faut certainement renoncer comme eux à exprimer par des paroles la joie qu'ils éprouvèrent en ce fortuné moment, ces deux êtres qui étaient, il est vrai, différents de nous par le corps, mais qui sentaient battre dans leur poitrine velue un cœur semblable au nôtre, et qui avaient tant souffert depuis leur séparation et allaient être si heureux maintenant qu'ils s'étaient retrouvés! Oh! oui, ils devaient ressentir tous deux une allégresse des plus vives, une ivresse des plus délicieuses; mais il me sembla que la joie de Betsy était moins grande que celle de Bobby. Je pensai d'abord que je me trompais; mais les événements qui se produisirent peu de temps après notre arrivée à Malte me prouvèrent que mon opinion était conforme à la réalité et me firent en outre connaître la cause du fait que j'avais constaté. Quand le singe et la guenon eurent fini de se témoigner leur joie l'un à l'autre, Betsy sauta au cou de M. Princeton et lui exprima le plaisir qu'elle éprouvait à le revoir. Bobby la prit ensuite par la main et me la présenta en déclarant que j'étais son bienfaiteur, et qu'elle devait m'aimer et m'honorer autant qu'il m'aimait et m'honorait lui-même. La guenon fixa alors sur moi ses petits yeux espiègles, et, l'ayant soulevée,

je la mis sur mon bras pour lui faire des caresses, qu'elle me rendit très gentiment.

Après avoir serré la main à mon ami le Français, je le présentai à M. Princeton, dont le parent me souhaita très cordialement la bienvenue, et nous nous dirigeâmes vers la maison du fonctionnaire, qui avait fait préparer un magnifique repas, auquel nous fîmes grand honneur. Lorsque j'eus raconté les événements que le Français et le parent de l'Ecossais ignoraient encore, Betsy nous donna connaissance de ce qui lui était arrivé depuis le jour où elle avait été enlevée à M. Princeton. Son récit confirma notre opinion concernant la façon dont le Catalan avait agi pour acquérir rapidement une fortune énorme sans se laisser prendre par l'Ecossais ni par moi. Le parent de M. Princeton nous annonça ensuite que l'ancien valet de chambre lui avait remis une très grande somme d'argent qui devait constituer la dot de Betsy. Il fut convenu que je partirais le plus tôt possible pour la Réunion avec le singe et la guenon afin de recueillir l'héritage du prêtre, et que je me rendrais ensuite à Paris et à Londres avec mes deux protégés pour les présenter aux sociétés savantes et préparer l'organisation de l'établissement de Ceylan. Je devais retrouver à Londres M. Princeton, qui serait porteur de l'argent laissé à Malte par le Catalan et se rendrait d'Angleterre à Ceylan avec le singe, la guenon et moi. Nous nous occupâmes aussi de fixer la date du mariage de Bobby et de son amie. Chacun de nous exprima l'opinion que cette cérémonie pourrait avoir lieu le lendemain, la situation des quadrumanes vis-à-vis de la société humaine les dispensant de toutes les formalités qui retardent si souvent le bonheur des êtres de notre race. Pendant que nous parlions de l'union de nos deux merveilleux compagnons de table, Bobby, qui était naturellement assis à côté de sa chère fiancée, montrait la joie la plus franche et la plus ingénue; Betsy affectait au contraire de baisser les yeux et de se cacher le visage dans sa serviette et faisait toute sorte de petites mines qui me parurent pour le moins équivoques et réveillèrent dans mon esprit le souvenir du *Guide à Cythère*. Après le repas, nous allâmes tous faire une promenade dans le jardin, où M. Princeton avait l'intention de nous montrer les singes qu'il avait rapportés d'Asie, et je remarquai alors que Betsy était toute décontenancée et alléguait je ne sais quel prétexte pour

s'éloigner de nous et se rendre dans la partie du jardin opposée à celle où était située la serre. Comme elle ne pouvait plus avoir peur d'être enfermée avec les quadrumanes sauvages, je pensai qu'elle évitait d'aller avec nous près de ces animaux parce qu'il leur arrive souvent de faire des gestes peu convenables en apercevant une personne du sexe féminin. Lorsque nous fûmes près de la serre, je constatai que les singes enfermés en cet endroit étaient un peu plus grands et beaucoup plus robustes que Bobby, et je fus aussi frappé de la façon toute particulière dont ils accueillirent leur parent civilisé. Quand ils aperçurent de loin mon petit compagnon, ils témoignèrent tout à coup une joie extraordinaire et s'approchèrent de la cloison vitrée en faisant des gambades et en hurlant de plaisir; mais lorsqu'ils virent Bobby d'un peu plus près, ils changèrent tout à coup d'allures et se mirent à pousser des cris furieux en donnant à leurs regards une expression tout à fait menaçante. Cette scène, dont je compris plus tard le sens, m'étonna quelque peu ; mais je n'avais, au moment où elle se produisit, aucune raison pour attribuer un motif sérieux à ce changement d'humeur témoigné par des singes ordinaires. Quant à Bobby, la façon d'agir de ses parents sauvages sembla le rendre singulièrement pensif, et je l'entendis, un instant après, se parler à lui-même à demi voix : « Oh ! c'est affreux, murmurait-il, c'est affreux ! Pourquoi sommes-nous venus voir ces singes ? Cette idée va troubler mon bonheur ! »

— Qu'as-tu donc, mon ami? lui demandai-je, tu n'as pas l'air aussi gai que tout à l'heure.

— Oh ! je n'ai rien, mon cher maître, me répondit-il, en s'efforçant de sourire et en me regardant comme s'il avait eu envie de me dire encore autre chose.

Je me figurai que la constatation de l'état d'infériorité intellectuelle et morale dans lequel se trouvaient les singes de la serre l'avait attristé, et que j'avais eu tort de les lui laisser voir.

— Viens, mon cher, allons vers ta Betsy, lui dis-je en l'entraînant de l'autre côté du jardin.

Lorsque nous eûmes rejoint la guenon, nous attendîmes un instant les autres personnes, et quand elles furent près de nous, je demandai par plaisanterie à Bobby s'il désirait que son union avec Betsy fût bénie par un prêtre. Il me répondit

d'un ton très sérieux qu'il se conformerait sur ce point au désir de son amie. La guenon me déclara alors qu'elle n'avait pas oublié l'éducation chrétienne qu'on lui avait donnée, qu'elle tenait absolument à ce que son mariage eût un caractère religieux, et qu'elle ne se considérerait pas comme réellement mariée si elle ne recevait pas la bénédiction d'un prêtre.

— Eh! bien, qu'à cela ne tienne, dis-je au singe et à la guenon; nous allons nous rendre chez le curé pour lui demander de vous unir.

J'allai aussitôt avec Bobby et Betsy chez un prêtre catholique, dont le parent de M. Princeton m'avait donné l'adresse, et comme je pensais que cet ecclésiastique ne se déciderait pas facilement à bénir l'union de deux singes, j'usai d'un petit stratagème pour l'obliger à acquiescer à ma demande.

— J'ai, lui dis-je, l'honneur de vous amener deux jeunes représentants de la race simienne auxquels un savant naturaliste de l'île de la Réunion est parvenu à procurer une intelligence comme la nôtre et dont un vénérable prêtre du même pays a eu la pieuse idée de faire des chrétiens. Ils ont tous deux reçu le baptême et la communion avec l'autorisation de Sa Sainteté le Pape, et je suis convaincu que ce sera pour vous un plaisir de vous entretenir un instant avec eux et de vous convaincre de leur foi et de leur piété.

Lorsqu'il m'entendit prononcer ces paroles, le prêtre, qui avait déjà eu l'air passablement étonné en me voyant entrer chez lui avec deux singes, parut se demander s'il avait affaire à un fou ou à quelque impertinent farceur; mais Bobby lui ayant adressé tout à coup la parole en latin, son incertitude se changea immédiatement en ahurissement et en épouvante. Il recula de quelques pas en faisant plusieurs fois le signe de la croix, comme s'il avait aperçu le diable.

— Remettez-vous, lui dis-je; il n'y a là aucune œuvre du démon. Ce que vous voyez et entendez est le résultat d'une découverte scientifique.

Le curé s'étant un peu calmé, je lui racontai en quelques mots la transformation et les aventures du singe et de la guenon. Il s'entretint ensuite avec eux en français et, ayant constaté qu'ils connaissaient l'histoire sainte et exprimaient des sentiments chrétiens, il finit par déclarer que le prêtre de la Réunion avait fait une chose admirable en éclairant et élevant

vers Dieu ces deux âmes autrefois ténébreuses et plongées dans l'abîme.

— Cet ecclésiastique, ajouta-t-il, devait être un saint homme; il a accompli là une œuvre bien méritoire.

— C'est pour cette raison, déclarai-je alors au curé, que je viens vous demander de la continuer.

— Que voulez-vous dire? me répondit-il, comme s'il n'eût pas compris le sens de mes paroles.

— Je dis que je viens vous prier de continuer cette œuvre, que vous trouvez, à juste titre, admirable, en bénissant demain l'union conjugale de Bobby et de Betsy.

— Quoi! s'écria le prêtre consterné, vous voulez que je marie un singe et une guenon!

— Oui, mais une guenon et un singe ayant, comme je vous l'ai déjà déclaré, reçu le baptême et la communion avec l'autorisation du Pape.

— C'est vrai, c'est vrai; mais je ne puis prendre sur moi de...

— Alors, répliquai-je, vous voulez que, privés par vous de la bénédiction nuptiale, ces deux êtres, dont l'âme est éclairée et élevée vers Dieu, retombent dans les ténèbres en...

— Oh! je ne souhaite pas cela; mais... vous comprenez... considérez donc que...

— Je ne considère qu'une chose: c'est que l'œuvre accomplie par le prêtre de la Réunion est pieuse et admirable, ou bien sacrilège et abominable.

— Oh! Monsieur, Monsieur, balbutia le curé, loin de moi la pensée de blâmer ce que notre Saint Père le Pape a autorisé; mais vraiment vous n'y pensez pas!

Après avoir encore discuté de cette façon pendant quelques minutes avec le prêtre, qui avait dès le commencement brûlé ses vaisseaux grâce à mon stratagème et qui ne pouvait quitter le terrain sur lequel je l'avais ainsi obligé à se placer, je finis par obtenir de lui ce que je voulais. L'ecclésiastique promit donc de venir le lendemain chez le parent de M. Princeton pour marier Bobby et Betsy, et je le quittai pour retourner à la villa avec le singe et la guenon. En traversant le jardin, j'eus l'idée de passer devant la serre pour voir l'attitude qu'observerait Betsy. Lorsqu'elle vit le chemin que je prenais, elle essaya de s'éloigner de nous; mais je l'obligeai à me

suivre et je constatai qu'elle détournait les yeux pour ne pas voir les singes sauvages, et que, pendant ce temps-là, Bobby la regardait avec une grande attention. Quand nous fûmes tout près de la serre, je vis les singes qui y étaient enfermés s'approcher de nouveau de la cloison vitrée, et je les entendis pousser des cris tantôt furieux, tantôt plaintifs. Je remarquai en même temps que mon petit compagnon saisissait Betsy par le bras et l'entraînait aussi vite que possible du côté de la maison. Quand elle y fut entrée, il revint vers moi, et comme je lui demandais le motif de sa conduite :

— Je veux, me dit-il, empêcher que Betsy écoute les propos de ces singes sauvages. Les paroles qu'ils lui adressent sont tout à fait blessantes pour mon honneur de futur mari, et si j'avais quelque raison sérieuse pour la soupçonner d'avoir encouragé d'une façon ou d'une autre les familiarités qu'ils prennent avec elle, ce que j'ai vu et entendu aujourd'hui me remplirait de jalousie, de colère et de désespoir !

— Tu dis, mon cher ami, que ces singes ont prononcé des paroles, mais je n'ai entendu pour ma part que des gémissements et des cris.

— Ce que vous prenez pour des cris et des gémissements, mon cher maître, ce sont bel et bien des paroles, que Betsy a certainement comprises comme moi.

— Vraiment !

— Oui, monsieur William ; le langage des singes ressemble pour vous à une série d'interjections peu variées et n'ayant aucun sens précis, mais pour moi et pour mon amie, cette langue rudimentaire est beaucoup plus claire qu'elle n'en a l'air : car nous y distinguons des nuances de son que vous ne pouvez pas percevoir et qui ont toutes des sens différents. Je n'ai pas besoin de vous expliquer les propositions que les singes sauvages ont faites à Betsy ; car vous les devinez sûrement, mais je dois vous déclarer que, s'ils n'étaient pas enfermés, il me serait extrêmement désagréable de rester plus longtemps ici avec ma chère fiancée, parce que les choses finiraient mal pour eux ou pour moi. Ah ! vous avouerez, cher maître, que j'ai bien de la peine à être heureux. En arrivant ici, je croyais que j'allais enfin savourer tranquillement le bonheur que je désire depuis si longtemps ; mais, au moment où je suis sur le point de le goûter, je sens qu'il est

empoisonné, sinon par un chagrin, du moins par un doute.

— Mon pauvre Bobby, répondis-je à mon compagnon, tu fais comme les hommes ; quand tu n'as pas d'ennuis, tu t'en crées. Que t'importe la conduite de ces singes,du moment que Betsy t'aime tendrement et fidèlement? Ah ! combien tu as tort de te tourmenter ainsi pour un motif imaginaire !

— Oh ! oui, c'est vrai, cher maître, et je ne mérite pas la félicité dont je jouis depuis que j'ai retrouvé Betsy. Ne parlons donc plus de cela ; je n'y veux plus songer. Du reste, je serai marié demain avec ma bien-aimée guenon, et nous partirons ensuite pour la Réunion. Oh ! ce serait un bien beau voyage de noces, si le créole et sa femme étaient encore de ce monde ! Combien nous serions heureux de les revoir, et combien ils se réjouiraient de notre bonheur et vous remercieraient, vous et monsieur Princeton,de tout ce que vous avez fait pour Betsy et pour moi !

Le mariage du singe et de la guenon fut célébré le lendemain dans l'après-midi. Betsy s'était confessée le matin au prêtre, qui l'avait ensuite fait communier, et Bobby avait accompli les mêmes formalités, non pas par conviction, mais pour faire plaisir à sa fiancée. Le singe était vêtu de noir, et la guenon portait une robe blanche et une couronne de fleurs d'oranger, que je lui avais fait faire pour me conformer au désir de Bobby. Il voulait en effet que la cérémonie eût un caractère aussi poétique que possible. Quant à Betsy, elle m'avait déclaré qu'elle ne tenait pas à la couronne de fleurs d'oranger, parce qu'elle craignait de paraître prétentieuse et ridicule en imitant jusque dans les moindres détails les usages des jeunes personnes de la race humaine ; mais quand je lui eus dit que Bobby désirait vivement qu'elle eût la couronne, elle finit par me déclarer qu'elle n'avait aucune raison pour refuser de la mettre du moment qu'on le voulait absolument. La cérémonie, qui eut lieu dans le jardin, sous un magnifique dais de verdure et de fleurs, fut des plus gaies. Le temps était superbe, et nous étions tous de très bonne humeur, Bobby, parce qu'il était au comble de ses vœux, et nous, les humains, parce que nous étions heureux de procurer au singe et à la guenon le bonheur qu'ils attendaient depuis si longtemps. Quant à Betsy, il me sembla de nouveau dans cette circonstance que sa joie n'était pas aussi franche que celle de Bobby et je crus même voir de

temps en temps ses yeux se couvrir d'un léger voile de tristesse ; mais je fus seul à faire cette remarque, à laquelle je n'attachai, du reste, aucune importance, parce que j'avais souvent vu des jeunes filles se montrer tristes et émues ou même verser des larmes au moment de leur mariage. A cela près, la cérémonie eut, je le répète, un caractère des plus joyeux, auquel se mêlait naturellement, pour nous bimanes, une forte note comique, bien que nous fussions déjà habitués à considérer Bobby et Betsy comme des êtres pour ainsi dire semblables à nous. J'ai rarement assisté à une scène à la fois aussi gaie et aussi burlesque ; nous nous réjouissions tous de ce qui se passait, mais nous éprouvions une indicible envie de rire, que nous nous efforcions de réprimer par égard pour les jeunes mariés. Ce n'étaient pas eux, d'ailleurs, qui excitaient le plus notre hilarité ; elle était surtout causée par la vue du prêtre, qui se donnait une peine inouïe, mais vaine, pour remplir ses fonctions avec gravité. Les paroles qu'il adressait à Bobby et à Betsy étaient sans cesse sur le point de se transformer en éclats de rire, et les efforts auxquels il se livrait pour éviter ce scandale lui faisaient faire de continuelles grimaces. Malgré cela, nous gardâmes tant bien que mal notre sérieux jusqu'au moment où le curé donna la bénédiction nuptiale à Bobby et à Betsy ; mais quand il commença de prononcer les paroles sacramentelles, nous entendîmes tout à coup les singes qui étaient dans la serre, à l'autre bout du jardin, pousser d'abominables hurlements, comme s'ils avaient compris ce qui se passait et qu'ils eussent voulu protester par un charivari contre la formalité à laquelle se soumettaient deux êtres de leur race. Le ton des cris proférés par les singes sauvages nous parut tout à fait comique, au Français, à M. Princeton et à moi, et nous trouvâmes aussi l'embarras de Bobby, de la guenon et du prêtre extrêmement grotesque. Il ne nous fut pas possible de nous contenir, et nous partîmes tous trois d'un immense éclat de rire, qui trouva bientôt un écho sur les lèvres du curé lui-même. Dès que nous parvînmes à reprendre notre sérieux, je constatai que cet incident avait terriblement déconcerté le pauvre Bobby et la jeune mariée, qui auraient sans doute voulu tous les deux être à cent pieds sous terre, tant ils paraissaient confondus par l'affront involontaire que nous venions de leur infliger. Je remarquai aussi, à partir de ce

moment-là, que Betsy jetait à chaque instant des regards singuliers du côté de la serre.

Après la cérémonie,il y eut un dîner auquel assista le curé, qui se montra enchanté des bonnes manières de Bobby, mais qui me dit à demi voix que la guenon lui semblait moins bien élevée que le singe.

—Ellea cependant reçu la même éducation quelui,répondis-je au prêtre.

— C'est possible, répliqua-t-il, mais je crains bien qu'elle ne soit pas une épouse modèle; car elle me paraît, en effet, avoir conservé bien plus que Bobby le caractère ou plutôt le tempérament simien, et, comme la chair de la guenon est pour le moins aussi faible que celle de la femme, vous ferez bien de conseiller à votre petit protégé de ne pas laisser sa jeune moitié seule en compagnie d'autres singes, civilisés ou non.

Les paroles du curé me donnèrent à penser. Je me dis que la confession de Betsy lui avait sans doute appris certaines choses ; mais, ne pouvant pas lui faire part de cette supposition, je me bornai à déclarer que j'étais de son avis,que j'avais trouvé quelquefois la manière d'être de la guenon un peu équivoque, qu'elle m'avait par moments semblé préoccupée d'autre chose que de son union avec Bobby, et qu'il devait y avoir un secret dans sa vie.

—Oui, vous le pensez aussi, dit le curé d'un ton qui avait l'air interrogatif et qui pouvait aussi bien être interprété dans un sens affirmatif.

J'en conclus que mon interlocuteur devait en savoir aussi long que moi sur le rôle joué à l'île de la Réunion par *le Guide à Cythère* et qu'il en savait peut-être plus long sur l'influence exercée par la lecture de ce livre sur la conduite ultérieure de Betsy.

Le prêtre nous quitta d'assez bonne heure ; mais nous restâmes encore longtemps à table, et la conversation devint de plus en plus animée et de plus en plus gaie. Vers la fin de la soirée, Bobby se leva pour porter un toast à l'humanité en général et à ses amis humains en particulier. Il fit un pompeux éloge de notre civilisation, tout en blâmant avec finesse les préjugés et les autres ridicules de notre race et en exprimant la conviction que l'homme serait un être presque parfait

dans quelques milliers d'années. Il nous parla ensuite de l'avenir de la race simienne, qui était destinée à partager un jour les bienfaits de la civilisation avec la race humaine, sa sœur jusqu'à présent privilégiée. Il souhaita à l'être simien de parvenir bientôt à échanger ses deux membres postérieurs actuels contre deux véritables jambes ; mais il s'attacha à démontrer que les espèces de singes qui avaient perdu la queue étaient privées d'un avantage très appréciable. Après avoir rendu un pieux hommage à la mémoire de sa mère et de ses parents adoptifs, il nous remercia, l'Ecossais et moi, d'avoir continué l'œuvre du savant créole en accordant notre appui aux deux premiers singes élevés au rang des êtres humains. Il adressa aussi des paroles sympathiques au parent de M. Princeton et à tous les membres de sa famille, ainsi qu'à mon ami le Français, et termina son discours en déclarant qu'il éprouverait toujours la plus profonde reconnaissance pour tous les êtres humains qui avaient contribué à assurer son bonheur et celui de son épouse bien-aimée. Il leva ensuite son verre et le vida en criant : « Vive l'humanité ! Vive l'alliance humano-simienne ! »

Quand Bobby eut fini de parler, je me levai à mon tour, et, après avoir remercié le merveilleux singe des sentiments amicaux qu'il venait d'exprimer envers le genre humain, je bus à la santé des nouveaux époux et à la transformation de tous les êtres de leur race. Lorsque le singe et la guenon eurent trinqué une dernière fois avec moi et avec les autres personnes qui assistaient au dîner, Bobby prit Betsy à son bras, et, après avoir fait le tour de la table pour saluer tout le monde, les deux jeunes mariés se retirèrent, suivis d'un valet de chambre, qui tenait un candélabre et faisait des efforts inouïs pour ne pas céder à un accès de rire. Bien que les convives eussent aussi beaucoup de peine à garder leur sérieux, le regrettable incident qui s'était produit lors de la cérémonie nuptiale ne se renouvela pas, et chacun de nous parvint à réprimer son hilarité assez longtemps pour que le singe et la guenon ne pussent pas nous entendre rire de ce qu'il y avait pour nous de comique dans la solennité de leur union.

Le lendemain, à déjeuner, il me sembla que la gaieté de Bobby avait quelque chose d'artificiel et d'ironique, et je remarquai en outre que Betsy paraissait toute confuse et détour-

nait les yeux quand ses regards rencontraient ceux de son mari. La conduite de la guenon était explicable à la rigueur ; mais je ne comprenais rien à l'état d'esprit dans lequel se trouvait le singe.

« Comment se pourrait-il, me disais-je, que Bobby ne fût pas heureux maintenant ? Cependant, à en juger d'après les apparences, il doit être mécontent de quelque chose ; il doit ressentir du dépit pour une raison quelconque. Eh quoi! après tous les malheurs qu'il a déjà eus, faut-il qu'il ait encore le chagrin de ne pas être heureux avec cette compagne qu'il a tant aimée, qu'il a tant désirée, qu'il a tant regrettée et qu'il a eu tant de peine à retrouver ! Serait-ce vraiment là le prix de tous nos efforts, la récompense de son amour, de sa fidélité et de sa constance ! Oh ! je n'y veux pas croire ; ce serait en réalité une trop grande infortune pour mon pauvre petit ami, et j'en serais moi-même profondément affligé. Mais pourquoi me figurer que Bobby est malheureux avec sa Betsy ? Je dois me tromper ; oui, certainement, je me trompe, et Bobby est sûrement le plus heureux des singes. »

CHAPITRE V

DÉNOUEMENT TRAGIQUE

Mon ami le Français quitta Malte aussitôt après le mariage, mais M. Princeton résolut d'y rester jusqu'à mon départ pour la Réunion. J'avais, comme je l'ai déjà dit, l'intention de me rendre immédiatement dans cette île ; mais différents empêchements, se rattachant à des affaires dont mon père me parlait dans ses lettres, m'obligèrent à reculer de trois semaines la date que j'avais fixée pour notre embarquement. Pendant les huit ou dix jours qui suivirent les noces du singe et de la guenon, il ne se produisit aucun incident digne d'être relaté ; mais je constatai que Bobby continuait de montrer de l'agacement et de la tristesse, qu'il parlait peu à Betsy, bien qu'il fût très loquace de son naturel, et que sa compagne semblait toujours confuse lorsqu'il fixait les yeux sur elle. Ne pouvant pas admettre que Bobby ne fût pas heureux avec Betsy, je me disais qu'il éprouvait tout simplement une horrible jalousie, causée par le voisinage des singes de la serre, bien que ces animaux ne pussent pas nuire à son bonheur con-

jugal. Quant à Betsy, je pensais qu'elle se montrait si décontenancée parce que lombrage non justifié que la présence des autres singes portait à son jeune époux avait quelque chose de blessant pour elle. Son attitude pouvait aussi provenir de ce qu'elle éprouvait, vis-à-vis de l'être avec lequel elle était unie depuis peu de jours, un sentiment de pudeur et d'embarras encore plus intense que celui dont fait ordinairement preuve une jeune mariée humaine ayant reçu une bonne éducation bourgeoise. J'étais peiné de voir la joie de mon petit ami troublée dès les premiers jours par une inquiétude non fondée, qui provenait selon moi de l'instinct beaucoup plus que de la réflexion ; mais je me consolais en songeant que nous quitterions bientôt Malte, et que le tendre Bobby cesserait alors d'éprouver de la jalousie. Je me disais en outre que Betsy cesserait en même temps de montrer de la confusion, parce qu'elle ne serait plus humiliée par la conduite de Bobby, et que, du reste, elle s'habituerait petit à petit aux conséquences de sa situation de guenon mariée. En un mot, il y avait bien une ombre au tableau que j'avais sous les yeux depuis que mon petit compagnon avait retrouvé son amie; mais j'étais convaincu qu'elle disparaîtrait bientôt et j'envisageais sans inquiétude l'avenir du jeune couple simien. Je commençais même à ne plus me soucier de l'humeur de Bobby et de Betsy, lorsque je fis un soir une découverte qui me causa autant de chagrin que de surprise.

Le singe et la guenon étaient depuis quelques heures dans leur appartement, et tout le monde dormait dans la villa; mais, comme je n'avais pas sommeil et que la nuit était douce et splendide, j'étais resté assis dans un berceau qui se trouvait sur une terrasse, dans le voisinage de la serre ; j'avais allumé un cigare, et, m'étant accoudé à un parapet, du côté où le feuillage du berceau avait une ouverture donnant sur la mer, je contemplais le port, la rade et le ciel étoilé en songeant à l'étrange aventure à laquelle j'étais mêlé depuis plus d'une année et qui allait probablement donner encore pendant un temps plus ou moins long un caractère tout à fait exceptionnel à mon existence. Je me rappelais en souriant ce qui s'était passé à Naples à l'époque où je croyais à la belle inconnue, et le souvenir de cet être imaginaire commençait à se transformer dans mon esprit en une vision semblable à celle

que j'avais eue la nuit qui avait précédé le fameux rendez-vous; mais je fus soudain arraché à ma rêverie par un léger bruit provenant de la partie du jardin qui était à ma gauche et où étaient enfermés les singes sauvages. M'étant retourné pour regarder de ce côté à travers la cloison de feuillage du berceau, je crus apercevoir un enfant qui ouvrait la porte de la serre, faisait sortir un singe et l'amenait du côté du berceau. Je pensai d'abord avoir affaire à un jeune voleur; mais, comme je me disposais à m'élancer vers ce précoce et hardi larron pour l'empoigner et lui faire lâcher sa proie, je reconnus avec stupéfaction que la petite personne que je prenais pour un enfant était Betsy.

« La guenon! m'écriai-je à demi-voix, tout abasourdi. Ah! mon pauvre ami, maintenant je comprends tout ! Mais que faire pour éviter un scandale, pour empêcher un malheur! » Le singe et Betsy continuaient en effet de s'avancer vers le berceau, et je me disais qu'ils allaient y entrer, m'apercevoir et s'enfuir en poussant des cris. Tout le monde se réveillerait, et Bobby lui-même accourrait et serait accablé de honte et de douleur. Il me fallait donc me cacher ; mais comment ? Je ne pouvais pas enjamber le parapet ; car je serais tombé d'assez haut pour me tuer, et je ne pouvais pas rester blotti contre le feuillage du berceau, parce qu'il n'y faisait pas assez sombre, et que, même dans l'obscurité la plus profonde, des singes se seraient certainement aperçus de ma présence. Je ne pouvais pas non plus sortir du berceau pour m'enfuir dans la maison ; car Betsy m'aurait vu et n'aurait pas osé retourner immédiatement auprès de Bobby, qui se serait réveillé avant qu'elle fût rentrée dans le lit conjugal. J'étais donc dans une grande perplexité, et la hâte avec laquelle j'étais obligé de prendre une résolution me mettait l'esprit sens dessus dessous et m'enlevait précisément la faculté d'adopter une décision prompte et sage. Heureusement le singe et la guenon n'avancèrent pas aussi vite qu'ils l'auraient pu dans d'autres circonstances. Betsy entraînait bien le mâle sauvage vers le berceau; mais le singe, qui ne croyait pas nécessaire d'aller chercher si loin le plaisir dont il pouvait jouir tout de suite, s'efforçait de la faire rester en place pour arriver plus tôt à ses fins. Ne voulant pas céder au désir de son impatient amant dans un endroit où elle pouvait être vue et se disant certainement que le feuillage

du berceau lui permettrait d'apercevoir les gens de loin sans être aperçue elle-même et d'éviter par la fuite d'être prise en flagrant délit d'adultère, elle s'échappait sans cesse des bras du singe, avançait chaque fois de quelques pas et l'obligeait ainsi à se rapprocher de plus en plus du berceau. J'eus donc le temps de regarder autour de moi pour trouver le moyen de me cacher, et je constatai avec une vive satisfaction que le berceau s'adossait, du côté opposé à celui qui regardait la serre, à un gros platane derrière lequel je pouvais aller me blottir en passant entre le tronc de cet arbre et le feuillage du berceau. Je m'empressai de me cacher derrière le platane; mais quand j'y fus parvenu, je m'aperçus que j'avais laissé tomber dans le berceau mon cigare encore allumé, dont la fumée et l'odeur allaient sans doute trahir ma présence. Je voulais sortir de ma cachette pour le ramasser, mais je n'en eus pas le temps; car j'avais à peine quitté le berceau que la guenon et le singe y entraient. Dans l'état où étaient leurs sens, ils ne remarquèrent ni l'odeur ni la fumée de mon cigare, et dès qu'elle se vit abritée par le feuillage, l'infidèle et dépravée Betsy enleva son vêtement de nuit, qu'elle jeta à terre, et, étalant devant le mâle ses nudités grêles et velues, elle l'empoigna pour l'attirer sur elle et se donna à lui ou plutôt le prit, non pas avec la lubricité instinctive et ingénue de la bête, mais avec tout le raffinement vicieux d'une experte catin. Songeant alors à mon pauvre petit ami et voyant quel triste résultat avaient pour lui les longs et pénibles efforts que nous avions faits pour retrouver cette compagne dont la perte l'affligeait tant, je ressentis un vif accès de dépit et de colère, et, oubliant l'importance que la personne de Betsy avait au point de vue scientifique, je me demandai si je ne devais pas m'élancer sur l'ignoble guenon pour la saisir et la jeter dans la mer, afin de débarrasser à jamais le bon et honnête Bobby d'une épouse aussi indigne de lui et aussi nuisible à son bonheur; mais au moment où je m'adressais cette question, le vêtement de Betsy, qui était tombé sur mon cigare et dont une partie se trouvait sous les genoux de la guenon, s'enflamma tout à coup, brûlant la drôlesse aux jambes. Elle poussa un cri d'effroi, et, tout en se frottant les jarrets pour empêcher sa fourrure de brûler, fit un brusque mouvement pour se séparer du singe; mais le robuste animal, que la flamme n'at-

teignait pas et qui n'était plus, du reste, en état de voir ce qui se passait autour de lui, ne voulut pas entendre de cette oreille-là. Au lieu de lâcher la guenon, il l'étreignit de plus en plus, précisément à cause de la tentative qu'elle faisait pour se dégager. Perdant la tête et oubliant, dans le danger où elle était, celui auquel le bruit de sa voix allait l'exposer, Betsy se mit à crier au secours en français et en anglais. La situation devenait donc très critique, et j'allais sortir de ma cachette pour arracher la guenon au singe et la faire taire, lorsque j'entendis ouvrir une fenêtre de la maison. Je regardai de ce côté-là, et qu'aperçus-je, grand Dieu! Bobby, l'infortuné Bobby, qui se tenait, à moitié habillé, sur le bord de la fenêtre et à qui une allée du jardin, tracée en ligne droite entre la maison et la porte du berceau, permettait de voir, à la lueur du vêtement de Betsy qui flambait, toute la déplorable scène que je voyais moi-même. Dès qu'il aperçut son indigne guenon dans les bras du mâle sauvage, mon pauvre petit ami poussa un cri de douleur et de rage si strident et si aigu que tous les singes de la serre y répondirent par d'épouvantables hurlements. Je le vis ensuite s'élancer par la fenêtre et se précipiter du côté du berceau. Je me demandai alors ce que je pourrais faire, sinon pour empêcher, du moins pour atténuer la catastrophe qui allait se produire; mais je n'eus pas même le temps de prendre une décision. Effrayé par le cri de Bobby, l'autre singe avait brusquement lâché la guenon, et, ayant sauté sur le parapet, avait grimpé de là à un arbre et s'était enfui de branche en branche dans la direction de la serre, sans s'occuper davantage de Betsy.

Prise en flagrant délit d'adultère et de dévergondage, et sentant toute la gravité et toute la honte de sa situation, la guenon fut tellement épouvantée et affolée qu'elle n'eut pas au premier moment l'idée de se sauver. Elle resta là, nue et encore vautrée dans la posture de son crime, tremblant de tous ses membres sur son vêtement à demi brûlé et regardant d'un air effaré Bobby, qui accourait furieux. J'éprouvai pour elle une véritable pitié; mais ce sentiment était loin de prévaloir contre le chagrin que j'endurais en songeant à l'incurable affliction que sa conduite allait à jamais causer à celui qui l'avait tant aimée et qu'elle avait si indignement trompé, et, comme je ne voulais pas augmenter encore l'humiliation et la

douleur du pauvre Bobby en lui apprenant qu'il n'était pas le seul témoin de son malheur et de l'infamie de Betsy, je ne me décidai pas à sortir de ma cachette et à empêcher par ma présence que la guenon ne reçût un châtiment trop cruel. Le singe sauvage s'était à peine enfui du berceau que Bobby, frémissant de rage et hurlant de désespoir, en franchissait la porte. Il se rua sur Betsy, et, après lui avoir égratigné avec fureur le visage et la poitrine, la souleva de ses petits bras que la colère faisait trembler et la jeta à plusieurs reprises contre le parapet, comme pour lui briser les os. Il lui adressa en même temps les injures les plus sanglantes, en énumérant tous les vices qu'il y avait en elle, et en lui reprochant tous les maux qu'il avait soufferts et qu'il souffrirait encore par sa faute. Il se peut que j'aie alors manqué de charité; mais, quoi qu'il en soit, je dois avouer que j'assistai muet et impassible au supplice que Bobby fit subir à Betsy, et que toute ma compassion fut pour lui seul. Je sentais en effet que la torture qu'il infligeait au corps coupable de la guenon n'était rien auprès du tourment que son pauvre cœur, à lui, devait endurer désormais à cause d'elle. Cette scène violente ne dura d'ailleurs que quelques instants ; car Bobby cessa tout à coup d'assouvir sa colère sur celle qui l'avait trahi. Pendant que la guenon, qu'il venait de lâcher, gémissait, agenouillée sur ce qui restait de son vêtement, il regarda en hurlant du côté de la serre, et, s'élançant, comme le singe sauvage, sur le parapet et de là sur les arbres, se mit à la poursuite de son rival. Dès qu'il eut disparu dans les branches, je vis Betsy se relever et se précipiter hors du berceau. Craignant que Bobby ne fût tué par l'autre mâle, qui était, comme je l'ai déjà dit, plus grand et plus fort que lui, je me hâtai aussi de quitter ma cachette pour courir à la recherche de mon pauvre ami; mais, dès que je fus dans l'allée qui conduisait à la serre, je constatai que Betsy était déjà à la porte de l'habitation des singes sauvages, qu'elle avait un peu entr'ouverte et vers laquelle elle s'efforçait d'attirer par des gestes et des cris celui à qui elle s'était livrée dans le berceau. Le rival de Bobby était en effet dans le voisinage de la serre, mais ne paraissait pas disposé à y rentrer. Il gambadait à une certaine distance de Betsy, regardant tantôt la guenon, tantôt le sommet des arbres qui bordaient l'allée entre la serre et le berceau, et dans les-

quels il apercevait probablement Bobby. Je m'empressai de me diriger vers l'endroit où il se trouvait, afin de l'empêcher de faire du mal à mon petit compagnon, si ce dernier avait, dans sa colère, l'imprudent courage de l'attaquer ; mais, avant que je fusse arrivé au bout de l'allée, je vis le malheureux Bobby descendre précipitamment d'un arbre situé à côté de la serre et s'élancer sur le singe sauvage, qui lui tournait le dos en ce moment-là et était tout près de Betsy. Je m'attendais à voir une lutte terrible s'engager entre les deux mâles; mais avant que le vigoureux et farouche quadrumane eût remarqué l'approche de son frêle ennemi, la guenon entr'ouvrit davantage la porte de la serre, puis, s'étant placée sur le seuil, attira brusquement à elle le rival de Bobby et s'enferma avec lui et les autres singes sauvages.

Cet acte abominable, qui était pour mon malheureux ami une nouvelle cause de douleur et d'humiliation, provoqua chez lui un accès de rage encore plus fort que le précédent.

— Ah! exécrable salope, s'écria-t-il, en s'efforçant d'ouvrir la porte, dont la clef était restée en dehors et que Betsy avait beaucoup de peine à tenir fermée, ah! exécrable salope, ah! ignoble guenon, ce n'est pas assez d'un : il t'en faut douze maintenant! Ah! je te tuerai, oui, je te tuerai!

Et il entrecoupait ces reproches et ces menaces d'interjections rauques ou sifflantes, qui étaient sans doute aussi des expressions de colère et de mépris faisant partie du langage simien et auxquelles les singes sauvages répondaient par un épouvantable charivari composé de sons semblables. Pendant ce temps-là, il continuait de tirer la porte à lui, et Betsy, à bout de forces et ne pouvant pas se faire aider par son inconscient amant, était sur le point de lâcher prise ; la porte commençait donc à s'entr'ouvrir, et dès qu'elle serait un peu plus ouverte, Bobby allait se précipiter dans la serre, au milieu des singes sauvages qui ne le laisseraient pas sortir vivant. Une seconde de plus, et l'horrible catastrophe que je redoutais se produisait certainement; mais j'eus par bonheur le temps d'arriver à la porte au moment où Bobby parvenait à l'ouvrir. Je le saisis aussitôt des deux mains, et, l'ayant fait reculer, je l'emportai dans mes bras du côté de la maison, après avoir repoussé d'un coup de pied la porte de la serre.

En m'éloignant de l'habitation des singes sauvages, j'aper-

çus aux fenêtres tous les habitants de la villa, qui avaient été réveillés par le bruit de la regrettable scène à laquelle je venais d'assister, et je vis aussitôt après M. Princeton et John accourir à ma rencontre à demi vêtus. Me voyant porter Bobby, qui se débattait furieusement en hurlant et en grinçant des dents, ils me demandèrent avec anxiété ce qui était arrivé ; mais au lieu de leur répondre, je dis à John de prendre le singe, de le porter dans ma chambre et de l'y garder à vue, et lorsque mon domestique fut rentré dans la maison avec Bobby, j'expliquai en peu de mots à l'Ecossais ce qui s'était passé.

— Cela ne m'étonne pas, s'écria-t-il.

— Ni moi non plus, répondis-je ; c'est l'effet du *Guide à Cythère*, et si Bobby est malheureux aujourd'hui, c'est par sa faute.

— Oui, répliqua M. Princeton ; mais le Catalan y est bien aussi pour quelque chose.

— Le Catalan ? Que voulez-vous dire par là ?

— Je vous l'expliquerai ; mais plus tard, si vous le permettez ; car nous n'avons pas de temps à perdre.

— Vous avez raison, ce n'est pas le moment de parler ; il faut agir. Mais comment allons-nous retirer cette satanée guenon de la serre ? Pourrons-nous l'en faire sortir sans être obligés de lui briser les os ?

— C'est bien simple, me répondit M. Princeton. Allons chercher chacun une cravache pour l'effrayer et la fustiger en cas de besoin, et pour écarter aussi, le cas échéant, les singes sauvages. Après cela, nous irons entr'ouvrir la porte de la serre et nous ordonnerons à Betsy d'en sortir immédiatement. Il faudra qu'elle en sorte aussitôt, dussions-nous l'en arracher de force en tuant tous mes singes, qui sont, relativement à elle, de bien peu de valeur.

— Ah ! la maudite bête, dis-je à mon tour ; elle a bien de la chance de ne pas être une guenon ordinaire ; car sans cela je ne la laisserais pas vivre une minute de plus ! Elle devra un beau cierge à la science.

Lorsque nous eûmes échangé ces quelques paroles, nous allâmes prendre les cravaches, et, après avoir averti brièvement nos hôtes de ce qui arrivait, nous redescendîmes dans

le jardin et nous nous plaçâmes devant la porte de la serre.

Je ne sais ce qui s'était passé depuis le moment où j'avais empêché Bobby de pénétrer dans le local des singes sauvages; mais, à en juger d'après le spectacle qui s'offrit à nos regards lorsque nous ouvrîmes la porte de la serre, Betsy avait dû, pendant ce court laps de temps, accomplir des prouesses érotiques très supérieures par leur nombre et par leur variété à celles dont j'avais été témoin malgré moi quelques instants auparavant. En effet, lorsque nous regardâmes dans la serre pour y chercher Betsy, nous n'aperçûmes pas immédiatement l'infidèle et lascive guenon, parce qu'elle était en train de soutenir le plus furieux assaut polyandrique que l'on puisse imaginer et disparaissait entièrement sous un amas enchevêtré et mouvementé de corps velus et bruns qui grouillaient sur elle et autour d'elle. Tous ces beaux messieurs les quadrumanes étaient tellement absorbés par l'occupation, sans doute fort agréable et fort pressante, à laquelle ils se livraient simultanément qu'ils ne s'aperçurent pas du tout de notre présence, ou du moins ne s'en soucièrent pas. Voyant qu'il nous serait impossible de faire sortir Betsy de la serre sans avoir affaire à eux, nous y entrâmes et nous prîmes soin de refermer la porte. Nous nous avançâmes ensuite sans mot dire vers le groupe simien, auquel nous nous mîmes à distribuer des coups de cravache. Effrayés par cette attaque, qu'ils durent trouver très intempestive, les nombreux amants de la guenon s'enfuirent aussitôt vers le fond de la serre, à l'exception d'un seul, qui, étant à ce moment-là le héros de la fête, occupait avec Betsy le centre du groupe et se trouvait ainsi protégé contre les coups de cravache par les autres mâles ou était moins que ces derniers en état d'y faire attention. Quant à la guenon, elle n'avait pas remarqué tout de suite notre présence; mais dès qu'elle avait entendu siffler les coups de cravache et vu s'éloigner les singes qui l'entouraient, elle avait tourné la tête du côté de la porte et nous avait aperçus. Elle s'efforçait donc de se dégager de l'étreinte du mâle pour aller cacher sa honte loin de nos yeux. Le singe, qui avait une raison toute particulière pour la retenir, se gardait bien de la lâcher.

Nous cinglâmes les fesses de l'amoureux quadrumane de deux coups de cravache tellement vigoureux que notre galant, endolori et épouvanté, se sépara immédiatement de Betsy et

s'enfuit vers les autres singes sans demander son reste. Je crus que la guenon allait le suivre; mais, après s'être relevée, elle se mit à trembler de peur et resta à l'endroit où elle se trouvait. Je lui ordonnai de sortir de la serre en la menaçant de la rouer de coups si elle n'obéissait pas immédiatement. Au lieu de se diriger du côté de la porte, que M. Princeton était allé entr'ouvrir, elle se jeta tout à coup à mes pieds et me supplia de la laisser dans la serre, parce qu'elle n'osait plus paraître devant Bobby. Je lui répondis que, si elle éprouvait de la honte, c'était par sa propre faute, qu'elle devait subir les conséquences de son abominable conduite, et qu'il fallait absolument qu'elle rentrât à la maison. Comme elle objectait qu'il lui était impossible de se montrer toute nue devant les autres habitants de la villa, je lui déclarai ironiquement que cette pudeur m'étonnait fort de la part d'une personne qui prenait tant de plaisir à étaler ses nudités devant une troupe de singes mâles ; j'ajoutai qu'elle retrouverait ses vêtements dans la maison, puisqu'elle avait eu soin de n'emporter que sa robe de nuit dans le berceau, et je lui enjoignis de nouveau de sortir, en étendant le bras pour la saisir et l'emmener ; mais, au moment où j'allais l'empoigner, elle fit un bond et essaya de s'enfuir dans la partie de la serre où étaient les singes sauvages. M. Princeton avait eu heureusement l'idée d'aller se placer tout près d'eux pour les empêcher de revenir vers Betsy et de se sauver dans le jardin par la porte entr'ouverte. Voyant que l'Ecossais lui barrait le passage, la guenon revint sur ses pas, et je crus un instant que j'allais pouvoir m'emparer d'elle avec facilité ; mais elle m'échappa encore et se dirigea du côté de la porte. Je ne pus la rattraper, et, dès qu'elle fut dans le jardin, elle courut vers un arbre, au sommet duquel elle s'empressa de grimper. Je sortis alors de la serre avec M. Princeton, et, ayant refermé la porte, je mis la clef dans ma poche. Les murs du jardin étaient construits de telle façon qu'il était impossible à Betsy de les franchir ; nous ne craignions donc pas de la voir s'enfuir hors de la propriété ; mais nous ne pouvions endurer plus longtemps le scandale que sa conduite causait dans la villa, ni l'état de révolte dans lequel elle s'était mise vis-à-vis de nous, et il nous fallait à tout prix l'obliger à descendre de l'arbre et à rentrer dans la maison. Après m'être entendu avec M. Princeton, qui resta au pied de

l'arbre, je courus chercher un revolver, et lorsque je fus revenu dans le jardin, je criai à la guenon que j'allais la tuer, si elle ne descendait pas immédiatement. Comme elle ne répondait pas et ne se conformait pas non plus à mon injonction, je visai le sommet de l'arbre et, comptant sur la précision de mon tir, qui me permettait de loger une balle tout près de Betsy sans risquer de la blesser, je tirai un coup de revolver et je coupai en deux une branche qui se trouvait à une toute petite distance de l'endroit où elle était juchée. Elle me parut très effrayée; mais, au lieu descendre, elle alla en quelques bonds se blottir dans une autre partie de l'arbre. Je tirai un deuxième coup de revolver, qui n'eut pas plus d'effet, et j'allais envoyer une troisième balle dans les branches, lorsque M. Princeton me saisit tout à coup le bras pour m'empêcher de tirer.

— Attention! me cria-t-il.

Au même moment j'entendis à côté de moi plusieurs cris farouches et j'aperçus Bobby qui grimpait, furieux et menaçant, à l'arbre sur lequel s'était réfugiée la guenon. En quelques secondes, il atteignit l'endroit où elle était; mais il va sans dire qu'elle ne l'y avait pas attendu.

Il la poursuivit; mais elle s'enfuit encore, plus agile que lui, parce qu'elle était nue, et il continua longtemps de courir après elle de branche en branche en poussant des cris épouvantables; mais elle lui échappait chaque fois, lui échappait toujours. Aussi nous demandions-nous combien de temps dureraient cette chasse opiniâtre et cette fuite continuelle, dont la demi-obscurité de la belle nuit maltaise nous permettait d'observer les nombreuses péripéties, lorsque la guenon, qui était probablement fatiguée, s'arrêta tout à coup à l'extrémité d'une branche; se voyant sans doute sur le point d'être atteinte par Bobby, elle prit son élan et sauta vers l'arbre le plus rapproché de celui sur lequel elle se trouvait avec le singe; mais, la distance qu'elle avait à franchir étant trop grande, elle tomba sur le sol, entraînant dans sa chute son malheureux époux, qui l'avait empoignée par la queue au moment où elle s'élançait dans le vide. Cet accident ne nous parut pas de nature à avoir des conséquences fâcheuses pour des êtres aussi légers que Bobby et Betsy, et nous n'eûmes pas, du reste, le loisir de le déplorer. Voulant en profiter pour mettre un terme au drame étrange et regrettable qui troublait le ménage de nos protégés et la tranquillité

de la villa, nous nous précipitâmes sur le singe et sur la guenon, et, comme ils étaient quelque peu abasourdis par leur chute, nous parvînmes à les empoigner avant qu'ils eussent pu se relever et nous échapper.

Ayant remis mon revolver et ma cravache à John, qui était accouru vers nous, j'emportai dans la maison mon pauvre petit ami hurlant de douleur et de rage, pendant que M. Princeton et un domestique du fonctionnaire y entraînaient Betsy, qui poussait aussi des cris affreux et faisait tous ses efforts pour se dégager et s'enfuir de nouveau dans les arbres. Tandis que le domestique maltais enfermait la guenon dans une salle du rez-de-chaussée dont les fenêtres étaient munies d'un grillage qu'elle ne pouvait traverser, je montai dans ma chambre avec l'Ecossais et j'étendis Bobby sur mon lit en l'invitant à prendre du repos; mais le pauvre être se releva aussitôt et me sauta au cou en poussant de nouveau des hurlements qui me fendirent le cœur et en s'écriant qu'il vaudrait mieux être mort que d'endurer une existence comme la sienne. Il se mit ensuite à proférer les plus vives injures contre la perfide guenon, qu'il avait tant aimée et qu'il trouvait maintenant si méprisable et si odieuse, et à lancer les plus amères imprécations contre le destin, qui l'avait privé de l'heureuse inconscience des bêtes pour faire de lui, non pas un être privilégié, mais un martyr. Pendant que nous lui prodiguions, M. Princeton et moi, toutes les consolations banales et vagues que l'on peut adresser aux hommes atteints par l'irréparable malheur dont il était victime, John entra dans ma chambre pour me rapporter le revolver et la cravache; je mis le revolver sur une étagère et la cravache sur une table, et je rendis en même temps la clef de la serre à M. Princeton, qui la posa à côté de la cravache en disant qu'il allait l'emporter dans sa chambre. John nous expliqua ensuite, en adressant de paternels reproches à Bobby, que notre petit compagnon s'était tellement démené dans ses bras en entendant les coups de feu, qu'il lui avait été impossible de le retenir et de l'empêcher de se sauver dans le jardin.

— Le mal qui est fait, répondis-je à mon domestique, ne peut, hélas ! être réparé ; mais nous avons pris des mesures pour que les choses regrettables qui se sont passées ne se renouvellent plus.

Quelque temps après, voyant que le jour était déjà levé et que Bobby, devenu plus calme, semblait être sur le point de s'endormir, j'invitai M. Princeton, qui avait aussi peu sommeil que moi, à m'accompagner dans le jardin, où je désirais m'entretenir avec lui, et, après avoir chargé John de rester auprès du malheureux singe et de le surveiller un peu mieux qu'il ne l'avait fait précédemment, je sortis de la maison avec l'Ecossais. Nous allâmes nous asseoir dans le berceau d'où j'avais voulu contempler le ciel et la mer et où j'avais assisté à un spectacle d'un tout autre genre, et, après avoir balayé du pied les lambeaux de la robe brûlée de Betsy, j'offris un cigare à M. Princeton et j'en allumai un de mon côté.

L'Ecossais aborda, avant que je l'y eusse invité, le sujet dont je voulais lui parler.

— C'est le Catalan qui vous tracasse ? me dit-il tout à coup.

— Naturellement, répondis-je, et je vous déclarerai même que je suis vivement intrigué.

— Eh bien, reprit-il, je vais donner à votre curiosité une satisfaction qui vous paraîtra peut-être excessive.

— Diable ! m'écriai-je; mais n'importe, ne vous gênez pas; j'ai vu tant de choses, ici même et dans la serre, que je suis sans doute de force à entendre tout ce que vous pouvez avoir à me raconter.

— Le Catalan, me dit alors M. Princeton, m'a déclaré pendant ma convalescence, comme je l'ai constaté dans le récit que je vous ai fait à Barcelone, qu'il avait logé la guenon auprès de lui pendant ma maladie; mais, d'après ce qui m'a été révélé hier soir par un des domestiques de la villa, le satané Barcelonais m'a dit tout simplement le contraire de la vérité. A l'époque où je tombai malade, il ignorait comme moi la merveilleuse transformation de Betsy. N'étant pas homme à avoir des égards pour un animal, il ne voulut pas se donner la peine de la traiter, comme je l'avais fait, d'une façon privilégiée et l'obligea un soir, à force de coups, à entrer dans la serre et à loger avec mes singes. En se voyant enfermée avec ces représentants mâles et sauvages de sa propre race, elle parut, d'après les renseignements très détaillés qui m'ont été fournis par le domestique, éprouver une angoisse, une douleur et une honte qu'elle n'eût certainement pas ressenties si

on l'avait placée à côté d'autres animaux. Elle devait en effet comprendre, elle qui avait flirté avec Bobby et lu *le Guide à Cythère,* que la différence des sexes, jointe à la communauté de la race, la mettait, vis-à-vis de ses nouveaux compagnons, dans une situation des plus dangereuses pour sa pudeur et pour sa fidélité envers l'être civilisé qu'elle aimait et dont elle était séparée. Les luttes qu'elle eut à soutenir pour empêcher les singes de la serre de cueillir la fleur qu'elle voulait garder pour son cher Bobby furent, paraît-il, des plus terribles. Après lui avoir arraché tous ses vêtements lambeau par lambeau pour l'obliger à livrer ses charmes à leurs regards luxurieux, ils lui firent subir le spectacle de leur obscénité et l'assaut de leurs attouchements lubriques. Elle résista tant qu'elle put à leurs farouches tentatives, s'enfuyant de tous les côtés, grimpant partout où elle pouvait, repoussant d'une main tous ces mâles en rut et tenant l'autre entre ses jambes serrées, se débattant, égratignant, grinçant des dents, vociférant, hurlant, gémissant; mais elle fut bientôt à bout de forces et finit naturellement par succomber, comme une vaillante citadelle sous l'effort d'une armée puissante et opiniâtre, et quand la porte de la forteresse fut ouverte, tous les assaillants entrèrent les uns après les autres dans la place.

— Ce que vous m'apprenez là, dis-je à M. Princeton, diminue un peu le mépris et la colère que j'éprouve envers cette affreuse guenon ; car elle n'a fait d'abord que céder à la contrainte ; mais elle est, malgré cela, extrêmement coupable. Les choses qui se sont passées tout à l'heure prouvent en effet que ce n'est plus à la force des singes qu'elle cède en trompant le pauvre Bobby, mais bien à la dépravation de ses sens. Elle a été violentée, il est vrai ; mais ce n'était pas une raison pour accorder ensuite avec plaisir et perversité ce qu'elle avait donné cette fois-là malgré elle. Lorsque Tarquin eut abusé de Lucrèce, l'honnête Romaine ne songea pas à aller se prostituer.

— Vous avez raison, me répondit l'Ecossais, et, si Betsy n'avait été obligée qu'une seule fois d'obéir à la force, les actes qu'elle vient de commettre seraient absolument impardonnables; mais il n'en a pas été ainsi, et le Catalan a obligé chaque soir la guenon à entrer dans la serre pour y passer la nuit. Enfermez donc pendant un mois la plus chaste fille du monde

avec douze cuirassiers, et vous verrez le résultat. Il n'y a, en effet, chez les singes comme chez les hommes, que le premier pas qui coûte, et moi, par exemple, qui détestais les cuisses de grenouilles avant d'avoir habité la France et l'Italie, je les mange maintenant avec passion. Il n'est donc pas étonnant que la répugnance que la guenon éprouvait d'abord pour les mâles de la serre, à cause de son amour pour Bobby et de la grossièreté des singes sauvages, ait diminué petit à petit et ait fini par disparaître complètement. Le cœur de Betsy ne pouvait naturellement être satisfait par les relations qu'elle entretenait avec mes singes ; car, au point de vue sentimental, ils n'étaient pas en état de remplacer Bobby ; mais Bobby était loin, et qui savait s'il reviendrait jamais et si même il vivait encore? Quant aux mâles sauvages, ils étaient là, et bien vivants, et nombreux, et c'étaient de solides gaillards. Aussi, maintenant qu'on avait forcé la guenon à subir le régime de la serre et qu'elle s'y était résignée, ses sens trouvaient naturellement leur compte à ce qui se passait. Il faut en effet considérer qu'une guenon, instruite ou non, est toujours une guenon, fût-elle même doctoresse en droit et en médecine et membre de la Société royale de Londres et de l'Académie des sciences morales de Paris. Betsy a reçu, il est vrai, l'intelligence humaine ; mais elle a gardé le tempérament simien. Grattez la guenon savante, et vous retrouverez la guenon sauvage. La femme du malheureux Bobby a donc été tout simplement victime des circonstances et de son tempérament. La serre a achevé ce que *le Guide à Cythère* avait commencé. Les deux plus grands coupables sont Bobby et le Catalan ; mais Bobby est le plus grand des deux ; car le Catalan n'a connu la gravité de ses actes qu'après les avoir accomplis. Quant à Betsy, elle éprouve certainement plus de chagrin et de honte que de remords, et elle est peut-être encore plus malheureuse que Bobby, dont elle est devenue indigne malgré elle et pour lequel son cœur conserve encore un amour que n'éprouvent plus ses sens. Si vous l'interrogez, vous verrez, j'en suis convaincu, que ses réponses confirmeront ce que j'avance. C'est pourquoi je terminerai ce petit plaidoyer en réclamant pour elle des circonstances atténuantes. Je vous demanderai même d'acquitter ma cliente, c'est-à-dire de lui pardonner.

— Passe encore pour les circonstances atténuantes, répon-

dis-je à l'Ecossais ; mais le pardon, jamais ! S'il ne s'agissait que de ce qui a eu lieu avant le mariage, je pourrais à la rigueur absoudre Betsy ; mais comment voulez-vous que je pardonne à une catin de guenon sachant ce qu'elle fait, puisqu'elle a l'intelligence et l'éducation d'une femme, et délaissant la nuit son mari, dont elle est aimée, et qu'elle dit aimer, pour aller se vautrer avec des singes sauvages ?

— Il lui est impossible de faire autrement, répliqua M. Princeton. Essayez donc de réhabituer à l'eau un homme qui s'enivre depuis des années avec du whisky. Il vous dira qu'il se repent d'être ivrogne; il s'en repentira peut-être ; mais il ne pourra jamais résister à son vice et boira toujours, boira de plus en plus. Je suis sûr, je vous le répète, que Betsy est malheureuse d'être devenue ce qu'elle est ; mais ce qui est fait est fait, elle ne peut plus redevenir ce qu'elle était ; car, malgré tout l'amour qu'elle peut encore éprouver moralement pour Bobby, elle n'est plus capable d'astreindre ses sens à se passer de la satisfaction à laquelle ils ont été habitués.

— Mais Bobby, m'écriai-je, vous le prenez donc pour.....?

— Bobby, répondit M. Princeton, je le prends pour ce qu'il est, et non pour ce qu'il n'est pas. J'ai une très haute opinion de ses qualités intellectuelles et morales ; mais ce n'étaient pas ces qualités-là que recherchait Messaline, lorsqu'elle s'enfuyait du lit de Claude pour aller se vautrer avec les portefaix de Rome. Les portefaix, pour Betsy, ce sont mes brutes de singes sauvages, qui sont tout le contraire de votre singe civilisé et ont, comme Hercule, la tête petite et les reins robustes. Quant à Bobby, il ne sera plus jamais pour elle qu'un Claude.

— Je pense, dis-je alors à l'Ecossais, que vous avez parfaitement raison en ce qui concerne le présent ; mais, comme nous ne laisserons plus entrer Betsy dans la serre, et que je quitterai bientôt Malte avec elle et Bobby, j'espère qu'elle ne tardera pas à se guérir de son dévergondage.

— Elle ne s'en est pas guérie pendant le long voyage qu'elle a fait avec le Catalan, et, dès qu'elle est revenue, elle n'a rien eu de plus pressé que d'aller rendre des visites nocturnes à mes singes, comme me l'a dit le domestique auquel je dois les renseignements que je viens de vous communiquer, et elle a continué de plus belle à fréquenter ses galants sauvages après

son union avec Bobby, qui a été pour elle, non pas un mariage d'amour, comme le prouve ce qui vient de se passer, mais un mariage de convenances, pour ne pas dire un mariage forcé; car, si elle chérit encore votre petit protégé, c'est comme un ami d'enfance, comme un frère, et non pas comme un mari, et encore moins comme un amant. Quant à lui, il est maintenant plein de mépris et de haine pour elle, et il éprouve une humiliation certainement très grande, mais qui serait plus grande encore s'il savait que Betsy a déjà été mère avant l'époque où elle m'a été enlevée par le Catalan, c'est-à-dire pendant ma maladie.

— Vous dites, m'écriai-je, que Betsy a été mère avant votre départ de Malte? mais comment se fait-il que vous ne l'ayez pas appris plus tôt? Les habitants de la villa ont dû le savoir!

— Ils l'ignorent encore en ce moment, me répondit M. Princeton, parce qu'ils n'avaient guère le temps de s'occuper des singes et de la guenon pendant ma maladie. Ils se reposaient sur le Catalan, qui s'arrangea de façon à les empêcher de connaître l'état de Betsy, parce qu'il craignait d'être congédié à cause de la perfidie avec laquelle il avait agi à mon égard et de la brutalité dont il avait fait preuve envers la guenon.

— Et les enfants de Betsy, que sont-ils devenus?

— Il n'y en a eu qu'un, il est mort le lendemain de sa naissance, et le Catalan s'est empressé de faire disparaître son cadavre. Il est fort heureux que ce petit singe n'ait pas vécu; pour empêcher Bobby de connaître son existence, il aurait fallu l'arracher à Betsy, et cette mesure aurait causé à la guenon un chagrin qu'elle aurait eu de la peine à cacher et dont son mari aurait naturellement voulu savoir la cause.

— Oh! oui, répondis-je, nous devons nous féliciter de la disparition de ce fils naturel de Betsy; mais, d'un autre côté, il est bien regrettable que nous n'ayons pas connu plus tôt les faits et gestes de la guenon.

— Evidemment, dit M. Princeton; car, si nous avions su avant le mariage tout ce que je viens de vous apprendre, vous n'auriez certes pas voulu, malgré tout votre amour pour la science, unir l'honnête Bobby à un être capable de le rendre aussi malheureux qu'il l'est maintenant.

— Assurément, répondis-je, et il est de même certain que

je n'obligerai pas mon pauvre petit ami à continuer de vivre avec son indigne épouse.

— Vous aurez raison, reprit l'Ecossais ; car, s'il peut à la rigueur lui pardonner, comme je le fais moi-même, et comme vous le ferez sans doute aussi finalement, à cause des circonstances tout particulièrement atténuantes dont elle doit bénéficier, il ne saurait continuer de la regarder comme sa femme et de la traiter comme telle. Le malheur de Bobby est irréparable ; en voulant le réparer, il ne ferait qu'ajouter la honte à son infortune. En pareil cas, l'unique solution, c'est le divorce. Il y a, il est vrai, des hommes qui acceptent encore l'amour de leurs femmes après les avoir vues passer par le lit de vingt amants ; mais ce n'est pas là un exemple à suivre, même pour un singe, et surtout pour un singe aussi civilisé et aussi noble de cœur que Bobby.

— Parfaitement, répondis-je à M. Princeton ; je pense comme vous qu'il ne peut plus rien y avoir de commun entre mon petit ami et la guenon. Je puis, à la rigueur, pardonner à Betsy, parce qu'elle est elle-même plus malheureuse que coupable, mais je ne saurais la laisser plus longtemps auprès de mon pauvre compagnon, malgré tout le tort que cela peut faire à la science. Il faut que Bobby et sa femme soient le plus tôt possible séparés l'un de l'autre, non seulement parce que la présence de la guenon ne peut être désormais qu'une cause de douleur et d'humiliation pour le pauvre singe, mais aussi parce que Betsy ne tardera certainement pas à être de nouveau mère. Je ne saurais, en effet, songer sans horreur à la souffrance que l'infortuné Bobby éprouverait en voyant celle qu'il a si ardemment aimée porter dans son sein un enfant qui pourrait, il est vrai, être de lui, mais qui pourrait aussi bien provenir d'un des singes de la serre. Il faut donc que je me hâte de prendre des mesures pour quitter Malte et éloigner Bobby de Betsy, afin de mettre un terme à un aussi pénible état de choses et d'éviter de nouveaux malheurs.

Au moment où je prononçais ces paroles, nous entendîmes tout à coup un grand bruit du côté de la maison. Ayant prêté l'oreille, nous distinguâmes la voix de John, qui nous criait :

— Arrêtez-le ! arrêtez-le !

Comprenant que Bobby s'était de nouveau enfui et croyant qu'il était allé vers Betsy pour la battre, nous courûmes à la

maison par l'allée qui y menait directement ; mais quand nous arrivâmes au-dessous de la fenêtre par laquelle le pauvre singe était descendu pendant la nuit après avoir vu ce qui se passait dans le berceau, John nous cria que Bobby venait de se sauver dans le jardin, en emportant ma cravache et la clef de la serre. Nous nous précipitâmes donc vers l'habitation des singes, pour empêcher mon petit compagnon d'être mis en pièces par ses parents sauvages, qu'il était sans doute allé attaquer pour venger son honneur conjugal. Nous ne nous trompions pas, le téméraire Bobby avait bien ouvert la porte et venait d'y entrer. Quand nous y pénétrâmes à notre tour, il était aux prises avec tous les autres quadrumanes. Nous le vîmes d'abord s'efforcer de leur donner des coups de cravache, en essayant surtout d'atteindre celui que Betsy avait conduit dans le berceau; mais ses farouches adversaires le désarmèrent bientôt et se mirent tous à le frapper, à lui égratigner la figure avec leurs ongles et à déchirer le peu de vêtements qu'il avait sur lui. Je ramassai la cravache, qu'ils avaient jetée, et me précipitai sur eux pour les chasser au fond de la serre, pendant que M. Princeton s'emparait de mon petit ami ; mais dès qu'ils me virent m'approcher d'eux, ils empoignèrent par les quatre membres le malheureux Bobby, qui poussait des cris de rage et de douleur, et se mirent à l'entraîner loin de moi en continuant de l'égratigner et de le battre. Furieux contre eux et affligé du nouveau martyre que subissait mon infortuné compagnon, je les poursuivis le plus vite que je pus, en exhalant ma colère et en essayant de les atteindre avec la cravache; mais ils réussirent pendant un temps assez long à esquiver mes coups et à empêcher l'Ecossais de leur arracher Bobby. Nous les vîmes même prendre petit à petit une attitude agressive, et tandis que cinq ou six d'entre eux continuaient d'entraîner mon pauvre ami loin de l'endroit où j'étais, les autres se jetèrent soudain sur l'Ecossais pour lui égratigner le visage et lacérer ses vêtements. Je fus alors obligé de me diriger de son côté pour le protéger avec ma cravache. Je ne sais combien de temps auraient encore duré le supplice de Bobby et notre lutte avec les singes sauvages, si John n'était arrivé à ce moment-là avec deux autres domestiques, armés comme lui de solides bâtons. Grâce à ce renfort, nous pûmes facilement cerner les singes qui tenaient mon petit compagnon, et nous

réussîmes, à force de coups de bâton et de coups de cravache, à leur faire lâcher prise. Lorsque nous retirâmes le malheureux singe des mains de ses farouches rivaux, il était, hélas! dans un bien triste état. Tout son corps était couvert d'enflures, d'égratignures et de plaies, et son poil était arraché en plusieurs endroits. On eût dit que tous ses membres étaient broyés, et quand je le soulevai pour l'emporter, il me sembla que je tenais seulement sa fourrure, tant ses pauvres bras et ses pauvres jambes pendaient inertes. Malgré cela, il n'avait pas perdu connaissance, et, comme si l'immense colère qui animait son petit corps l'eût empêché de sentir ses souffrances, il ne poussait pas de gémissements, mais grinçait des dents en écumant de rage et en lançant des regards furieux à ses ennemis. Je m'empressai de le porter dans ma chambre, pendant que M. Princeton et les trois domestiques étaient occupés à chasser les singes sauvages vers le fond de la serre, afin de pouvoir sortir sans en laisser échapper aucun. L'ayant couché de nouveau sur mon lit, je constatai qu'il n'avait rien de brisé et je pensai qu'il avait seulement besoin d'un long repos. Je ne crus donc pas nécessaire d'appeler un médecin auprès de lui; mais je résolus toutefois de lui faire mettre par John des compresses aux endroits où il était le plus contusionné. En attendant mon domestique, je m'assis à côté du lit, où je me livrai aux plus tristes réflexions touchant le sort du malheureux singe. Comme j'avais mis par hasard une de mes mains sur l'oreiller, il la saisit tout à coup et la pressa à plusieurs reprises en poussant des hurlements qui me déchirèrent le cœur. Je voulus, comme précédemment, essayer de le consoler; mais, cette fois, hélas! je ne trouvai pas même une parole banale à lui adresser.

Sentant que j'étais aussi impuissant que lui à lutter contre son cruel destin, j'éprouvai tant de pitié et d'affliction que je me mis à pleurer silencieusement à côté de lui, en tenant doucement sa petite main, qui continuait de presser la mienne. Lorsque John remonta dans ma chambre avec M. Princeton et qu'il vit le chagrin dans lequel me plongeait le nouveau malheur qui venait d'arriver, il se montra profondément désolé et se jeta presque à mes genoux en me demandant pardon et en m'avouant qu'il s'était endormi et avait ainsi permis à Bobby de s'enfuir une seconde fois. J'étais trop affligé en ce

moment-là pour adresser le moindre reproche à qui que ce fût, et surtout à ce fidèle serviteur, qui avait été bien involontairement la cause de ce qui venait de passer, et je me bornai à lui indiquer les soins qu'il devait m'aider à donner au singe. Le reste de la journée s'écoula sans nouvel incident, et je restai continuellement au chevet de Bobby, qui ne prononça pas une parole. Vers minuit, il finit par s'endormir, mais son sommeil fut troublé par d'horribles cauchemars, et je l'entendis à plusieurs reprises pousser des cris d'effroi ou de longs gémissements. Je ne pus naturellement fermer l'œil, et je m'assoupis seulement un instant vers le matin. La journée du lendemain et la nuit suivante se passèrent à peu près de la même façon; mais je pus de temps en temps dormir quelques heures dans un fauteuil, pendant que John et un des domestiques maltais veillaient à tour de rôle le malheureux singe. Le troisième jour, l'état physique de mon petit ami s'était sensiblement amélioré, mais sa souffrance morale ne paraissait pas avoir diminué. Je ne m'en étonnais aucunement après tout ce qui s'était passé, et c'est plutôt le contraire qui m'aurait surpris. Je n'éprouvais pas non plus d'inquiétude, me disant que le temps qui guérit le chagrin des hommes finirait aussi par calmer la douleur de Bobby; mais je ressentais cependant une très grande tristesse en voyant combien le désespoir du pauvre singe était profond, et j'étais aussi très peiné de la gêne qu'il témoignait lorsque ses regards, presque toujours fixes et mornes, rencontraient par hasard les miens. Je me disais, en outre, que le silence qu'il gardait depuis si longtemps contribuait à prolonger son chagrin. Pour l'arracher à ses douloureuses pensées, je pris la résolution de l'obliger petit à petit à s'entretenir avec moi comme précédemment. Il ne répondit d'abord que par monosyllabes; mais il se décida au bout de quelque temps à s'exprimer d'une façon moins laconique, sans arriver toutefois à soutenir comme auparavant une conversation suivie, et, bien qu'il continuât de montrer une profonde tristesse, il me sembla, le jour suivant, qu'il était beaucoup moins affecté. Il regardait toujours devant lui d'un œil atone; mais ses accès de rage avaient cessé entièrement; ses pleurs et ses sanglots étaient moins fréquents, et, quand je lui adressais la parole, il ne détournait plus ses regards avec confusion et essayait même de me sourire. Je

crus donc ce jour-là pouvoir me hasarder à quitter ma chambre pour aller m'entretenir avec M. Princeton des mesures que j'avais résolu de prendre. Je choisis pour m'absenter l'heure du déjeuner, et j'eus bien soin de recommander plusieurs fois au domestique maltais, qui était en ce moment-là de garde au chevet de mon petit compagnon, de ne pas s'éloigner un seul instant avant mon retour. Au moment où j'allais sortir de ma chambre, je remarquai que Bobby avait les paupières closes, et je me penchai vers lui pour voir s'il dormait. Il rouvrit les yeux et, me mettant les bras autour du cou, me retint quelque temps auprès de lui en appuyant son visage contre le mien. Quand il eut cessé de m'embrasser, il me prit la main et me la serra avec tendresse en fixant sur moi ses pauvres yeux rougis par les larmes et voilés par le chagrin. Après avoir échangé quelques paroles avec moi, il m'embrassa encore à plusieurs reprises avec effusion et me suivit d'un regard affectueux jusqu'au moment où je franchis la porte de la chambre : « Il est guéri! » annonçai-je avec joie en entrant dans la salle à manger, et tout le monde fut réjoui de cette heureuse nouvelle. Pendant le déjeuner, qui dura assez longtemps, je pris avec M. Princeton des dispositions conformes à la fois aux intérêts de Bobby, pour qui la guenon ne devait plus être une cause de malheur, à ceux de Betsy, que nous devions, malgré ses fautes, continuer de traiter comme un être humain, et à ceux de la science et de la race simienne, que nous voulions, autant que possible, faire profiter de l'œuvre du créole. Il fut convenu que la guenon serait pour toujours séparée de mon infortuné compagnon, que l'Ecossais laisserait provisoirement les singes sauvages à Malte et irait à Londres avec Betsy pour la présenter aux savants de cette capitale. Je devais de mon côté mener Bobby à Paris dès qu'il serait en état de faire le voyage, et me rendre ensuite avec lui à la Réunion, puis à Ceylan, afin d'organiser le grand établissement où l'on devait travailler à la transformation de la race simienne.

Lorsque j'eus fini de m'entretenir avec M. Princeton, je remontai à mon appartement. En arrivant à l'étage où il était situé, j'entendis un bruit de voix inaccoutumé, qui m'étonna d'abord et me causa ensuite un vif désagrément. Il me sembla que John, qui était venu reprendre son service, se querellait

avec le Maltais près du lit du singe, qui avait un si grand besoin de tranquillité et de repos. Je me hâtai d'entrer dans ma chambre et je constatai avec stupeur que les deux domestiques étaient agenouillés sur le tapis, s'efforçant de maîtriser Bobby, qui se débattait violemment en grinçant des dents et en poussant des cris rauques et étouffés.

— Qu'est-ce encore, grand Dieu ? m'écriai-je, en m'élançant vers mon malheureux ami.

John m'expliqua que le singe venait d'être pris d'un nouvel accès de fureur et avait voulu s'emparer de mon revolver, probablement pour aller tuer Betsy ; il ajouta que Bobby avait dit à plusieurs reprises des paroles incohérentes et prononcé en même temps des sons absolument incompréhensibles et pareils à ceux que proféraient les singes de la serre. Ces tristes renseignements firent naître dans mon esprit une douloureuse appréhension. Je me demandai avec angoisse si l'affreux destin qui s'acharnait contre mon petit ami, et qui lui avait à jamais ravi le bonheur, ne venait pas de troubler son intelligence en le soumettant à de si épouvantables secousses morales. Oui, le malheur s'était tant de fois abattu sur cet être frêle et impressionnable qu'il pouvait bien avoir ébranlé sa pauvre cervelle. Pour acquérir tout de suite une certitude, que je redoutais, hélas ! de trouver horrible, j'adressai en tremblant la parole à l'infortuné Bobby, que John et le Maltais avaient recouché et qui avait cessé de se débattre ; mais le doute terrible auquel j'étais en proie se changea aussitôt en une conviction encore plus affreuse, lorsque je constatai que mon cher petit compagnon paraissait ne pas comprendre ce que je lui disais et semblait même ne plus me connaître.

— Bobby, Bobby, lui criai-je d'une voix entrecoupée par les sanglots, oh ! parle, parle, dis-moi que tu me vois, que tu m'entends ! C'est moi, William, ton ami ! Ecoute-moi, réponds-moi. Allons, voyons, Bobby, mon cher Bobby, mon pauvre Bobby !

Mais, hélas ! j'avais beau lui parler, le regarder et serrer sa petite main dans la mienne ; non, il ne me comprenait pas, il n'entendait même pas ce que je lui disais ; non, il ne me connaissait plus, et, au lieu de me répondre, il regardait fixement les arbres du jardin en proférant des sons inintelligibles.

— Ah ! il n'y a plus à en douter, m'écriai-je en contemplant

avec une profonde tristesse mon infortuné petit ami ; ah ! ce n'est que trop vrai ! tant de malheurs et de chagrins ont troublé la cervelle de ce pauvre martyr, et le bon, l'intelligent, le merveilleux Bobby n'a plus sa raison et ne la recouvrera peut-être jamais !

Pendant que je prononçais ces tristes paroles, M. Princeton était entré dans ma chambre et s'était approché du lit ; mais, loin de partager mes craintes, il s'efforça de les dissiper.

— Au lieu de vous désoler, me dit-il, appelez donc un médecin. Les hommes aussi ont des accès de folie, et cela peut se guérir. Pourquoi ne guérirait-on pas de même la folie d'un singe ?

— En effet, répondis-je, un peu rassuré, j'ai tort de désespérer ainsi. Rien ne prouve que tout soit perdu ! Le mal n'est peut-être que passager ; ce n'est sans doute qu'un transport au cerveau, causé par les violentes émotions que Bobby a ressenties ces jours derniers, et il suffira d'un peu de soins pour rendre à notre petit compagnon la santé du corps et de l'esprit.

Après avoir exprimé cette opinion consolante, j'envoyai le domestique maltais chercher un médecin qui, ayant eu l'occasion de voir Bobby, savait que ce n'était pas un singe ordinaire et ne pouvait pas refuser de venir le soigner. Etant resté assis auprès du pauvre malade, je constatai qu'il avait la tête extrêmement brûlante, et qu'une sueur abondante mouillait tout son crâne, bien qu'il eût les autres parties du corps presque froides. Au lieu d'augmenter mon inquiétude, ce fait contribua à me rendre l'espoir. Il indiquait en effet d'une façon certaine la nature et le siège du mal dont souffrait Bobby, et je me disais qu'une maladie aiguë est habituellement plus facile à guérir qu'une affection chronique. Je considérais qu'une folie calme, se développant petit à petit sans cause visible, est généralement incurable, tandis que le délire ou les accès de folie furieuse causés par la fièvre chaude disparaissent le plus souvent dès que l'on est parvenu à faire cesser l'inflammation cérébrale. J'avais, du reste, un si grand besoin d'espérer que j'en étais arrivé à ne plus tenir compte, dans mon raisonnement, que de ce qui pouvait constituer un symptôme tranquilisant, et M. Princeton, à qui je faisais part de mes réflexions rassurantes, approuvait entièrement ma manière de voir. Le

médecin ne tarda pas à arriver avec le Maltais, et lorsqu'il eut examiné Bobby, j'allai m'asseoir avec lui à l'autre bout de la chambre, où je lui fournis tous les renseignements que j'étais en état de lui donner.

Après les événements qui se sont produits il y a quelques jours, me dit-il en écrivant son ordonnance, je ne suis pas étonné que votre petit protégé, dont le tempérament est excessivement nerveux et qui doit avoir la cervelle extrêmement surexcitable, soit atteint, comme je viens de le constater, d'une affection analogue à notre fièvre cérébrale ; mais ce qui me surprend beaucoup, c'est que cette maladie se soit déclarée aujourd'hui seulement, après une phase relativement calme. Votre petit ami n'a-t-il pas eu ce matin quelque nouvelle contrariété encore plus grave que celles dont vous m'avez parlé ?

— Non, répondis-je au médecin, il faudrait pour cela qu'on lui eût révélé, au sujet de la guenon, certains faits anciens et récents que je lui ai cachés pour ne pas augmenter son humiliation et sa douleur.

Pendant que je prononçais ces paroles, mes regards rencontrèrent par hasard ceux du Maltais, dont l'air décontenancé fit naître un soupçon dans mon esprit. Je demandai à ce domestique s'il n'avait pas commis la coupable imprudence d'apprendre à Bobby les choses auxquelles je venais de faire allusion. Il me jura ses grands dieux qu'il n'avait pas du tout parlé au singe et que, par conséquent, il n'était pas responsable de sa maladie. Le médecin accueillit comme moi les dénégations du Maltais avec beaucoup d'incrédulité ; mais ce domestique pouvant après tout ne pas être coupable, nous n'osâmes pas l'accuser formellement d'avoir causé la nouvelle catastrophe dont mon malheureux compagnon était victime.

— Quoi qu'il en soit, dit le médecin, nous sommes en présence d'une affection cérébrale, et il s'agit de la guérir. Il faudra se procurer sans retard de la glace et en mettre continuellement sur la tête du malade. Quant à la potion indiquée dans mon ordonnance, on en administrera une cuillerée toutes les heures. Je ne suis pas, je l'avoue, très expert dans l'art de soigner les singes; mais je crois cependant pouvoir guérir celui-ci en le traitant comme un jeune humain débile et nerveux. Malheureusement l'état particulier dans lequel sa cervelle a été mise par la transformation qu'il a subie joue sans doute

en ce moment-ci un rôle très important au point de vue pathologique, et il est probable que la maladie de votre intéressant compagnon est, non pas une fièvre cérébrale ordinaire, mais une affection spéciale pouvant seulement se déclarer chez un singe comme le vôtre, et non pas chez un homme ou chez un quadrumane non transformé. J'ignore donc en réalité la véritable nature de la maladie, aussi bien que les changements que le savant de la Réunion a fait subir à l'organe actuellement malade. Il m'est par conséquent impossible d'ordonner une médication spéciale, et je suis obligé d'employer le traitement ordinaire, qui n'aggravera certainement pas les choses, mais n'amènera peut-être pas une guérison complète. J'espère bien sauver la vie de votre singe ; mais je ne sais pas s'il pourra recouvrer la raison, je veux dire la raison humaine. En d'autres termes, je le guérirai peut-être comme singe, mais je ne sais pas si je le guérirai comme singe humanisé. Quand la fièvre aura disparu, je suis sûr qu'il conservera au moins l'intelligence rudimentaire dont il était doué avant sa transformation ; mais il se peut qu'il ne revienne pas ce qu'il est devenu le jour où le savant créole l'a transformé. Ce que je redoute pour lui, ce n'est donc pas la folie dans le sens ordinaire du mot, mais plutôt le retour à l'état simien, à l'état de bête.

— Si votre triste prédiction se réalisait, m'écriai-je, en proie au plus vif chagrin, ce serait un bien grand malheur pour mon pauvre Bobby, pour la science et pour moi, mais, à en juger d'après les explications que vous venez de me donner, il est peut-être encore permis d'espérer que, malgré la transformation qu'il a subie, le cerveau de Bobby sera guéri par le traitement ordinaire !

Au lieu de me répondre, le médecin se rapprocha tout à coup du lit en m'invitant à demi-voix à le suivre, parce que Bobby paraissait être sur le point d'avoir une nouvelle crise ; mais John, qui était allé chercher de la glace, l'apporta précisément à ce moment-là, et nous commençâmes d'en mettre sur la tête du malade. Ce traitement parut produire un bon effet ; car il ne se déclara plus aucune crise, et, lorsque nous eûmes fait prendre cinq ou six cuillerées de la potion à mon petit ami, la fièvre qui lui enflammait la cervelle diminua d'une manière sensible. Malheureusement, bien que son état physique s'améliorât d'heure en heure, aucune lueur d'intelligence ne parut

se réveiller sous son pauvre crâne. Toutes les tentatives que je fis ce jour-là pour lui faire comprendre mes paroles et pour obtenir de lui un mot ou un geste signifiantqu'il me reconnaisait furent absolument vaines ; le pauvre singe continua de regarder fixement les arbres du jardin en proférant de temps en temps des sons inintelligibles. Je sentis alors une douloureuse angoisse m'envahir de nouveau l'esprit ; mais, comme je pouvais encore attribuer l'engourdissement intellectuel de Bobby à l'état d'affaissement et de torpeur physiques dans lequel se trouvait mon malheureux compagnon depuis la crise violente qu'il avait traversée dans la matinée, je me disais toujours que rien ne prouvait que tout fût perdu,et je ne pouvais pas encore croire à la possibilité de l'horrible catastrophe que je redoutais à si juste titre. Je partageai donc assez facilement, ce jour-là et les deux ou trois jours suivants, l'optimisme dont faisaient preuve le médecin et M. Princeton ; mais au bout de ce laps de temps, il ne me fut plus possible, hélas ! de douter du terrible et irréparable malheur qui venait d'atteindre mon pauvre petit ami, et personne n'essaya plus, à partir de ce moment-là, de raviver la dernière lueur d'espoir qui s'éteignait en moi pour toujours. On chercha seulement à me consoler en me faisant prendre en considération que mon cher Bobby était complètement guéri de sa fièvre cérébrale et avait entièrement recouvré la santé du corps. Mais c'était tout, hélas ! c'était tout. Entre ce résultat, heureux sans doute, et celui qu'il aurait fallu obtenir, il y avait un affreux abîme, et le rétablissement physique de l'infortuné Bobby, qui m'aurait si vivement réjoui dans d'autres circonstances, ne faisait qu'augmenter mon affliction et me rendre à jamais inconsolable. En effet, le pauvre singe n'avait pu recouvrer la raison en même temps que la santé du corps,et par conséquent il était désormais absolument certain que la pernicieuse inflammation qui avait ravagé sa cervelle avait replongé pour toujours dans les ténèbres la partie intellectuelle de son être. Le merveilleux Bobby, qui avait fait jusqu'alors l'admiration de tous ceux qui le voyaient et l'entendaient,n'était plus, hélas ! qu'une misérable bête inconsciente comme les singes de la serre ; ce cher petit ami, qui m'était si attaché et que j'aimais d'autant plus qu'il était malheureux, était à jamais perdu pour moi, comme s'il fût mort, et l'œuvre admirable

accomplie par le créole était pour toujours détruite en lui et ne subsistait plus que dans la personne de l'indigne guenon ! Oui, certes, la douleur que j'éprouvais en reconnaissant l'affreuse réalité, à laquelle je m'étais jusqu'alors efforcé de ne pas croire, fut des plus poignantes, et M. Princeton et les autres personnes de la villa craignirent pendant un certain temps que le coup terrible qui venait de frapper mon cher Bobby ne m'eût atteint moi-même de façon à ébranler ma santé ; mais, par bonheur pour l'homme, les infortunes les plus accablantes sont comme la foudre, dont le choc peut tuer en une seconde, mais ne peut pas être ressenti longtemps. Le violent chagrin que me causa la catastrophe que je viens de raconter se calma donc un jour fatalement ; mais, en s'apaisant, il se transforma en une incurable tristesse qui ne m'a pas quitté en un seul instant depuis qu'elle s'est emparée de moi.

Pendant les quelques jours que je restai encore à Malte, Bobby, qui, heureusement pour lui, n'avait pas conscience de son épouvantable chute intellectuelle, avait recommencé de mener une existence semblable à celle des singes ordinaires. Il passait tout son temps à manger, à gambader dans le jardin et à grimper sur les arbres. J'étais devenu pour lui un étranger, et bien qu'il ne prît pas la fuite quand je m'approchais de lui, il ne paraissait pas remarquer ma présence beaucoup plus que celle d'une autre personne et ne venait jamais vers moi comme auparavant. En perdant l'intelligence et le savoir, il avait aussi oublié les manières décentes auxquelles le créole et sa femme l'avaient accoutumé ; il ne se servait plus de son couteau ni de sa fourchette et les jetait loin de lui dès qu'on les lui donnait, déchirait les vêtements qu'on essayait de lui mettre et se conduisait à tous les points de vue d'une façon si inconvenante qu'il me fut impossible de continuer de le faire manger à table et de le garder dans ma chambre. Comme il avait besoin d'être continuellement surveillé, et que je ne pensais plus avoir aucune raison pour l'empêcher de voir Betsy, j'allai mettre en liberté la guenon, qui était restée jusqu'alors enfermée dans la salle du rez-de-chaussée, et, après lui avoir appris l'horrible catastrophe provoquée par son inconduite, je lui annonçai que je la chargeais, pour la punir, de remplir désormais les fonctions de gardienne auprès de celui dont elle avait causé le malheur. Ayant eu dans sa pri-

son le temps de faire son examen de conscience et commençant de se repentir de ses funestes débordements, elle se montra remplie de confusion et de douleur ; elle se jeta à mes pieds en poussant des sanglots qui me firent pitié et me jura qu'elle s'efforcerait de racheter ses fautes en soignant Bobby avec tout le dévouement d'une sœur pour son jeune frère malade. Je l'installai donc auprès du pauvre singe et je n'eus plus qu'à m'occuper de mes préparatifs de départ.

L'irréparable changement qui s'était opéré chez mon petit ami nous avait obligés, M. Princeton et moi, à modifier encore une fois les dispositions relatives aux voyages que nous avions résolu d'entreprendre. L'Ecossais devait s'en aller dans son pays avec ses quadrumanes sauvages, pendant que j'irais à Paris et à Londres avec Bobby et Betsy pour présenter aux sociétés savantes la guenon et aussi le singe, qui pouvait encore leur inspirer de l'intérêt, ne fût-ce qu'en raison de la nouvelle transformation qu'il avait eu le malheur de subir. Je devais ensuite me rendre à la Réunion, afin de recueillir l'héritage du prêtre, puis revenir en Europe pour prendre des arrangements avec plusieurs naturalistes français et anglais et aller finalement à Ceylan pour m'occuper, avec leur concours, de la transformation de la race simienne. Je fis donc un matin mes adieux à M. Princeton, qui me remit *le Guide à Cythère*, que j'avais l'intention de faire figurer au musée de l'établissement pithécologique de l'île cinghalaise ; je pris congé du fonctionnaire et de sa famille en les remerciant mille fois de l'hospitalité extrêmement cordiale et obligeante qu'ils avaient donnée au singe, à la guenon et à moi, et je m'embarquai pour la France avec Bobby, Betsy et John. Pendant la plus grande partie de la traversée, il ne se produisit aucun incident digne d'être signalé, et le singe et la guenon firent assez bon ménage. Mon petit ami, qui était pris de fréquents accès de colère depuis que sa maladie lui avait enlevé l'intelligence humaine et rendu le caractère farouche de ses parents sauvages, se livrait bien de temps en temps à des voies de fait sur la personne de sa compagne, mais Betsy ne paraissait pas se soucier beaucoup des égratignures que lui faisait l'inconscient Bobby, et ce qui semblait l'affliger le plus, c'était de voir l'état dans lequel était retombé le pauvre singe et de penser qu'elle en était la cause.

— Si j'étais sûr, Betsy, lui dis-je un matin, pendant que Bobby se trouvait avec John dans une autre partie du navire, que la tristesse dont tu fais preuve depuis notre départ de Malte provînt, non pas de l'absence des singes de M. Princeton, mais du malheur qui est arrivé par ta faute à celui que tu devais rendre heureux, je te jure que je serais tout disposé à te pardonner le mal irrémédiable qui a été causé par ton inconduite.

Lorsqu'elle m'entendit lui adresser ces paroles bienveillantes, la guenon se jeta en pleurant à mon cou et m'assura de la sincérité de son repentir et du vif désir qu'elle éprouvait de faire oublier ses égarements par une conduite exemplaire. Elle ajouta que le souvenir de ce qui s'était passé naguère ne lui inspirait que de l'horreur et du chagrin, et que nous avions tort de penser, M. Princeton et moi, qu'une guenon pervertie ne pût pas se corriger de ses vices.

— Ah! tenez, me dit-elle aussi avec un accent de sincérité dont je fus vivement ému, je sens que je n'ai jamais aimé mon cher et pauvre Bobby autant que je l'aime depuis sa dernière et suprême infortune, et que je n'ai moi-même jamais été aussi malheureuse qu'à présent. Oh! dites, n'est-ce pas là, monsieur William, la meilleure preuve de la résurrection morale qui s'est opérée en moi?

— Très bien, m'écriai-je, très bien, Betsy, et puisque tu exprimes d'aussi louables sentiments, je te pardonne volontiers tes fautes. Oublions donc tout ce qui peut être oublié.

— Oui, cher maître, répondit la guenon, oublions tout, excepté le dernier malheur de Bobby!

A partir de ce moment-là, Betsy se montra beaucoup moins triste et s'efforça même d'égayer par son enjouement et ses caresses l'existence de son infortuné mari; mais le pauvre être ne comprenait plus, hélas! les témoignages d'affection que sa compagne voulait lui donner et continuait de répondre de temps en temps à ses marques d'amitié et de compassion par des grincements de dents et des égratignures. Le lendemain du jour où j'avais pardonné à Betsy, je me trouvais dans l'après-midi sur le pont du navire avec John. Comme le temps était un peu à l'orage, la guenon m'avait dit qu'elle préférait rester dans ma cabine avec Bobby, et je m'étais conformé à

son désir, sachant qu'elle surveillait bien le singe; mais j'avais eu soin de fermer la cabine et de mettre la clef dans ma poche. Après avoir passé quelques minutes à regarder la côte de Provence, que l'on commençait à apercevoir à l'horizon, j'entendis tout à coup un grand vacarme à l'intérieur du navire, et malgré le bruit de la machine, du vent et des flots, je reconnus la voix de Bobby, qui poussait des cris affreux, et celle de Betsy, qui appelait au secours. Au même moment, un homme de l'équipage vint en hâte me dire que le singe était probablement en train de battre la guenon. Je m'empressai de descendre dans ma cabine avec John; mais quand j'y entrai, j'aperçus avec horreur l'inconscient et furieux Bobby qui s'efforçait de jeter Betsy à la mer par le hublot. La pauvre guenon se cramponnait avec désespoir au bord de l'ouverture, et l'on ne voyait plus que ses petites mains crispées et son visage affolé, sur lesquels s'acharnaient les poings serrés du singe. Je m'élançai à son secours ; mais j'arrivai, hélas ! trop tard, et elle avait déjà disparu sous les vagues lorsque je pus regarder par le hublot. Je me précipitai sur le pont et je conjurai le capitaine de faire stopper. Cet officier, qui savait qu'il ne s'agissait pas d'une guenon ordinaire, acquiesça immédiatement à ma demande ; le navire s'arrêta aussi vite qu'il put, et l'on mit deux canots à la mer ; mais malgré de longues recherches, on ne parvint pas à retrouver la malheureuse Betsy, et ce qui restait encore de l'œuvre merveilleuse du savant créole demeura à jamais englouti sous les flots. Cette nouvelle catastrophe m'atterra encore plus qu'elle ne m'affligea, et je fus comme écrasé par la puissance du destin. On eût dit que la fatalité, cette mystérieuse force de la nature, que nous nous plaisons à déclarer inconsciente et aveugle, annulait avec jalousie et calcul l'admirable conquête que l'esprit humain avait faite sur la matière dans la cervelle d'un singe et d'une guenon. Ah ! lugubre et tragique dénouement ! Bobby, Betsy, ces deux êtres si merveilleux, ces deux miracles vivants de la science et du génie de l'homme, Bobby, Betsy n'existaient plus ! Cette incomparable aventure, Bobby, Betsy, c'était fini ! plus rien ! plus rien ! Ah ! je me sentais moi-même physiquement et moralement anéanti, et je m'affaissai lourdement sur le pont du navire, ne sachant plus ce qui arrivait, n'ayant plus ni bonheur ni joie, ni volonté ni pensée, et n'entendant plus que comme

un bourdonnement confus le bruit de la machine, du vent et des vagues.

John et un marin me transportèrent dans ma cabine, où ils m'étendirent sur mon lit. M'étant mis un instant après sur mon séant et ayant regardé autour de moi, j'aperçus l'inconscient Bobby, le lamentable fantôme du bon, intelligent, merveilleux et bien aimé Bobby, qui était accroupi sur le bord du hublot et jetait à la mer, où il avait jeté Betsy, les lambeaux du *Guide à Cythère*, qu'il achevait de déchirer avec ses ongles et ses dents. Je sentis alors un flot de sang me monter au cerveau, et il me sembla, dans un accès de délire, que j'allais me lever et saisir le singe et le jeter à son tour dans l'abîme. Mais je poussai un effroyable éclat de rire et je retombai inerte sur mon oreiller. J'avais, moi aussi, la fièvre cérébrale, et quand je repris connaissance, j'étais depuis plusieurs jours alité à Marseille dans une maison de santé. Lorsque ma guérison fut complète, je me rendis à Paris et à Londres, où les savants accueillirent avec intérêt le récit que je leur fis de l'extraordinaire et triste aventure de Bobby et de Betsy, mais me déclarèrent que l'examen de la cervelle de Bobby pourrait seul fournir une preuve scientifique de ce que j'affirmais.

On m'assura que l'opération qu'il y avait lieu d'entreprendre pour rechercher les traces du procédé inventé par le créole ne mettrait pas en danger la vie de mon petit compagnon, et l'on me fit en outre remarquer que, si l'on ne parvenait pas à rendre l'intelligence au malheureux singe, il se pourrait du moins que l'on acquît une partie des données nécessaires pour obtenir ce résultat. J'autorisai donc les savants de Londres à procéder à l'opération; mais elle ne fit que causer des souffrances inutiles au pauvre Bobby; car, en examinant la cervelle de mon petit ami, on ne constata absolument rien qui permît la moindre hypothèse concernant les moyens employés par le créole pour transformer le singe et la guenon. La maladie de Bobby avait détruit à jamais, non seulement les effets, mais aussi les traces de l'œuvre accomplie par le savant de Saint-Denis. Après avoir passé quelque temps chez mon père, je me rendis à la Réunion avec John pour recueillir la succession des parents adoptifs du singe et de la guenon. En revenant de cette île, je me suis arrêté, selon la promesse que j'avais faite, chez mon ami le Français, qui habite, comme je l'ai dit, près de Paris.

Je suis resté deux mois avec lui et je retourne maintenant à Liverpool, où j'ai laissé le malheureux Bobby. Je me suis déjà entendu en France avec les naturalistes qui m'avaient été désignés, et dès que je serai arrivé chez mon père, je me mettrai en relation avec des naturalistes anglais. Je me rendrai ensuite à Ceylan, accompagné du personnel du futur établissement, et de John et Bobby, j'achèterai là un vaste terrain et un grand nombre de singes, et quand on aura retrouvé le mystérieux procédé inventé par le cercle ou qu'on l'aura remplacé par un autre aussi efficace, on travaillera à la transformation générale et définitive de la race simienne, sœur de la nôtre. Je suis certain qu'on parviendra ainsi à élever la famille des singes au même rang que l'humanité, car la possibilité de cette grande œuvre est prouvée par la métamorphose malheureusement éphémère de mon pauvre petit ami, dont l'épouvantable déchéance me cause un chagrin que la mort seule pourra me faire oublier.

EPILOGUE

Lorsque M. William Preston eut fini de me raconter l'étrange et impressionnante histoire que je viens de reproduire, il resta longtemps silencieux et se mit à regarder mélancoliquement la plage en essuyant par moments des larmes qui coulaient sur ses joues. Son récit avait produit sur moi un effet tellement singulier que je m'étais demandé plusieurs fois si j'avais affaire à un halluciné ou à un mystificateur; mais la tristesse à laquelle se livrait maintenant ce jeune homme à la physionomie et aux manières distinguées était certainement sincère, et les larmes d'amitié et de chagrin que je lui voyais verser suffirent pour me convaincre de l'authenticité des faits dont il m'avait entretenu. Attristé moi-même par les malheurs du singe et de la guenon et ému par l'affection dont faisait preuve M. Preston, je gardai comme lui le silence pendant un temps assez long; puis, comme la journée était déjà avancée, je l'engageai à quitter avec moi le bord de la mer pour rentrer à l'hôtel. Le soir, après le dîner, je lui demandai s'il ne jugeait pas nécessaire d'informer, non seulement les savants de tous les pays, mais aussi le grand public, des choses extrêmement intéressantes qu'il m'avait racontées. Il me répondit que c'était

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

A propos de Théophile Gautier. — Stendhal et Larroumet. — Insinuations. — Sur le hasard.

A propos de Théophile Gautier. — De tous les personnages qui revivent avec leurs gestes, leurs propos, leurs manies, dans le « Journal » des Goncourt, Théophile Gautier est l'un des plus plaisants à regarder et à écouter. C'est, en 1860, un homme déjà sur le déclin, qui a volontairement, ou au contraire sans y penser, assumé de lourdes charges, et qui plie sous le fardeau avec une bonne humeur apparente et avec un désespoir intérieur. Nulle pose dans cette double attitude vis-à-vis des autres et vis-à-vis de lui-même. Il est la simplicité et la loyauté mêmes. Cette conception de la vie est élémentaire, sans doute, mais elle plaît. On a donc raison de s'occuper enfin de Théophile Gautier et de mettre enfin à leur vraie place l'homme qui fut admirable et son œuvre d'écrivain, qui est belle et durable en plusieurs de ses parties. Il a passé pendant longtemps pour un écrivain immoral, près des gens qui s'intéressent à cette question saugrenue et qui font tenir toute la morale dans les relations intersexuelles. Il est vrai qu'il n'avait nul christianisme. C'est sans doute ce qu'on reproche à cet homme ingénu et amant de la beauté plastique. Il suivait sa nature, qui était celle d'un sculpteur bien plus encore que celle d'un poète, et jamais il ne lui vint à l'esprit qu'une chose belle par ses formes pût être laide par ses intentions. Il ne concevait pas non plus qu'on pût s'occuper de métaphysique, et là encore ses idées, très élémentaires, sont très saines. Un jour, ou plutôt un soir après dîner que la conversation, c'était encore un sujet de conversation, avait viré vers ces questions et qu'on posait devant lui l'immortalité de l'âme comme un principe, il dit tranquillement :

« C'est inadmissible. Vous figurez-vous mon âme gardant conscience de mon moi, se rappelant que j'ai écrit au Moniteur quai Voltaire, 13, et que j'ai eu pour patrons Turgan et Dalloz... Nous admettons parfaitement l'inconscience avant la vie, ce n'est pas plus dificile de la concevoir après. Tenez, la fable des anciens, la coupe du Léthé, voilà ce qui doit être. Moi, je n'ai peur que de ce passage du moment où mon moi entrera dans la nuit, où je perdrai la conscience d'avoir été... »

J'aime ces arguments et j'en goûte la candeur. Au fond, ce sont peut-être les meilleurs. Chaque fois que l'on répondra aux « grandes questions » avec cette simplicité d'enfant, on aura le dernier mot.

Lisons, dans Judith Gautier, dans Bergerat, dans les Goncourt, les conversations de Théophile Gautier. Elles sont admirables.

Stendhal et Larroumet. — « S'il rend une éternelle visite à Molière, il sera le bienvenu sous les colonnes. » Et M. Claretie ajoutait : « Mais il eût protesté... » C'est de Stendhal qu'il s'agit. Et ce n'est pas contre le patronage de Molière qu'il eût, comme le croit M. Claretie, protesté, c'est contre le voisinage de Larroumet. Stendhal n'a jamais répudié Molière. Il a protesté contre le culte excessif qu'on lui rendait dans les années qui précédèrent le romantisme. Il ne l'a pas nié, il l'a remis à sa place et en son temps, comme il l'a fait pour Racine. Mais eût-il été encore plus dur pour la dramaturgie classique, ce n'est pas une raison pour accoler son effigie à celle d'un valet de comédie comme Larroumet. On sait cependant pourquoi ce médaillon a été plaqué contre le mur de la Comédie-Française, quoiqu'il ne soit nullement explicite des souvenirs qu'il commémore. Il était fort bel homme, il avait la voix très chaude et très prenante, la phtisie et l'amour le dévorèrent... Stendhal a vraiment quelques autres mérites. Il ne fut pas beau, il fut sans éloquence, il aima l'amour plus qu'il ne le pratiqua, il écrivit une demi-douzaine de livres merveilleux. A mettre en latin. On en profiterait pour écrire sous Larroumet : *Locutus est et futuit.*

Insinuations. — Les contemporains de Béroalde, dit Vapereau, n'étaient pas aussi choqués que nous le sommes par ses obscénités. — Parlez pour vous, cher Monsieur, parlez pour les hypocrites. Les autres vous diront, s'ils osent : Ces obscénités me délectent et je trouve qu'il y en a bien peu d'un peu raides. On a envie d'en ajouter. Mais l'obscénité, c'est la joie naturelle, l'obscénité en actes, en paroles, en imagination.

— Je n'aime pas les gens graves, les personnes qui savent qu'elles doivent l'exemple du sérieux; les moralistes; les gens qui disent : de mon temps; les gens qui hochent la tête; les gens qui se recueillent pour ne recueillir rien ; les gens mariés qui songent à la pureté de leur progéniture; les gens qui ont des idées : moi, vous savez... ; les gens qui ont des principes : moi, je vous dis...

Sur le hasard. — Le monde, dont nous sommes, m'apparaît, après beaucoup de réflexion, telle qu'une œuvre de hasard, évoluant à la limite du possible dans un milieu qui a peut-être été apte à la vie, mais qui s'est constamment éloigné de ses conditions premières.

On y perçoit à la fois une constance et une déchéance. De la simplicité, souvent très complexe, de l'être monocellulaire à l'animal supérieur, le progrès n'est guère que dans la vulnérabilité.

La volonté de la nature n'est qu'une superstition. Intentions. finalité, protection de l'espèce, chimères! Tout n'est que hasard, dans ce qui arrive et dans ce qui n'arrive pas.

Les Lois naturelles sont parfaitement compatibles avec le hasard. Le hasard d'une chute n'empêche pas que la chute n'ait lieu selon les lois de la pesanteur, car le hasard ne peut faire qu'un objet soit tantôt lourd et tantôt léger. Il nous faut donc prendre la matière comme elle est, avec ses propriétés: cela n'empêchera nullement le hasard d'avoir joué son rôle dans la nature. Qu'un homme dans une foule, un bélier dans un troupeau regarde à droite et à gauche, et quoique ce geste soit nécessité, sans doute, une vie va naître selon la femelle qu'il distingue, un individu et non un autre : hasard. Nous sommes tous, en particulier, les fruits de ce hasard, qui domine tous les autres, tous ceux parmi lesquels cheminera, en se croyant libre, notre vie précaire, déterminée en son point de départ.

Au lieu de hasard, mettons nécessité, et ce sera la même idée, car pour moi le hasard est ce que les Anciens appelaient le Destin, — l'inexplicable, ou pour ceux qui ne désespèrent jamais, pour les optimistes, l'inexpliqué. Dès que les causes sont en grand nombre, et nous ne pouvons pas supposer un moment où elles ne furent pas innombrables, le hasard est apparu. Il n'est autre chose que la négation de la liberté, mais il est aussi l'imprévu qui en est l'illusion. Or, cet imprévu étant déterminé, il y a, au fond du hasard, non pas des lois, mais la nécessité. On voit que, pour exprimer l'essence des choses, le mot employé importe peu, les lois elles-mêmes étant le produit du hasard et ne pouvant être que cela.

Il ne faut se servir qu'avec prudence, et seulement avec la restriction qu'il ne s'applique qu'à un ordre momentané, du terme : loi. La loi n'est que le hasard advenu. La loi même est née du hasard, sans que l'on puisse d'ailleurs concevoir un temps où le hasard régnait seul, ne s'était pas réalisé sous la forme de loi.

Il faut s'arrêter, on entrerait dans la théogonie.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Jean Richepin : *L'Aile*, Pierre Lafitte, 3.50. — Paul-Adrien Schayé : *Journal de Cloud Barbant neurasthénique*, Ollendorff, 3.50. — Etienne Corot : *De loin...* Fasquelle, 3.50. — A. de Levis Mirepoix : *Le Papillon noir*, Lemerre, 3.50. — Jules Pravieux : *Le Nouveau docteur*, Plon, 3.50. — Jeanne Marais : *La Carrière amoureuse*, Albin Michel, 3.50. — J. de Saint-Maurice : *Eve vaincue*, Nouvelle Bibliothèque, 3.50. — Emile Dousset : *Idées fatales*, Figuière, 3.50. — Eug. Lagrillière-Beauclerc : *L'Enfant de l'épave*, Paul Paclot, 0.95. — Louis Goiffon : *Duels*, « Temps Présents ».3.50. — Anatole Le Braz ; *Ames d'Occident*, C. Lévy, 3.50. — Helbé : *La Boîte à musique*, Sansot, 3.50.

L'Aile, par Jean Richepin. La première fois que je vis M. Jean Richepin il fit passer devant moi un homme de lettres par la fenêtre.

C'était curieux, si pas très littéraire, mais il avait tellement raison! On dînait dans un petit cénacle qui se tenait 35, rue du Département. (M. Rosny doit bien s'en souvenir, il y allait aussi dans le petit cénacle, et il y parlait déjà d'Aldebaran ou de Bételgeuse aux jeunes femmes saisies de respect.) Ce soir-là, qui date de 25 ou 30 ans, un personnage ivre, dont je ne me rapelle plus le nom, nous avait ennuyé du potage à la crème au chocolat (je me souviens bien davantage de cette crème, spécialité de la maison) et on ne savait comment en finir avec lui. M. Richepin se montrait bon enfant, riait, écoutait, hochait la tête, il avait l'air d'un barbare très doux. Il présidait, déjà célèbre, naturellement, et trouvait sans doute qu'on abusait de la situation. Alors, au moment des toasts, comme l'ivrogne prenait des allures de plus en plus penchées tantôt sur moi tantôt sur les autres, M. Richepin tranquillement l'empoigna par une épaule et l'envoya au plein milieu d'une devanture vitrée. Le fantoche s'effondra dans les ténèbres extérieures de la rue du Département et on n'entendit plus parler de lui, la séance continuant. Ce fut un beau geste; de nos jours on n'use pas assez de ces gestes-là pour chasser les buveurs du temple. J'espère toujours, vers la fin d'un banquet, contempler, en montant sur ma chaise, une tuerie générale, et je ne vais jamais à ces manifestations sans apporter un revolver chargé à sel pour tirer dans le tas, persuadée que l'Académie reconnaîtrait facilement les siens... parmi les morts! Mon étonnement a été de revoir M. Jean Richepin de ce côté-là. Que ce terrible vivant pût s'asseoir dans un fauteuil et ne plus bouger m'a prodigieusement éberluée. Il ne va donc plus jeter personne par la fenêtre? Quel malheur! On aurait tellement besoin d'un bousculeur de parlottes en rond! Eh bien, en littérature comme ailleurs, qui peut plus peut moins, et Jean Richepin, l'athlète, une fois bien assis, devient le conteur suave qui charme les jeunes filles ou les mûres Madames. Et ce n'est pas encore cela, le tour de force d'oublier sa force. Jean Richepin a dompté, du haut de son fauteuil, toute une salle trop attentive à l'occasion de lui déplaire. Oui, le jour de l'inauguration de Verlaine, une cabale était prête, on voulait bien lui montrer ce que peuvent la jalousie et le désir de crier unis au mauvais vouloir de presque tous les jeunes gens de bonne volonté en général. Or, il advint que le bruit fut en effet formidable, mais ce fut celui du triomphe. Remarquez que ce devait être Henri de Régnier l'académicien de la journée ; seulement dans les lettres rien ne vient à son heure, surtout quand on se prépare pendant dix ans. Enfin, Jean Richepin raconta Verlaine, dit du Verlaine et se montra si subtil, si vraiment documenté, tellement en verve que la journée lui appartint. Antoine l'avait juré : « Jean Richepin c'était l'enthousiasme assuré de n'importe quelle foule! » Je suis certaine que les plus nerveux adversaires ont dû fondre en lar-

mes de joie. Est-ce que M. Jean Richepin se doute de son succès? Ça lui paraît tout naturel, à lui, l'enthousiasme d'une foule, cependant celle-là n'était pas ordinaire. Il y avait des symbolistes, des anarchistes et des cubistes, de quoi faire crouler la coupole de l'Odéon, je pense.

Maintenant voici *l'Aile*. Revenons à nos livres. Etude passionnante et en dehors de tous les genres d'études similaires, ce roman n'est pas un roman, c'est mieux : la biographie d'une femme savante très inconsciente de sa science, d'ailleurs, d'une sorte de voyante, d'écouteuse d'au delà qui aurait su se taire à propos durant l'incubation de son œuf cérébral.

Cette Geneviève, filleule d'un illuminé, fille d'un mathématicien, a une enfance austère et ne connaît point d'homme. Elle est hantée d'un souvenir presque désagréable dont elle se fait un étrange fétiche, le gage d'une foi qu'on ne lui a même pas donnée. Et un soir cette farouche mathématicienne, qui n'agit et ne rêve qu'au nom du 8 renversé, le signe des signes, force à un rendez-vous d'amour un homme qu'elle connaît à peine. C'est pour lui qu'elle inventera *l'Aile*, un nouvel aéroplane dont la seule apparition doit anéantir tous les autres, monoplan, biplan, etc. L'auteur semble s'être inspiré d'une personnalité réelle en étudiant minutieusement la vie étrange de Geneviève Gasguin. Ce livre est intéressant par l'intérêt même que l'écrivain a pris à l'écrire. Il s'est passionné et l'on ne s'étonne pas de se passionner à sa suite pour des calculs souvent fort arides et une psychologie des plus compliquées. Nous sommes loin de la *Chanson des Gueux*, mais il y a le visage de tante Aline pour nous rappeler de temps à autre la fougue capricieuse du poète dépassant la sagesse du philosophe. Pourquoi, malgré la différence des points de vue, ce livre évoque-t-il les patients travaux, les travaux de bénédictin du si regretté père J.-K. Huysmans?

Journal de Cloud Barbant, neurasthénique, par P. A. Schayé. Ce Monsieur qui s'embête n'est pas malade, mais il est sûrement capable de très mauvaises actions parce qu'il s'embête. Qu'on me permette ici un petit couplet sur les neurasthéniques. Tant que les gens embêtés ont cru qu'ils étaient simplement nés sous l'étoile de la mauvaise humeur, ils ont essayé de réagir, dès qu'on leur a persuadé qu'ils étaient malades, neurasthéniques, ils se sont laissés aller à tous les courants et ont même sombré dans tous les flots parce que malheureusement une maladie est une excuse. Or, il n'y a pas de neurasthéniques, il y a des gens mal élevés ou vicieux. Le jour où l'on ne trouvera plus de médecins pour les soigner, et de galerie pour les plaindre, ils essayeront de se guérir tout seuls. Je connais une dame qui est, paraît-il, neurasthénique ; elle fume, elle boit et elle se pique à la morphine. Jadis on aurait dit d'elle : c'est une

vicieuse qu'il faut chasser vivement de chez soi. Aujourd'hui elle fait le désespoir de quelques salons où l'on voudrait causer et où on la reçoit à bras ouverts parce qu'elle est une pauvre malade bien à plaindre. Nous sommes tous *humains, trop humains!* Alors notre Cloud Barbant est un dessinateur qui voit ses semblables sous leur angle le plus fâcheux, il pratique la caricature comme on ferait de la calomnie... et de la paralysie générale! Le pire, c'est qu'un grand journaleux l'embauche pour travailler sous le pseudonyme d'une jeune fille de l'école des horizontales. Il signe Jadwija et devient amoureux de son pseudonyme. Ça va bien pendant le temps de sa cécité, mais dès qu'il ouvre les yeux, même en dessinant, il s'aperçoit de ses nombreux noms propres. Il lui faut se battre, tuer un brave écrivain de l'Académie qui lui a montré l'abîme et finir dans un écœurement de lui-même digne d'un meilleur sort. Si on ne lui avait jamais parlé neurasthénie, ce Cloud Barbant, très solide en somme, aurait eu la force de chasser l'autre, son double, le pauvre malade qu'il se croyait être... et comme il possédait du talent, un esprit clair quoique ironique, il eût fait un très honnête homme d'artiste. Rempli de paradoxes amusants, ce livre amer se laisse dévorer, c'est un fruit de l'époque, il vient à son heure.

De loin, par Etienne Corot. La révolution russe est ici un prétexte à suivre, un journal politique à la main, les péripéties d'un amour filé assez parfaitement dans des lettres brûlantes. On ne s'explique pas bien pourquoi, dès que les deux héros sont mis en présence, ils s'obstinent à s'être mutuellement désagréables. L'homme est peut-être de sens un peu rassis pour la dame très parisienne et surtout très perverse. La révolution russe paraît une pauvre chose devant les alternatives passionnées de ces deux amoureux trop loin... de la réalité. Du reste, tout est en harmonie, sinon en proportion; on n'a pas tué le tsar et ils n'ont pas réalisé les désirs de leurs grands rêves. Le père Ubu, qui chassait le même gibier (je parle du tsar), ajouterait : C'est bien fait!

Le Papillon noir, par A. de Lévis Mirepoix. Cette charmante femme ne sait pas très nettement ce qu'elle veut, mais ce qui ressort de son vol capricieux de l'un à l'autre des fruits défendus, c'est qu'elle porte le malheur dans l'ombre... de ses écharpes. Veuve d'un mari trop âgé, elle est en deuil aussi d'un beau-fils trop jeune, qui dut la fuir pour ne pas l'aimer, malgré son père. En présence d'un neveu de son âge et digne d'elle par son nom, sa fortune, ses goûts, elle lui oppose une résistance inexplicable. Celui qu'elle croit lui préférer tombe mort avant la victoire. Après une phase de chagrin qui a toute l'apparence du dépit, elle s'efforce de renouer les liens délicats d'une amoureuse amitié, mais c'est déjà la nuit dans leur âme parce qu'ils n'ont pas su profiter simplement de l'aube de leur sentimentalité. Il

y a dans ce dramatique marivaudage de jolis décors et de jolies scènes. L'amour y est montré protocolaire, s'expliquant beaucoup et en phrases diplomatiques bien faites pour l'étouffer dès le berceau. Si l'amour n'était qu'un passe-temps de grand seigneur, il serait ainsi toujours traversé de papillons noirs qui sèmeraient dans l'ombre veloutée de leurs ailes plus de folies que de véritable bonheur. Il ne convient pas de livrer trop de fleurs ou trop de fruits à un seul insecte... fût-ce une dame, une Vanesse, belle, dame.

La Carrière amoureuse, par Jeanne Marais. Fille d'auteur léger, légère elle-même, elle cherche la scène risquée à faire et la trouve facilement. Ses adorateurs, choisis parmi les journalistes en renom ou les capitalistes connus, sont des commanditaires possibles, et elle passe rapidement de l'amour aux affaires. C'es une jeune personne bien trop spirituelle pour s'attarder dans un désespoir qui ne ferait pas recette. Allons ! qu'il lui soit pardonné, car elle croit avoir beaucoup aimé.

Le Nouveau docteur, par Jules Pravieux. Duel entre deux médecins de province. Le nouveau devenant la terreur de l'ancien, lequel, heureusement, a une fille. Cela finit par un bon mariage.

Idées fatales, par Emile Dousset. La protection d'une femme coquette mène à tout, mais grâce à un père un peu vieux jeu, Jean le fils rentre dans le bon chemin. Il y a des théories politiques un brin encombrantes et c'est une idée fatale, en effet, de mêler tout ce socialisme naïf aux roublardises de cette aventurière. Aujourd'hui un roman qui se respecte doit toucher aux questions sociales, sinon il risque fort de demeurer entre les mains des petits enfants.

Eve vaincue, par J. de Saint-Maurice. Une farouche jeune fille instruit son amie de pension des devoirs qu'elle ne doit pas rendre aux hommes (ne voyez rien entre les lignes, c'est très chaste !) et elle finit par s'éprendre elle-même du pire ennemi de son sexe. Vaincue, elle consent à donner un nom légitime à son enfant. Elle sera certainement très heureuse, car les femelles les plus cruelles, dans l'espèce animale, font toujours d'excellentes mères.

L'Enfant de l'épave, par E. Lagrillière-Beauclerc. Une pauvre demoiselle très bien née qui, croyant aimer son père, qui n'est pas son père, va consentir à épouser un vrai père pour fuir le faux. Cette épave bien roulée d'un écueil à l'autre touche au port au moment de sombrer. C'est palpitant et il y a un vieux loup de mer des plus classiques.

Duels, par Louis Goiffon. Histoire d'une petite pendule empire volée par un Allemand en 70. Si toutes les pendules nous revenaient de la même façon... ce serait, en effet, la belle revanche. Au fond, ces gens prenaient sans doute les pendules pour rester maîtres de l'heure.

Ames d'Occident, par A. Le Braz. L'innocent Breton qui se fait donner l'andouille par son curé est un joli fabliau datant déjà du Moyen-âge. Mais ces choses nous font toujours plaisir à revoir.

La Boîte à musique, par Helbé. Il faut se défier de l'écriture originale et de phrases comme celles-ci : « Et le beau pantalon de velours côtelé qui venait de faire son entrée appliqua deux sonores baisers sur les pommettes citronneuses qui du coup firent concurrence à celle de la tirelire. » Ecrire simplement n'est pas à la portée de tout le monde, surtout de personnes douées d'une imagination aussi touffue.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Louis Maigron : *Le Romantisme et la Mode, d'après des documents inédits*, 1 vol. in-8°, 7.50, Champion. — Robert Scheffer : *Plumes d'oies et plumes d'aigles, Figures littéraires*, 1 vol. in-18, 3.50, « Edition de Pan ». — *Les Poètes humoristes, Anthologie de poèmes humoristiques du XIII*e *siècle à nos jours, choix, préface et notes*, par Georges Normandy, 1 vol. in-16, 1 fr., Michaud. — *Œuvres choisies de Guy de Maupassant. Préface et Analyses*, par F. Bernot, 1 vol. in-16, 3.50, Delagrave. — Paul Labrousse : *Charles Guérin*, 1 plaq. in-18, imprimerie Deslandes, Fort-de-France.

Le Romantisme et la Mode. Ce livre ne devait être d'abord qu'un long chapitre destiné à former la première partie du *Romantisme et les mœurs*, dont j'ai parlé à cette même place. Mais, explique M. Maigron, des additions successives ont enflé le chapitre au point de rendre nécessaire sa division en d'autres chapitres. D'où ce volume. Si le romantisme eut une influence sur les mœurs, c'est-à-dire sur les sentiments et sur les gestes des contemporains, on comprend que cette suggestion s'exerça également sur le costume, qu est une extériorisation des sentiments et des états d'être. Les Romantiques considéraient que leurs prédécesseurs les classiques avaient faussé l'évolution naturelle de l'esprit français, et ils prétendirent remonter aux sources nationales de notre culture, d'où, en littérature, l'abandon des Grecs et des Romains et l'engouement pour les œuvres du Moyen-Age. L'idée n'était pas mauvaise, et permit de renouveler l'inspiration des poètes : avec le romantisme, c'est le lyrisme, qui, sous la baguette ou la férule de Malherbe et de Boileau, avait disparu sous terre, qui reparaît, et jaillit à nouveau. Cette conception nouvelle de la littérature demandait d'autres décors, et il se produisit, dans l'habillement et dans l'architecture, une violente réaction contre le style Empire. Le style Empire, c'était l'imitation du grec : on revint aux modes françaises. M. Maigron à ce propos cite cette lettre d'un Lyonnais : « Il ne faut désespérer de rien. On se met à avoir du goût. Mieux vaut tard que jamais. On commence enfin à comprendre qu'il est peut-être logique que des Français s'ha-

billent comme des Français, et que c'est une stupidité que de se déguiser à la Latine et à la Grecque. Ah! ces c...... de classiques! En auraient-ils dit et fait, et fait dire et fait faire, des âneries!... Enfin, vive le romantisme! et Pasques-Dieu, que soient à tout jamais bénis Victor Hugo, Alexandre Dumas et Théophile Gautier! Ils ont appris aux femmes à s'habiller, et ce n'est pas un médiocre service qu'ils leur ont rendu. On voit circuler des mantelets, des manches bouffantes, des toques à créneaux... »

C'est une folie de reconstitution de costumes historiques des xive, xve, et xvie siècles. Quelle est cette dame? se demande Challamel dans son *Histoire de la Mode* : « Est-ce la châtelaine de Coucy? Sa jupe est traînante. Un énorme collier de perles; des manches pendantes, telles que les portait Marguerite de Bourgogne; une aumônière fixée à sa ceinture et des bijoux sculptés lui donnent l'apparence d'une femme du xive siècle. Il n'en est rien pourtant. C'est une riche commerçante, qui a vu les drames de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas. » Car, observe M. Maigron, c'est le théâtre qui fut le grand propagateur de la mode nouvelle. Le théâtre est, en effet, une réalisation de la littérature.

Cette mode moyen-âgeuse se synthétisa dans le costume des femmes par ces deux ornements caractéristiques : la manche à gigot et la toque à créneaux. L'une symbolisait toute l'élégance des châtelaines d'autrefois, l'autre représentait le symbole même du Moyen-Age, le château-fort. Mais, et M. Maigron d'ailleurs l'insinue dans sa préface, si ce sont bien les premiers succès dramatiques de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas qui ont assuré le succès du genre moyen-âge, il ne faut pas oublier que ce mouvement avait commencé à se dessiner sous la Restauration. Le succès du *Solitaire* du vicomte d'Arlincourt avait déjà influencé la mode dans cette direction. Les modes masculines suivirent parallèlement cette impulsion, et l'ironiste parisien, dont M. Maigron nous avait déjà donné quelques pages dans son précédent volume, écrit encore, à la date du 3 octobre 1834 :

«... Il m'arrive de rencontrer dans mes promenades quotidiennes cinq ou six pourpoints, et je crois bien que ce ne sont pas les mêmes. Quand c'est en velours, la chose est assez seyante, et quand il y a des *crevés*, c'est tout à fait réjouissant : « C'est toute l'histoire de France qui se promène dans les rues », et « on peut à la rigueur se dispenser d'aller dans les musées contempler les costumes de nos ancêtres, on n'a qu'à ouvrir les yeux au théâtre et dans la rue. — Si j'avais un fils, je lui dirais : Mon garçon, veux-tu savoir comment on s'habillait sous les Valois? Ne va pas au collège; descends dans la rue et regarde. » La mode romantique se généralise et s'étend aux plus petits détails de la toilette féminine : les bijoux se font moyen-âgeux, et, observe encore notre ironiste : je ne peux plus, dans un

salon, « baiser la main à une femme sans embrasser à pleine bouche un chevalier, un page, ou quelque grand lévrier efflanqué et poussif ; et quand je relève la nuque, il y a souvent une affreuse tête de gargouille qui, du haut du corsage où on l'a agrafée, a l'air de se moquer de moi avec sa vilaine grimace de singe... » Des bijoux moyen-âge il en pleut, dit-il encore, c'est un déluge sur les chapeaux des femmes, sur leurs corsages, aux doigts, aux poignets !... Et c'est à envoyer à tous les diables Notre-Dame et la Chronique de Charles IX et l'Ecolier de Cluny, « et tous ces hideux romans historiques, et le romantisme lui-même par-dessus le marché ».

Pour faire un décor convenable à ces châtelains et à ces seigneurs moyenâgeux, on construisit des châteaux et des hôtels gothiques : ogives, verrières, créneaux, machicoulis, donjons, tourelles, etc. A l'intérieur : bahuts anciens, chaises gothiques, cheminées à ogives, etc. On rencontre encore, dans certaines provinces de France, quelques-uns des amusants petits châteaux de cette époque, d'un gothique de bonne volonté. D'ailleurs, ce style n'est pas abandonné, et la plupart des villas de bains de mer sont flanquées de ces symboliques tourelles.

Mais le romantique doit avoir toutes passions et en être accablé : aussi la mode exigea-t-elle que les hommes fussent pâles, et les femmes d'une « idéale séraphicité ». Pour obtenir l'esthétique nouvelle, on s'astreignit à des régimes où dominaient le vinaigre et le citron, et on se priva de nourriture : « On ne mangea plus, écrit Véron, on se mit à l'eau ; les femmes du bel air prétendirent ne plus se nourrir que de feuilles de roses. Elles créèrent cet usage, à la table, de ne remplir et de ne parfumer leur verre qu'avec leurs gants, comme pour bien constater leur sobriété. » Une belle santé est alors considérée comme un accident déplorable, les airs penchés, languissants, « saule-pleureur » sont les moyens infaillibles d'avoir du succès. La mélancolie est à la mode : « On ferait bien, écrit l'ironiste parisien, d'abattre tous les arbres qui décorent nos boulevards et nos promenades ; leur joyeuse verdure est une insulte perpétuelle à la mélancolie noire, à la tristesse profonde des désespérés qui viennent promener à leur ombre leur inconsolable douleur. Des cyprès ! des cyprès ! qu'on mette des cyprès partout, ou tout au moins des saules pleureurs ! et que désormais entre les arbres et celles qu'ils protégeront il y ait une douce, une touchante harmonie !... » La joie, la tristesse sont à la mode : on peut suggestionner à la foule ce qu'on veut : elle obéit. C'est avec la même piété que nos actuelles nietzschéennes, sous le prétexte d'obéir à leurs instincts, de vivre leur vie, se sont donné comme règle de conduite de n'avoir plus aucune maîtrise sur leurs passions : ce qui est d'ailleurs l'opposé de la méthode nietzschéenne. Les femmes sont

toutes plus ou moins des Mme Bovary. Celles de l'époque romantique jouèrent à la passion, mais elles se contentèrent généralement d'en paraître avoir les stigmates : pâleur, yeux égarés, diaphanéité et langueur. Mais les hommes ne firent pas montre d'une mentalité moins enfantine, et il faut sourire avec indulgence de toutes ces folies. Cependant, reconnaissons qu'au point de vue de l'esthétique l'idéal romantique fut une heureuse évolution : il a aidé à l'affinité de notre race. Et c'est à la littérature que nous le devons.

§

Voici de M. Robert Scheffer une série de portraits satiriques : **Plumes d'oies et plumes d'aigles**. Chasseur terrible, M. Scheffer vise avec adresse et ses flèches, qui tuent quelquefois, blessent toujours grièvement, car ses flèches, fines, sont empoisonnées d'ironie. Mais on comprend que les oies soient plus faciles à tirer que les aigles ; c'est même trop facile et M. Scheffer abuse de cette facilité pour massacrer ces pauvres bêtes à plumes blanches. Tout de même, c'est là de la critique audacieuse, et qui ne respecte rien que ses propres convictions. Dans ce livre de critique, c'est le cas de le dire, j'ai cherché les éloges, les hommages ; il y en a, et ils prennent ici une valeur et une qualité rares : « Si Rachilde est la muse du *Mercure de France*, elle n'est pas la reine du symbolisme. L'obscurité lui est antipathique, et, enfant du midi, elle crée du mystère avec de la lumière. » Elle ne figure pas non plus, ajoute-t-il, à la place d'honneur dans la collection des Bas-Bleus. « Elle est simplement, parmi les femmes, un de nos meilleurs auteurs, de ceux qu'on peut ranger dans le groupe d'élite formé par les Gérard d'Houville, Collette Willy, Aurel, Marcelle Tynaire, feue Arvède Barine. »

Mais pour donner le vrai ton du livre de M. Scheffer, il faudrait citer quelques-unes de ses épigrammes : qu'on les lise.

§

M. Georges Normandy a réuni dans ce gracieux petit volume, illustré d'amusantes gravures : **Les Poètes humoristes**, les poésies plaisantes et ironiques de notre littérature. A ce propos, l'auteur étudie l'historique de l'humour, du mot et de la chose, et son évolution à travers les siècles et les pays. Quand l'humanité ignorait l'humour, dit-il, elle ignorait aussi le doute, la mélancolie. L'humour est donc synonyme d'inquiétude, et l'inquiétude est un des ferments de la poésie. Suit l'anthologie de nos poètes humoristes depuis Eustache Deschamp, Clément Marot, Ronsard... jusqu'à Jean Lorrain, Jehan Rictus, Charles Dornier, Tristan Klingsor et André Jurénil, qui rime avec la même souplesse que Banville :

Il (Leygues) chantait sous l'éclat du lustre,
Chauchard le grand, Chauchard l'illustre,

Sans voir, — naïf chardonneret, —
Qu'un beau jour Chauchard donnerait
A son bien-aimé légataire
La somme qui, soudainement,
De surprise et d'étonnement
Fit tomber presque Leygue à terre.

§

M. F. Bernot nous donne en un volume les **Œuvres choisies de Guy de Maupassant** : poésies, contes, romans et nouvelles, théâtre. L'auteur a su, par des résumés concis, relier entre eux les morceaux choisis des divers romans : ce sont ainsi pages d'anthologie que l'on peut rattacher à l'œuvre entière. Les contes sont cueillis parmi les plus honnêtes, comme il convenait, et ce livre permettra à quelques-uns qui ignorent encore Maupassant de se familiariser avec son œuvre : la préface qui inaugure ce volume les y aidera. Les œuvres de Maupassant, écrit M. Bernot, « sont le témoignage d'une lutte incessante pour atteindre dans ce qu'elle a d'original la réalité et pour en faire une œuvre d'art qui ne doive sa valeur qu'à elle-même et dont la beauté fasse oublier l'effort de la création ». Ce sont là, ajoute-t-il, les qualités d'un grand classique.

§

Il faut signaler cette petite plaquette, que M. Paul Labrousse, professeur au Lycée de la Martinique, vient de consacrer au poète **Charles Guérin**. Ces pages, d'une sincère émotion, mettent bien en valeur les deux caractéristiques de la poésie de Guérin : la passion et la philosophie. Car cet amant sensuel et mystique de la femme fut aussi un philosophe ; il aima les idées, comme il aima l'amour :

La pensée est la plus amère des maîtresses;
Tu formes tendrement son corps par des caresses ;
Tu puises, pour prêter une âme à ses contours,
Dans toute la douleur et toutes les amours.

Torturé d'inquiétudes sentimentales et intellectuelles, Charles Guérin a succombé sous le poids de cette double angoisse.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

P. Lacombe : *La Première Commune révolutionnaire de Paris et les Assemblées nationales* ; Hachette, 7 fr. 50. — Gustave Gautherot : *L'Assemblée Constituante* ; Beauchesne, 5 fr. — Vicomte de Guichen : *La France morale et religieuse au début de la Restauration* ; Emile Paul, 5 fr. — Louis Riballier : *1830* ; Nouvelle Librairie Nationale, 3 fr. 50. — Memento.

Le plus redoutable des Corps politiques de la Révolution, la Commune, vient d'être traité sans ménagement par un historien, qui semble

cependant n'avoir rien de « réactionnaire », M. P. Lacombe, dans l'ouvrage intitulé : **la Première Commune révolutionnaire de Paris et les Assemblées nationales**. Cette première Commune révolutionnaire fut, on le sait, la Commune insurrectionnelle du 10 août, qui dura du 10 août au 1er décembre 1792. Donnant les raisons pour lesquelles il s'est borné à faire l'histoire spéciale d'une aussi courte période de la Révolution, en s'en tenant presque toujours, dans cette période même, aux rapports de la Commune avec la Législative et la Convention, M. P. Lacombe dit : « La lutte, commencée par la première Commune de Paris » (plus exactement la Commune dite Insurrectionnelle), « continuée par la seconde Commune contre nos assemblées nationales, a finalement abouti à la victoire de la Commune sur la Convention, le 2 juin 1793, à la mutilation et à l'oppression de cette assemblée. L'événement terminal de cette lutte a déterminé la marche postérieure de la Révolution dans le sens le plus funeste à la liberté et aux institutions républicaines, récemment conquises. »

On voit, ou l'on croit voir, le point de vue de M. Lacombe. Girondin ? dira-t-on. Non, mais partisan du pouvoir légal des Assemblées considérées en dehors des partis. D'ailleurs la masse, à la Législative, ne fut pas girondine. Et quant à la Convention, elle ne le fut pas, somme toute, davantage. Lorsqu'elle se défend contre la Commune, il ne faut pas dire « qu'elle cède à l'ascendant de la Gironde ou de la Montagne ; elle suit son propre penchant ; c'est l'intérêt de son pouvoir ou de sa dignité qu'elle écoute ». M. Lacombe a soigneusement relevé, à cet égard, les paroles des députés non girondins. Ni Montagnard, ni Girondin : ne disons pas cependant que M. Lacombe siégerait au Marais, alors. Il se place, disons-nous, et c'est tout, au point de vue du pouvoir légal des Assemblées, selon lui seule garantie de liberté, pouvoir brisé (ou tout au moins faussé) par la révolution du 2 juin 93.

Il part de là, et, certes, direct est le réquisitoire qui, de ce point de vue, s'indique à lui. Avec aussi peu de bienveillance que possible, l'auteur donne le tableau des empiétements répétés de la Commune durant le premier laps de temps où, du 10 août au 21 septembre 92, par l'affaiblissement de la Législative, par la suppression du Département, par la création du tribunal du 10 août, elle fut, avec les Jacobins, à peu près le seul gouvernement effectif. Gouvernement qui était déjà la Terreur. Pour le tribunal du 10 août notamment, M. Lacombe a montré comment ce tribunal « fut comme la première esquisse du tribunal révolutionnaire ».

Les massacres de Septembre semblent marquer, dans l'histoire de la première Commune insurrectionnelle, le moment essentiel. C'est le nœud de cette histoire, et, en le dénouant, l'auteur se trouve avoir

montré comment tout s'y rattachait depuis lors jusqu'au Coup d'Etat du 2 juin 1793.

Qu'à la Commune incombe la responsabilité des massacres, M. Lacombe, après bien d'autres, et moins que tout autre, n'en doute pas. La Commune, comme Corps constitué, fut responsable (envoi d'émissaires). Après cela, l'action d'un petit nombre d'individus, membres de la Commune ou servant son influence, se détache particulièrement. Marat d'abord, cela va sans dire; puis Panis, son séide, et Sergent, et Manuel, et Desmoulins, et Fabre, plus « une trentaine de membres du conseil général » ; enfin Danton. M. Lacombe veut que le fameux « toujours de l'audace » se rapporte, en partie, aux massacres qui allaient éclater, à quelques heures de là. Je ne sais. Mais il est certain que quelques terribles mesures, propres à affoler les esprits (projet de grande visite domiciliaire, le 29 août ; tocsin, générale, le 2 septembre ; envoi, sous le couvert du ministère, de la circulaire incendiaire de Marat), furent proposées ou exécutées par Danton, — à l'instigation de la Commune. — Voici maintenant qui peut être intéressant, dans les Massacres de Septembre, pour la suite de l'histoire révolutionnaire : cherchant le mobile exact qui fit que ces gens adoptèrent l'idée du massacre, M. Lacombe donne celui-ci : « On était à la veille des élections, ils se savaient en minorité, même Paris, et ils voulaient être élus tout de même, être *seuls* élus... Danton espéra obtenir par la terreur une Convention toute montagnarde, ou au moins terrorisée. » Mais c'est surtout Robespierre que M. Lacombe n'oublie pas, à cet égard. A part, est Robespierre. Non qu'il ait poussé au massacre, mais M. Lacombe veut qu'il en ait tiré parti, dans le sens sus-indiqué, et savamment tiré parti, — politique à longue portée dans tout cela. Et comment? En accusant, le 2 septembre au soir (qu'on remarque la date et le moment), dans l'assemblée du Conseil général de la Commune, le parti Brissotin (Girondin) de vouloir mettre le duc de Brunswick sur le trône de France. Je passe, en les signalant, sur les précisions de M. Lacombe. Laisser tomber de telles paroles, en une telle heure, et d'un tel endroit, c'était désigner les Girondins aux piques des Septembriseurs, et surtout, à défaut de ce résultat, c'était rendre irrémédiable l'antagonisme existant entre les Girondins d'une part, les Jacobins et la Commune de l'autre. Et en effet, toute l'histoire de la Révolution, depuis septembre jusqu'au 2 juin, n'est-elle pas dans cet antagonisme ? La calomnie de Robespierre pouvait être une faute, d'ailleurs, et elle en fut une sur le moment (une faute « heureuse »). Les Girondins auraient pu s'en venger, si Louvet eût été un peu plus adroit. Mais ce fut une de ces fautes qui *engagent* terriblement leur auteur, ce que Robespierre montra suffisamment aux Girondins. Ainsi, le coup d'Etat des 31 mai et 2 juin, le « crime suprême » du 2 juin 1793, est en germe dans les

massacres de Septembre utilisés par Robespierre. Au fond de tout cela est la Commune.

Nous en avons assez dit pour dégager la substance de ce livre, écrit par son auteur en façon de violent réquisitoire contre la Commune du 10 août. Ecrit, et documenté. M. P. Lacombe reproduit le plus souvent les procès-verbaux des Assemblées. Nous ne pouvons nous étendre sur les conditions et les résultats de cette utilisation. L'auteur s'est, d'ailleurs, expliqué lui-même là-dessus. Nous renvoyons à son introduction.

Somme toute, on lui doit, semble-t-il, d'avoir bien mis en valeur la série des faits où, dans une première période allant du 10 août au 1er décembre 1792, commença de se marquer la question qui fut la question dominante de la Révolution jusqu'à la chute des Girondins : le rôle de Paris (de la Commune) dans l'Etat. Formulée par Robespierre, la doctrine était : la Commune représente Paris ; Paris a fait le 10 août ; le 10 août a créé, ou recréé, la Législative et la Convention. De là la primauté de Paris (de la Commune). Thèse jugée intolérable par M. P. Lacombe. Ce livre en appellerait un second sur la Commune d'Hébert, sur le Comité girondin des Douze, enfin surtout le drame des 31 mai et 2 juin 1793.

§

Sous ce titre, **l'Assemblée Constituante**, qui semble annoncer une étude sur ce corps politique, c'est plutôt un recueil de mélanges que M. Gustave Gautherot, professeur d'Histoire de la Révolution française à l'Institut catholique de Paris, a composé. Nous y trouvons des récits descriptifs comme les pages sur les journées d'octobre, sur la vie de la famille royale aux Tuileries et sur la fuite de Varennes ; des paradoxes historiques : « Maçonnerie et Révolution » ; des études doctrinales : « Christianisme et Révolution, ou l'impossible accord », « le Pacifisme et l'internationalisme révolutionnaires » ; des études psychologiques : « La souveraineté de la Constituante », « les Fédérations de 1790 », « le Féminisme révolutionnaire » ; économiques : « la Destruction du régime corporatif et les origines du libéralisme économique » ; politiques : « Marie-Antoinette, son rôle sous la Constituante », « les Origines du Parti Républicain », « l'Œuvre de la Constituante ». Mentionnons enfin, indistinctement, pour achever cette énumération des matières, ces chapitres : « la Création des Départements », « la Contre-révolution sous la Constituante », « Mirabeau au service de la monarchie », « Rome et la Constituante », « la Dissolution de l'Armée royale », « l'Emigration ».

On ne peut refuser à ce choix la variété, la richesse, ni enfin le mérite d'être bien au courant des publications récentes. Il permet surtout à un écrivain de l'opinion de M. Gautherot d'exprimer

ses principales manières de voir sur la Révolution : elles sont celles d'un catholique ultramontain et anti-démocrate. Quelque étranger que nous soyons nous-même au monde de M. Gautherot, nous ne saurions nous plaindre, quant à nous, du peu de chose que devient, sous le jour de cette manière de voir, « l'idéologie révolutionnaire ». Nous détestons cette idéologie, non seulement parce qu'elle est creuse, mais parce que nous avons vu de près les gens qui en vivent et s'il est vrai que la France contemporaine tende à « s'affranchir » de ces abstractions, tant mieux. Epris de réalité avant tout, nous voudrions que la France ne fût pas plus vouée à cette sacro-sainte idéologie que, par exemple, au Sacré-Cœur. Il y a chez des historiens comme M. Gautherot des coins d'excellente santé doctrinale. Il y en a d'autres moins sains, du moins selon nous. M. Gautherot fait appel à la contre-Révolution, et c'est jusqu'où nous ne le suivrons pas. Nous n'avons aucun goût pour les entreprises qui prétendent supprimer les faits accomplis ; et nous nous demandons si, comme d'autres Révolutions, comme les deux Révolutions d'Angleterre, la Révolution française ne pourrait pas, — tout son dangereux fatras métaphysique écarté, — développer un minimum de conséquences purement *politiques*. Dans l'histoire chaotique du XIXe siècle, de telles conséquences ont, çà et là, percé : sous la monarchie de Juillet, par exemple ; à d'autres moments encore, avant et depuis ; mais elles sont tout de suite rentrées en terre. On pourrait fouiller ces places, assez perdues d'ailleurs, de notre sol historique. Ne serait-ce pas aussi intéressant que d'écrire des essais, des pamphlets comme ceux-ci, quelque brillants, et même, par endroits, quelque sagaces qu'ils soient ? Il est vrai qu'en France nous nous trouvons peut-être, à l'heure actuelle, au bout de la comédie, et que les œuvres polémiques à visées immédiates sont probablement plus de saison que les pensées historiques à longue portée.

Le livre de M. de Guichen, **La France morale et religieuse au début de la Restauration**, nous rappelle les difficultés que trouva la Restauration sous le rapport religieux. Cet exposé est assez nouveau. En effet, il nous montre comment l'indifférence religieuse, plus ou moins répandue depuis la Révolution et malgré le Concordat, renforcée même sous l'effet des brutalités des guerres de l'Empire, non seulement était, lorsque la Restauration arriva, une manière d'être et de penser dans le pays (ce que l'on savait), mais avait encore (ce que l'on savait moins) exercé son influence sur la situation même, la situation pratique, de l'Eglise de France. Cette situation était assez critique : délabrement des temples, condition précaire du clergé, difficultés du recrutement sacerdotal, etc. De là, dans les questions religieuses, la nécessité pour la Restauration de tenir compte non seulement d'un état d'esprit, mais d'un état de fait. C'est

l'activité montrée par le gouvernement sous ce rapport qui, mal envisagée, pourrait faire croire à un mouvement religieux en France sous la Restauration : en réalité, elle ne fait que souligner les difficultés d'un tel mouvement. Aussi, pour rectifier le point de vue, les recherches de M. de Guichen ont-elles surtout porté, durant la première Restauration, sur des faits d'administration et de politique, sur les mesures, ordonnances et lois touchant les questions religieuses, et, durant la seconde, sur le Concordat de 1816 (ou plus réellement l'essai de Concordat). Il faut rendre hommage au savoir consciencieux avec lequel M. de Guichen a étudié, sous le jour de ces deux séries de faits, la situation religieuse de la Restauration. C'est, disions-nous, un exposé neuf sous maint rapport. Mais l'auteur, au sujet de cette politique religieuse des deux Restaurations, surtout au sujet de l'échec du Concordat de 1816, a certaines appréciations, dignes d'un ultra (les libéraux, Decaze, Royer-Collard, Barante, ne sont pas de ses amis), qui surprennent un peu de la part du biographe du Duc d'Angoulême, qui précisément louait chez celui-ci, si je m'en souviens bien, l'esprit centre-gauche. On n'en sait que plus de gré à M. de Guichen d'avoir rendu justice, somme toute, aux intentions si politiques de Louis XVIII. Le libéralisme relatif de ce souverain n'était-il pas, même manifesté dans l'abandon du Concordat de 1816, la meilleure méthode de traiter la difficile, la dangereuse question religieuse de cette époque ? La revanche de l'esprit ultra et l'intolérance religieuse du gouvernement de Charles X ont-elles produit des résultats tellement heureux ?

Parler de la situation religieuse en **1830** serait employer une bonne transition pour aborder, par un de ses objets importants, l'ouvrage synthétique de M. Louis Riballier sur cette époque. Cette situation fut encore plus fâcheuse que durant les premières années de la Restauration. Isolée, — entre le trône de Juillet, peu soucieux de se solidariser étroitement, comme l'avait imprudemment fait le trône légitimiste de 1815, avec la cause cléricale, et des défenseurs trop ardents, indiscrets (Lamennais, Montalembert), que désavouait Rome, — l'église de France ne pouvait qu'observer une expectative difficile. Voici un des traits indiqués (insuffisamment) par cet ouvrage qui vise à nous donner « une idée claire » de 1830. Un autre trait est celui-ci : le libéralisme justifiait mal l'ostracisme où il tenait l'église, malhabile qu'il était, quant à lui, à se substituer aux directions catholiques comme règle politique et sociale, et confondant trop souvent la platitude avec l'équilibre et l'égoïsme avec l'autorité ; effort intéressant, malgré tout, pour tirer de la Révolution ce qu'elle pouvait avoir de conciliable et de pratique. A côté du catholicisme et du libéralisme, de ces deux rivaux, le socialisme préparait, dans une ombre coupée de lueurs d'émeute, le cataclysme de 48 ; et,

réplique esthétique, le Romantisme exagérait les noirs et les rouges de sa palette d'orage. Tout ceci, dans le raccourci de la synthèse, compose un microcosme assez tourmenté de toutes parts, mais non sans éloquence, l'éloquence d'un effort social considérable, quelque désaccordé qu'il fût. Telle serait l' « idée claire » que je pourrais me former, pour ma part, de ces temps lointains ; aidé en ceci par la manière dont M. Louis Riballier les présente et les ordonne dans son utile ouvrage. L'auteur, d'ailleurs, à travers tout cela ou sous tout cela, prête une attention particulière au mouvement scientifique et au positivisme, ce qui ne contribue pas *peu*, il faut le dire, ne serait-ce que par effet de contraste, à compléter l' « idée claire ».

Memento. — Ce que M. Marcel Frager appelle *A la Barre de l'Histoire* (Hachette, 3 fr. 50, ill.), c'est l'énorme et terrible monde policier que la Révolution enfanta et que les régimes suivants ne se chargèrent que trop bien de faire prospérer. M. Frager ne nous en donne pas, d'ailleurs, le tableau d'ensemble ; mais il a détaché du drame cinq ou six scènes, cinq ou six procès, plus ou moins fameux en leur temps, plus ou moins oubliés aujourd'hui, et qui, évoqués sous la lumière réaliste des documents d'archive, apparaissent comme des choses fort curieuses. Malet, Cambronne, La Bédoyère sont suffisamment connus, ce qui ne veut pas dire qu'il ne puisse y avoir agrément à refaire, dans ce livre, connaissance avec eux. Nous en dirons autant de Louvel, que M. Frager caractérise d'une manière nouvelle, en l'appelant le Juif-errant de l'assassinat et en montrant effectivement comment il le fut. Quant aux tout à fait oubliés, quant à Paul Didier, avec sa conspiration de Grenoble, où il ne s'agissait de rien moins que de renverser la Restauration, quant à Licquet, « policier dilettante » et l'un des plus curieux types de policier qui s'agitèrent à l'époque classique du Consulat, ils nous renseignent aussi, par quelques lueurs falotes et singulières, sur quelques-unes des idées et des pratiques de leur époque. M. Marcel Frager publie ces pages sous les auspices de M. Lenotre, dont il a la manière.

Répertoire bibliographique pour la période dite « Révolutionnaire », 1789-1801, en Seine-Inferieure. Tome I : *Le Département*, par Victor Sanson, prêtre du diocèse de Rouen (Champion, 10 fr.). Les indications de documents d'archives abondent dans ce recueil. Chaque titre est suivi d'une analyse qui permet de rapporter immédiatement le document ou l'ouvrage signalés à tel ou tel ordre de faits. Ce tome a 278 pages, chacune comptant en moyenne une dizaine de titres.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

G. Dromard : *Essai sur la Sincérité*, 1 vol. in-8, 5 fr., Alcan. — L. Jeudon : *La Morale de l'Honneur*, 1 vol. in-8, 5 fr., Alcan. — L. Mertens : *Du premier opportun ou unique nécessaire*, V. Giard et E. Brière.

C'est un sujet complexe et délicat qu'étudie M. G. Dromard dans son **Essai sur la Sincérité**. — Qu'est-ce au juste que la Sincérité ? Quelles sont ses conditions, ses espèces, ses modes d'expres-

sion, ses variations ? Quel est son rôle dans la vie individuelle et sociale? Sur toutes ces questions, l'auteur dit des choses justes et intéressantes, souvent ingénieuses ou profondes. — A propos des variations de la sincérité, il soulève un problème sur lequel nous nous arrêterons un instant : celui de la loyauté (ou de la déloyauté) féminine.

On sait que sur ce point la femme a une assez mauvaise presse. « Fausse comme l'onde », a dit d'elle Shakespeare, et combien d'autres après lui ont exprimé moins poétiquement la même idée. Que la femme, comparée à l'homme, soit encline à dissimuler, à biaiser et à louvoyer, c'est un fait que peu de gens songent à contester. Là où le désaccord commence, c'est quand il s'agit d'expliquer et d'apprécier ce fait. — D'après les misogynes, la femme est une « menteuse par constitution ». L'Eternel Féminin est un nom honorable pour désigner l'éternel mensonge de la femme. Selon Schopenhauer, la femme incarne la Ruse suprême, la Ruse par laquelle le génie de l'Espèce amène l'homme à ses fins. Strindberg dénonce le besoin de domination de la femme, sa tendance à domestiquer l'homme, à étendre sur lui sa protection soi-disant maternelle, à le duper et à le berner de toutes façons. Il s'élève furieusement contre l'astuce féminine, tout en reconnaissant qu'elle est la plus forte et qu'elle triomphe toujours. — Parmi les féministes, les uns, que j'appellerai les féministes modérés se bornent à expliquer et à excuser le penchant de la femme à la dissimulation et au mensonge en invoquant les conditions sociales où elle a vécu jusqu'ici. Le mensonge féminin n'est pas un fait biologique, mais un fait social. Il disparaîtra avec un changement dans les conditions d'existence faites à la femme. — D'autres, ceux que j'appellerais volontiers les ultra-féministes, non seulement expliquent historiquement, mais justifient métaphysiquement l'astuce féminine. Selon Bernard Shaw, la Femme symbolise la Force vitale, la fécondité de la vie, la maternité, le mystère de la propagation de l'espèce. Pour remplir sa mission, elle doit fixer l'homme inconstant et volage, le capter et l'asservir. Dans l'amour, l'homme n'est pas le chasseur, mais le gibier. La femme est un peu comme l'araignée qui tend sa toile et attend sa proie. La destinée de la femme est de prendre l'homme au piège, d'en faire sa chose; car elle a besoin de quelqu'un qui lui assure, à elle et à son enfant, les moyens d'existence et aussi la considération qui s'attache, dans les conditions sociales actuelles, à l'état de mariage. — Que la femme s'empare de l'homme, le domestique et le domine, cela est dans l'ordre des choses, cela est nécessaire, donc légitime. Dans *Homme et Surhomme*, de Shaw, nous voyons le Surhomme de la pièce, Tanner, quoique parfaitement averti, tomber dans les filets de l'astucieuse jeune fille qui a jeté son dévolu sur lui ; et lorsqu'il est

pris, il reconnaît que c'était fatal, qu'il est inutile de résister, de lutter, de se dérober à sa destinée. La philosophie sexuelle de B. Shaw est une sorte de mysticisme et de fatalisme féministe qui consacre la puissance supérieure de la femme au nom des fins de l'espèce.

Quelle est la position prise par M. Dromard dans ce débat ? — On doit le ranger, ce semble, parmi ceux que nous avons appelés les féministes modérés. M. Dromard prend la défense de la femme ; il croit qu'elle peut valoir moralement l'homme; que rien, dans sa nature foncière, ne la prédestine à la dissimulation et au mensonge. D'après lui, la femme n'est pas une « menteuse innée ». Mais le penchant au mensonge s'est formé et fortifié en elle sous l'influence des conditions sociales et de l'hérédité. Cette dernière influence ne saurait être exagérée. « Il y a le type de la femme qui ment pour mentir, d'un geste inconscient, sans raison, sans nécessité, par pur atavisme et parce qu'elle provient d'une filière infiniment lointaine d'êtres asservis qui n'ont jamais rien tenté, ni rien obtenu que par ruse et qui ont fait de la ruse un élément de leur chair et de leur sang, pour eux et leur descendance. » — « Et voilà comment, conclut M. Dromard, d'une source sociale primitive il a pu sortir lentement et progressivement une hérédité de malice et de fourberie qui s'est accumulée sur la femme au travers des siècles. Notre « éternel féminin » n'est donc pas chez elle un épanouissement de l'instinct : il est une réaction séculaire contre une oppression... ».

L'explication de M. Dromard nous paraît contestable, du moins en ce qui concerne l'action de l'hérédité. Cette explication ne va à rien moins en effet qu'à supposer l'existence d'une lignée héréditaire féminine au cours de laquelle les filles hériteraient exclusivement de leur ascendance féminine leurs qualités sexuelles acquises. Mais les choses ne se passent pas ainsi. Il existe en biologie une loi qu'on appelle loi de l'hérédité bilatérale des caractères sexuels et qui porte que les caractères acquis par un sexe se transmettent aussi à l'autre. Cette loi implique d'un sexe à l'autre une sorte d'échange et de circulation incessante des caractère acquis. Il n'y a pas d'un côté une lignée héréditaire masculine et de l'autre une lignée héréditaire féminine ;les deux lignées interfèrent. Tout ce qu'on peut admettre, c'est que la fille tient en propre de sa mère sa physiologie sexuelle et c'est le cas de redire ici avec l'Anglais: « Hurrah pour la petite différence ! » — Mais pour ce qui est des dispositions morales qui sont des dispositions acquises, la fille peut les tenir autant de son père que de sa mère. Et c'est bien là en effet ce que confirment des faits d'observation courante. Dès lors que devient la « lointaine filière d'êtres asservis » dont parle M. Dromard ?

L'hypothèse d'une hérédité unilatérale écartée, on peut retenir l'autre partie de l'explication proposée : l'action des conditions socia-

les, qui a dû en effet avoir et qui a encore aujourd'hui une influence considérable sur l'évolution du caractère féminin.

Il n'est pas impossible non plus d'admettre (c'est évidemment une simple hypothèse) qu'il existe une corrélation secrète entre la physiologie de la femme et une prédisposition plus ou moins marquée au mensonge. On sait qu'il existe un état pathologique, l'hystérie, qui s'accompagne d'une telle tendance. La simulation est, au point de vue mental, un trait essentiel de l'hystérie. Or, cet état pathologique est plus fréquent chez la femme que chez l'homme. Il s'ensuit que la prédisposition correspondante doit être aussi plus fréquente chez la première. — Il y a là un facteur physiologique dont il convient peut-être de tenir compte et que les conditions sociales faites à la femme ne feraient qu'accentuer. A moins qu'on ne dise encore que le rôle social de la femme lui est dicté par sa physiologie ; que la femme s'est taillé une situation et un rôle en rapport avec sa nature et qui lui permette le mieux de déployer ses qualités de dissimulation et d'astuce. A cet égard le mariage monogamique semble bien représenter pour la femme la condition optima.

La conclusion de tout cela, c'est que le problème reste ouvert. Ces questions de physiologie et de psychologie sexuelles sont mal connues. On ne peut rien dire là-dessus de certain. On ne peut que faire de la métaphysique plus ou moins aventureuse. Et puis, après tout, on discute là sur un fait contesté. Des gens vous diront que la femme n'est pas plus menteuse que l'homme ; et assurément nous connaissons tous, sur ce point, nombre d'hommes qui sont femmes.

§

Dans sa **Morale de l'Honneur**, M. L. Jeudon invoque précisément la loi dont il vient d'être question, la loi de l'hérédité bilatérale des caractères sexuels, pour expliquer comment le sentiment de l'Honneur, unisexuel à l'origine, s'est ensuite étendu aux deux sexes. L'Honneur est, à l'origine, un sentiment exclusivement masculin. Il dérive, en effet, en droite ligne de la sélection sexuelle et de la rivalité des mâles dans la lutte amoureuse, avec les faits connexes, tels que la parure sexuelle, les jeux, les chants, les attitudes du mâle pour charmer la femelle ; enfin le sentiment d'orgueil qui s'attache pour le mâle au fait d'être choisi par la femelle convoitée.

Cette rivalité, avec ses conséquences morales, se retrouverait, d'après M. Jeudon, dans l'honneur chevaleresque, avec son culte de la femme, ses tournois sous les yeux des dames et ses cours d'amour. L'idée de la sélection sexuelle se retrouve aussi, à l'origine de la famille bourgeoise, dans la rivalité des prétendants et des jeunes filles à marier ; puis dans le sentiment de l'honneur conjugal, de l'honneur du mari, de l'honneur féminin, etc.

Cette base du sentiment de l'Honneur paraît bien étroite. Il n'est pas impossible sans doute de découvrir un lien de filiation entre le fait de la sélection sexuelle et l'idée de l'honneur chevaleresque; peut-être même y a-t-il un passage possible entre la première idée et celle de l'honneur conjugal et marital dans notre code bourgeois de l'honneur. Encore y aurait-il bien des réserves à faire sur ce point et bien des différences à signaler entre la sélection sexuelle à l'état de nature et la sélection sexuelle telle qu'elle fonctionne à l'origine de la famille bourgeoise. Dans ce dernier cas, la sélection est généralement renversée. C'est le mâle qui choisit; la jeune fille subit le choix et prend plus d'une fois le premier épouseur qui se présente, afin de conquérir la liberté que représente pour elle le mariage. — Mais il est plus difficile de rattacher à la sélection sexuelle d'autres éléments plus raffinés du sentiment de l'Honneur : estime de soi, dignité personnelle, fierté intérieure, conscience de notre mérite moral, volonté de ne pas déchoir à nos propres yeux.

La thèse de M. L. Jeudon est particulièrement intéressante en ce qu'elle met en théorie la morale sexuelle en vigueur dans le monde bourgeois, surtout petit-bourgeois et fonctionnaire. Dans ces milieux l'honneur est surtout conjugal. Cet honneur spécial, dont le mari est le gardien civilement responsable, prime les autres et prend une importance exceptionnelle. En conformité avec cette échelle des valeurs, M. L. Jeudon idéalise la femme, la dame, et glorifie le mariage. Il repousse, non sans quelque mauvaise humeur, une explication irrévérencieuse de Schopenhauer qui attribue l'honneur féminin à un complot tacite des femmes ; il montre, dans la rivalité entre prétendants et jeunes filles à marier, la source de toutes les vertus et de tous les perfectionnements moraux (y compris l'aimable hypocrisie qui consiste à dissimuler ses defauts à son partenaire). M. L. Jeudon résume ses idées sur le mariage et sur l'honneur dans ces phrases lapidaires : « Le mariage est la plus haute obligation d'honneur... C'est un honneur d'être marié... »

§

M. L. Mertens est moins favorable au mariage. Dans une brochure au titre plutôt tolstoïen : **Du premier opportun ou unique nécessaire**, ce philosophe misanthrope et pessimiste esquisse une morale sexuelle des plus curieuses, mais qui n'aura pas l'heur de plaire à tout le monde et qui n'est assurément pas aussi « convenable » que celle de M. Jeudon. Le moyen de salut de M. Mertens, ce qu'il appelle le premier opportun ou unique nécessaire, n'est pas autre chose que l'amour libre et non-procréateur, destiné à mettre promptement un terme aux destinées d'une espèce aussi peu ragoûtante au fond et aussi peu intéressante que la nôtre, et, en

attendant cette solution non moins heureuse que radicale, à procurer aux amants néomalthusiens des jouissances libres de soucis. — Les arguments pessimistes qui servent de prémisses au raisonnement de M. Mertens sont empruntés à Schopenhauer. La conclusion relative à l'amour stérile est propre à l'auteur, Schopenhauer ne paraissant pas avoir connu, du moins en tant que philosophe, les procédés néo-malthusiens.

L'opuscule de M. Mertens contient nombre de réflexions irrévérencieuses et attentatoires à l'éminente dignité des gens mariés. Le parallèle établi entre ces derniers et les célibataires néomalthusiens est assez piquant : « L'homme qui sait apprécier l'amour non-procréateur se paraît sans cesse à lui-même un voyageur descendant sans aucun bagage dans une ville agitée, alors qu'autour de lui la plupart se trouvent embarrassés d'accessoires et de colis, et pour cette cause même le regardent avec envie. » A lire aussi l'amusante énumération des canailleries que sont amenés à commettre les pères de famille pour élever leur progéniture et la pousser dans le monde. — M. Mertens ne se dissimule d'ailleurs pas qu'il prêche dans le désert. « Certainement, dit-il, la leçon aura été donnée en vain pour le grand nombre ; car du fond de leur misère, la plupart continueront à procréer. Cependant, il convenait que ces choses fussent dites, ne fût-ce que par amour du vrai, et aussi afin d'infliger à la tourbe commune la plus grande somme d'humiliation. » On peut s'étonner de voir un homme qui a dépouillé tant d'illusions conserver pour la fin un dernier et si gros préjugé : le préjugé du vrai.

GEORGES PALANTE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Otto zur Strassen : *Brehms Tierleben*, 4e édition entièrement remaniée, Oiseaux, I, Bibliographisches Institut, Leipzig et Vienne. — J.-H. Fabre : *Mœurs des Insectes*, Delagrave, 3 fr. 50.

Pendant longtemps, l'homme a tout ramené à lui-même, et a peuplé la nature de ses sentiments et de ses pensées. Maintenant, on réagit beaucoup contre les tendances anthropomorphiques, si prononcées même chez des savants de la valeur de Darwin, et l'esprit de la zoologie change complètement ; on cherche à expliquer les formes et les actes des animaux inférieurs en faisant intervenir les phénomènes relativement simples de la physique et de la chimie, et ensuite à suivre les complications progressives de l'organisation et de l'activité, dont certaines ont conduit à l'homme.

Les lecteurs du *Mercure* y ont remarqué certainement un article récent sur les ménageries d'insectes. Ces animaux y sont présentés avec toutes les qualités morales et intellectuelles de l'homme. Par

exemple, un fruit se trouvait fixé à l'extrémité d'un pieu fiché dans le sol ; des Insectes se seraient aperçus de sa présence, mais, au lieu de grimper le long du piquet, ils auraient *jugé* plus simple de creuser le sol à sa base, de façon à le faire tomber avec le fruit, objet de leur convoitise. Voilà un raisonnement bien compliqué pour un Insecte, et que même un animal supérieur ne saurait faire.

Dans *les Documents du progrès*, on nous rapporte un récit plus émouvant : il s'agit d'actes de sauvetage accomplis par des Blattes. Un naturaliste en avait enfermé un certain nombre dans un cristallisoir pour servir de nourriture à un Lézard. En fuyant le Lézard, il arrivait souvent qu'une Blatte tombait dans l'eau d'une coupe placée au centre du cristallisoir. Chaque fois, d'autres Blattes, interrompant leur fuite, venaient sur le bord de la coupelle pour aider leur compagnon ; oubliant le danger où elles se trouvaient elles-mêmes, elles venaient opérer un véritable sauvetage et s'entr'aidaient pour arriver au frère malheureux. L'auteur conclut : « Et dire qu'il est des hommes assez peu intelligents pour soutenir que les bêtes ne sont pas intelligentes. » Le lecteur à l'esprit quelque peu critique saura lui-même faire le procès de ces récits. Des faits hâtivement observés, de pures coïncidences servent de canevas sur lesquels les auteurs peu soucieux de rigueur scientifique se plaisent à broder des histoires plus ou moins fantaisistes sur la vie et les actes des animaux. Il est évident que, pour les accueillir sans sourire, il faut avoir la foi ; elles ne résistent pas à l'analyse et à l'expérience ; c'est ce qu'ont bien montré les recherches minutieuses de divers auteurs récents.

Un ouvrage célèbre, *la Vie des animaux*, de Brehm, que nous avons tous lu étant enfants, et où nous avons appris à connaître et à aimer nos « frères inférieurs », a pu contribuer quelque peu à maintenir en nous l'esprit anthropomorphique. Les zoologistes de la nouvelle école ont tenu à rajeunir ce livre, admirable à divers égards, et le distingué professeur Otto zur Strassen vient d'entreprendre la tâche de publier une édition nouvelle, entièrement remaniée, du **Brehms Tierleben**. La description suivra la série ascendante des êtres, et cherchera à montrer la parenté et l'évolution des animaux ; une plus large place sera faite aux organismes inférieurs ; on donnera plus de détails sur la structure anatomique des êtres et le fonctionnement des organes internes ; — enfin, M. zur Strassen, auteur du livre *Die neuere Tierpsychologie*, qui a eu beaucoup de succès, animé d'un excellent esprit critique, se propose de refaire complètement la partie relative à la psychologie des animaux, pour n'y laisser subsister que les faits dûment observés, en les interprétant d'une façon adéquate aux exigences de la science moderne.

Voici quelques exemples empruntés à la vie des Oiseaux:

En Amérique, Watson a publié une belle étude sur les mœurs des

Sternes ou Hirondelles de mer, qui vivent dans les archipels voisins de la Floride. Transportés sur un navire, dans des paniers, à une très grande distance, ces Oiseaux reviennent en ligne droite, sans hésitations, à leur habitat d'origine. Il y a un sens de l'orientation tout aussi remarquable que chez nos Hirondelles. Dans les îles, les Sternes édifient leurs nids, soit sur les branches des arbres, soit sur le sable, et, ce qu'il y a de très remarquable, elles connaissent le nid d'après son emplacement. Vient-on à le déplacer sur une branche, l'Oiseau revient à la place qu'il occupait primitivement, il l'aperçoit à une certaine distance, il y va, mais, une fois installé dessus, il n'y reste pas : il revient encore à la place primitive du nid, et ainsi de suite. Souvent la vue de l'œuf conduit les Sternes à rester sur leurs nids, à les défendre, mais l'aspect de l'œuf ne paraît pas avoir une grande importance : on peut le colorer en noir, le remplacer par un caillou, et rien n'est changé.

Ces faits peuvent s'expliquer par une mémoire associative assez grossière, et on n'aurait aucunement l'idée de parler d'« intelligence ». Il n'en est pas de même dans le cas suivant. Il s'agit d'observations faites par Greppin dans le vaste domaine qu'il possède en Allemagne, et où il essaya en vain d'exterminer les Oiseaux qui y pullulaient. Après quelques coups de fusil, les Moineaux le connaissaient déjà : dès que quelques-uns d'entre eux l'apercevaient avec son fusil, ils poussaient un cri d'alarme, et tous s'enfuiaient ; au bout de 8 jours, armé ou non, accompagné ou non, Greppin était pour eux l'ennemi ; apparaissait-il même derrière la fenêtre fermée de sa chambre, aussitôt on entendait le cri d'alarme et toute la troupe s'envolait plus loin. Alors Greppin se cacha pour les fusiller. Mais très rapidement les Moineaux modifièrent leurs allures. Etaient-ils à une certaine hauteur, on les voyait s'abattre rapidement sur le sol, courir très vite, se cacher eux-mêmes. Etaient-ils dans un buisson, ils ne cessaient de regarder tout autour d'eux ; quand Greppin s'approchait, ils ne bougeaient plus, ne faisaient aucun bruit ; si alors Greppin s'éloignait à 50 mètres, aussitôt ils effectuaient un vol rapide en hauteur. Ces faits ont l'apparence d'actes intelligents. Or, zur Strassen fait appel pour les expliquer à un apprentissage associatif et ne fait en aucune manière intervenir le raisonnement, qui seul est caractéristique d'un acte intelligent.

Le professeur zur Strassen a groupé autour de lui un certain nombre de collaborateurs, choisis parmi les spécialistes les plus éminents ; il s'est réservé les animaux inférieurs, et la partie psychologique de tout l'ouvrage. Le premier volume qui se trouve sorti des presses est relatif aux Oiseaux. Les illustrations dues à des artistes très habiles sont admirables ; des planches en noir, en autotypie, en couleurs, montrent les animaux avec leurs mouvements naturels, observés

dans leurs pays d'origine ; il y a en outre un très grand nombre de dessins.

§

J'ai déjà parlé ici des *Souvenirs entomologiques* et de *la Vie des Insectes* du grand naturaliste J.-H. Fabre. Sous le titre : **Mœurs des Insectes**, viennent de paraître des morceaux choisis extraits du premier de ces ouvrages ; le livre est illustré de 16 planches hors texte faites d'après de belles photographies. On lira avec plaisir les pages où ce savant nous décrit avec poésie les actes d'amour et de sauvegarde de la descendance chez la Cigale, la Mante, le Carabe doré, les Grillons, les Sphex, le Papillon grand Paon, le Hanneton des Pins...

Les adeptes de la « nouvelle psychologie animale » trouveront certainement trop merveilleux les récits de Fabre. Evidemment, son tempérament de poète lui a fait souvent voir des choses sous un aspect particulier, mais il n'est que juste de remarquer qu'une des préoccupations constantes de cet écrivain a été le souci de l'exactitude.

Tout le monde a entendu parler de la Cigale. Enfants, nous récitions les vers où le fabuliste lui a fait une réputation de chanteuse passionnée, imprévoyante de l'avenir. Or, tout est faux dans la fable de La Fontaine, et Fabre s'indigne. Il parle des « grossiers non-sens » qui continueront à se perpétuer de générations en générations.

La Cigale souffrira toujours de la faim quand viendront les froids, bien qu'il n'y ait plus de Cigales en hiver ; elle demandera toujours l'aumône de quelques grains de blé, nourriture incompatible avec son délicat suçoir ; en suppliante, elle fera la quête de mouches et de vermisseaux, elle qui ne mange jamais...

La vérité rejette comme invention insensée ce que nous dit le fabuliste. Qu'il y ait parfois des relations entre la Cigale et la Fourmi, rien de plus certain ; seulement, ces relations sont l'inverse de ce qu'on nous raconte... En aucun temps, la Cigale ne va crier famine aux portes des fourmilières, promettant loyalement de rendre intérêt et principal ; tout au contraire, c'est la Fourmi qui, pressée par la disette, implore la chanteuse. Que dis-je, implore ! Emprunter et rendre n'entrent pas dans les mœurs de la pillarde. Elle exploite la Cigale, effrontément la dévalise...

En juillet, aux heures étouffantes de l'après-midi, lorsque la plèbe insecte exténuée de soif cherche en vain à se désaltérer sur les fleurs fanées taries, la Cigale se rit de la disette générale. Avec son rostre, fine vrille, elle met en perce une pièce de sa cave inépuisable. Etablie, toujours chantant, sur un rameau d'arbuste, elle fore l'écorce ferme et lisse que gonfle une sève mûrie par le soleil. Le suçoir ayant plongé par le trou de bonde, délicieusement elle s'abreuve, immobile, recueillie, tout entière aux charmes du sirop et de la chanson.

C'est alors qu'accourent de nombreux assoiffés : des Guêpes, des Mouches, des Forficules, des Sphex, des Pompiles, des Cétoines, des

Fourmis surtout ; tous ces Insectes viennent lécher la liqueur extravasée ; bientôt les Fourmis s'attaquent à la Cigale et la font abandonner la place.

On le voit : la réalité intervertit à fond les rôles imaginés par la fable. Le quémandeur sans délicatesse, ne reculant pas devant le rapt, c'est la Fourmi ; l'artisan industrieux, partageant volontiers avec qui souffre, c'est la Cigale.

Et quelques semaines après, lorsque la Cigale mourante tombera sur le sol, les Fourmis accourront encore, pour la dévorer cette fois.

On sera peut-être étonné des erreurs commises par La Fontaine. Certainement le fabuliste n'a jamais entendu, n'a jamais vu une Cigale ; il a emprunté tout simplement la légende de la Cigale et de la Fourmi aux Grecs. La Grèce est cependant le pays par excellence de l'Olivier et de la Cigale, et il n'est pas un paysan de l'Attique qui n'ait observé les mœurs de cet Insecte. Mais autrefois, comme encore souvent aujourd'hui, les littérateurs se montraient trop insoucieux du réel et suivaient la tradition.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

La Revue navale de Toulon.— Lieut. de vaisseau Castex : *Les Idées militaires dans la marine au XVIII siècle*; Fournier. — Enseigne de vaisseau H. Rollin : *Marine de guerre et Défense nationale*; Guilmoto. — Memento.

Il y a un mois, l'opinion publique s'est subitement engouée, en France, pour les choses de la marine. Ce sont des courants périodiques, qui se produisent chez nous, dont on ne peut dire s'ils ont une importance réelle. L'avènement de la jupe-culotte, l'entrée en ligne des six premiers dreadnoughts français sont pour notre public des incidents de même ordre : ils chatouillent le besoin qu'il a de se passionner pour quelque chose, momentanément, en attendant mieux. Léger, confiant, facile, il se passionne sans savoir au juste pourquoi. D'ailleurs, seule une ignorance intégrale de ce que peut être la valeur militaire d'un dreadnought autorise l'enthousiasme en la circonstance. Pour celui qui sait peu ou prou ce qu'en vaut l'aune, la joie patriotique de posséder six bateaux de plus, à soixante-cinq millions la pièce, se mitige de réserves plutôt mélancoliques. Mais ce qui fut inouï, vers le même temps, ce fut l'accord des journaux de toutes nuances à célébrer les louanges de la Marine. Ils ne s'occupaient d'elle jusqu'ici que pour la déclarer simplement catastrophale. Cette fois, comme au signal d'un chef d'orchestre invisible, tous entonnèrent en chœur le los de l'Illustre Maison de la rue Royale, qui nous a donné une flotte si nombreuse, si homogène, si abondamment pourvue. Plus de canons qui éclatent ; les munitions, on en re-

gorge; les chefs ont tous la jeunesse et l'ardeur de Hoche, de Marceau, de Kléber. Dieu les bénisse! Je me garderai de faire entendre une note discordante dans cet admirable concert, que l'habileté du bâton de M. Delcassé sut conduire avec un merveilleux ensemble, et je l'en félicite. Ainsi, tenons sans réserves cette grande **Revue navale** de Toulon pour une manifestation positive de notre puissance navale et une démonstration éclatante de notre parfaite préparation à la guerre. Ce fut un spectacle unique, qui a réchauffé des cœurs défaillants. Si cela peut suffire, enfin! pour que nous puissions répondre à l'Allemagne le seul mot qui convienne et qu'elle nous excite à lui dire depuis si longtemps, — le mot glorieux de Cambronne, — ce sera tout bénéfice pour nous.

Il faut souligner l'événement le plus marquant de cette grande Revue navale. Comme autrefois le doge de la Sérénissime, monté sur le Bucentaure, ;etait son anneau dans les eaux de la lagune, en signe de ses épousailles avec la mer, source des richesses de la République, le Président Fallières, hissé sur je ne sais plus quelle hourque cuirassée, est venu sceller son union avec la Flotte française, porteuse des prochaines moissons de gloire. (Du moins, il faut l'espérer!)Le discours Présidentiel, destiné à consacrer cette union, contient une phrase lapidaire, que l'histoire maritime doit enregistrer:

> Aujourd'hui que, grâce à l'examen attentif des données de l'expérience et au sage abandon d'idées trop absolues, on ne discute plus la question de savoir si, pour la meilleure organisation de nos forces navales, il ne convient pas de restreindre le nombre de nos grandes unités de combat et d'employer le prix qu'elles coûteraient à augmenter d'autant celui de nos torpilleurs et de nos sous-marins, *dont les foudroyantes attaques peuvent anéantir d'un coup les plus formidables cuirassés*, aujourd'hui qu'il n'est plus contesté que la maîtrise de la mer est un des facteurs indispensables de la défense des côtes, la marine est résolument entrée dans une voie au bout de laquelle, et sans rien craindre jusque-là, la France trouvera ses moyens d'action accrus et fortifiés, capables de faire face, sans risques d'échecs, aux éventualités de l'avenir.

Malgré la réticence relative aux torpilleurs et aux sous-marins, « *dont les foudroyantes attaques peuvent anéantir d'un coup les plus formidables cuirassés* », réticence échappée sans doute au génie méridional du président et que l'on peut prendre pour le dernier effet d'une tendresse ancienne, cette partie du discours présidentiel, que l'on vient de citer, proclame *urbi et orbi* l'infaillibilité du dogme du cuirassé contre le torpilleur. L'unité de doctrine en matière de constructions navales est enfin proclamée, et par quelle bouche! par celui-là même que la Constitution reconnaît comme le chef suprême des armées de terre et de mer. Malheureusement, à cet instant même, sur un théâtre plus discret, une voix schismatique se

faisait entendre. M. Nail, rapporteur du projet sur le programme naval, programme d'où se trouvait exclue toute construction nouvelle de torpilleur, déclarait au nom de ses collègues, triés sur le volet pour leurs connaissances maritimes :

La Commission n'a pas admis le projet du gouvernement, accusant l'intention de supprimer totalement les torpilleurs par voie d'extinction. Elle a rétabli les torpilleurs sur la liste de la Flotte et indiqué qu'on en construisait selon les besoins. Il lui a paru imprudent de condamner les torpilleurs au moment même où de nouveaux progrès de la torpille automobile permettent d'entrevoir une meilleure utilisation de ces petits bâtiments.

Nous voilà pas plus avancés qu'avant, étouffés que nous sommes entre le dogme présidentiel et la protestation du rapporteur sur le *Programme naval*. Faut-il des torpilleurs ou n'en faut-il plus ? M. Fallières dit : non ; M. Nail affirme : oui. Et quelles autorités ! Soyons réalistes et pensons au temps présent. Nous avons encore des torpilleurs, parvenus, selon l'expression d'un critique maritime qui se fait peut-être illusion, « à un degré d'entraînement inconnu dans toutes les autres marines ». Félicitons-nous-en. Puisque le vent est à la guerre, puisqu'il y a des gens à la désirer, à vouloir qu'on risque le coup, n'ayons pas peur de la guerre. Il y a de pires maux. Mieux vaut aujourd'hui que plus tard. Dans dix ans, l'entraînement exceptionnel de nos flottilles de torpilleurs n'existera plus qu'à l'état de souvenir. D'autre part, du train dont vont les réformes dans la marine et à l'allure qu'elles suivent, celle-ci ne comptera après ce temps écoulé que quelques commis de plus et un supplément d' « ouvriers en écritures ». Le reste sera sans grand changement. L'heure est donc relativement propice. Quant à dire mon véritable sentiment sur notre état de préparation, je m'en garderai comme de la peste. Je n'ai pas envie d'être fourré à la Bastille.

§

Voici une raison de plus d'être optimiste. Quand des ouvrages comme ceux dont je vais parler voient le jour, c'est un signe que les temps vont changer et que la moisson est peut-être prochaine. Le livre de M. le lieutenant de vaisseau Castex : **Les Idées militaires dans la Marine du XVIIIe siècle**, qui ne date que de quelques semaines, est un véritable événement dans la littérature maritime. Celle-ci, pour des raisons compliquées, est restée, sauf deux ou trois exceptions honorables, d'une indigence lamentable. Les marins, éduqués pour être des hommes d'action, sont hommes à l'imagination prompte ; ils n'ont le goût ni de réfléchir, ni de comparer. Les recherches longues et patientes leur sont interdites. Le dernier vent qui souffle oriente leur voile, et vogue la galère ! M. Castex, qui est un esprit critique très averti, n'a pas jugé utile de s'en tenir

aux données de ses devanciers en fait d'histoire navale. Il est remonté aux sources, il s'est donné la peine de les consulter et, sans avoir la prétention de les avoir épuisées toutes, comme d'autres, il en a tiré, avec son sens professionnel, des enseignements d'une saveur extraordinaire, qu'il n'était pas permis à n'importe qui de dégager avec la même clarté. Sans doute, son travail s'adresse directement aux gens du métier ; cependant, sa lecture est parfaitement accessible à tous ceux qui réfléchissent et cherchent plus à s'instruire qu'à se récréer. M. Castex suit pas à pas l'évolution dans l'art de se battre sur mer qui se produit de Ruyter à Suffren. Question d'éducation et de tempérament. Les Guichen, les de Grasse, les d'Orvilliers, les d'Estaing, etc., étaient gens plus dispos à naviguer à Versailles sur la pièce d'eau des Suisses et le bassin d'Amphitrite que dans les eaux des grandes Antilles, où le sort des armes les conduisit trop souvent, pour leur gloire, à se livrer aux parades solennelles et aux canonnades bruyantes sans résultats qui étaient alors le summum de l'art. Comme sur terre, la guerre navale consistait à simuler la guerre, à éviter les actions décisives, à ne compromettre, si peu que ce fût, les armes du Roi. Les rapports qui existent entre la psychologie des gens de guerre, suivant les époques, et les méthodes de combat qu'ils emploient, sont curieux et instructifs à étudier. Les talons-rouges, éduqués à Versailles, ont pu penser longtemps que M. de Suffren se battait comme un portefaix. Sa manière manquait vraiment d'élégance, quoiqu'elle fût d'une belle simplicité. Il a fallu, pour que ses méthodes de combat trouvent enfin quelque crédit dans notre marine, qu'elles revinssent d'Angleterre où, grâce à la vive surprise et à l'admiration qu'elles avaient causées chez nos adversaires, un esprit curieux et passionné, Clerk, tout à fait étranger à la profession, d'ailleurs, réussit à les imposer à l'attention de ses contemporains. Nelson devait faire profit des belles manières de notre bailli. L'ouvrage de M. Castex est d'autant plus curieux à consulter qu'il suffirait de transposer quelques noms et quelques dates pour y lire la critique la plus vive des tendances actuelles de la tactique de combat, poursuivies dans notre marine, dans l'oubli absolu des magnifiques leçons de la conception suffrénienne.

D'autre part, un tout jeune officier, M. l'Enseigne de vaisseau H. Rollin, dans un ouvrage récent : **Marine de Guerre et Défense Nationale**, fait preuve d'une maturité d'esprit et d'une culture tout à fait remarquables. Son livre s'adresse à tout le monde ; il n'est nullement besoin de connaissances techniques pour en tirer profit. Il est un peu abondant, pour mon goût personnel ; mais peut-être en est-il plus complet et plus clair pour ceux qui aborderont sa lecture simplement avec bonne foi. Je ne connais pas, à l'heure actuelle, de thèse plus solide, capable de mieux établir l'utilité d'une marine

de guerre développée, même dans l'hypothèse d'une guerre continentale. Au surplus, l'idée fondamentale de M. H. Rollin est de mettre en évidence la probabilité de plus en plus grande des conflits maritimes à l'encontre des guerres continentales. Les nations, en effet, ne sont plus enclines à se disputer des territoires contigus à leurs frontières ; ce qu'elles convoitent aujourd'hui ce sont des marchés extérieurs, c'est-à-dire des débouchés à leurs fers ouvragés, à leurs produits chimiques, à leurs tissus, à leur camelote. Pour appuyer ce besoin d'expansion économique, il faut une marine ; celle-ci est nécessaire pour assurer la liberté des transports, des échanges. Et si une guerre continentale est la conséquence d'une telle dispute des marchés extérieurs, l'importance de ceux-ci, au point de vue de leur rôle économique ne nécessitera pas moins l'intervention d'une marine agissante, dont les actes pèseront finalement d'un grand poids sur l'issue du conflit. L'Angleterre et l'Allemagne ont, pour ainsi dire, éteint leur vie agricole au profit de leur activité industrielle ; elles ont un besoin incessant, pour continuer à vivre dans des conditions normales, d'importer et d'exporter. La nation qui aura conquis sur l'une ou l'autre, en cas de conflit, la maîtrise de la mer sera en puissance de produire, par l'obstruction des voies maritimes, la crise la plus épouvantable que l'histoire ait encore enregistrée. La France, qui peut à la rigueur suffire à sa propre consommation, dont les besoins d'importation et d'exportation sont loins d'être aussi impérieux, est mieux à l'abri d'une telle crise. C'est précisément le fait qu'elle peut créer chez ses adversaires éventuels une crise redoutable, dont sa situation économique la met elle-même à l'abri, qu'il faut retenir, pour lui consentir une marine d'un grand développement. Les répercussions économiques de la maîtrise de la mer sont mises en évidence par M. Rollin, dans le cas de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne, avec infiniment de force et de clarté. Je reprocherai simplement à M. H. Rollin de trop nous amuser avec le danger des invasions allemandes sur nos plages normandes. Ce sont là jeux de croquemitaine qu'il faut laisser à ceux qui ont profit à agiter de tels épouvantails.

Memento. — *Sur les champs de bataille* (in-18, Ollendorff), recueil de souvenirs de journalistes, correspondants de guerre. Quelques-uns de ces souvenirs sont légèrement emphatiques ; mais certaines pages de Pierre Mille, de Jean Rodes, de P. Giffard, de Reginald Kann sont tout à fait saisissantes par la sincérité de leur vision. — *Grande Revue* (10 juillet) : un article tout à fait remarquable de M. G. Ferrand : Comment réformer la marine ; (25 août) Ch. Humbert : Le problème du Haut Commandement. — *Revue Napoléonienne* (mai-juin) : Le général Lasalle. — Une page oubliée de l'histoire napoléonienne, etc. — *Revue d'histoire* (août) : L'armée d'Orient sous Kléber. — Des marches dans les armées de Napo-

léon. — Napoléon et les places d'Allemagne en 1813. — La guerre de 1870-71, etc. — *Revue militaire des Armées étrangères* (août) : Les forces militaires anglaises en 1911. — L'armée hellénique en 1911, etc. — *Journal des Sciences militaires* (15 août) : Cap. Linares : La tyrannie de l'arme à feu. — Cap. Lauth : Le Prix de la guerre. — Cap. S. Rieul : Le recrutement et l'avancement des officiers dans une démocratie d'après M. Jaurès ; (1er sept.) : Ct V. Dupuis : La liberté d'action des généraux en chef. — Une solution du problème de l'avancement des Personnels militaires ; (15 sept.) : Cap. : Jacob. En marge de l'Armée nouvelle, etc.

JEAN NOREL.

LES REVUES

La Revue de Paris : l'adjudant Lecoq au service et retraité, de la Bérézina au Théâtre du Palais-Royal. — *La Revue des Français* et *la Phalange :* les dames-auteurs et le latin. — *La Grande Revue* , M. Yves Scantrel : idées sur Napoléon. — Memento.

Il est des personnes qui, pour admirer la symétrie dans la splendeur d'une rose, s'exclament : « Voyez donc, on la dirait artificielle ! » C'est fort juste, si l'on songe que la nature a des caprices adorables où l'industrie voit seulement des fautes à ne point contrefaire.

Les mémoires de l'adjudant Lecoq — **la Revue de Paris**, 1er septembre, — dont j'ai précédemment donné ici quelques extraits, sont tellement bien dosés de ce qu'on savoure le plus dans une confession d'illettré qu'ils pourraient être le travail d'un lettré en goût de mystifier. Il est infiniment délicat de se prononcer sur un pastiche très réussi. Parfois, ce qui fait surtout rire aux dépens de l'écrivain imité est une phrase ou un vers, authentiques, habilement unis au contexte par une invisible soudure.

Notre grenadier de la Garde contant la retraite de Russie et la campagne de France a des mots d'un pittoresque si achevé et use d'une ironie tellement insolite qu'on le tient pour suspect. A vouloir n'être pas dupe d'autrui, on le peut devenir de soi. Je n'ai qu'une impression, pas davantage. Que ces mémoires soient ou non un jeu littéraire, ils sont tout à fait amusants : c'est l'essentiel.

Vitebsk est prise sur les Russes, en juin 1812 :

L'Empereur y établit son quartier général et fit abattre un grand nombre de maisons pour faire une place où faire défiler la parade devant son logement.

Un détail d'équipement :

A mesure que nous avancions, l'armée russe brûlait villes et villages et emmenait tous les habitants, et enlevait tous les bestiaux dans des forêts, qui peuvent, dans notre pays, passer pour des déserts ; nous ne trouvions rien sur notre passage et fûmes obligés, toute la cavalerie, de couper les blés et avoines qui se trouvaient sur notre route pour la nourriture de nos

chevaux ; nous étions obligés de déterrer les pommes de terre encore toutes petites ; à notre départ de Paris, on nous avait donné à chaque cavalier une faucille, et une faux pour dix hommes, ce qui nous fut très utile dans cette malheureuse campagne.

Voici une impression de l'incendie de Moscou :

Le 14 septembre, à deux ou trois heures du matin, nous aperçûmes que le feu était dans la ville. Comme nous étions bivouaqués dans un bois de chênes, nous eûmes ordre de monter à cheval ; on commanda de suite des hommes par compagnie pour y aller, et nous restâmes à cheval toute la nuit en attendant de nouveaux ordres, qui n'arrivèrent qu'au jour, de rentrer dans nos bivouacs ; la journée du 15 septembre, le feu continua, et sur le soir, à la nuit fermée, il redoubla de plus belle. Le ciel était aussi rouge qu'une fournaise de forge ; les flammèches des maisons qui s'écroulaient montaient jusqu'aux nues et formaient des bouquets d'artifices ; chaque maison qui s'écroulait faisait un bruit épouvantable, occasionné par la toiture en forte tôle. Toute la cavalerie de la garde resta dans cette position pendant huit jours. Malgré les deux lieues qui nous séparaient de la ville de Moscou, on aurait ramassé une épingle à la lueur des flammes, et nous-mêmes sentions par instant des bouffées de chaleur de cet incendie.

Maintenant, c'est la retraite. Voici Lecoq à la Bérézina :

A deux journées de la ville d'Orscha, on nous annonça que les Russes nous attendaient au passage de la rivière de la Bérézina, rivière qui ne gèle jamais, se trouvant dans des marais et des sources ; les prairies qui l'avoisinent n'ont qu'une croûte superficielle et le dessous n'est que vase où on entre juqu'aux genoux.

Nous arrivâmes sur les bords de cette rivière, si funeste à l'armée française, et on força le passage, après avoir fait un pont en mauvaises planches de sapin et de vieilles solives des maisons du dit village de Borisow ; on ne pouvait passer que huit hommes de front, on fit passer tous les hommes qui étaient capables de se battre, ainsi que l'artillerie et la cavalerie, pour débusquer les Russes, et tout le reste de l'armée, au nombre de plus de quarante mille hommes, ne put passer le premier jour ; comme j'étais démonté, je fus de ce nombre, et nous dûmes rester sur l'autre rive. Le lendemain, nous nous mîmes en marche pour arriver à la tête du pont, mais il était rompu ; nous restâmes une partie de la journée sur le bord, sans pouvoir nous en approcher, attendu que le chemin qui y aboutissait était encombré de voitures, de soldats et de cantinières ; il était impossible de passer à droite ou à gauche de la route parce qu'on enfonçait dans la vase jusqu'aux genoux ; plus de dix mille hommes et chevaux étaient dans ces marais qui luttaient contre la mort, et nous ne pouvions leur porter du secours, sans y périr aussi nous-mêmes.

A quatre heures du soir je n'avais pas pu encore passer, et les boulets des Russes nous chagrinaient en tombant au milieu de nous. Je pris une résolution : voyant les Russes qui repoussaient notre arrière-garde, je me lançai au milieu des malheureux qui étaient dans la vase jusqu'au ventre, le

sabre à la main, en les menaçant de les tuer, s'ils me prenaient les jambes; ils me servirent de pont, ou, à bien dire, de chemin pour arriver au pont, où je ne pus approcher qu'en me jetant à l'eau jusqu'à la ceinture ; un officier des pontonniers de la garde me reçut et m'enleva de l'eau, avec une autre personne, qui lui aida à me tirer sur les planches du dit pont ; cinq minutes après être sorti de la rivière, tous mes vêtements étaient raides de glace, et mon corps était cristallisé et transi de froid ; mais je me trouvais hors de danger.

« Les boulets des Russes nous *chagrinaient.* » N'avez-vous pas tiqué sur le choix de ce verbe trop pittoresque à cette place ?

Suivons le narrateur :

A la pointe du jour, nous arrivâmes à la montagne de Vilna ; nous avions mis près de huit heures pour faire deux bonnes lieues. Le chemin était, ainsi que les champs, comme une glace ; à la moindre montée, on tombait, en marchant au très petit pas, et celui qui avait le malheur d'allonger le pas s'affalait et ne pouvait plus se relever, se trouvant abandonné par tous les autres, qui ne pensaient qu'à sauver leurs jours. Il n'y avait plus d'humanité pour personne, de quel grade fût-il ; on ne regardait personne, et chacun marchait pour son compte, par troupeaux de deux à trois cents ; il n'y avait plus de chefs à leur tête, attendu qu'ils se sauvaient, comme ils pouvaient, n'ayant plus de soldats à commander.

Enfin, Lecoq arrive à Kœnigsberg en décembre 1812, y étant parvenu de compagnie avec un grenadier. On voit ces deux hommes, seuls, sur les routes interminables ! Et les voici à Bromberg :

... nous y restâmes une huitaine de jours, on nous donna quelque argent et des vivres, ce qui nous fit un bien infini ; on y trouvait de tout : tous les habitants, de quelque classe que ce soit, nous soulageaient, suivant leurs moyens, en vrais Polonais. Dans cette ville, nous reçûmes environ cent chevaux, qui venaient de Hanovre, et, quelques jours après, nous passâmes la revue du maréchal Bessières, qui fit choix de soixante hommes des plus disponibles pour former un escadron, pour aller rejoindre le prince Eugène de Beauharnais, qui avait pris le commandement du reste de l'armée de Russie, et était chargé de soutenir la retraite. Je devais faire partie du dit escadron, mais ayant un talon attaqué de la gelée je fus remplacé par un nommé Bouchette.

Lecoq « passe agréablement le carnaval de 1813 » à Fürth, en Franconie. On le choisit, avec trois autres sous-officiers, pour une opération de remonte qui les conduit à Paris. Ils en repartent, avec les 200 chevaux destinés à l'équipage d'un détachement caserné à Francfort-sur-Mein. Ils poussent à Dresde, où Napoléon passe en revue son armée reconstituée :

Après le repas et la revue, au moment où je m'en retournais dans le cantonnement, je rencontrai mon frère qui était arrivé tout nouvellement à la garde et faisait partie du 2e régiment des grenadiers à pied, venant du

51e régiment d'infanterie ; nous ne pouvions mieux tomber et fîmes la saint Napoléon en plein, et nous nous séparâmes bien gais.

Ensuite c'est la bataille de Leipzig, la bataille de Hanau :

Nous entendîmes le canon ronfler en avant de nous ; nous montâmes à cheval ; au bout d'une heure, nous arrivâmes à l'entrée d'une forêt où l'Empereur était à pied. Il nous dit en passant ; « Roulez les manteaux, et retroussez les chaperons, car il y a de l'ouvrage là-bas .»

La guerre est maintenant en France. Dès la bataille de Brienne, l'opinion de la garde est que « l'Empereur était trompé par quelqu'un de ses généraux ».

A Montmirail, « leur artillerie nous chagrinait beaucoup », note Lecoq en parlant de l'ennemi.

Arrive l'abdication. Lecoq tient garnison à Blois :

Dans cette ville de Blois, j'eus le jour le plus funeste de ma vie : étant de service pour la promenade des chevaux, le cheval que je montais s'abattit sous moi, et me déhancha la hanche droite, et m'obligea de rester cinq mois dans un lit de l'hôpital.

Il ne peut suivre son régiment désigné pour Saint-Omer. Guéri, mais allant sur des béquilles, il pense le rejoindre à Paris. A l'étape de Vendôme, où il loge chez un boulanger, « me voilà à dégringoler les marches [d'un escalier] sur le dos ; mon chapeau sauta dans le pétrin », écrit-il.

Enfin, il entre dans Paris. Il va reprendre l'air du régiment ! Voici l'éternelle scie d'atelier ou de café-concert. Le grognard se fait conduire chez l'intendant militaire :

Je m'adressai au secrétaire du dit intendant, et lui demandai si le corps des grenadiers à cheval de la garde était arrivé à Paris ; il me répondit que non ; alors je lui demandai qu'il eût la bonté de me mettre en subsistance dans les dragons de l'Impératrice pour que je puisse exister, n'ayant que très peu d'argent, et pour que je me trouve en règle à l'arrivée du régiment auquel j'appartenais comme sous-officier. Il me dit que ça ne le regardait pas, qu'il fallait que je me présentasse à l'État-major de la place Vendôme. Ne pouvant marcher qu'à l'aide de mes béquilles, je pris un fiacre et me fis conduire à l'État-major. Là, ils me dirent encore que ça ne les regardait pas, que je m'adresse, rue Lepelletier, à l'État-major de la garde nationale de Paris. Me voilà encore en route dans mon fiacre. Arrivé à l'État-major de la garde nationale, ils me dirent de même que ça ne les regardait pas et me firent trimballer dans tout Paris. Je me fis conduire chez ma mère, rue Percée-Saint-André-des-Arts, faubourg Saint-Germain, où je restai jusqu'à l'arrivée du régiment de grenadiers à cheval, qui arriva cinq jours après, venant de Saint-Omer. Je pris un cabriolet, me fis conduire à l'Ecole militaire, où il était caserné.

Au 15 octobre 1815, après 19 ans 3 mois 3 jours de service, vingt

campagnes de guerre, à 34 ans 1/2 d'âge, « avec une cuisse raccourcie de 4 pouces, ne pouvant mettre ni ôter ma chaussure et mon pantalon », Lecoq reçoit sa lettre de pension : 300 francs ! Il en touche le premier quartier en janvier 1816. Il est très dénué. On lui refuse un emploi : il est suspect aux fonctionnaires de Louis XVIII.

En 1816, me voyant seul et ayant besoin de quelqu'un pour m'habiller et me déshabiller, n'ayant que quatre cent vingt-cinq francs à dépenser par an, compris ma retraite et ma Légion d'honneur, attendu que l'on nous retenait cent vingt-cinq francs sur la Légion d'honneur, pour les frais de la guerre, je me déterminai à prendre une épouse, et fus marié le 16 octobre de la dite année 1816. Me voilà donc engagé dans une autre carrière. Je fus un des heureux mortels, sous le rapport du mariage, en tombant sur une épouse bonne, douce et pleine de bonté pour moi et remplie de bonnes qualités, bonne épouse et bonne mère. Elle ne m'apporta pour toute dot que cinq pièces de vingt francs, avec un trousseau se composant de quatre chemises, deux chapeaux, trois paires de bas, deux paires de bottes et un habillement complet seulement.

Il est victime d'un escroc, — pour 2.500 francs qu'il a empruntés à son beau-frère, afin de co-diriger un bureau de placement.

Je ne me trouvais pas à mon aise, ni dans une position encourageante, au bout d'un an de mariage, près d'être père, et couvert d'une dette de deux mille cinq cents francs ; je ne puis assurer que je regrettais le sort de mes camarades, qui avaient eu le bonheur d'être tués soit à la bataille de Milan, soit à la bataille de Castiglione, ou à Lonato, ou à Bellune, ou au passage des rivières, du Mincio, de l'Adda, du Tagliamento, ou du Pô, à Plaisance en Italie, et enfin à toutes les batailles où j'ai assisté jusqu'en 1815 ; j'éprouvais du chagrin d'exister encore, la vie me devenait à charge ; mais mon épouse me revenait à la mémoire, ainsi que l'être qu'elle portait, et cela m'empêcha de me porter au désespoir que j'étais capable d'accomplir, en pensant que j'allais devenir père.

Le pauvre Lecoq en voit de dures ! Soit qu'il gère une fabrique de fourneaux économiques, ou copie des paperasses à la sous-préfecture de Coulommiers ou à la mairie, la vie bourgeoise lui est inclémente. Il revient à Paris et voici le comble :

J'obtins une place de contrôleur dans les théâtres de Paris, pour recevoir ce qui revenait aux hôpitaux de Paris, jusqu'au 17 février 1836, jour fatal pour moi, où je fus renversé par terre, par une dame, d'un coup de derrière. Me trouvant trop près de l'escalier du théâtre du Palais-Royal, je tombai au bas du dit escalier, sur les reins, et fus mis au lit, jusqu'au 6 juillet, où je fus admis à l'hôtel royal des Invalides.

On fut obligé de me transporter en voiture, ne pouvant marcher. En arrivant, je fus conduit à l'infirmerie, où je restai jusqu'au 31 octobre 1836, ainsi je fus près de neuf mois au lit sans bouger.

Avoir évité les boulets et être à ce point navré « par une dame, d'un

coup de derrière », et au Théâtre du Palais-Royal !! La vie s'entend à combiner la tragédie et le vaudeville, sans doute...

Heureusement, Lecoq en réchappe, puisqu'il a pu écrire ses mémoires et les clore par ce lamento :

Me voilà donc encore une fois avec l'habit du troupier sur le dos, sans savoir quand je le quitterai. La vie de ce monde est bien bizarre : après avoir tant roulé ma carcasse dans tous les royaumes du continent, et avoir assisté à plus de vingt-cinq grandes batailles, venir apporter mes os au Montparnasse ! c'est bien le cas de dire : « Va où tu peux, et meurs où tu dois. »

Quel avenir après avoir servi pendant vingt ans sa patrie, et versé son sang sur plusieurs champs de bataille, sacrifié sa jeunesse, infirme, et âgé de cinquante-sept ans, être obligé, pour soulager mon épouse et ma famille, de remplir une place de gardien à la butte Montparnasse à trois cent-soixante francs par an, portant depuis trente ans passés les signes de l'honneur militaire, avec le grade d'adjudant sous-officier ! encore m'a-t-il fallu la protection d'un ancien brave capitaine, employé dans la dite administration des hospices de Paris, pour l'obtenir.

Il serait plaisant que tout cela fût apocryphe. C'est *mieux que nature*, en vérité ! De plus, cet adjudant Lecoq ne serait qu'un héros imaginaire.

§

Un argument, en faveur du latin ou contre lui, selon que vous en déciderez, c'est le nombre des gens qui se vantent de le savoir et ne l'ont jamais appris. Deux personnages de Georges Courteline — c'est dans *J'en ai plein le dos de Margot*, — échangent ces répliques (je cite de mémoire et m'en excuse) :

« Tu sais donc le latin ?

— *J'en cite, mais je ne le sais pas.* »

Que de gens, écrivains ou autres, pourraient répondre de même, avec sincérité ! Il va sans dire que je ne me permets aucun doute quant à celle des dames-auteurs consultées sur le latin par M. André du Fresnois : **la Revue des Français** (25 août 1911).

Mmes Edmond Rostand et Hélène Picard n'ont pas répondu à l'enquêteur. Il a recueilli les lumières que voici :

— J'ai appris seule le latin et le grec, m'a dit Mme L. Félix-Faure-Goyau. Les auteurs de Rome me sont familiers, et je puis lire dans le texte Eschyle ou Platon. J'y ai trouvé de grandes joies... A supposer que la connaissance du latin ne soit pas indispensable, elle est de la plus grande utilité. A qui ne la possède pas, il faudra plus de travail et de temps pour pénétrer les secrets de la langue française ; et peut-être le génie même de cette langue — qui n'est que le latin évolué — lui échappera-t-il toujours.

— Je ne pratique plus guère Cicéron ou Virgile, dit Mme Catulle-Mendès, mais j'ai été élevée d'après de vénérables méthodes, et j'ai appris le latin en même temps que la révérence. Je pense que c'est le latin qui m'a servi

le plus. Je pense aussi qu'il y a une différence, parmi les écrivains, entre ceux qui le savent et ceux qui l'ignorent. Et puis, déclare en riant Mme Catulle-Mendès, quand on a fait l'effort qu'exige l'étude d'une langue morte on ne croit plus, comme beaucoup de gens le croient aujourd'hui, que le talent consiste à répéter ce que tout le monde a dit, mais en mettant les mots à l'envers...

Mme Daniel Lesueur « n'a jamais été une grande latiniste ». Au sujet du latin, elle « ne saurait dire de quelle ressource fut pour elle le peu qu'elle en a appris ».

Mme la duchesse de Rohan déclare : « Je suis tout à fait pour l'étude du latin. »

Voici un billet de Mme Rachilde et le commentaire de M. A. du Fresnois :

« Je suis obligée de partir pour la campagne; mais je vous écrirai quelques lignes dès que je serai *assise*.

« Je suis pour le latin parce que c'est une étude qui vous ménage les plus charmantes récréations... oh!... si on ne craignait pas d'être traitée de *bas-bleu!* »

Malheureusement Mme Rachilde ne m'a pas indiqué quelles sont ces charmantes récréations que ménage l'étude du latin. J'espère bien cependant qu'elle n'est pas restée debout depuis le jour où elle m'écrivait ces lignes et je me console un peu, puisque je sais que l'un de nos plus originaux romanciers est « pour le latin ».

— Savez-vous le latin, Madame ?

— Comment, Monsieur! Mais je suis bachelier-ès-lettres. C'était la gloire de ma famille.

Mme Marcelle Tinayre a pris un air faussement offensé, qui est bien amusant.

— Je ne l'ignorais pas, dis-je, mais je voudrais savoir si, après ce beau succès, vous avez continué de cultiver le latin, et si cette étude a été profitable à votre œuvre d'écrivain français.

— Il est difficile de répondre. Je ne suis pas une latiniste très assidue. Je crois cependant que ma connaissance, toute relative, du latin m'a facilité souvent ma tâche.

Mme Colette Yver :

— Tout ce qui peut élever un esprit humain doit faire partie d'une instruction sérieuse. Un savant, un médecin, un avocat doivent posséder cette élévation d'esprit. Le latin, qui apprend à contrôler notre instinct français, à penser avec plus d'intensité, est indiqué pour la formation d'un homme d'élite.

Mlle Hélène Miropolsky, qui est la plus célèbre de nos avocates, plaide éloquemment pour le latin, cet orphelin que ses tuteurs naturels abandonnent.

— Une femme doit-elle apprendre le latin ? Comment, mais je le crois bien, sans hésitation possible !

Et Mlle Miropolsky développe ses arguments :

— Il est intolérable que le latin demeure le privilège des hommes.

Mme de Noailles connaît et aime les auteurs grecs ; les Romains lui sont peut-être moins familiers.

— Ne croyez-vous pas, entre nous, m'a dit la directrice de l'*Université des Annales*, que le style (l'écriture si vous préférez) soit un don ? Le latin n'en saurait être la raison directe. Mais il doit aider à son développement. Ce qu'il ne faut pas croire, c'est qu'un pion, sachant le latin, écrira nécessairement un français élégant et rythmé.

Mme Yvonne Sarcey a été élevée dans le culte du latin. Elle-même ne l'entend guère, mais elle désire que son fils soit un latiniste passionné, « ne serait-ce que pour contenter, là-haut, son grand-père, qui n'imaginait pas qu'on pût écrire correctement le français sans avoir *potassé* Virgile ».

Mme Gérard d'Houville, souffrante, n'a pu me recevoir : et me voilà bien empêché de vous donner le mot de cette énigme : un poète qui, plus qu'aucun autre aujourd'hui, réalise la perfection classique, et qui ne sait pas le latin !

Et pourtant, ce paradoxe apparent ne peut-il se justifier ? Mme Gérard d'Houville a grandi parmi des humanistes, et dans le respect des humanités. A supposer qu'une aimable nonchalance l'ait détournée d'ouvrir des grammaires grecques et latines, il est évident que la culture classique lui est familière. Nous nous trouvons en présence d'un cas analogue à celui d'un La Rochefoucauld. Mme Gérard d'Houville n'a pas appris le grec et le latin : elle les a respirés.

Mme Colette Willy, que mon questionnaire avait suivie jusqu'en une province lointaine, m'a envoyé la lettre suivante :

« Cher ami, je reçois votre lettre trop tard pour vous répondre sur la question du latin, — que j'ignore. Si le latin aide, comme vous le dites, à la « formation d'un écrivain français »... je ne sais pas, moi. Je n'ai jamais songé à cela. Il fait chaud ici, je suis bien, je devrais travailler et je ne travaille pas, — enfin, tout est pour le mieux... »

Nous avons réservé la déclaration de Mme Aurel, parce que, consultée ailleurs, Mme Aurel a répondu deux fois.

A M. A. du Fresnois, elle dit, entre autres remarques :

— Le latin, cher Monsieur, le latin pour les femmes ? Mais pourquoi pas ? Tout ce qu'on acquiert ne devient-il pas de la vie pourvu qu'on soit une vivante ? Il est trop court et trop facile de dire que l'on doit rejeter l'étude des langues dont la nôtre est venue, pour que cette opinion ait la moindre valeur.

A cause de la gymnastique qu'impose à l'esprit le latin, il me semble, par le peu que j'en sais, que le latin serait, par excellence, utile aux femmes-écrivains...

Les femmes sont nées pour traduire tout l'indistinct de la vie naturelle, les richesses de la journée que ne verraient ni le vulgaire aux sens obtus qui voit « en gros », ni l'homme qui voit loin.

A **la Phalange** (20 août), Mme Aurel confie :

Le langage issu de l'instinct populaire est le plus vrai étant le plus vivant. Notre langue est une langue historique. Elle a des accidents, non des transformations graduelles. Le fait l'enseigne et non pas la logique. Il faut l'apprendre ; on ne l'explique pas. C'est l'usage et le peuple, ce sont donc les illettrés qui la font. Mais elle est fille du latin, et la mère ne perd jamais ses droits, même sur l'enfant le plus effronté.

Si nous voulons écrire pour le lecteur et non pour l'honneur d'une science mort-née, il ne nous est plus permis de nous servir de certains mots, car l'usage les a déviés de leur sens. Et l'usage est le grand maître de notre langue. C'est lui qui varie selon les âges et qui conserve ainsi l'expression de chaque âge. Interrogeons l'instinct populaire avant tout.

... Notre faux modernisme peint les préjugés actuels, non les réalités momentanées. Il est en retard de vingt ans sur les mœurs véritables. Les féroces brimades de Martial m'en révèlent plus long sur mes contemporains (à cause de l'observation intime et proche) que ne m'en révéla tout le naturalisme qui voit « gros » et regarde l'objet « par-dessus ».

§

D'une magnifique étude de M. Yves Scantrel : *Idées sur Napoléon*, qui commence dans **la Grande Revue** (25 août), voici une page admirable entre toutes :

Sans doute, parler du Corse, c'est nommer Napoléon : il faut encore le peindre. La Corse a fait toute sa lignée maternelle. Mais la terre a ses secrets, même si elle fait tout. Les Corses ne sont pas tous des Bonaparte, si chaque Corse se reconnaît en lui.

La Corse est une nation antique, et plus antique même que Rome ou l'Italie du treizième. Rien de Grec en elle. Mais elle a l'odeur profonde de l'Orient. En mer, par la nuit d'été, le parfum de la Corse enivre les marines, comme la tunique de la Sulamite déployée. C'est une senteur de cédrat et de myrrhe, d'encens, de thym et de cyprès : plus douce que la fleur d'oranger, plus chaude que l'œillet, plus fraîche que les épices, comme si une source coulait sur le bois de santal et le clou de girofle. Dans son exil d'Elbe, chaque soir, le vent d'Ouest portait l'odeur vivante de la Corse à Napoléon, tourné vers le couchant. Et, fermant les yeux, il s'en laissait hanter ; il s'en faisait bercer ; car ce parfum roucoule, pareil à la tourterelle, qui va et vient, et qui enveloppe le solitaire aux écoutes, de son aile à la fois et de son doux gémissement.

La Corse est une Phénicie villageoise, au génie punique. Le clan est l'âme de la Corse. Ils vivent par clans, comme il y a trente siècles. Ils ont la morale du clan, qui est le respect de la force : toujours fidèles au plus fort. Et le plus fort est le plus intelligent. Ce peuple vénère l'intelligence comme le juif ou l'Arabe. Pour lui comme pour eux, dans l'intelligence, il y a le succès, la ruse et le juste, l'excuse de la perfidie, au besoin, et l'usage légitime de la violence. Ainsi, la vengeance n'est pas un droit, mais un devoir ; et jamais le clan n'y manque.

Le Corse est le cousin du Génois, mais non de l'espèce latine qu'on prétend. Les Ligures, grands hommes d'action en tout ordre, depuis Jules II

jusqu'à Mazzini, marins de naissance, pleins d'astuce et de ressource, volontaires et rusés, fourbes parfois et souvent prophètes, animés de l'esprit qui devance les temps, et qui les précipite sus aux actes, ils sont romains par la culture et l'élection, non pas d'instinct ni d'origine.

Ligure, Corse, Napoléon a le génie punique dans toute sa puissance. C'est le Carthaginois consul de Rome. C'est le nouvel Annibal, l'épée dans une main, et le code dans l'autre.

§

Memento. — *La Nouvelle Revue* (1er septembre). — « La défense des côtes », par M. le Colonel Gautier.

L'Indépendance (1er septembre). — M. G. Sorel : « Sur la magie moderne. »

La Revue (1er septembre). — Lettres inédites de Victor Cousin. — « Lourdes », par M. le Dr Grillière. — « Le pragmatisme de Nietzsche », par M. E. Faguet ». — « Louis II, de Bavière », par M. le Dr A. Gottschalk.

Le Monde (1er septembre). — « L'Africain tel qu'il est. » — « L'état actuel de la législation pénale en Russie. »

La Nouvelle Revue française (1er septembre). — « Coventry Patmore », par M. Valéry Larbaud, et des poèmes de cet auteur traduits par M. Paul Claudel. — « Portrait », une nouvelle de M. Alain Fournier, de tout premier ordre. — M. A. Desportes : « Paysages de la trentième année. »

La Revue illustrée (25 août) avec le portrait d'une poétesse (naturellement « l'un des plus purs et des plus nobles écrivains de cette époque ») offre à ses lecteurs « la primeur d'un ouvrage énorme » : « l'Univers-Organisme », dû à M. L. Bardonnet.

Revue bleue (2 septembre). — « Maurice Barrès, critique d'art », par M. Gabriel Mourey.

Revue du Temps présent (2 septembre). — Mme J. Perdriel-Vaissière : « De la montagne noire aux clochers du Léon. » — M. J. Ochsé : « Au seuil d'un palais de Venise. »

Le Progrès (septembre). — M. Jean Richepin : « Pour la culture, française. » — M. Joachim Gasquet : « De Venise à Kiev. »

Le Pays lorrain et le pays messin (20 août). — « Robert, damoiseau de Commercy », par M. Ad. Caraman.

Le Feu (septembre). — M. A. Erlande : « L'Enfant de Bohême ». — M. F. Carco : « Au jour le jour. » — M. E. Sicard : « Films. »

Revue hebdomadaire (2 septembre). — Baronne Jane Michaux : « Fannah-Raah » (mœurs lapones). — M. J.-L. Vaudoyer : « Théophile Gautier : le style et l'émotion. »

La Grande Revue (25 août). — M. Ch. Humbert : « Le problème du Haut Commandement. » — M. J. Bertaut : « Théophile Gautier voyageur. »

La Phalange (20 août). — M. F. Brunot : « Le mal latin. » — M. F. Carco : « Promenoir. » — M. J. A. Nau : « Le livre de Jean L'Ours », poème.

Revue catholique et royaliste (20 août). — « Essai sur la noblesse française », par le R. P. A. Nogues.

La Revue critique (25 août). — « La personne du roi », par M. Ch.

Maurras. — « Petits mémoires du temps de la ligue : les derniers cénacles », par M. Henry de Bruchard.

La Monarchie française (10 août). — « Le compromis orléaniste », par M. Léon-Marie de la Sarte.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Chronique stendhalienne : la Bibliothèque de Stendhal (*L'Amateur d'autographes*, août-septembre). — Le poète Alfred Poussin (*L'Intermédiaire*, 10 septembre). — Voltaire et l'abbé Desfontaines (*Le Temps*, 16 septembre).

La petite bibliothèque que Stendhal possédait à Civita Vecchia fut dispersée à sa mort, mais celle qu'il possédait à Paris fut en grande partie léguée par Romain Colomb à Auguste Cordier et par celui-ci à M. Stryienski. M. Adolphe Paupe en publie, dans **l'Amateur d'autographes**, le catalogue descriptif tel qu'il fut rédigé par Cordier. On regrettera que le consciencieux M. Paupe n'ait pas vérifié les notices de Cordier, qui ne semblent pas toutes exactes. M. Paupe en pourra juger par la description du *Couvent de Baïano* (n° 13 de son catalogue), dont nous avons un exemplaire sous les yeux :

Couvent de Baiano (Le), chronique du seizième siècle, extraite dss Archives de Naples et traduite littéralement de l'italien par M. J... C... O. ; précédée de recherches sur les Couvents au seizième siècle, par M. P.- L. Jacob, bibliophile. Paris, H. Fournier jeune, 1829, in-8. C'est un volume de XII-260 pages, qui se compose de cinq parties : 1° Avant-propos, IV-XII ; 2° Recherches sur les couvents au XVIe siècle 1-80, signé P.-L. Jacob, éditeur des *Soirées de Walter Scott ;* 3° le couvent de Baïano, récit 81-122 ; 4° Chronique, 123-234 (y compris 4 pages d'index) ; 5° Notes, 235-260 (y compris 2 p. blanches).

Le *Récit* est-il de Stendhal ? La traduction de la *chronique* est-elle de Stendhal ? Les notes sont-elles de Stendhal ? Dans l'affirmative, pourquoi le volume n'est-il pas mentionné dans l'*Histoire des Œuvres de Stendhal*, de M. Paupe lui-même, au chapitre des *Chroniques italiennes*, ou ailleurs ? Pourquoi n'est-il mentionné nulle part ? Ce serait, semble-t-il, un des plus rares de la collection Stendhalienne. J'espère que les amateurs stendhaliens voudront résoudre ce point.

Le Catalogue comprend 20 numéros. Le plus intéressant est le n° 19, qui contient les annotations de Stendhal. Cordier le présente ainsi :

19. — Nibby. — *Roma nell'anno MDCCCXXXVIII descritta da Antonio Nibby*, 1 vol. grand in-8° de 402 p., 9 gravures hors texte. Rome, 1839.
« Stendhal a lu ce livre avec grande attention ; il est surchargé de notes et de

traits au crayon, memento pour les passages qui l'avaient frappé. Jusqu'à ses derniers moments, il s'est toujours préoccupé de ses *Promenades dans Rome*, qu'il devait compléter avec des renseignements nouveaux et precis, ainsi qu'en font foi les nombreuses annotations de ce livre qui l'avait vivement interessé. On en trouve la preuve dans trois pages autographes nos 81, 82 et 83 qui font suite à ce volume avec lequel elles sont reliées. » (*A. Cordier.*)

GRAPHIQUE DES TROIS PAGES AUTOGRAPHES DE STENDHAL FAISANT SUITE AU VOLUME

I. — « 10 octobre 1840. »

« J'achète ce livre estimable, raisonnable, mais bien ennuyeux. Tems magnifique. Je revois beaucoup de choses *with* M. Primal. Les gravures sont plates et, de plus extrêmement fausses, il faut des gravures faites d'apres des vues daguerréotypes. La Préface est fort bonne. Le tout est gâté par le nom d'une foule de peintres de 20e ordre, mais d'un autre côté, comment faire? Le vulgaire eût demandé ces noms, il lui faut des choses complètes...

ma il cacalo ? a piu metodi. »

II. — Ecriture diabolique. D'octobre 1841, ces lignes ne précèdent que de cinq mois l'attaque que Stendhal, ici, commence à sentir sous forme de goutte et qui l'emportera le 23 mars suivant (A. C.).

« 13 octobre 1841.

« Vu le tombeau des Scipion 3 (?) bien encore vu le Colombarium des esclaves d'Auguste chez M. (?), vu encore ses (?). Vu un même col. avec peintures, vu le cirque de Romulus. Les Cariere sont-elles au levant ou au couchant ? Tramontane très froide, un peu de goutte.

« Premier froid de l'année. Soleil superbe. Projets de voyage à Sabiaco et à Tieli. »

« 14 octobre.

« Vu la galerie Borghese. Compte 5 et 7 ou 50. 60. Lu *Rome antique* de Nibby, fort estimée par l'auteur du moins, *by* Mingres. »

III. — Cette note très nette est très difficile à lire : comme le no II, elle est datée du 14 octobre 1841. Stendhal, le 30 octobre suivant, quittera l'Italie pour n'y plus revenir. (A. C.)

« Ce premier volume doit être beaucoup plus ennuyeux que les autres : 1° à cause de l'historique peu intéressant ou obscur des églises ; 2° à cause des noms de 2 ou 300 mauvais peintres ou plats sculpteurs que le pauvre Nibby ne pouvait guère se dispenser d'insérer. Mais, outre les noms de ces artistes médiocres, il se croit obligé de faire connaître la page des plates histoires qui en parlent. Par ces raisons j'espère que les autres volumes seront moins assommans. Jusqu'ici il n'y a de possible que la Préface ; elle est fort timide ; pauvre et dépendant, il ne voulait pas dire du mal du P., mais au moins il ne loue pas à contresens.

« 14 octobre 1841. »

M. A. Paupe conclut par cette agréable page :

Il est à remarquer que, dans cette petite collection, les ouvrages sur l'Italie dominent : Stendhal lisait peu au hasard, il recherchait de préférence ce qui pouvait l'instruire sur sa patrie d'élection.

Ce qui nous touche davantage, c'est cette grammaire allemande, attestant que Beyle fit une réelle tentative pour assimiler la langue de Gœthe et de Schiller. Se trouvant à Trieste, en 1831, il écrivait au baron de Mareste : « Je relis l'allemand. Si j'étais resté ici, j'allais donner un coup de collier, comme dit M. de Clermont-Tonnerre, et me mettre en état de comprendre la prose. » Beyle avait alors 48 ans — âge un peu avancé pour entreprendre l'étude d'une langue étrangère — et il n'avait pas cette facilité qui fit de son ami Mérimée un polyglotte remarquable. Dix ans plus tard, en 1840, se souvenant sans doute des difficultés qu'il avait éprouvées à cet égard, Stendhal écrivait à Balzac, avec une évidente mauvaise humeur : « Les Allemands sont tellement à genoux devant un cordon, ils sont si bêtes ! J'ai

passé plusieurs années chez eux, et *j'ai oublié leur langue par mépris.* » Voilà un mépris qui nous paraît un peu cousin de celui « du renard devant les raisins.... ».

Quoi qu'il en soit, nous avons là un petit noyau d'ouvrages dont la valeur, pour quelques-uns, réside surtout dans les marges « illustrées » par Stendhal ; reliques vénérables, précieux souvenirs qui ne pouvaient tomber en de meilleures mains que celles de M. Casimir Stryienski, beyliste par excellence, et nous faisons des vœux pour que cet embryon de bibliothèque s'enrichisse encore dans l'avenir, à la grande satisfaction du Stendhal Club et des lettrés.

§

M. Georges Colas publie dans **l'Intermédiaire** une lettre inédite du poète Alfred Poussin à M. Poubelle, préfet de la Seine, avec la réponse. C'est un détail assez curieux de la vie singulière et famélique du « pauvre diable », comme il se qualifie lui-même :

Comme suite aux diverses notes envoyées par les collaborateurs de *l'Intermédiaire* au sujet du poète Alfred Poussin, je rappellerai que le 16 mars 1901 a paru dans le journal *l'Eclair* une « Actualité », — M. Georges Montorgueil doit bien s'en souvenir ! — sur la fin d'un bohème. La biographie et l'état d'âme de ce curieux poète ont été étudiés à fond par l'auteur de cet article, et, si Poussin rappelle dans son testament que bien des personnes ont été bonnes pour lui, il aurait pu reconnaître que, dix fois, il passa à côté d'un bonheur, d'une situation ou d'un avenir qui lui était offert et qui aurait pu le faire sortir de la misère dans laquelle il se plaisait, paraît-il.

Voici deux documents qui datent de 1892, et qui sont tout à fait inédits :

1° Lettre envoyée à M. Poubelle, préfet de la Seine.

Paris, le 29 septembre 1892.

Monsieur le Préfet,

Il était une fois un pauvre poète normand (du Lycée de Caen) qui possédait pour toute fortune cent exemplaires d'un volume de vers qu'il venait de publier. — Le rêveur se dit un beau matin : essayons d'en tirer parti ; faisons comme l'épicier du coin qui, après avoir fabriqué sa moutarde, tâche d'en trouver le placement ; — ses amis d'abord lui achetèrent ses vers et plusieurs même furent assez généreux, ce qui lui permit de payer son loyer et de manger un peu comme tout le monde ; il avait beaucoup souffert, le pauvre diable, témoin ces quatre vers :

J'ai vécu longtemps au hasard
Sans un sou, bayant à la nue,
Ne pouvant entrer nulle part :
J'étais prisonnier dans la rue.

Un jour qu'il n'avait plus rien à se mettre sous la dent et qu'il ne connaissait plus personne à qui s'adresser, il lui vint à l'idée d'envoyer son ouvrage à quelques-uns de ses compatriotes qui avaient une haute situation dans la ville, et, choisissant un exemplaire de ses « Versiculets », il écrivit sur l'enveloppe le nom suivant :

Monsieur Poubelle, — Préfet de la Seine.

Il porta son livre à son adresse, et cela fait, il attendit avec confiance — *Habent sua fata libelli.*

Veuillez agréer, monsieur le Préfet, l'hommage de mon profond respect.

ALFRED POUSSIN.

Voici la réponse qui lui fut envoyée huit jours après :

Monsieur,

J'ai reçu avec votre lettre le volume que vous m'avez fait l'honneur de m'offrir, et vous en remercie. Vos vers me plaisent. J'aime leur fier accent et leur douloureuse sincérité.

Pourtant je serais heureux si je pouvais vous aider à acheminer vos rêveries en des régions moins désolées; il me semble que le poète que vous êtes ne perdrait rien à pouvoir descendre sur la terre au moins aux heures des repas.

Permettez-moi de m'inscrire d'avance parmi les souscripteurs de votre prochain recueil et de vous donner des marques moins fugitives de l'intérêt que vous m'inspirez.

Agréez, Monsieur, avec tous mes compliments...

POUBELLE.

On voit qu'il ne tenait qu'à Alfred Poussin de s'assurer un avenir, mais il était si paresseux qu'un effort lui répugnait.

§

M. Fernand Caussy a publié dans **le Temps** une bien intéressante notice sur « Voltaire et l'abbé Desfontaines », ainsi qu'une diatribe inédite de Voltaire contre Desfontaines. Les causes de la haine de Voltaire demeureraient presque inexplicables si l'on ne connaissait sa vanité et sa susceptibilité. Outre que l'abbé Desfontaines fut un critique très présentable, il ne faut pas oublier que c'est lui qui a le premier traduit et par conséquent fait connaître à l'Europe *Robinson Crusoé* et que sa traduction reste la meilleure peut-être et la seule complète.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

LITTÉRATURE DRAMATIQUE. P. Janot : Théâtre chrétien. *Au Clocher*. Préface par M. Maurice Barres. Bloud et Cie, 3.50. — Judith Gautier et Pierre Loti : *La Fille du Ciel*, drame chinois. Calmann-Lévy, 3.50. — Lucien Lehmann : *Au delà de nos conflits*, pièce en deux actes. Stock, 1.50. — « Le Loup » : *L'Auteur*, comédie en cinq actes, en vers. — Auguste Fraisse : *Bouvines*, drame historique en cinq actes et sept tableaux, en vers. Fontemoing, 2 ». *Don Luis*, drame en vers, en cinq actes et sept tableaux. Fontemoing. — Mario Prax : *La Pythie de Delphes*, tragédie philosophique en quatre actes et un prologue, en vers. Figuière, 3.50. — Robert d'Alsace : *Une scène d'amour dans un parc*, Falque. — Remy Montalée : *Le Bonheur*, pièce en quatre actes, Figuière, 3,50. — L. Michaud d'Humiac : *Le Cœur de Se-Hor*, tragédie de l'ancienne Egypte, en quatre actes, en vers. Figuière, 3.50. — Berthe Reynold : *Les Moutons noirs*, tragédie rustique en trois actes, en prose, précédée d'une épitre. Figuière, 3.50. — Divers. — Remerciement.

Littérature dramatique! c'est-à-dire les pièces non représentées et

publiées par leurs auteurs. Mon Dieu! elles valent bien celles qu'on voit jouer. Il n'y a guère de différence que dans la façon dont elles se présentent à nous. Au théâtre, pendant que les acteurs parlent, on peut penser à autre chose, n'écouter que distraitement. Le peu qu'on entend suffit pour qu'on sache la pièce à fond. Mais lire, lire! Ah! lire! Il faut se donner tout entier, ne rien perdre de l'intrigue, ne pas confondre les personnages, bien se souvenir qu'on est dans un salon modern-style, ou à l'époque de Charles le Chauve, dans un château-fort. La moindre distraction, et tout est brouillé. Vous voyez si le métier de critique dramatique a ses charmes. Ajoutez les hautes pensées que suggèrent ces pièces à jamais privées d'acteurs, de souffleur, de décors, de répétitions, de spectateurs. Vous connaissez M. Folantin, le héros d'*A vau l'eau*. Vous vous rappelez, le soir, en revenant de son ministère, il flâne sur les quais. Dans les boîtes des bouquinistes, il voit d'innombrables volumes de vers, signés de noms parfaitement inconnus, et qui moisissent là, peu feuilletés. M. Folantin les considère, et çà et là en ouvre un avec mélancolie : « Ces vers ne sont ni meilleurs ni pires que ceux qui se sont vendus et qui ont mené leurs auteurs à l'Institut », pense-t-il. Ainsi je pensais, à peu près, en considérant cette bonne vingtaine de pièces que le Directeur du *Mercure* a eu l'attention de m'envoyer pour réjouir mes vacances. Pourquoi n'ont-elles pas été jouées? Pourquoi sont-ce d'autres qui ont eu cette chance? Celles-ci ou celles-là, c'était pourtant bonnet blanc et blanc bonnet. Toujours M. Capus, toujours M. Bataille, toujours M. Bernstein, toujours M. Donnay, toujours M. Tristan Bernard, toujours MM. de Flers et Caillavet! On devrait nous changer un peu d'auteurs, de temps en temps. Cela nous ferait au moins de la nouveauté, — dans les noms.

Mais voici mes appréciations, que vous attendez avec impatience, je m'en doute bien. Ce ne sont que des opinions personnelles, je me dépêche de le dire. Il y a peut-être dans toutes ces pièces des chefs-d'œuvre, que je n'ai pas su voir. Est-ce qu'on sait jamais? Il y a tant de différence entre une pièce lue et une pièce jouée! J'ai lu, — ou presque. Tout cela m'a paru profondément ennuyeux. Mais à la scène, dans des décors, avec l'éloquence des acteurs, c'eût peut-être été passionnant? Songez un peu, je vous prie, aux pièces que vous avez applaudies, que toute la presse a célébrées. S'il vous fallait les lire, dépasseriez-vous le premier acte? Vous pouvez en faire l'expérience avec la dernière pièce de M. de Porto-Riche, *le Vieil Hömme*, un chef-d'œuvre, du théâtre classique, paraît-il? A la lecture, c'est pitoyable.

Au Clocher, par M. P. Janot. C'est un recueil de quatre pièces: **Au Clocher, Magnificat, L'Ange de Noël, Chez Pilate**, avec une préface de M. Maurice Barrès. C'est du théâtre

bien pensant, moral, édifiant, patriotique, chrétien. Vertu, que de crimes on commet en ton nom !

La Fille du Ciel, drame chinois, par Mme Judith Gautier et M. Pierre Loti. Une œuvre telle qu'on pouvait l'attendre des auteurs et que seuls ils pouvaient écrire. C'est joli, gracieux, plein de poésie. Cela m'a beaucoup rappelé *le Chagrin dans le Palais de Han*, dont je vous ai fait ici un si beau compte-rendu, texte et musique. Qui sait ? Il en est peut-être du théâtre chinois comme du nôtre aujourd'hui, où toutes les pièces se ressemblent.

Au delà de nos conflits, par M. Lucien Lehmann. C'est une peinture de l'amour filial, un exemple de la force de l'amour filial. Un industriel est en conflit avec ses ouvriers et refuse de se soumettre à leurs exigences. Son fils est du côté des ouvriers, contre lui. Mais l'industriel est très malade du cœur. Une émotion un peu forte peut le tuer. Pour ne pas lui donner le coup fatal, le jeune homme change de cause et revient du côté bourgeois. Le sujet est bizarre, et la façon dont il est traité m'a paru peu adroite et manquer de solidité.

L'Auteur, par « Le Loup ». C'est en vers, et avec un certain air de drôlerie. Mais voilà ! Il faudrait le lire.

Bouvines, drame historique, en vers, par M. Auguste Fraisse, cinq actes et sept tableaux. **Don Luis**, drame en vers, par M. Auguste Fraisse encore, cinq actes et sept tableaux. On a aussi de cet auteur *les Champairol*, drame en cinq actes, en vers, représenté aux Menus-Plaisirs en 1884 ; *Jean Cévenol*, drame en cinq actes, en prose, cette fois-ci, représenté à Beaumarchais en 1885 ; *la Nuit de Waterloo*, drame en cinq actes, en prose également, représenté au Théâtre Molière de Bruxelles en 1888 ; bien d'autres encore. Et toutes les œuvres de M. Auguste Fraisse sont inspirées, nous dit-il dans sa préface, par le même amour ardent de la Patrie. Tout cela ne nous rajeunit pas.

La Pythie de Delphes, tragédie philosophique, par M. Mario Prax. J'ai entrevu quelquefois M. Mario Prax chez Marcel Schwob, il y a quelques années. Il avait de bien beaux gilets. Il était à ce moment l'auteur d'un *Abélard*, — cinq actes et en vers, probablement, — que devait jouer Mme Sarah Bernhardt. On parlait beaucoup de cette pièce, aux dimanches de Marcel Schwob. Il paraît que c'était très beau, et l'on comptait sur un succès. Mais le sujet porta malheur à l'œuvre. A chaque répétition, Mme Sarah Bernhardt trouvait des longueurs et coupait quelque chose. Finalement, *Abélard* se trouva réduit à rien et fut rendu à son auteur. Il paraît que *la Pythie de Delphes* devait également être jouée par Mme Sarah Bernhardt, puis fut également dédaignée par elle. M. Mario Prax le raconte dans sa préface, qui ne manque pas d'esprit. Il se

rend compte du relief qu'eût pris sa pièce avec une telle interprète, et pour remédier à cette perte, il donne ce conseil à ses lecteurs :

Ne pouvant « envoyer » Mme Sarah Bernhardt à chacun de mes lecteurs, je les engage vivement, « pour faire regagner à ma pièce la moitié de son prix », à évoquer, en la lisant dans l'atmosphère d'il y a deux lustres, la voix de cette géniale sirène, sa silhouette, sa mimique, son port d'Hélène traînant le *tout-Paris* dans les plis de son péplum, son autorité de prophétesse du vers, ses gémissements de Sapho élégiaque, ses rugissements de Médée blessée, la câlinerie de sa félinité armée des griffes de la ruse, son état chronique d'histrionne ivre des bacchanales de la réclame, ses généreux élans, ses injustices calculées, ses reculades succédant à sa bravoure face au danger, ses perpétuelles contradictions enfin d'où émanait le charme de cette coquette tragique, de cette Circé orientale, de cette *Dame aux Caméléons*, de cette Pythie des Poètes, — charme qui, à la scène ou dans sa loge, la faisait adorer de tous à la minute où elle devenait haïssable ..

Une scène d'amour dans un parc, par M. Robert d'Alsace. « Avant de lire cette scène d'amour dans un parc, laisse-moi, ami lecteur, t'expliquer simplement ce que mon cœur a essayé d'écrire », dit l'auteur au début de sa préface. Murger, lui, avait un cœur qui ouvrait les portes :

Non, ma jeunesse n'est pas morte,
Il n'est pas mort le souvenir,
Et si tu frappais à ma porte,
Mon cœur, Musette, irait t'ouvrir.

Le Bonheur, pièce en quatre actes, par M. Rémy Montalée. M. Rémy Montalée a publié quatre romans, deux pièces en quatre actes, deux autres en trois actes. Le saviez-vous ? Voilà la gloire littéraire.

Le Cœur de Se-Hor, tragédie de l'ancienne Egypte, par M. L. Michaud d'Humiac. Une tragédie sur l'ancienne Egypte ! On ferait avec cela un joli dessin. On montrerait la vie actuelle, avec tous ses frémissements, ses heurts, ses inquiétudes, ses grondements, son machinisme dévorateur, son activité bruyante, ses luttes de classe, etc., et au milieu un homme qui ne voit, n'entend, ne sent rien de tout cela, penché sur des papiers, entouré de volumes, une plume à la main : il écrit une tragédie sur l'ancienne Egypte.

Les Moutons noirs, par Mme Berthe Reynold. C'est la seule pièce, de tout mon stock, que j'ai pu lire jusqu'au bout. Une peinture de la Bretagne, et rendue avec un vrai charme, sans aucune longueur. C'est à la fois de la légende et de la réalité. Il n'y a qu'un défaut : c'est la préface de l'auteur, « l'épître », comme elle dit. C'est d'ailleurs la caractéristique de toutes ces pièces, les préfaces. Et ne croyez pas que les auteurs y racontent leurs démarches, leurs déceptions dans la recherche d'un directeur qui voulût bien les jouer. Ce pourrait être

intéressant, dans ce cas. Chacun montrerait là son caractère. On verrait l'homme avant de juger l'œuvre. Au lieu de cela, elles n'offrent qu'un panégyrique plus ou moins direct de l'auteur et de la pièce, en un mot encore rien que de la littérature.

M. Georges de Tollemonde a écrit **l'Abbesse de Castro**, drame en quatre actes et neuf tableaux, **Vanina Vanini**, comédie dramatique en trois actes et cinq tableaux, **Béatrice Cenci**, drame en deux actes, **Gonzalve de Cordoue**, drame en trois actes et huit tableaux, **Rachel**, drame en trois actes et six tableaux, et **Don Juan châtié**, comédie dramatique en cinq actes et dix tableaux, tout cela en vers, et réuni en deux volumes sous ce titre : **Chroniques en action**. M. Eugène Herdies a écrit **le Réprouvé**, un acte en prose, — M. Armand d'Artois, **Une Farce de Maître Villon**, comédie en trois actes et quatre tableaux, en vers, — M. J.-B. Girod, **Un Exploit de Mandrin**, épisode en un acte, en vers, — M. Guy de la Batut, **La Lueur dans la nuit**, poème dramatique en trois épisodes, — M. C. Perceval, **Le Prince Mélik**, pièce en deux actes, en prose. C'est à n'y pas croire, et pourtant c'est la vérité.

Et maintenant que je vous ai renseigné, il ne vous reste plus qu'une chose à faire : lire tout cela. Mais ai-je besoin de vous le dire ? Vous n'aurez garde d'y manquer, j'en suis bien sûr.

Une personne, qui ne me permet pas de lui faire une autre réponse, a bien voulu m'adresser, pour me remercier, me dit-elle, du plaisir qu'elle a à lire mes bavardages, une carte postale illustrée d'une aquarelle faite à mon intention. Le vieux Boissard a été touché et remercie.

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

J.-G. Prod'homme et A. Dandelot : *Gounod* (1818-1893), deux volumes (Delagrave, éd.). — Camille Bellaigue : *Gounod* (Collection des *Maîtres de la musique*; F. Alcan). — Memento.

Cette année est décidément l'année de **Gounod**, celle de sa quasi ou pseudo-apothéose, comme on voudra et choisira, chacun selon ses goûts. L'Opéra va bientôt donner la 1500e de *Faust* et trois notables musicographes se sont rencontrés pour raconter la vie de son auteur. Dans les deux volumes qu'ils lui consacrent, MM. Prod'homme et Dandelot ont fait preuve d'historiens d'autant plus impartiaux qu'ils se sont « interdit toute appréciation, toute critique personnelle, se bornant à rapporter sur les œuvres de Gounod les opinions, souvent contradictoires, de leurs premiers auditeurs et juges; non seulement en France, mais aussi à l'étranger ». Grâce à ce parti-pris d'un ri-

goureux objectivisme, renonçant même à la moindre interprétation pour si peu que ce soit tendancieuse des témoignages contemporains, rien n'est plus intéressant que ce travail. On y trouve la documentation la plus complète autant sur la famille et l'ascendance de l'homme que sur la carrière et les productions du musicien. A tous égards les plus divers, les dates et les chiffres y sont fournis avec un détail aussi minutieux qu'abondant. On y lit, entre autres, le traité par lequel M. A. de Choudens, alors modeste éditeur de romances, achetait à Gounod et à ses librettistes la partition, fort discutée, de *Faust* pour la somme de dix mille francs, payables en plusieurs échéances; placement qui rendit depuis le jeune audacieux multimillionnaire. Par contre, un peu plus tard, M. Lemoine fit sans doute une affaire moins brillante en payant cent mille francs *Polyeucte*. On n'y est pas moins exactement informé sur l'aventure Georgina Weldon que sur la distribution originelle des opéras du maître, leur durée minutée par acte, le prix de leurs décors et costumes. Bref, avec des pièces d'archives en appendice, une bibliographie copieuse et enfin un catalogue chronologique de l'œuvre de Gounod, aucun rêvable renseignement ne manque en cet ouvrage. C'est de la besogne excellente et, bien probablement, définitive.

Le livre que M. Camille Bellaigue écrivit sur le même sujet pour la collection des *Maîtres de la Musique* est de toute autre sorte. Il s'agit ici, en effet, d'un dithyrambe. Si l'auteur ne s'y interdit nullement les « appréciations personnelles », au contraire, — et c'est son droit, — en revanche, il s'y interdit à priori « toute critique », et il nous en avertit sans ambages. Sa ferveur est d'ailleurs fondée sur de très touchants souvenirs. « Il n'est pas, avoue-t-il, un maître que j'aie connu davantage et que j'aie plus aimé. Quand je regarde en arrière, je le vois pour ainsi dire sur le seuil même de ma vie et, s'il est possible, plus loin encore; témoin ces mots tracés par lui sur le premier feuillet d'un exemplaire de *Rédemption: A mon cher Camille Bellaigue, que j'aime depuis l'enfance de son père.* » Puis, M. Bellaigue explique que ce fut le jour de sa première communion qu'il « fit personnellement la connaissance de l'illustre auteur de *Faust* et de *Roméo* », qui assistait à la cérémonie. Son père, au sortir de l'église, le présenta en ces termes : « Voici, maître, un enfant qui aime déjà la musique et votre musique. Voulez-vous ajouter à toutes les bénédictions qu'il vient de recevoir une bénédiction de beauté? » — « Alors, poursuit M. Bellaigue, Gounod, de sa voix chaude, vibrante, et que j'entendrai toujours, s'écria : « Mon enfant, aujourd'hui je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ta chaussure. C'est toi qui portes Dieu dans ton cœur, c'est toi qui me béniras. » Et joignant le geste mystique à la parole ardente, sur le pavé de la place et le front découvert, on vit le grand artiste tomber à

deux genoux devant le petit garçon. Celui-ci ne le bénit point. Surpris et confus, il fit ce que peut-être vous eussiez fait à son âge : il pleura. Tel fut, entre le maître et le disciple, le commencement de notre inégale, mais tendre et fidèle amitié. » — L'anecdote n'est pas seulement, en somme, très gentille en sa candeur un peu ébouriffante, elle apparaît aussi typique. On peut la rapprocher de ce mot de Gounod à Saint-Saëns, l'interrogeant sur un coup de grosse caisse au début du *Gloria* de la *Messe de Sainte-Cécile* : « C'est le coup de canon de l'Eternité. » De telles réponses, quand elles ne sont point des boutades, trahissent une mentalité assez caractéristique. Comme aussi bien dans la précitée dédicace de *Rédemption*, on y remarque une imperturbable et grandiloquente incongruité de l'idée ou de la métaphore, qui évoquerait volontiers la figure de M. Homais ou de M. Joseph Prud'homme. Et le geste ici le cède à peine à la parole. De même que Gounod se prosternait en pleine rue devant un pauvre gosse effaré, pareillement M. Homais fût sans doute allé sans embarras, et gardant son chapeau sur la tête, pérorer dans la chapelle du catéchisme devant un auditoire impubère. Il serait évidemment excessif d'insister sur ce parallèle avec l'incarnation du bourgeoisisme primaire, mais il n'en correspond pas moins à quelque réalité capable d'élucider peut-être certains traits de la personnalité artistique de Gounod. Fils d'un père peintre et d'une mère artiste et mélomane, animé des aspirations les plus nobles, il est curieux que Gounod semble n'avoir pu s'élever jusqu'à une véritable culture artistique ; et, en disant culture, je n'entends pas celle qu'on acquiert par l'étude, mais celle qui résulte d'un émoi spontané de la sensibilité au contact du beau et aboutit à une compréhension intuitive, à une assimilation profonde qui purifie, affine, équilibre, féconde le génie de l'individu et élargit la portée de son activité créatrice. Dès sa jeunesse et sa vie durant, Gounod s'emballe diversement, mais sans jamais comprendre, sans pénétrer la beauté qu'il admire et interprète à sa manière, laquelle est superficielle parce que limitée, spéciale, déterminée par une insurmontable idiosyncrasie. Gounod ne posséda jamais qu'une sensibilité « bourgeoise », au sens, non pas de classe, mais philistin de l'épithète, et, qui pis est, né Parisien à la troisième génération, une sensibilité de bourgeois parisien du Second Empire, panachée de mondanité artificielle, de terre à terre et de sentimentalité salonesque. A cet égard, le musicien apparaît l'un des plus authentiques représentants de ces « individualités étroitement autochtones » dont je parlais à propos de Meyerbeer, qui demeurent passivement soumises à l'action d'un milieu ambiant à quoi elles semblent attachées comme le lierre au tronc immobile, impuissantes à rien percevoir ou éprouver au delà de l'horizon qui les entoure, et dont l'originalité ne consiste qu'à se dénoncer l'ex-

pression éventuellement savoureuse, mais stricte de ce milieu, lequel est, en l'espèce, moins encore régional qu'expressément citadin. Aussi le jeune Gounod traduit-il d'emblée Lamartine en romances de salon; son enthousiasme pour Palestrina lui inspire une polyphonie de sacristie chanoineuse, dont il confectionne des messes *a capella* insipides. Sa dévotion pour Bach l'induit à affubler d'une fade cavatine un *Prélude* du *Clavecin bien tempéré*. A Rome, il a pour livre de chevet le *Faust* de Gœthe; plus tard, il acceptera joyeusement d'en mettre la caricature en musique, sans y voir quelque différence. Je sais bien que ce galvaudage des chefs-d'œuvre était alors à la mode, mais sa ridicule inculture est plus frappante chez Gounod qu'ailleurs, à cause de la nature de son art. Nul musicien ne fut, en effet, plus profondément, plus intégralement sincère. Gounod ne consentit jamais à être un « amuseur »; il n'écrivit pas une mesure qui ne satisfît tout d'abord sa probité d'artiste. Et cette irréductible sincérité confère au moindre comme au plus important de ses ouvrages la qualité d'« œuvre d'art », propre à toute et même à la plus humble manifestation ingénue d'une sensibilité humaine. Aussi sommes-nous d'autant plus vivement choqués d'un mélange d'incohérence et d'impropriété dans l'expression *musicale* des sentiments, des caractères particuliers ou généraux, par quoi Gounod s'adapte sans sourciller, sereinement, à l'inanité psychologique de ses livrets, et même la souligne. Dans *Faust*, le chœur des soldats, l'air « des bijoux » de Marguerite, la jubilation émoustillée du Docteur : « A moi les plaisirs, les folles ivresses... », en sont *musicalement* de saisissants exemples. Si la sincérité de Gounod n'en fut aucunement gênée, c'est que sa sensibilité bourgeoise et citadine ne réussissait point à s'exhausser jusqu'à l'humanité plus profonde, plus vaste du drame étranger, ni même à s'imprégner de sa « couleur locale », et que le musicien en transposait à son insu la tragédie, morcelée et incohérente, dans le milieu factice à lui familier et inéluctable. Il est assez intéressant de constater qu'une incohérence de ce genre est beaucoup moins sensible chez Meyerbeer en dépit de son art hétérogène, tandis que chez Gounod cette hétérogénéité de caractère expressif s'allie à une homogénéité d'écriture manifeste. La personnalité de la musique de Gounod est d'ailleurs indéniable. Il est même curieux qu'on y dépiste malaisément de péremptoires influences, et que tout son art semble directement procéder de sa sensibilité que j'ai tenté d'analyser. Quoique réelle, cette personnalité pourtant n'est rien moins que puissante, et on n'en est point étonné. Elle est, en outre, inégalement répartie dans l'ensemble de son œuvre. D'une façon générale, elle apparaît moins mièvre que comme estompée, on dirait parfois presque un peu désuète, avec des analogies reculant jusque dans le XVIIIe siècle, et on ne peut guère

essayer de la définir qu'en employant des comparaisons extra-musicales. Il y a dans le musicien Gounod du Jean-Baptiste Rousseau et du Delille, du Parny et du Béranger, avec, brochant sur le tout, du Coppée. Son art abuse volontiers et fort inconsciemment du lieu commun; les élans y sont rares, et le plus souvent avortés, le métier tout au plus passable; l'impression dominante est celle du « joli ». Au point de vue purement musical, l'amitié de M. Bellaigue l'entraîne à des admirations qu'on regrette de ne pouvoir partager. L'écriture coulante de Gounod est aussi dépourvue de quelque nouveauté que, malgré son culte pour Bach, du moindre intérêt polyphonique. Il exploite, avec une inconsciente et obstinée prédilection, le procédé machinal des « marches d'harmonie », commode et nécessaire à son haleine courte qui lui interdisait la puissance. C'est par-dessus tout dans ses oratorios, que magnifie M. Bellaigue, et dans ses œuvres liturgiques qu'éclate son impéritie de pur musicien, et, lorsque Saint-Saëns imprima « qu'on trouvera, dans ses compositions religieuses, le meilleur de ce qu'écrivit Gounod », on se demande si ce fut de sa part rosserie ou aberration singulière. Gounod, à tous égards, est ici inférieur à lui-même. Sa foi, vraisemblablement sincère, n'excitait que médiocrement sa veine. La personnalité musicale de Gounod gît tout entière, à bien peu près, dans son inspiration mélodique, et exclusivement dans la profane disséminée parmi quelques romances célèbres et surtout au théâtre. Et il est remarquable que, là, le plus typique de cette inspiration fait si peu corps avec le drame lyrique qu'il gagne à en être séparé et, sous forme de « morceaux détachés », en apparaît aussi indépendant, étranger que *le Soir* ou la *Sérénade*. Musicalement, Gounod reste avant tout l'auteur de *Faust*. C'est là que sa sensibilité citadine a rencontré ses inspirations les plus originales en même temps que les plus caractéristiques en leur décousu disparate, et que le musicien, par endroits, s'est le plus heureusement distingué. Dans l'arie : « Laisse-moi contempler ton visage » et l'amoureuse invocation de Marguerite aux étoiles, il y a des finesses d'harmonie ou de modulations charmantes et fort estimables. C'est sans doute plutôt pour ses défauts que pour ses qualités que cet ouvrage est devenu aujourd'hui universellement populaire. Ce succès incite M. Bellaigue à l'hypothèse que Gounod pourrait bien en conquérir l'immortalité. Peut-être, car la clientèle est éternelle, à qui s'adresse l'art de *Faust*, et avec la sentimentalité de laquelle communiaient d'instinct l'âme bourgeoise et la faconde simpliste de ce musicien « parisien » bien plutôt que français. Ce qui n'empêche que l'œuvre et la personnalité de Gounod soient loin d'être méprisables. S'il ne fut certes qu'un petit musicien, on en ressent comme une involontaire déception, car sa sincérité est assurément celle d'un artiste. Seulement cet artiste est d'une espèce particulière, et Gounod

apparaît en somme un intéressant spécimen de ce qu'on pourrait appeler « l'artiste philistin ».

Memento. — *Musique et musiciens de la vieille France* (F. Alcan, éd.) est un livre qui démontre une fois de plus la conscience et l'étendue de l'érudition de Michel Brenet. Les deux plus intéressants chapitres ont trait à l'ancêtre Jean Ockeghem, dont la vie était à peu près ignorée, et au délicieux musicien Jacques Mauduit. On y déplore cependant l'absence d'exemples notés qui eussent avantageusement remplacé des références. En ce qui concerne « les origines de la musique descriptive », l'auteur aurait pu sans doute remonter beaucoup plus haut qu'elle ne l'a fait, — à vrai dire, en sortant du cadre annoncé, — puisque, dès le VIIe ou VIIIe siècle au moins avant notre ère, Olympos était renommé pour avoir traduit sur l'aulos le combat d'Apollon et du serpent Python, dans une composition célèbre qui, cultivée longtemps sous le nom de « nome pythique », constitue la plus ancienne forme musicale dont l'histoire de l'art sonore ait conservé le souvenir. — M. Lucien Greilsamer est peut-être l'homme au monde qui connaît le mieux les instruments à archets, et il est difficile de dispenser plus de science technique avec plus de clarté et d'agrément. *Le Vernis de Crémone* (Société française d'imprimerie et de librairie) est une étude que les musicographes un peu chercheurs ne liront pas moins utilement que les praticiens de la lutherie. *L'Hygiène du Violon, de l'Alto et du Violoncelle* (Delagrave, éd.) apparaît presque indispensable à tout virtuose ou amateur. — La brochure intitulée *Note sur l'Acoustique et la Théorie musicale*, par Mme F. Boyer-Cunq (Editions du *Monde Musical*) contient d'assez intéressants diagrammes. L'exposé toutefois demeure élémentaire, et on sent l'auteur empêchée d'atteindre aux conclusions qui s'ensuivent de ses prémisses par les préjugés de la gamme, du tempérament, des deux modes, sans compter celui du dièze et du bémol. Mme Boyer-Cunq se figure, comme la plupart des musiciens à qui on l'enseigne au solfège, qu'un dièze ou un bémol « élève ou abaisse une note d'un demi-ton » d'où sembleraient dériver des « affinités ascendantes ou descendantes », sans remarquer qu'il ne s'agit que d'un procédé d'écriture où de terminologie simplificatrice pour désigner deux sons qui, — tels que *Sol* ♮, tierce majeure de *mi*, et *Sol*, quinte de *Do*, *la* ♭, tierce majeure inférieure de *Do* et *la*, quinte de *Ré*, — n'ont rien de commun l'un avec l'autre, pourraient s'appeler de noms absolument différents, et même le devraient, n'était l'écueil de la complication. — Sous le titre *Quarante ans de Musique* (Calmann-Lévi, éd.), M. Henriot a publié une nouvelle série de chroniques de Reyer, qui n'a vraiment pas de chance. Enfin converti au Wagner de *Tristan*, il comprend tout de même encore si peu de chose à Liszt qu'il le traite avec une désinvolture assez niaise. En réponse à une lettre où Liszt lui écrivait : « Cher Monsieur », il trouva spirituel de répliquer : « Monsieur l'Abbé. » « Là s'arrêtèrent nos relations », dit Reyer. Tant pis pour lui. — *Petites Amies de Beethoven*, par M. André de Revery (Champion, éd.). — *La Trompette : un demi-siècle de musique de chambre*, par M. Augé de Lassus (Delagrave, éd.).

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Jozef Israels. — Gabriel Séailles : *Eugène Carrière* (Armand Colin).

La saison des peintres va recommencer. Elle dure maintenant presque toute l'année. Seule, la chaleur de juillet met un intervalle entre les séries des expositions. Elles reprennent dès que la douceur de l'automne laisse espérer que les dilettantes se laisseront à nouveau attirer dans les salles éclatantes. Et encore ne manque-t-il point, au cours de l'été, de petites expositions. Des groupes d'amis des arts, des sociétés régionales dressent leurs embûches près des plages, non loin des forêts reposantes, dans les villes aux sources bienfaisantes ou vantées comme telles. Mais enfin, ces efforts étant trop dispersés pour qu'on puisse les étudier tous, c'est le salon d'Automne qui reprend la fête d'art, et dès le jour où la baguette de Frantz Jourdain aura poussé les vantaux des portes du Grand Palais, les expositions s'enchaîneront, rivaliseront, se presseront, se gêneront jusqu'à l'éclosion énorme des Salons réguliers et irréguliers dans les joliesses du printemps.

Aussi avant que la saison ne reprenne, quelques notes sur un ou deux faits de l'histoire de l'art, qui ne sont point des expositions.

§

La mort de **Jozef Israels** a passé presque inaperçue en France. A peine quelques bouts d'articles nécrologiques empruntés à d'insuffisantes encyclopédies ou documentés selon un récent travail très consciencieux, mais bref, du professeur Dake sur Jozef Israels! Cette étude, quoique très légèrement, fait allusion à la complexité de talent de Jozef Israels et donne de son voyage en Espagne quelques extraits intéressants, où s'affirme le goût d'Israels pour le caractère, par-dessus les qualités picturales, et son admiration de l'émotion partout où il la trouve ample, et complète.

L'influence de Jozef Israels n'a pas été profonde en France. Encore qu'il fût l'hôte parfois de nos Salons et que les Expositions universelles l'aient sérieusement divulgué dans les sections hollandaises, que la bonne critique française l'ait traité avec tout le respect convenable, Israels devait trop lui-même à l'art français pour l'impressionner à son tour. Sa belle simplicité aussi y faisait quelque obstacle. Pourtant de ce qu'Israels ne devint pas ici un chef et un guide, il n'en faut point conclure qu'ailleurs il ne fût pas écouté. En Allemagne surtout, l'œuvre d'Israels fut admirée et consultée. Parallèlement à l'impressionnisme français, et déjà auparavant, alors que Menzel était le grand peintre allemand, avant que se développât complètement l'œuvre et la personnalité de Max Liebermann, Israels fut une

des autorités qui émancipèrent la peinture allemande. Il y avait à cela bien des raisons.

Les qualités d'Israels y étaient pour presque tout et ses défauts pour le reste. Son origine hollandaise et la gamme de ses sujets picturaux y contribuaient. Les défauts qui captivèrent l'Allemagne, ce furent cet esprit souvent anecdotier qui dirigea Israels et sa recherche du titre familier et touchant, parfois sa composition, sa recherche de la scène vécue et émouvante (surtout après les débuts inspirés d'Ary Scheffer lorsqu'il commença à faire de la vie réelle paysanne et bourgeoise et qu'il eut vu les Millet); parfois ses sujets ont quelque analogie avec ceux de l'école de Dusseldorf, mais il y met en plus toute sa valeur de peintre-poète.

Aussi l'art allemand aime l'art hollandais et le terroir hollandais. Les peintres qui recherchent encore en Allemagne des scènes rustiques avec costumes locaux s'inspirent des coins d'ensemble pittoresques fournis par les provinces hollandaises.

Nombre de peintres allemands vont étudier en Hollande la transparence de l'atmosphère, et aussi s'efforcent à transcrire non seulement le calme coloré des villages et des grandes fermes, mais la sobriété méticuleuse et bourgeoisement sereine des petits intérieurs paysans de la Hollande.

Le terrain était d'autant mieux préparé pour Israels en Allemagne qu'au moment de son grand succès beaucoup de peintres allemands n'eussent point aimé paraître s'incliner devant les disciplines françaises. Ils trouvaient chez Israels tout l'art de l'ambiance des vrais peintres français, l'harmonie des tons, la vérité des personnages, et aussi ce que pouvait leur donner la tradition hollandaise reprise par Israels, l'intimité de l'œuvre et une peinture offrant une marge de rêverie.

§

La critique hollandaise aime à croire que, mieux que Millet, la Hollande fit l'éducation d'Israels par sa simplicité et sa beauté, que ce qui aida davantage la formation de ce grand artiste, après ses recherches romantiques dans le tableau d'histoire, ce fut sa vie dans les petites plages hollandaises. Les biographes placent le moment de cette éclosion complète de sa personnalité à une saison passée pour raisons de santé loin des villes... du moins aussi loin d'une ville qu'on peut l'être en Hollande.

Ce séjour à Zandwoort, près Harlem, serait sa grosse date intellectuelle. Actuellement Zandwoort est ce que les guides ou les dictionnaires appellent une station balnéaire très fréqueentée. C'était, en 1855, un village de pêcheurs, à maisons basses, entouré de dunes, sans qu'aucune grosse bâtisse à caractère urbain en alourdît les lignes ou en défigurât le caractère.

Même après ce séjour à Zandwoort, Israels, quoique touché de la grâce, et les yeux bien ouverts à la vie, ne laissa point d'y mélanger un peu de drame. Certaines toiles sont composées avec trop de soin à rabattre tout l'intérêt sur une émotion. Dans son fameux tableau *Passage près du tombeau*, Israels, voulant donner une impression de deuil, et figurer le regret humain, a combiné des éléments de tristesse jusqu'à y intéresser le fond. La mer est noire, le ciel orageux, l'heure quasi nocturne, la croix de bois est trop simple au bord du chemin. Si l'allure du veuf est vraie, si on sent qu'il passe par là, non point par sa volonté expresse, mais en revenant de sa besogne quotidienne, par un chemin qu'il ne peut éviter et qui tous les jours ravivera ses regrets, si la tristesse de sa face est rendue au point juste, et très juste aussi l'allure du fils qu'il tient par la main, Israels mélodramatise en donnant à l'enfantelet que ce pêcheur tient dans ses bras une expression de tristesse presque philosophique. Mais ce fut là un moment de son œuvre, une poussée de tension littéraire d'école; plus tard dans des tableaux anecdotiques comme celui qu'il appela : deux vieux amis, et qui met en face un vieux paysan bourrant sa pipe avec une sérénité triste, tandis que son chien assagi et alourdi fixe les yeux sur les mouvements des mains du rêveur, l'anecdote disparaît devant la réalité des mouvements. Même quand Israels reviendra à des sujets de deuil, et s'adressera au sentiment comme dans le tableau intitulé : *Seul au monde* (un veuf veillant auprès du lit où gît sa femme morte), l'allure vraie et tranquille du désespoir de l'homme, l'immobilité de la morte prendront dans leur simplicité le plus haut caractère. Et ici, lors de la grande maturité d'Israels, le décor ne comporte plus aucun effet. La lumière qui entre par la fenêtre est claire, ordinaire, ne cherche à concourir à aucun lyrisme, les pauvres meubles, les objets sont à leur place sans arrangement théâtral, comme il sied en une chaumière hollandaise, et c'est là du très simple et très grand vérisme.

Ces personnages de la grande période d'Israels ne gesticulent jamais. Ils ne posent plus. Ils sont devenus plus vrais peut-être que les paysans de Millet. Ils sont la nature même. Le peintre a gardé l'habitude du titre évocateur, mais si ce titre est congruent et que la peinture ne fait point de sentimentalité, cela importe moins. Une jeune femme assise en haut d'une dune tient son enfant dans ses bras et regarde le large où une barque de pêcheur se dresse sur la mer. Cela s'appelle l'*Attente*, c'est un phénomène si quotidien qu'on n'y peut voir une recherche d'effet tendre et d'ailleurs la dune, le ciel, la femme et l'enfant sont d'une vie âpre et vraie qui arrive à l'émotion intérieurement par la force du dessin. Et ainsi de longues années Israels créa du drame tranquille et poignant, comme aussi il créa du sourire par la force de l'observation et du dessin; car les tableaux

de gamme gaie un peu humoristiques sont fréquents dans son œuvre. Il en prend les éléments aux occupations de tous les jours. Il s'amuse avec bienveillance des grands préparatifs de cuisine des ménagères, de leur solennité à faire cuire les crêpes, entourées qu'elles sont d'une marmaille figée par la force du désir en une impatience méditative. Il a souvent traduit cette vignette courante de la vie hollandaise : une couseuse près d'une fenêtre, représentant des femmes jeunes ou vieilles, souriantes ou lassées qui semblent s'être abritées dans un travail machinal pour mieux voir la vie pénétrer jusqu'à elles à travers leur écran et leur apporter une soleillée douce, une claire paresse, pour encadrer leur mouvement régulier et monotone. Et que de belles toiles à la fois tout émues et si tranquilles, ardentes et sans fièvre, comme l'*Idylle*, le *Retour*, le *Ressac*, qui dureront et gagneront de par la solidité et la certitude du métier au service d'une vision vraiment humaine.

§

M. Gabriel Séailles est parmi les critiques un de ceux qui ont le mieux parlé d'**Eugène Carrière**, dans le sens d'une sympathie d'art profonde et d'une amitié haute et solide qui exclut les objections techniques, admet les parti-pris et cherche à synthétiser l'homme par le caractère et la volonté chez l'artiste. L'étude des années de jeunesse et de la formation intellectuelle de Carrière est parfaite et son esthétique présentée avec une netteté faite de la mémoire des entretiens de Carrière et d'une intelligence totale de l'œuvre du peintre. D'intéressantes lettres de Carrière sont jointes à ce livre, qu'il faut avoir lu.

GUSTAVE KAHN

MUSÉES ET COLLECTIONS

Le vol de la « Joconde ». — La catastrophe que nous annoncions en *post-scriptum* de notre dernière chronique, la disparition de la *Joconde*, continue de mettre le Louvre en deuil. Après avoir espéré un instant qu'il ne s'agissait que d'une mauvaise plaisanterie, il a bien fallu, hélas ! se convaincre qu'on était en présence d'un vol, exécuté dans des conditions d'audace extraordinaires. On sait déjà par les journaux comment il a dû être perpétré et comment, après avoir sans doute passé la nuit au Louvre, caché dans un réduit obscur longeant la salle Duchâtel, le criminel, le lundi 21 août, vers 7 h. 1/2 du matin, profitant de l'absence des gardiens du Salon Carré appelés à ce moment dans la Grande Galerie, a vivement décroché le précieux panneau, puis s'est engagé dans la salle des Primitifs italiens où tout de suite à droite s'ouvre une porte secrète donnant sur un escalier aboutissant à la cour du Sphinx, et, après s'être débarrassé du cadre

et de la glace qui recouvrait la peinture, a pu, favorisé par un concours de circonstances malheureuses, gagner sans encombre la porte Visconti qui donne sur le quai, tenant le panneau enveloppé dans une couverture. Il est plus que probable qu'il a ensuite pris à la gare d'Orsay le rapide de 7 h. 50, où est monté en effet, à la dernière minute, un voyageur répondant à ce signalement. Ensuite on perd sa trace, et jusqu'ici les investigations de la police (que le voleur a eu d'ailleurs tout le temps de dépister, puisque c'est seulement le mardi dans la matinée qu'on s'est inquiété de la disparition du tableau) sont restées infructueuses. En dépit des sommes offertes de divers côtés pour retrouver le chef-d'œuvre — 40.000 francs par *l'Illustration*, 50.000 francs par *Paris-Journal*, 50.000 francs par M. Jacques Seligman en vue d'une souscription de 400.000 francs qu'on remettrait au voleur en lui garantissant l'impunité; 10.000 francs offerts encore par *l'Illustration*, plus 25.000 par un amateur anonyme, 500 par M. Trubert et 25.000 par la Société des Amis du Louvre, pour récompenser le meilleur renseignement fourni à la police et qui amènerait la rentrée au Louvre de l'œuvre tant regrettée, — la *Joconde* reste introuvable. Seules trois statuettes phéniciennes, dérobées en 1907, ont été rapportées aux bureaux de *Paris-Journal*, par leur voleur alléché par l'espoir d'une récompense. A-t-on d'ailleurs affaire à un simple filou guidé par l'appât de l'argent et qui, ne pouvant plus maintenant tirer parti de l'œuvre dont la disparition a été signalée à tout l'univers, se rabattrait sur cette aubaine ? N'est-il pas à craindre plutôt que Celle dont le « mystérieux sourire » a suscité un tel débordement de littérature mêlé de tant de divagations (1) et à qui, paraît-il, on adressait au Louvre des lettres d'amour, ne soit entre les mains d'un détraqué follement épris de sa beauté et qui, enfermé avec elle au plus profond de sa demeure, lui témoigne sa passion sadique ? A moins encore qu'on ne se trouve en présence d'une audacieuse entreprise de brocantage préparée de longue main (il y a deux ans on s'enquérait d'Amérique par télégramme si la *Joconde* n'avait pas été volée) et à laquelle se rattacherait peut-être la circulation récente à Paris d'une copie ancienne de la *Joconde*, reproduite alors par le *New-York Herald* et présentée comme l'original : un beau matin, cette copie, ou une autre aussi exacte, serait expédiée au Louvre, tandis que l'original se cacherait au fond du somptueux hôtel de quelque milliardaire américain ; ou bien, en sens inverse (car les conservateurs ne pourraient guère se méprendre sur l'authenticité d'une copie même parfaite), ce serait — souhaitons-le — la vraie *Joconde*

(1) A ceux qui seraient curieux de déchiffrer scientifiquement l'énigme de ce sourire et du charme ambigu de la *Joconde*, fille de l'intelligence théoricienne de Léonard bien plus que de sa sensibilité, signalons une très intéressante étude du Dr F. Helme, dans *le Temps* du 16 septembre.

qui reviendrait au Salon Carré après que le vol temporaire aurait servi à faire vendre à un collectionneur une copie au prix de l'original. Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, l'inestimable joyau nous est ravi, et c'est une grande tristesse que l'assombrissement produit dans notre galerie par la disparition de la Dame aux doux yeux. Certes, d'autres merveilles nous restent qui font du Louvre un musée incomparable ; mais la *Joconde* était unique comme sont uniques, pour d'autres raisons, l'*Embarquement pour Cythère* ou les *Pèlerins d'Emmaüs*...

En même temps que se poursuivait l'instruction judiciaire, une enquête administrative avait lieu, confiée à un chef de division de l'administration des Beaux-Arts et à un inspecteur des Finances. Elle aurait révélé, dit la note communiquée à la presse à l'issue du conseil des ministres du 31 août, « des négligences graves dans l'application des règlements et dans l'observation des instructions reçues ». En conséquence, comme il faut toujours, dans toute catastrophe, un bouc émissaire, le conseil n'a pas craint de mettre immédiatement en disponibilité le directeur des Musées nationaux, M. Homolle, en même temps qu'était révoqué le gardien-chef, reconnu coupable de « négligence continue ». On annonçait, de plus, que d'autres gardiens pourraient être déférés au conseil de discipline ; mais on attend encore ces sanctions. D'autre part, M. Eugène Pujalet, inspecteur général des services administratifs au ministère de l'Intérieur, était désigné pour faire provisoirement fonctions de directeur des Musées nationaux, et un décret soumettait les palais et musées nationaux à la vérification de l'inspection générale des Finances avec le concours éventuel de l'administration des Domaines. Bien que le Louvre — on ne sait trop pour quelles causes — n'ait généralement pas les sympathies de messieurs les journalistes et, par suite, du bon public qui s'en rapporte à leur encyclopédique incompétence, l'opinion n'a pas laissé que d'être étonnée, et à bon droit, de ces diverses mesures.

Et d'abord, le vilain geste — suivant la juste expression de M. Denys Cochin qui en fera l'objet d'une interpellation à la Chambre — qui frappe M. Homolle, depuis longtemps mal en cour (on l'a bien vu quand, il y a un an, il fut, sous prétexte de dangers d'incendie, expulsé de ses appartements du Louvre, alors qu'on laissait dans le musée dix-sept ménages de gardiens) et lui fait porter la peine du désordre dont l'administration des Beaux-Arts, nous le verrons tout à l'heure, est la première responsable, n'a pas été aussi approuvé qu'on l'espérait peut-être : cette mesure de rigueur prise brutalement, sans imputations formelles, contre un homme de la valeur de l'ancien directeur de notre Ecole d'Athènes, à qui les fouilles de Délos et de Delphes ont acquis une renommée universelle, — tandis qu'un député comme M. Delmas, ayant pris part, au mépris de la loi, au brocan-

tage du buste de saint Martin de Soudeilles, n'a pas encore été le moins du monde inquiété par la justice — a révolté le monde savant et n'est, certes, pas jugée moins sévèrement du public intellectuel étranger. Même un journal ministériel comme *le Temps*, qui quelques jours auparavant — dans des articles d'ailleurs agrémentés d'erreurs singulières — poussait aux représailles contre la conservation du Louvre, a compris qu'il fallait protester avec énergie contre la désinvolture avec laquelle on sacrifiait ce membre de l'Institut qui avait le tort de n'avoir pas derrière lui, comme ses subalternes, un syndicat pour le défendre : constatation malheureusement trop exacte de l'abaissement où nous a réduits une servilité toujours croissante à l'égard de la démagogie. Car là est bien la source de tout le mal : ceux qui ont frappé le directeur des Musées nationaux n'ont pas voulu se souvenir que son autorité, comme celle des conservateurs, était minée depuis longtemps par toutes les complaisances de la haute administration à l'égard d'un personnel où, comme dans tous ceux qui relèvent de l'Etat, se sont introduites (l'enquête elle-même l'avoue) de détestables habitudes de négligence et d'indiscipline. Le distingué président de la Société des Amis du Louvre, M. Raymond Koechlin, en a fait la remarque : « La direction du musée est insuffisamment armée contre son personnel. En cas de fautes, le directeur propose des sanctions ; aussitôt le syndicat des gardiens intervient, la politique s'en mêle, tout s'arrange, mais l'autorité supérieure s'en trouve diminuée (1). » Qui ne voit, maintenant, à qui incombe en réalité la responsabilité de l'anarchie dont on se plaint ? Qu'espérer du Louvre, même gouverné par les meilleurs administrateurs, si ces mœurs continuent ? Tous les inspecteurs des Finances réunis — on voit mal, d'ailleurs, pour quelles raisons on a été déranger ces honorables fonctionnaires, que rien ne désigne pour la surveillance du Louvre — ne feront pas que nos richesses artistiques seront mieux gardées. Ce qu'il faut à la tête de nos musées nationaux, c'est, comme à Berlin, un homme d'énergie et d'initiative, d'une intelligence très large, d'un savoir artistique étendu, et qui trouve dans le gouvernement un appui inébranlable. Le ministre le comprendra-il ? Ou bien nous faut-il craindre l'avènement d'un favori quelconque du pouvoir ?

Ensuite il faudra, bon gré, mal gré, que les gardiens se considèrent comme tenus, sous peine de révocation immédiate, à obéir et à remplir réellement leurs fonctions de *gardiens*. Et, alors, la première réforme à opérer, la plus urgente, maintes fois réclamée et ici même, sera d'accroître leur nombre, qui, de l'aveu de tous, devrait de 130 être porté à 180. Que n'a-t-on employé à cette augmentation de personnel les sommes considérables si inutilement dépensées à cacher les tableaux

(1) Interview publiée par *le Temps* (n° du 4 septembre).

du Louvre sous des glaces qui n'empêchent rien — que de les voir et de les admirer! La *Joconde* serait peut-être encore aujourd'hui au Louvre. Il existe, du reste, un moyen très simple de faire face à ce supplément de dépenses, tout en enrichissant encore par surcroît la caisse des Musées : c'est d'établir enfin, quatre jours sur six, un droit d'entrée au Louvre. Oui, je sais bien : il y a « l'éducation artistique de la Démocratie », les « droits du Peuple à la Beauté », et autres clichés pour discours de banquets électoraux. Certes, nul plus que nous ne souhaite l'avènement d'une société où le peuple serait vraiment sensible à la Beauté; mais, en attendant, croit-on sérieusement qu'il n'aura pas assez de deux jours par semaine pour aller au Louvre s'il en ressent le besoin?

Il faudra, de plus, supprimer le privilège — dont on a depuis longtemps dénoncé le caractère abusif et les fallacieux avantages pour le musée — qui accorde à une maison de photographie d'agir au Louvre en maîtresse et d'y décrocher les tableaux quand bon lui semble, au risque souvent de les endommager. Si ce privilège n'eût pas existé, les gardiens ne se seraient pas dit pendant toute la journée du lundi 21, en voyant vide la place de la *Joconde*, que le tableau était sans doute à la photographie. Les procédés actuels sont assez perfectionnés pour qu'on puisse prendre l'image fidèle d'un tableau en n'importe quelle lumière, sans le déplacer.

Arrivons maintenant aux périls d'incendie : ce sont eux, paraît-il, qui empêchent que des chefs-d'œuvre comme la *Joconde*, afin de pouvoir être décrochés plus facilement, ne soient pas mieux fixés au mur qu'une simple gravure au lieu d'être retenus par les crochets de sûreté en usage dans la plupart des galeries publiques étrangères et même dans des collections privées. Il s'agira donc de supprimer tous les réduits qui servent d'asile à des objets de toute sorte, même à des matières inflammables, puisque les gardiens y font parfois cuire leur déjeuner, moins dangereux en cela, semble-t-il, que leur directeur; de créer des remises à l'écart pour les chevalets, un réfectoire pour les gardiens ; d'établir un système de chauffage qui s'étende aux cabinets des conservateurs et aux logements des concierges; etc. Dépenses énormes! dira-t-on : mais les trésors inestimables du Louvre ne les valent-ils pas?

Ce n'est pas trop demander que de réclamer toutes ces réformes : elles ne constituent que le minimum nécessaire à la bonne organisation des services du musée. Pour commencer, M. Pujalet a rédigé une note de service ordonnant que, pour quelque motif que ce soit, aucune œuvre exposée hors vitrine ne soit enlevée des salles sans un « bon de déplacement » qui sera remis au gardien et rendu par celui-ci seulement quand l'œuvre sera remise en place, et, pour les objets sous vitrine, prescrivant qu'ils soient remplacés jusqu'à leur retour

par une note signée du conservateur. On ne peut qu'approuver ces sages précautions.

Mais un arrêté pris le même jour par le ministre, et encore aggravé depuis, est beaucoup moins heureux et suscite à bon droit les plus vives critiques : désormais le Louvre ne sera ouvert que de 11 heures à 4 ou 5 heures, et le jeudi seulement à partir de 1 heure, mais jamais dans son entier, toutes les salles autres que celles de la peinture et des antiques n'étant visibles que certains jours. C'est-à-dire qu'il est, maintenant, à peu près fermé aux travailleurs et aux visiteurs. Pourquoi ces mesures d'état de siège, si peu démocratiques cette fois? Le le public, qui cependant est encore le meilleur gardien des richesses de nos musées, doit-il être puni d'un vol commis un jour où justement il n'était pas admis? Ou bien n'a-t-on plus confiance dans l'efficacité de la surveillance des gardiens? Alors, qu'on se hâte d'en augmenter le nombre, et qu'on ne nous prive pas plus longtemps de la jouissance des chefs-d'œuvre qui sont la propriété de la nation.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ALLEMANDES

Franz Blei : *Erdachte Geschehnisse;* Munich Georg Muller : M. 4. — Franz Blei : *Gott und die Frauen;* Munich, ib. id. M. 4. — Freiherr von Gebsattel : *Moral in Gegensaetzen. Dialektische Legenden*; Munich, ib. id. M. 4. — Arthur Weese : *Munchen* (*Berühmte Kunststaetten* n° 35.) : Leipzig, E A. Samann. M. 4. — F. Gregorovius : *Promenades italiennes; Palerme, Syracuse, Naples, Ravenne:* Paris, Plon, 3. 50. — Memento.

Erdachte Geschehnisse. — Voici venu le temps où M. Franz Blei publie déjà ses œuvres complètes. Ses petits traités devenus rares, ses essais assemblés dans des plaquettes de luxe, ses recueils d'aphorismes sont aujourd'hui des raretés bibliographiques. Il en a fait un choix judicieux, les a remaniés et refondus pour les présenter, sous leur forme définitive, qu'il intitule *Vermischte Schriften*, ainsi que firent jadis les descendants de son excellent maître Lichtenberg. Le premier volume qui contient dix études porte le sous-titre *Evénements imaginaires*. Nous y retrouvons ce savoureux *Prince Hippolyte* et aussi les jolies fantaisies sur Gilles de Rais, Heliogabale et Aubrey Beardsley. Les lecteurs du *Mercure* connaissent les fines observations que M. Blei consacre à la culture allemande. Sa *Méditation catholique* est un subtil morceau de psychologie où il montre comment les peuples de l'Europe se sont assimilé « cet héritage ironique d'une petite tribu de l'Asie » qu'est le christianisme. Le processus s'est poursuivi pendant deux mille ans, et il consistait à avaler, réagir, cracher, ingurgiter de nouveau, absorber, transformer, éliminer et ainsi de suite.

M. Blei est un excellent ironiste. Il le montre davantage encore

dans son petit bréviaire de morale indépendante qui s'appelle **Gott und die Frauen**, et qui forme le tome deuxième de ses œuvres complètes. Il y parle de tout ce qui peut intéresser et préoccuper les femmes ; l'amour et la parure, la volupté et la mode, la passion et le bibelot, la maternité et la religion.

En même temps quelques illustres exemples sont présentés au beau sexe, soit qu'il convienne d'imiter leurs vertus, soit qu'il vaille mieux se garder de leurs défauts : Ninon de Lenclos, Mme du Deffand, Lady Hamilton, Mme Hanska, George Sand, ou même l'aventurière Païva, qui devint comtesse Henkel de Donnersmark. L'évocation de cette illustre espionne est tout à fait d'actualité.

Moral in Gegensaetzen. — L'auteur de ce petit traité prévient lui-même dans sa préface que les idées qu'il développe ne sauraient se résumer. Il présente l'ensemble de l'œuvre comme un manuscrit d'une lecture difficile que lui a remis un ami. Il y trouve « du jeu, du lyrisme et du mouvement », et encore « de l'esprit combattif et de la psychologie ironique » et enfin « un effort vers la connaissance mystique ». Le baron de Gebsattel a mis son œuvre de début sous le patronage de Kierkegaard et il cite volontiers l'aphorisme de Fichte sur l'identité entre le vouloir et le pouvoir. Qui donc disait que l'esprit philosophique était mort en Allemagne?

§

München. — Parmi les « villes d'art » allemandes, Munich est certainement celle qui peut s'enorgueillir du passé le plus glorieux. M. Arthur Weese, le savant historien de Berne, lui a consacré une monographie qui témoigne d'une connaissance profonde des monuments et des curiosités que renferme « l'Athènes de l'Isar ». L'auteur domine son sujet et s'entend à le présenter au lecteur à la fois avec le détachement de l'érudit et l'enthousiasme de l'homme de goût. M. Weese a pu passer rapidement sur les origines de Munich, qui fut fondée en 1158, pour s'arrêter ensuite longuement aux mouvements du « gothique bourgeois » et à l'église Notre-Dame qui est le plus beau monument de la fin du xve siècle. Il consacre un intéressant chapitre d'art comparé au séjour que firent à la cour d'Albert V des artistes flamands revenant d'Italie. L'épanouissement de la cité bavaroise pendant le long règne de Maximilien Ier (1597-1651) permet à M. de Weese de présenter en raccourci une histoire de la Renaissance allemande. Mais c'est l'introduction du xviiie siècle français à Munich qui le retient davantage. Il montre comment le wallon François Cuvillié (né à Soignies en 1698), élève de l'architecte Blondel, vint à la cour de l'électeur Charles-Albert. Parmi les travaux nombreux qu'entreprit cet homme de goût, à la fois comme architecte et comme déco-

rateur, la délicieuse Amalienbourg, dans le parc de Nymphenburg, est le plus remarquable.

Dans la dernière partie de son ouvrage, M. Arthur Weese a résumé assez brièvement l'évolution artistique de Munich au milieu du XIXe siècle. Et pourtant c'est ce Munich-là, celui des rois de la maison de Wittelsbach, à partir de Louis Ier, qui, pour les Allemands d'aujourd'hui, constitue un sujet d'orgueil. M. Jacques Bainville, dans son beau *Louis II de Bavière*, dont il vient de donner une édition refondue, a pu noter que ce n'est que depuis le règne de Louis Ier que la capitale bavaroise est surnommée « l'Athènes de l'Isar ». Et M. Bainville ajoute :

Mais c'est une Athènes en carton-pâte, une suite de froides imitations de toutes les architectures célèbres. On y voit des Odéons grecs près d'un jardin du Palais-Royal, avec ses arcades et ses jets d'eau. L'église de la cour est copiée sur la Capella Palatina de Palerme ; la Galerie des Maréchaux sur la Loggia de' Lanzi de Florence. De fausses Propylées s'élèvent au milieu d'une prairie. Le pédantisme ne manque même pas aux étiquettes de ce vaste musée de moulages : la galerie de peintures s'appelle pompeusement Pinacothèque. L'effort touchant et malheureux de l'Allemagne, éternelle « candidate à la culture », le reniement d'elle-même que tente d'âge en âge la barbarie germanique, tout ce qu'il y a de naïf dans l'élan de l'Allemagne vers la beauté, la ville que créa Louis Ier en reste aux yeux l'expression.

M. Arthur Weese a eu le rare mérite de nous permettre de voir un autre « visage » de Munich et d'en goûter tout le charme.

§

Promenades italiennes. — Taine conseillait aux jeunes néophytes qui se proposent de visiter avec fruit la péninsule d'étudier les *Italienische Spaziergaenge* et Gregorovius. Ils peuvent y trouver des détails historiques et pittoresques, des descriptions archéologiques propres à féconder leur bouillante imagination. Mais le texte du savant allemand est d'une lecture assez difficile. Malgré sa réputation d'essayiste léger, Gregorovius pèche souvent par cette pédanterie qui n'est qu'un excès de minutie et dont ses compatriotes ont tant de peine à se défaire. En introduisant les *Promenades* auprès du public français, Mme Jean Carrère a donc eu l'excellente idée de les alléger de leurs longueurs souvent superflues et d'en supprimer les dissertations oiseuses. Son adaptation, tout en conservant toutes les qualités de l'original, devient une œuvre essentiellement française dont la lecture est infiniment agréable.

Voici qu'après nous avoir donné *Rome et ses environs*, Mme Carrère nous présente *Palerme*, *Syracuse*, *Naples*, *Ravenne*, *Capri*, *Castel di Monte*, *Sabine et l'Ombrie*. C'est surtout dans les cha-

pitres consacrés à la Sicile que les qualités de Gregorovius apparaissent d'une façon remarquable. En quelques pages le savant allemand nous refait l'historique de la domination sarrasine et normande sur la grande île et évoque la lutte entre les Hohenstaufen et la maison d'Anjou. Si l'on peut regretter les tendances antipapistes de Gregorovius et son admiration exagérée pour Manfred et les derniers descendants de Frédéric II, il convient cependant de dire que la traductrice s'est efforcée d'enlever à ces violences quelques-uns de leurs accents.

§

Memento. — Après avoir donné au public allemand une excellente traduction des *Heures Claires*, Mme Erna Rehwoldt poursuit ses interprétations de l'œuvre de Verhaeren en adaptant le recueil *les Villages illusoires*. La traductrice s'entend admirablement à ployer sa langue au rythme de l'original. Magnifiquement imprimé par la « Presse Ernest-Louis » de Darmstadt, et présenté sous une reliure en demi-parchemin, ce petit volume fait honneur aux éditions du *Insel-Verlag*. — Sous le titre de *Der sterbende Napoleon*, l'éditeur Erich Reiss, de Berlin, a donné une traduction de l'ouvrage de Paul Frémeaux : *Dans la Chambre de Napoléon mourant*, faite par les soins de M. N. Collin. Les lecteurs du *Mercure* connaissent cette attachante relation que l'éditeur allemand a eu la coquetterie de revêtir d'une reliure fort originale dont le plat reproduit un dessin de M. Wolf Schmidt.

En tête de *Hochland* (septembre) M. Zdziechowski publie une étude sur Wladimir Solowiew, que M. Michel d'Hervigny a appelé un « Newman russe ». A propos de la publication du cinquième volume de l'*Histoire des Papes* de Louis Pastor, M. Xaxier Seppelt fait connaître la personnalité du dernier « Allemand », qui monta sur le trône pontifical, Adrien VI, qui était né à Utrecht.

Maerz, que *l'Opinion* appelle imprudemment « la plus importante revue allemande », a entrepris, ainsi que nous l'avons déjà mentionné, une violente campagne contre la *Zukunft* et la personnalité de son directeur, M. Maximilien Harden. Ce n'est pas la première fois que l'extraordinaire vogue dont jouit la *Zukunft* provoque de la part des autres périodiques d'outre-Rhin d'aigres critiques contre M. Harden, et tous ceux qui sont quelque peu avertis des choses allemandes ont toujours pu lire entre les lignes que ces attaques étaient surtout inspirées par la jalousie. M. Harden est un ami de la France... à sa façon. Il connaît notre littérature classique mieux que personne et l'admiration qu'il professe pour notre passé lui inspire un regrettable dédain de notre présent. Il rêve donc d'une France entièrement occupée à cultiver ses hautes qualités intellectuelles et qui laisserait à l'Allemagne le soin de gérer ses affaires. Ces vues ne sont pas déjà si nouvelles et un anthropologiste français, M. Vacher de Lapouge, a montré il y a quelques années tous les avantages que nous pourrions en tirer.

Que M. Harden s'illusionne sur les qualités de la Germanie d'aujourd'hui et se fasse de la France actuelle une idée absolument fausse, c'est une autre question. Il faut au moins reconnaître que le vigoureux polémiste a

toujours su développer son point de vue, quelque variable qu'il fût, avec une parfaite sincérité. Mais que dire des démocrates de *Maerz*, qui, après s'être affichés comme apôtres du rapprochement franco-allemand, se livrent à une campagne d'insinuations contre la politique marocaine de la France? A ce point de vue, la livraison du 12 septembre de la revue munichoise peut paraître absolument typique. Au début, un article de M. Conrad Haussmann sur « la politique étrangère de l'Allemagne après Bismarck ». Le leader radical y développe, sur le ton lourd et pédantesque dont il est coutumier, des idées fort raisonnables sur les procédés de la Wilhelmstrasse et sur la mauvaise habitude de faire de la politique extérieure sans tenir compte de la représentation nationale. Les journaux conservateurs reçoivent leur coup de patte de rigueur, ce à quoi les feuilles de gauche ne manquent pas d'applaudir. Mais feuilletez jusqu'au bout la livraison de *Maerz*. Vous y découvrirez que les pangermanistes prennent brillamment leur revanche. Dans la Chronique, un article est intitulé : « Le drapeau tricolore et la marche à travers le Maroc. » Son auteur, le baron de Mackay, raconte à sa façon et tout à fait dans le style d'un Kurt von Strantz, l'expédition de Fez. Pour conclure, ce spadassin exige de la France : « la reconnaissance de droits spéciaux de l'Allemagne dans le hinterland d'Agadir » et il ajoute « où provisoirement le drapeau tricolore n'est pas encore en marche ». En Allemagne, si vous grattez le démocrate, vous trouverez toujours le pangermaniste.

Une fantaisie de M. Alfred Kerr, en tête de *Pan* (16 septembre), est également consacrée à la crise franco-allemande. L'auteur, en se basant sur le fait que les capitalistes allemands ont subi des pertes énormes à la Bourse de Berlin, insinue que l'Empire pourrait bien avoir déjà payé d'avance son indemnité de guerre, et qu'ainsi il subit le même sort que s'il avait été battu par la France. — M. P. Hamecher rend compte sur le manuscrit d'une pièce de Hubert Eulenburg, *Tout pour l'Argent*, qui a été représentée le 20 septembre.

Dans *Das literarische Echo* (15 septembre), M. Alexandre von Weilen analyse l'œuvre du nouvelliste viennois Félix Salten (avec portrait). Salten débuta tout jeune comme critique littéraire et a publié, il y a deux ans, un recueil d'essais intitulé : *le Visage autrichien*, qui fut très remarqué.

Der Sturm fait paraître dans deux fascicules de septembre une étude de M. Samuel Lubinski intitulée *Romantik und Stimmung*.

Deutsche Kunst und Dekoration commence sa quinzième année par un fascicule extrêmement luxueux (octobre), qui contient près de 200 illustrations. L'article de tête, dû à la plume de M. W. Michel, est consacré à l'exposition de la « Secession », qui s'est tenue cet été à Munich. M. Franz Servaes parle « des peintres, des poètes et des critiques ».

Die Lese (16 septembre) reproduit les souvenirs de quelques personnalités illustres sur leurs années de collège. Le prince de Bulow rompt une lance en faveur des études classiques qui ne devront être « réformées » qu'avec une extrême prudence. « C'est au gymnase humaniste, ajoute l'ancien chancelier, que l'esprit allemand doit son épanouissement. »

HENRI ALBERT.

LETTRES ITALIENNES

Un cours de « Littérature méditerranéenne » à l'Université Nouvelle de Bruxelles. — Valentine de Saint-Point : *La Femme dans la Littérature italienne*, E. Figuière, Paris. — Paul Vulliaud : *L'Humanisme au XVe siècle italien*, E. Figuière, Paris. — Giovanni Pascoli : *Poemi italici*, Zanichelli, Bologne. — Giovanni Pascoli : *Hymnus in Romam*, « Anno ab Italia in libertatem vindicate quinquagesimo », Zanichelli, Bologne. — Memento.

L'Université Nouvelle de Bruxelles s'est honorée en prenant l'initiative d'un cycle de conférences consacrées à la **Littérature méditerranéenne**, et plus particulièrement aux *rapports des littératures française et italienne à travers les siècles*. Ce cours s'est déroulé à travers la parole alerte et savante de plusieurs conférenciers, appartenant à ce qu'il est convenu d'appeler pour le moment « la jeune littérature ».

Un cours de « littérature méditerranéenne » était dans les vœux de Gabriel Tarde. Dans ses écrits sur *le Rythme des peuples latins*, le sociologue qui songea à puiser à cette inter-psychologie des foules dont certaines tendances, nouvellement baptisées, défrayent les ardentes polémiques des revues littéraires d'avant-garde, avait nettement posé ses observations sur l'échange séculaire d'énergie, volontés et modes, des deux grandes littératures néo-latines. Quelques siècles de puissance littéraire, depuis que la langue maternelle commune, le latin, « eut définitivement effacé les idiomes indigènes de l'Italie, de l'Espagne et de la Gaule, et que la langue littéraire devint une pour ces trois pays », ainsi que l'écrivit Littré, un type de culture identique s'imposa aux peuples qui devaient créer, dans l'évolution admirable de leur capacité expressive, les langues romanes.

L'Espagne, fécondée au Moyen-Age par des apports orientaux impérieux, sépara en partie son sort littéraire de celui des deux autres grandes nations occidentales. La France et l'Italie, l'une s'enrichissant fabuleusement de toute la puissance septentrionale celtique, l'autre de la souple et complexe vigueur de son Midi sicilien, demeurèrent toujours liées l'une à l'autre, à travers les siècles, suscitant l'une de l'autre, tour à tour, l'éclosion des grandes époques littéraires. Après la poésie provençale, vint le lyrisme sicilien, ombrien et toscan ; après l'Humanisme italien, ce fut l'épanouissement de la Pléiade française ; après la Renaissance italienne, le formidable XVIIe siècle de Renaissance française. L'éclat des lettres italiennes au XVIIIe siècle pâlit devant l'éclat des mouvements littéraires les plus profonds et les plus durables, produits par les lettres françaises au XIXe siècle, et qui tiennent encore l'Italie éblouie et attachée. C'est le « rythme » si nettement affirmé par Gabriel Tarde.

La tâche confiée au premier cours de « Littérature méditerranéenne » est celle de l'illustration de l'histoire littéraire une et double

des deux peuples. A Bruxelles, après des conférences sur *Dante et la Poésie médiévale* faites par le signataire de ces lignes, organisateur du cours, on entendit parler de *la Femme dans la Littérature italienne*, par Mme Valentine de Saint-Point; de *l'Humanisme au XVe siècle italien*, par M. Paul Vulliaud; de *l'Arétin*, par M. Guillaume Apollinaire; de *Molière et la Comédie italienne*, par M. Charles Méré; des *Conteurs italiens*, par M. Ad. van Bever; de *Léonard et le Pessimisme*, par M. Alexandre Mercereau. De ces conférences, les deux premières parues en librairie sont celle sur **la Femme dans la Littérature italienne**, et celle sur **l'Humanisme**.

Pour la première fois, Mme Valentine de Saint-Point a donné, dans une vue d'ensemble aussi vaste que profonde, la vision de l'œuvre lyrique accompli par la femme italienne, depuis les élans de la singulière Compiuta donzella, légendaire peut-être autant que Clémence Isaure, jusqu'aux cris sentimentaux de Mlle Térésah et les beaux rôles de Mlle Amalia Guglielminetti. Mme de Saint-Point, poétesse même dans la prose de ses romans, ainsi qu'on le sait, le reste dans cette exégèse de la Femme intellectuelle italienne. Une des volontés les plus sûres de cet écrivain, telle qu'elle l'exprima dans une sorte de manifeste publié par *le Figaro* sur le Théâtre de la Femme, c'est que la psychologie féminine soit *enfin* étudiée et révélée par la femme. Avec un extrême bonheur, elle applique cette volonté à l'observation synthétique de la littérature d'au delà des Alpes. La femme italienne y est considérée d'abord comme Inspiratrice, puis comme Créatrice.

Le rôle d'inspiratrice semble d'ailleurs, plus que l'autre, féminin, plus normal.

La créatrice, toujours plus libérée du joug des obligations féminines, des préjugés et des devoirs auxquels, durant des siècles, la femme a été soumise, dominée plus par l'imagination que par la réalité, n'appartient-elle pas, en quelque sorte, à un troisième sexe ? Ce qui équivaut à dire qu'elle va être très complexe et très complète, chair de femme et cerveau d'homme, être au double destin.

Donc, avant d'invoquer les créatrices, il me semble juste de rappeler celles qui, par la joie ou par la douleur qu'elles leur donnèrent, surent, selon leur fatalité, orienter, faire éclore, exalter le génie des grands poètes italiens. Ainsi seulement dans son intégralité, pourra être appréciée l'influence de la femme dans la littérature italienne.

Mme de Saint-Point discute longuement les différentes thèses qui affirment ou qui nient la réelle existence des grandes inspiratrices des débuts du lyrisme italien. Elle nous rappelle les cours d'amour de Provence, et l'orientation mystique totale de l'esprit individuel, sa force incomparable d'abstraction idéique et sentimentale, qui

aboutissait au plus haut Symbolisme, pour déclarer « réelle » toute existence qui naît et se divinise dans l'œuvre d'art.

C'est que leur *donna Angelicata* était une femme réelle, qui, un jour, passait sur leur chemin, et dont la beauté éveillait en leur cœur l'amour
Elle devenait la Femme, celle qui résumait toutes les femmes, l'idéal féminin que tout homme porte en son âme.

Elle était pour eux le but intangible vers lequel tendaient tous leurs rêves, leur idéal, leurs possibilités d'amour, leur amour mystique. Leur *donna Angelicata* était l'image de la Vierge, une image plus semblable à eux, plus proche d'eux, qui satisfaisait leur mysticisme épris pourtant de beauté charnelle.

Béatrice, comme Selaggia, et d'autres inconnues qui ont hanté le cœur et le cerveau des poètes du « dolce stil novo », a existé en tant que forme belle...

Après l'évocation de Béatrice, de Laure, de Selvaggia, de Fiaminetta, Mme de Saint-Point remarque que, dans les siècles suivants, « les inspirations ne font plus des amantes spirituelles et platoniques : ce sont des amoureuses ; parfois aussi les plus intelligentes dames des cours mécènes autour desquelles se groupaient les poètes et les artistes ». Elle ajoute non sans profondeur : « On pourrait appeler celles-ci les inspiratrices collectives. » Puis elle évoque les cours de Ferrare, de Mantoue, d'Urbin ; puis la comtesse d'Albany et Alfiéri, Cécilia Trow et Parini, Isabelle Romani et Fofcolo, et les pâles et les glorieuses inspirations de Léopardi.

Parmi les créatrices, elle distingue celles « qui apportent la révélation de leur féminité restée si mystérieuse, « parce qu'aucun homme, si psychologue soit-il, n'a pu la déchiffrer ». En affirmant « qu'aux femmes il faut reconnaître tout d'abord le génie épistolaire », Mme de Saint-Point parle de Catherine de Sienne. Puis vient Lucrèce de Médicis avec ses chansons sacrées.

Au beau milieu du monde pétrarquisant de la Renaissance, c'est l'éclosion d'une admirable pléiade, « une intense floraison féminine », Giulia Gonzaga, Isabelle d'Este, Costanza d'Avalos, Vittoria Colonna, Claudia della Rovere, Gaspara Stampa, Veronica Gambara, etc., parmi les nobil-donne ; Laura Terracina, Virginia Salvi, etc., parmi les bourgeoises ; Camilla Pisana, la belle Impéria, Tullia Aragona, Veronica Franco, parmi les courtisanes...

L'essai psychologique tenté par Mme de Saint-Point sur cette « intense floraison féminine » et sur ses quatre plus grandes poétesses est parfaitement nouveau, et d'une très originale et fine psychologie. Elle arrive peu à peu au XIXe siècle, et à nos jours, où au milieu des nombreuses femmes-écrivains contemporaines, elle remarque d'une manière toute particulière Mlle Amélia Guglielminetti, et surtout Mlle Térésah.

Ce petit livre est, nous l'avons dit, le premier essai très complet sur la femme dans la littérature italienne. Il est accompagné de poèmes de Dante, Pétrarque, Michel-Ange, Vittoria Colonna, Veroncia Gambara, Gaspara Stampa, Léopardi, de Mlles Guglielminetti et Térésah, traduits par l'auteur. Il comble totalement une lacune que n'avaient pas comblée les travaux partiels de Borgognoni, de Cereseto, de Ruscelli, de Luisa Bergalli, de Magliani, et un petit volume de Mme Luigidi San Giusto sur *Gaspara Stampa* paru dans l'excellente collection « Profili » de l'éditeur Formiggini de Modène.

§

L'essai sur **l'Humanisme** et le XVe siècle italien, de M. Paul Vulliaud, est aussi une évocation d'une Italie ancienne, foisonnant de génie, et grosse d'un monde qui naquit jusqu'aux débuts du XVe siècle, et qui ne cesse de grandir sous le nom d' « âge moderne ». M. Paul Vulliaud, qui est un des plus profonds penseurs dont s'honore notre jeune littérature, et qui est peut-être l'esprit le plus lucide parmi tous les exégètes contemporains des grandes époques mystiques occidentales, a traité, en l'épuisant, une des thèses les plus passionnantes qu'alimentent la philosophie et la mystagogie de la Renaissance.

Il bat en brèche les idées universitaires, reçues et transmises avec la plus froide nonchalance, concernant une sublime époque de *création*, et non de *transition* humaniste, que l'université plus ou moins officielle se plaît à définir avec l'accouplement de deux mots : Platonicisme et Paganisme.

M. Paul Vulliaud a donné, dans *la Pensée ésotérique de Léonard de Vinci* et dans *la Crise organique de l'Eglise en France*, parus chez l'éditeur Bernard Grasset, de fort précieux documents idéologiques sur la formation et l'épanouissement de l'esprit religieux occidental. Ici, il s'élève contre la confusion générale, et généralement acceptée, créée autour de certains courants différents, des états spirituels et intellectuels divers, de ces types de culture mentale et sentimentale, totalement opposée, qui constituèrent l'état exceptionnel des XVe et XVIe siècles italiens. L'Humanisme est admis comme une floraison qu'on ne craint même pas de croire sporadique, et toute casuelle due à la civilisation des deux Eglises adverses, la Grecque et la Latine, et, par conséquent, à la petite phalange de penseurs et de grammairiens grecs établis, avant et après la conciliation, dans la péninsule italienne. M. Paul Vulliaud sait affirmer, avec une raison dont l'évidence égale le courage, que l'Humanisme naquit à Florence, mais non au sein de la douce académie fondée par Cosme de Médicis, et glorifiée immédiatement par le prince de la Mirandole et par le divin Ficin, non au milieu des suaves et graves *ragionamenti* des

« Orti Oricellari », mais au milieu de la société même, épique et lyrique, violente et ordonnée, sanguinaire et amoureuse, où s'épanouirent Dante, Pétrarque et Boccace. Faut-il rappeler l'ésotérisme de la *Vita Nova*, de certains poèmes de Pétrarque, et la première chaire de littérature grecque créée à Florence par cet incomparable et universel Boccace qui attend encore, ainsi que Pétrarque, son exégète? M. Paul Vulliaud s'insurge contre la sotte affirmation — encore une de celles que l'on reçoit et transmet à travers l'ignorance des professeurs qui ne remontent pas aux sources de la culture — qui vise la « naïveté » des Humanistes du xv[e] siècle.

Assurément, et les Humanistes seraient les premiers à le reconnaître aujourd'hui, ces grands hommes, puisqu'ils étaient les premiers ouvriers d'une tradition restaurée, devaient, sans le vouloir, conserver quelques défectuosités à leur œuvre. Toutefois, Ficin valait bien nos meilleurs pédants. Il n'ignorait point, car il le dit formellement, que les Néo-Platoniciens n'avaient pas continué la doctrine platonicienne sans y infiltrer les éléments étrangers, issus du Christianisme.

Comment se permettre de façonner une réputation d'ingénus aux Humanistes, lorsque ce sont justement les Humanistes qui opèrent la recension des textes, ou qui publient des éditions critiques, non seulement de l'œuvre platonicienne, mais encore des textes sacrés ?...

Ici se rattache la large discussion de M. Paul Vulliaud au sujet du prétendu paganisme des Humanistes, et, surtout, de leur « culte » de Platon. « Sous le rapport philosophique et religieux, dit-il, l'argument platonicien est encore un agent de rénovation. »

Dans ses importantes exégèses, M. Paul Vulliaud, pour soutenir sa vision de l'œuvre littéraire et philosophique d'un temps, demande un sûr appui à l'œuvre d'art contemporaine de l'autre. Tout le long de ses études parues dans la revue *les Entretiens idéalistes*, qu'il dirige, et dans son essai sur Léonard, une tendance s'est maintes fois affirmée. Aujourd'hui, M. Vulliaud peut considérer l'œuvre des Humanistes du xv[e] siècle comme une œuvre de parfaite mystagogie, et il peut l'expliquer ainsi :

Un Laurent de Médicis n'aura plus la même obscurité (*de certains poèmes de l'étranger*), car son inspiration philosophique est héritière d'une longue culture littéraire ; quant à ses frères en Platon, Ficin, Pic, Laudin, au lieu de se dérober sous la ténèbre de l'arcane, et c'est la différence entre les deux âges, quoique les mentalités s'allient dans les mêmes tendances, feront plutôt ce qu'on pourrait appeler une œuvre de mystagogue, c'est-à-dire de révélation des symboles anciens. Les théories entre les grands esprits de la Renaissance sont les mêmes que celles des plus fameux poètes des siècles précédents, Dante, Cino de Pistoia, Guido Cavalcanti, mais elles sont développées..... Pour que ces conceptions nous soient révélées, adressons-nous aux œuvres d'art. S'il est vrai, comme je vous l'ai déjà dit, qu'au concept de Vérité les Humanistes florentins ajoutèrent celui de la

Beauté, et leurs œuvres en témoignent, nous pouvons demander aux œuvres d'art la réponse aux questions que nous nous sommes posées sur les préoccupations religieuses, philosophiques des esprits éminents qui vivaient au xve siècle...

Cette vaste conception de synthèse de l'œuvre d'une époque permet à M. Paul Vulliaud, après avoir *lu* et *vu* les œuvres essentielles qui la distinguent, de la caractériser avec une précision parfois inattendue. Sa méthode n'est certes pas « orthodoxe ». Les Catholiques qui le blâment s'uniront aux pédants qui le condamnent. Il n'en reste pas moins que, d'un tout petit livre comme celui-ci sur l'Humanisme, une grande lumière se dégage, d'une étonnante netteté.

§

L'Humanisme du xve siècle nous permet de franchir d'un bond quatre siècles, pour en rechercher l'esprit littéraire, à défaut de tel autre philosophique et religieux, dans l'œuvre de M. Pascoli.

On a longuement discuté l'Humanisme de ce grand poète vivant, à propos de ses poèmes latins. Une discussion semblable, absurde et ridicule, a formé la base de maints articles de journalistes plus ou moins lettrés, fort heureux de trouver là, pour s'en parer, des attributs de facile culture. M. Pascoli n'a ni la croyance ni l'éducation idéale des Humanistes, ni la tournure vigoureuse et souple de leur esprit, ni l'orientation rénovatrice de leurs études du passé. Les Humanistes étudiaient le passé qu'ils « découvraient ». M. Pascoli est un « classicisant » dont le culte du passé est tel qu'il a été arrêté par les involutions des siècles divers. Au surplus, il est classique, par rapport à la Latinité, comme M. d'Annunzio l'est par rapport à la Renaissance. L'un et l'autre ne sont pas de pédants rhéteurs, parce qu'ils ont un talent qui, pour l'un comme pour l'autre, est tout près du génie.

M. Pascoli est grand poète en latin autant qu'en italien. Il vient de livrer au public, en même temps que des poèmes italiens, **Poemi italici**, son Hymne latin, **Hymnus in Romam**, consacré aux fêtes du Cinquantenaire politique italien.

Dans les *Poèmes italiques*, le poète évoque la figure d'un des plus grands, des plus purs, des plus lumineux peintres de la première Renaissance italienne, plus grand, à coup sûr, qu'il n'est « illustre », Paolo Uccello, à côté du « Soleil » auroral d'Italie, pour me servir d'une expression dantesque, saint François. Le style de M. Pascoli est toujours celui du poète qui se fait humble pour atteindre au pathétique, profond sinon magnifique, qui fut bucolique avec Virgile, qui est simplement pastoral avec M. Pascoli ou M. Francis Jammes. La langue de M. Pascoli est d'une très forte beauté simple : elle représente encore, dans la péninsule qui a la gloire de compter deux

poètes vivants réellement grands, l'effort nettement opposé à celui de la langue de M. d'Annunzio, toujours élevé à un diapason suraigu, dans les sons des clairons épiques. Mais lorsque M. Pascoli applique sa maîtrise et tord son inspiration pour chanter dans le même volume de Paolo Uccello, Rossini et Tolstoï, il se montre si faible qu'il est juste de ne pas en parler, par respect pour toute son œuvre.

Dans l'*Hymne à Rome*, dont il donne lui-même une traduction italienne en regard, le poète est vraiment au-dessus de toute son époque. M. Pascoli a obtenu plusieurs premiers prix aux concours latins internationaux d'Amsterdam ; Rome ne lui a octroyé qu'un deuxième prix au concours où, sous le voile de l'anonymat, il avait envoyé son hymne. L'hymne obscur de son antagoniste sera tombée dans l'oubli, où, avec raison, l'on jette tous les exercices scolaires, alors que l'hymne pascolien sera étudié et aimé par ceux qui auront résisté, dans le temps à venir, aux envahissements des cultures modernes, pour garder intacte encore la renaissance et le culte de la langue latine. M. Pascoli voit et entend dans une vision formidable, où bruissent des échos de guerres et de conquêtes fabuleuses, les origines et les étapes de la gloire de Rome païenne et chrétienne, la beauté rayonnante des vingt-huit routes romaines, la marche des légions dont chaque pas marque une affirmation de puissance de l'Empire, et dont le monde tremble

> ... unum quemque lapis gressum signabat, et omnes
> horrebant spatiis vestigia dissita tantis...

Puis c'est la vision de la ténébreuse naissance chrétienne, puis celle de la suprême volonté papale, toute la force et toute la gloire de l'Urbs — cette force et cette gloire spirituelle que les Italiens ont d'ailleurs arrachées de l'invisible, mais sensible énergie romaine, en ouvrant cette brèche de Porta-Via qui détrôna les Papes et anéantit à jamais, pour les temps modernes, le pouvoir spirituel de Rome.

Memento.— Romans et nouvelles : Edoardo Calandra : *La Bufera* (nouvelle édition). — Luigi Capuana : *Perdutamente*, G. Puccini, Ancône. — Vincenzo Gerace : *La Grazia*, R. Ricciardi, Naples. — Grazia Deledda : *Nel'deserto*, Treves, Milan.— Alfredo Panzini : *Le Fiese della virtu*, Treves, Milan. — G. Lipparini : *L'Osteria delle tre gore*, Puccini, Ancône.

Quelques poètes : Emilio Scaglione : *Alle acque ardenti*, Ode, R. Carabba Lanciano. — Biagio Chiara : *Le Spose di Gesù*, Bideri, Naples. — Guido Gozzano : *I Colloqui*, Treves, Milan. — Guelfo Civinini : *I Sentieri e le Nuvole*, Treves, Milan. — Adelaïde Bernardini : *Amaritudini*, Puccini, Ancône.

Esthétique et Culture : Angelo Conti : *Dopo il canto delle Sirene*, R. Ricciardi, Naples. — Enrico Thovez : *Il pastore, il gregge e la zampogna*, A. Ricciardi, Naples.— Giovanni Amendola : *Maine de Biran*, Editions de La Voce, Florence. — Adolfo Albertazzi : *Torquato Tasso*, Collection « Pro-

fili »,Formiggini, Modène. — Pio Rajna : *Le Fonti dell'Orlando Furioso*, Sansoni, Florence.

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES ROUMAINES

Cinquantenaire de l'« Astra ». Fêtes de Blaj. — Société pour un fonds de théâtre roumain. — Cours de vacances de Valenii-de-Munte. — Memento.

Dans la villette transylvaine de Blaj, les trois jours de la grande Sainte-Marie (15-17 août v. st.), les Roumains d'Ardéal ont célébré par de solennelles fêtes « culturales » (puisque le mot est en règne) le Cinquantenaire de la vénérable **Association pour la littérature roumaine et pour la culture du peuple roumain.**

Le choix du lieu s'imposait ; sinon du point de vue matériel, puisque les 2.000 habitants ont eu à héberger plus de 25.000 personnes et personnages afflués de tous les districts roumains (ils les ont d'ailleurs festoyés avec toute la bonne volonté cordiale de tradition chez cette race) ; mais à coup sûr du point de vue historique et moral : n'est-ce pas sur la plaine de Blaj, titrée depuis lors « Champ de la Liberté », que, faisant trêve à leurs disputes intestines, un peuple de 40.000 Roumains venait, évêques en tête, en 1848, chanter sa résurrection et proclamer sa volonté pacifique de n'être plus la gent taillable et corvéable à merci ? Journée décisive, dont le souvenir tempère aujourd'hui encore les vicissitudes de la nation. C'était déjà le village ancien de Blaj (fondé vers 1266, il doit probablement son nom à un seigneur Blaise Cserei, 1395) dont le grand évêque uniate Innocent Klein avait choisi le château pour sa résidence en 1738 ; il y fonda une cathédrale et un monastère, premiers foyers de culture roumaine ; c'est de là qu'il protestait auprès de la cour suzeraine d'Autriche des droits des Roumains transylvains à leur individualité nationale, reconnue pourtant et garantie par le traité qui fut signé là-même en 1687 entre l'empereur, comme protecteur, et cette principauté indépendante de Transylvanie, qui avait connu des voévodes autonomes. Ce sont surtout ses écoles qui ont fait de Blaj un centre roumain ; édifiées par les successeurs de Klein, les Aaron, Rednic, Grig. Maior, et modifiées, fermées, réouvertes selon les événements, elles ont subsisté jusqu'à nos jours : les divers séminaires, classes et cours, sont fondus depuis 1850 en un séminaire théologique et un gymnase supérieur ; les plus illustres pionniers nationaux, grammairiens, historiens, ecclésiastiques, y ont professé ; elles ont formé les George Baritiu, les Aron Pumnul, le poète Andrei Mureseanu, auteur de l'hymne devenu comme la Marseillaise roumaine : « Eveille-toi, Roumain, de ce sommeil de mort — où t'abîmèrent les tyrans

barbares » ; tous y ont appris, et ceux d'aujourd'hui y apprennent encore, selon le mot de Baritiu : « à demeurer roumain. »

Mais s'ils le font, ils le doivent précisément à l'*Association* (qu'ils appellent familièrement « Astra », de sa raison primitive « *Association transylvaine* »), qui groupe et unit tous les Roumains de Hongrie de façon à leur assurer les moyens d'un développement intellectuel et économique bien organisé. Sa fondation, projetée dès 1795 à Sibiù, par le Dr J. Molnar sous le vocable de *Société des écrivains ;* puis de *Société philosophique de la nation roumaine dans la grande principauté d'Ardéal ;* proposée dans les doléances des évêques Vasile Moga et Joan Lemenyi à la Diète transylvaine de 1842 ; ajournée encore en 1852, par suite du désaccord survenu entre Aron Florian, qui voulait une *Société littéraire*, et Joan Maioresco, qui tenait à l'idée d'une *Académie roumaine ;* elle ne fut réalisée qu'en octobre 1861, et à grand peine, par le métropolitain-apôtre Andrei baron de Saguna, assisté des évêques de rite oriental Alex. Sulutu (pron. *Chou-lou-tzou*) et J. Alexi, après la pétition signée de 181 notables roumains adressée au Gouvernement provincial, pétition « conçue, dit Baritiu, en termes aussi mesurés, aussi humbles, respirant autant de loyauté, que pouvait le permettre la langue allemande, riche en expressions qui plaisent au despotisme ». Enfin l'Association était née, écrit l'historien N. Jorga, « de l'essor ininterrompu vers la lumière, pendant 150 ans au moins, des Roumains du pays hongrois ; d'un zèle sincère pour le peuple auquel il fallait des écoles toujours meilleures et plus roumaines, pour pouvoir tenir tête aux autres habitants de ces contrées. A une minute rare, dans le souvenir des luttes dangereuses soutenues en commun, elle a réussi à unir de cœur les fidèles des deux Eglises qui divisent notre nation. Dès l'abord, l'Association a été à Saguna comme à Sulutu, aux Blajiens comme aux Sibiiens, aux Uniates comme aux non-unis. Et c'est là sa vertu capitale et la plus précieuse. » C'est grâce à cette influence cohésive et conciliante, qu'elle a obtenu en cinquante ans les résultats que nous allons relater, modestes en vérité, mais admirables quand même, dans les conditions où elle doit agir, et dont le moindre n'est pas d'avoir su simplement se maintenir au niveau de sa tâche, malgré les vexations et tracasseries inévitables de la maghyarisation montante. Elle l'a pu, parce qu'elle n'a pas failli un instant à sa mission purement « culturale » ; à la devise que lui donnait Saguna : « c'est l'intelligence et le génie, les sciences et les arts seuls aujourd'hui qui assurent aux peuples la puissance et l'avenir » ; à l'art. 3 de ses statuts, qui défend tout débat sur des questions religieuses ou politiques d'actualité. La preuve en est que le Gouvernement maghyar n'a découvert aucun motif d'interdire l'assemblée générale jubilaire, d'interrompre les fêtes de

ce cinquantenaire, imposantes et loyales assises du Nationalisme roumain, à Blaj, alors qu'il envoie ses gendarmes tirer à balle sur d'inoffensifs paysans valaques, incriminés d'agitation contre l'Etat unitaire pour s'être réunis, dans leur costume traditionnel, à une foire, à une noce ou à la vogue de leur village.

J'emprunte les détails qui suivent au *discours* du nouveau président de la société, Prof. Andr. Bârseanu, prononcé dans la Cathédrale de Blaj ; à l'étude du Dr Joan Lupas sur l'*Association, ses fondateurs et ses chefs*, et au *Rapport général* du secrétaire Oct. C. Taslauanu, parus à la *Tribuna*, lesquels composent, avec d'autres comptes-rendus de gestion de MM. Goga, Vatasan, Taslauanu, Bologa, Togan, le numéro occasionnel de la revue *Transilvania*, organe de l'Association.

Son plan d'activité, élaboré dès le début et si vaste qu'en 50 ans il n'a pu qu'en partie être mis à exécution, comporte : la publication de livres didactiques soignés ; l'amélioration des divers modes de cultures ; l'étude des questions d'hygiène, de physiologie et psychologie relatives au paysan ; une description des habitants et de leurs us et costumes ; un recueil des inscriptions latines de Transylvanie ; une collection des meilleures ballades populaires ardélaines, etc. A partir de 1879, le président Jacob Bologa insiste sur un des buts principaux de l'Association : le relèvement du peuple par l'école ; mais ce n'est pas avant 1886 qu'il peut ouvrir une première école de filles à Sibiu ; il avait préparé également l'organisation de la société en départements avec des comités locaux chargés d'entretenir un peu de vie intellectuelle jusque dans les villages les plus reculés. En 1870, paraissait la revue *Transilvania*, qui devait manquer malheureusement de collaborateurs et qui, entre les mains du seul Baritiu, fut longtemps une publication historique, trop spéciale. En 1895, un grand pas est fait quand, de transylvaine qu'elle était, l'Association obtient l'autorisation d'englober tous les Roumains de Hongrie. La nécessité de cette autorisation officielle fait sourire, quand on sait que l'art. 4 des statuts admet des membres de toute religion et de toute patrie et que, conformément à ces statuts, l'Association avait nommé membres honoraires, dès la première année, trois Hongrois : le comte G. Csaki, les rédacteurs A. Kecskemeti du *Sürgony* à Pest et Dr Thalacz du *Ost u. West* à Vienne, pour services rendus aux écoles et à la langue roumaines. — Pendant ces 50 ans, elle a pu distribuer en bourses d'étudiants, en secours et aux artisans aux écoles, en prix pour des livres, un peu moins de 125.000 couronnes ; mpis cette somme doit encore paraître considérable, si l'on ajoute que, pendant le même temps, le paysan roumain de Hongrie a dû se saigner d'une bonne trentaine de millions, en surplus des impôts à l'Etat et aux communes, pour entretenir ses églises et ses écoles, que le gouvernement maghyar lui

dispute et lui confisque à tout propos. — La société organise en outre des expositions, des cours d'adultes, des représentations ; en 1910 seulement, les membres locaux ont tenu dans tout le pays 497 conférences et instructions, auxquelles ont assisté plus de 100.000 paysans; elle possède maintenant 375 bibliothèques populaires ; publie des livres et des brochures qu'elle répand à bon marché ; elle a crée un *Musée ethnographique* ; elle compte aujourd'hui 14.000 adhérents et son avoir se monte à 950.000 couronnes, qui représentent bien des sacrifices et des générosités. Détail émouvant : ceux de ses boursiers qui arrivent à une situation suffisante se font un devoir de gratitude de restituer tout ou partie, avec ou sans les intérêts courus, des modestes subsides qui ont facilité leurs études, pour que d'autres en bénéficient à leur tour.

On comprend que, dans ces circonstances, le cinquantenaire de cette Association ait été solennisé avec un éclat particulier. Une représentation théâtrale, où les artistes les plus aimés de Bucarest jouaient *l'Etincelle* de Pailleron, dans la traduction de Mme Zoé Stourdza, et un poème dramatique de J. Bistriteanu ; les prouesses de l'aviateur national Vlaïcu avec son monoplan nº 2, un prodige d'élégance, de légèreté et de stabilité ; la présence inespérée de M. Nic. Jorga, à qui la police hongroise n'avait imposé que le silence, mirent le comble à l'enthousiasme d'une foule habituée à plus de mécomptes que de triomphes. Aucun irrédentisme là-dedans ; c'est en vain que le chauvinisme maghyar agite devant l'opinion l'épouvantail d'une Daco-Roumanie, à laquelle personne ne songe sur les deux versants des Carpathes. Voici au contraire un journal hongrois, *A vilag* (le Monde), qui apprécie sainement les fêtes roumaines (ses opinions politiques ne nous regardent pas) : « Le Jubilé de l'*Association* est une fête culturale ; l'assemblée de Blaj a été l'expression des tendances démocratiques des Roumains. La culture et la démocratie sont étroitement liées. (On peut en douter MM.). Nous croyons, sans aucun doute, que la civilisation d'un pays polyglotte ne peut prospérer que par le développement particulier de chacune de ses nationalités. Les progrès de la culture roumaine relèvent la civilisation en Hongrie. »

A cette même occasion, la *Société pour un fonds de théâtre roumain* a aussi tenu son assemblée générale à Blaj. Sous la présidence du Dr Joan Mihu et la direction artistique de M. Aurel P. Banutiu, elle est arrivée à réunir un capital de plus de 500.000 couronnes, qui lui permettra, avant dix ans, d'ouvrir le théâtre projeté. En attendant, elle accorde des bourses à des élèves de l'art dramatique ; elle encourage la littérature théâtrale ; fait recueillir les mélodies et chants populaires ; elle soutient une ou plusieurs troupes

ambulantes, de celles qui ont l'autorisation du Ministère de l'Intérieur de jouer en Hongrie...

En réponse du tac au tac à ce jubilé roumain, la société culturale maghyare *Emke* organisait en septembre de grandes fêtes à Cluj (Kolosvar). Son rôle maghyarisateur et politique est avéré ; elle jouit du concours officiel du gouvernement, quelque parti qui soit au pouvoir. On se fera une idée de ses moyens d'action d'après ces quelques chiffres : elle a fondé 268 écoles maghyares, comme si celles de l'Etat ne suffisaient pas ; des bibliothèques dans plus de 200 villages ; elle dépense 40.000 couronnes *par an* pour l'édition de livres patriotiques ; en 25 ans, elle a drainé plus de dix millions de couronnes, dont six millions ont déjà passé aux « questions nationales » de Transylvanie. La lutte est vraiment par trop inégale.

§

De l'autre côté des Carpathes, dans le bourg de Valenii-de-Munte, jadis relais important du commerce entre la Roumanie et Brasov, l'Orient et l'Occident, d'autres manifestations, culturales toujours, et nationales également, se poursuivent avec zèle depuis plusieurs années. C'est là que M. Jorga a installé une typographie pour l'édition d'ouvrages et de revues de propagande nationaliste. En outre il a organisé des cours de vacances qui groupent autour de lui et de ses idées un nombre toujours plus considérable d'étudiants de Transylvanie, de Bucovine, de Macédoine, autant que de Roumanie. On en saisira tout l'intérêt d'après le simple énoncé des principales conférences : N. Jorga, *Histoire roumaine d'après les lettres du temps ; les débuts de la littérature roumaine*. V. Bogrea, *la Littérature latine en rapport avec les autres littératures*. A. D. Xenopol, *l'Unité spirituelle du peuple roumain*. V. Pârvan, *la Romanisation des Thraces au nord du Danube*. I. Raducanu, *l'Organisation nationale de notre vie économique*. M. Ciotor, *l'Esprit public en Suède*, etc.

Memento. — La saison théâtrale est attendue avec la plus impatiente curiosité. Au Théâtre National de Bucarest, M. Pomp. Eliade a cédé le pas à M. Ion Bacalbasa, auteur dramatique estimé, mais surtout journaliste de talent et de valeur, et par là grand connaisseur des choses de son pays et de la capitale ; il a passé l'été à visiter Paris, Vienne, Berlin et en a rapporté de notables améliorations matérielles pour le vieux bâtiment de la première scène roumaine ; on attend surtout de lui un enrichissement et une nationalisation du répertoire ; il débutera par une œuvre roumaine *classique inédite* (sic ! les pays jeunes ont de ces bonheurs-là !) : *Rea Silvia*, en vers, par Nic. Scurtescu. — La production dramatique originale a sensiblement augmenté depuis qu'à la tête des trois premiers théâtres du pays ont été mis des hommes de lettres, de talent, de goût. En province il y avait tout à faire. A Jassy, M. Sadoveanu travaille avec succès depuis quel-

que trois ans. M. Emil Gârleanu, nouvelliste et romancier, vient d'être nommé à Craïova et déjà son activité se signale par d'heureux remaniements : confort de la salle; restauration des décors, où il s'est assuré le concours d'un excellent paysagiste, M. Satmari; coordination de la troupe et engagements nouveaux; travail de répétition sérieux. Aussi Carmen Sylva a été invitée à la représentation de réouverture. Innovation judicieuse : M. Gârleanu enverra tous les samedis et dimanches des artistes donner une soirée, alternativement, dans les chefs-lieux avoisinants.

Une figure populaire bien originale vient de disparaître, au hameau de Poiana-Tapului, aux pieds des Bucegi, si bien chantés par M. Nestor Urechia : c'était un vieux pâtre, passionné de lecture et qui avait rassemblé une bibliothèque; par amour pour son pays et fierté de son histoire, il avait voulu, avant de mourir, « voir Rome, notre mère à nous, tous les Roumains », et avait fait le voyage à pied, dans son sayon de paysan du Danube et le gourdin de berger à la main; il ne s'était arrêté que devant la colonne trajane. Il y était retourné, cette fois emmené par l'historien V. A. Urechia en la compagnie d'hommes illustres. On l'a vu à Paris, à Berlin, en Russie. Ame d'apôtre, il faisait la contrebande, dans son bissac et par des sentiers connus de lui seul dans la montagne, de brochures et livres roumains interdits en Hongrie, pour les répandre dans les régions transylvaines les plus contaminées de maghyarisme. Il détenait un trésor d'anecdotes, de traits, d'observations; il avait pour chacun le mot réconfortant et, à l'occasion, l'ironie sanglante. Jusqu'à la fin il a gardé sa simplicité, sa noblesse et son accoutrement de pâtre des Carpathes. On l'appelait familièrement Badea Cârtzan. Quel romancier roumain tentera sa vie?

Dans *Minerva :* articles charmants de D. Teleor sur le *vieux Bucarest* et les vieux types bucarestois; notes historiques de D. Caselli sur le *Pont romain* de Constantin reconnu à Braïla; sur le *charroi commercial* des xve, xvie siècles entre la Moldavie et Constantinople; sur *Bogdan-Seraï*, le faubourg valaque de Stamboul, etc.

Viennent de paraître : S. Moldovan, *l'Ardéal I* (2e édition); J. Ciurcu, Brasov. — J. Codru Dragusanu, *le Pèlerin transylvain* (1835-44), publié par Const. Onciu, préface de N. Jorga. — J. Gramada, *De la Bucovine d'autrefois*, esquisses historiques.

MARCEL MONTANDON.

LETTRES POLONAISES

Waclaw Berent : *Ozimina (les Blés d'hiver)*, J. Mortkowicz. — Wladyslaw St. Reymont : *Wampir (le Vampire)*, Gebethner i Wolff. — Benedykt Hertz : *Bajki i Satyry (Fables et Satires)*, G. Centnerszwer i Ska. — A. Nowaczynski : *Meandry (Méandres)*, société S. Orgelbrand.

M. Berent est de ceux qui écrivent peu et travaillent lentement. En l'espace d'une quinzaine d'années, il n'a publié que trois romans. Mais aucun de ses ouvrages n'est passé inaperçu. Le talent et la grande culture intellectuelle de M. Berent ont su lui attirer la curiosité et la sympathie des lecteurs, ainsi que les louanges de la critique. Les romans de M. Berent ont toujours un fonds philosophique et

social. Ils paraissent à certains tournants de notre histoire. Ils analysent les crises de la vie polonaise et les mots d'ordre auxquels elle a obéi hier et qui ont perdu leur actualité — aujourd'hui. On pourrait dire que les romans de M. Berent constituent sous un certain rapport des chapitres de notre « histoire contemporaine ».

Son premier livre, *l'Homme du métier*, parut au moment où le principe du « travail organique », si cher aux « positivistes de Varsovie », faisait faillite. Les flibustiers de la finance qui s'en sont emparés en firent un drapeau destiné à couvrir leur égoïsme et leurs appétits. La conséquence de « l'adaptation » de ce principe à la vie fut le développement du commerce et de l'industrie en Pologne et la naissance d'une classe sociale nouvelle — le prolétariat ouvrier. Les aspirations idéales de la nation que n'a pu satisfaire l'accroissement de la richesse matérielle, les tendances populaires vers la beauté et l'affranchissement ont trouvé leur expression dans le mouvement révolutionnaire souterrain, d'un côté, et dans le développement de l'art et de la vie artistique, de l'autre. L'art et la révolution !— tels furent les deux mots d'ordre devant lesquels s'inclinait tout ce qu'il y avait de plus noble dans la société polonaise entre 1890-1905, et surtout la jeunesse. Mais tandis que force était à la révolution de se cacher dans les ténèbres de la conspiration, l'art a revendiqué hautement sa place au soleil. Vers la fin du siècle passé et au commencement du nouveau, il semblait que l'art était la préoccupation unique des milieux éclairés de la nation. La première représentation d'une pièce de Wyspianski au théâtre de Cracovie, l'ouverture d'une exposition des beaux-arts, la parution d'un poème de Kasprowicz ou de Tetmajer, d'un roman de Zeromski, de Przybyszewski, de Reymont ou d'un numéro nouveau de la « Chimera » — tels étaient les grands événements du jour, autour desquels tournait l'intérêt général. Il y avait quelque chose de morbide dans cet amour exagéré de l'art. Il semblait que la nation tout entière couvrait sciemment la réalité affreuse de sa vie politique et sociale du manteau rayonnant de la Beauté.

Il y avait quelque chose d'anormal dans ce règne exclusif de l'art. La vie nationale en pâtit. La faillite du mouvement artistique produisit une débandade dans les rangs de ses sectateurs, sema des ruines. L'impuissance, la nullité des faux artistes, des faux prêtres d'Apollon apparurent d'un coup. L'art, abandonnant la place trop grande qu'il avait occupée dans la vie nationale, laissa derrière lui le vide que la vie n'a pas su, n'a pas pu combler d'un jour à l'autre. C'est alors que Berent publia son roman : *la Pourriture*, qui soulignait la débâcle, qui projetait une lumière crue sur le sinistre. D'un pinceau véridique et cruel il peignit la catastrophe et les portraits de tous les faux prêtres et génies manqués que la faillite du mou-

vement avait atteints les premiers. Et telle fut la force même des choses que ce réquisitoire terrible contre la puissance démoralisatrice d'un art trop exclusif, trop détaché de la vie, parut dans les derniers numéros de la revue de M. Przesmycki, dans la même « Chimera » qui avait guidé pendant quelques années le mouvement.

C'est encore un *passé d'hier*, si j'ose m'exprimer ainsi, qui fournit le thème au nouveau roman de Berent : **les Blés d'hiver**. L'auteur s'y efforce de peindre le tableau de la société polonaise au moment où éclate la guerre russo-japonaise et où certains mouvements de la rue semblent prédire l'explosion des forces révolutionnaires. La soirée que le baron Nieman donne dans ses salons hospitaliers permet à l'auteur de réunir dans le même lieu les représentants les plus divers de la nation. Tout le drame du roman se joue en quelques heures de la nuit du bal. Et la rue populaire que l'auteur nous laisse entrevoir à l'aurore, au moment où éclate la première émeute, symbolise l'avenir de demain. L'auteur a essayé un tour de force littéraire ; il n'a réussi, hélas ! — qu'à écrire une sorte de roman-cinématographe. Les hôtes du baron ce n'est pas encore *la nation ;* cette pourriture de salon ne représente, à vrai dire, qu'elle-même. Son drame ne nous émeut pas ; il est d'ailleurs noyé dans des flots de dissertations vagues. L'émeute ne fait pas pressentir le mouvement grandiose qui sapera les murs vermoulus de la citadelle tsariste ; la rue appartient pendant un moment à la *populace* et non *au peuple*. Les recherches de style tentées par l'auteur ne lui ont pas réussi non plus ; elles l'ont amené à composer son ouvrage en un langage filandreux, lourd, maquillé de néologismes inacceptables. N'étaient quelques scènes émouvantes et colorées, quelques silhouettes dessinées d'une main de maître, quelques observations justes et profondes, nous n'aurions pas retrouvé dans les pages des *Blés* la griffe de la personnalité intéressante de Berent.

§

L'art de M. Reymont est certes l'expression la plus haute du roman réaliste polonais. Mais ce réalisme n'a rien à voir avec l'exactitude sèche et morne de certains chercheurs du document. Un souffle puissant de poésie anime chaque page qui sort de la plume de l'auteur des *Paysans*. Au don d'observation exacte, il joint une puissance d'expression, un sentiment de la couleur et un art de conteur incomparables. La vie se présente à sa vue sous l'aspect d'un océan dont il admire la grandeur, écoute avidement le bruit, suit attentivement le mouvement, perçoit avec extase les couleurs. En navigateur hardi, il aime à braver son courroux et à voguer gaiment sur ses flots couverts d'écume. Mais quand il cherche — d'un regard scrutateur — à percer le mystère des fonds ténébreux, sa vue

s'embrouille ; il ne perçoit alors que des formes vagues, et les monstres qu'il tire du fond à la surface meurent au contact de l'air libre et perdent la beauté de leur forme et l'éclat de leurs couleurs...

Tel fut le sort du satanisme, de l'occultisme, du spiritisme, des pratiques théosophiques qu'il a eu l'occasion d'étudier pendant les soirées brumeuses de Londres. **Le Vampire**, ce monstre mystérieux dont la beauté inquiétante et la puissance destructive font chavirer la pauvre raison humaine, a perdu sous sa plume beaucoup de sa beauté et de sa force. Ce mélange de réalité et de rêve ne réussit pas à troubler l'esprit du lecteur dont la pensée, qui avait jadis suivi docilement Huysmans dans sa route vers un *Là-bas* inconnu, se refuse à marcher derrière Reymont vers les pays imaginés, où règne le mystérieux *Vampire*.

Il faut considérer le dernier roman de Reymont comme une sorte d'expérimentation littéraire qui n'ajoutera pas beaucoup à la gloire déjà fermement établie de l'auteur des *Paysans* et de *la Justice*.

§

J'ai déjà eu l'occasion de parler dans ces chroniques de M. Benedykt Hertz. Il est certainement un des meilleurs ou plutôt l'unique fabuliste polonais contemporain, depuis le temps où M. Jean Lemanski a abandonné ce genre de poésie. Les fables de M. Hertz ont toujours un fonds de moralité sociale. Avec beaucoup d'esprit et avec une impartialité et une indépendance qui lui font honneur, le poète flétrit les tares de la société contemporaine. Un style concis et volontairement rude servit à souhait ses dessins.

La nouvelle édition de ses **Fables et satires** est complétée par quelques morceaux qui font preuve d'un certain progrès dans la construction et le style.

Voici une de ces *Fables* intitulée : *l'Opinion* :

Le Mouton a rarement confiance en sa propre raison,
Donc, avant de se faire une opinion, il cherche à connaître celles des autres.
Conformément à cette loi naturelle,
Le Mouton demanda à l'Ane quels étaient les motifs
De l'opinion peu favorable
Dont jouissaient parmi les bêtes les cochons ?
— Vois-tu, cher Mouton,
Dit l'Ane après un moment de réflexion,
Il est difficile d'y répondre exactement,
Car en cette matière chaque bête a son opinion ;
Ainsi le Chien reproche au Cochon qu'il fait trop de bruit ;
Le Canard se fâche contre sa saleté ;
Les Bœufs gras son choqués par son embonpoint...
Quant à moi, je pense qu'un autre défaut dégoûte tout le monde :

(Et couchant modestement ses oreilles sur son cou,
L'âne dit confidentiellement :) Il a les oreilles trop longues.

§

Esprit mordant, verve endiablée, sarcasme impitoyable — voici les traits caractéristiques de M. Nowaczynski – pamphlétaire. Les strophes ciselées de ses **Méandres** sont autant de flèches empoisonnées qu'il lance à toute volée contre la méchanceté, la sottise, la lâcheté ! La faiblesse, le manque d'énergie qu'il constate chez ses compatriotes, bercés trop longtemps par les sons de la Poésie qui ne veut rien connaître des besoins réels de la vie, lui arrachent des cris de colère. Parmi ses *Méandres* il y en a certains d'une grande beauté. Telle cette paraphrase du commencement du célèbre *Psaume* de Krasinski :

Tu nous as donné tout ce que tu as pu, ô Seigneur :
Les lacs de boue, une grande mer de sable,
Les mines de sottise, le lit de Procuste,
La peine accablante de parasites.
Or nous portons vers tes autels la prière :
Reprends tout ce que tu nous as donné, ô Dieu !

On ne peut qu'admirer le beau talent, l'audace sans pareille, l'indépendance de M. Nowaczynski. Mais il faut regretter que parfois il donne libre cours à ses rancunes *personnelles*. Les strophes trop virulentes qu'il lance contre M. Feldman, par exemple, ne font pas honneur à leur auteur et déparent son ouvrage.

MICHEL MUTERMILCH.

VARIÉTÉS

Les Géants des villes du Nord. — Il y a quelques mois, on a pu voir circuler à travers les rues d'une vieille ville du Nord des personnages gigantesques atteignant le second étage des maisons. Une marche avait en effet été organisée à Valenciennes, où figuraient les géants des villes flamandes. L'initiative de la fête était due à une vieille société locale qui eut son heure de grande célébrité, la Société des Incas : née en 1826 des fêtes populaires ayant pour but de célébrer le mercredi des cendres l'enterrement de *Pança*, le bon gros flamand qui n'avait pu supporter un instant l'approche du Carême, elle organisa pendant le cours du XIXe siècle jusqu'en 1866 des cortèges de bienfaisance qui attirèrent dans la région des curieux de tous pays et auxquels se préparait plusieurs années à l'avance la population tout entière, bourgeois et ouvriers, artisans

et artistes : le grand Carpeaux lui-même ne dédaigna pas d'y prêter son concours (1).

C'est que le peuple des anciens Pays-Bas, dont une partie appartient aujourd'hui à la France, a toujours aimé ces représentations où se condensait en quelque sorte l'âme populaire : cérémonies, inaugurations, joyeuses entrées des souverains dans leurs bonnes villes, fêtes de carnaval et processions religieuses s'accompagnaient de cortèges, de groupes costumés, de personnages symboliques, de chars plus ou moins richement ornés ; le tout se déroulait à travers les rues souvent tortueuses des vieilles cités, devant les maisons à pignons dont les façades s'ornaient pour la circonstance de décorations diverses, et particulièrement de tapisseries de haute-lisse.

De cette même idée d'exubérance populaire sont nées les processions de géants : car toute ville du Nord ou de la Belgique qui se respecte a son géant, personnage plus ou moins légendaire, héros aimé ou être exécré, animal plus ou moins fantastique grossi par l'imagination populaire.

Les plus célèbres de ces géants sont sans contredit ceux de Douai. Ils sont toute une famille : c'est Gayant, haut de vingt-deux pieds, portant majestueusement le costume d'un chevalier du XVIe siècle en appareil de guerre, ayant à la main un bouclier orné du D gothique, armes de Douai depuis la bataille de Mons en Pevele. Sa femme, Marie Cagenon, est habillée en châtelaine du XVIe siècle. Ils sont accompagnés de leurs enfants, Mlle Filliol, Jacquot et le jeune Binbin favori des Douaisiens, à qui un léger strabisme a donné le surnom d'une saveur si pittoresque en son patois local de *P'tiot tourni*.

On a discuté l'origine de Gayant qui possède une biographie et une iconographie abondantes : pour les uns, géant gaulois ; pour d'autres, personnification d'un seigneur qui au IXe siècle aida Baudouin II à repousser les Normands. Mais une pièce retrouvée par Mgr Delaisnes aux archives de Douai permet d'en attribuer plus scientifiquement l'origine à la corporation des *Manneliers* dont ils constitua le chef-d'œuvre ; on peut lire en effet dans les comptes de Douai de 1530 à 1531 qu'il fut « doné de courtoisie à la corporation des cayereurs (*fabricants de chaises*) et des mandelliers », une somme de huit livres, seize sols, que leur avait coûté « un personnage en forme de gayant servant aux histoires de la procession ».

Gayant marcha donc pour la première fois à la procession de 1531, mais ce n'est qu'au XVIIe siècle qu'on lui donna une compagne, puis trois enfants ; on y ajouta par la suite la roue de la fortune portant un argentier, un paysan et un procureur tenant une poule, et le sot des canonniers sur son cheval d'osier, ayant une marotte à la main.

(1) On peut voir au Musée de Valenciennes une énorme tête d'éléphant modelée par Carpeaux pour les Incas de 1866.

Si l'on en croit les historiens locaux, l'air populaire de Gayant daterait de 1775 et serait dû à Lajoie, maître à danser du régiment de Navarre.

Lors de la conquête française, le 6 juillet 1667, on reporta en juillet la fête de Gayant qui précédemment avait lieu en juin; elle fut supprimée par l'Evêque d'Arras en 1669 et 1770, rétablie en 1778, puis abolie sous la Révolution. Le brave géant douaisien se releva définitivement en 1801, époque de la création, en son honneur, d'une société bachique la Société des Enfants de Gayant.

L'attachement des Douaisiens pour leur *grand Père* Gayant est très grand. Il a conservé encore aujourd'hui toute sa vivacité, et on aime à raconter que, lors du siège de Tournay, en 1747, les artilleurs de la Compagnie du capitaine de Bréande, composée en grande partie de Douaisiens, quittèrent presque tous leur poste le jour de la fête de Gayant, au grand émoi d'un de leurs sous-officiers; de Bréande ne s'en émut pas et se contenta de répondre : « C'est aujourd'hui la fête de Gayant; ses enfants sont allés le voir danser, mais ils sont fidèles à leur roi et à leur devoir; ils reviendront. »

—Les géants lillois, Lydéric et Phinaert, rappellent les origines légendaires de la grande cité du nord. Sur l'antique *Château du Buc* qui existait à son emplacement régnait le cruel Phinaert, qui fit un jour périr au *Bois sans merci*, dans une embuscade, Salvaert de Dijon; la femme de celui-ci, alors enceinte, parvint à s'échapper et donna le jour à Lyderic; un moine le recueillit et, instruit plus tard du secret de sa naissance, il provoqua Phinaert en combat singulier et le tua en présence de Clotaire II; ce dernier le gratifia alors du titre de *Forestier de Flandre* et fixa sa résidence au Château du Buc.

Au Moyen-âge, le peuple personnifia les deux personnages en deux géants qui marchèrent à la procession instituée en 1269 par Marguerite de Constantinople en l'honneur de Notre-Dame de la Treille. On y ajouta plus tard la figure de Jeanne Maillotte, l'héroïne Lilloise qui, en 1582, à la tête d'une compagnie d'archers, repoussa les *hurlus* (1) de Tournay et de Lille. En 1815, on chercha à amuser davantage le peuple, et Horace Vernet dessina pour la fête un personnage grotesque à tête énorme qui s'appela « le tambour major des hurlus ».

— Le géant de Dunkerque, le Reuse, que le peuple appelle familièrement *Reuse-papa* paraissait autrefois accompagné de sa femme *Gentille*, et d'un bébé au maillot sortant à moitié de son immense poche. Il est seul aujourd'hui, conduisant son char, couvert d'un casque et d'une cuirasse et a l'aspect terrible lorsqu'il fait mouvoir

(1) On appelait ainsi les partisans de la réforme religieuse sous Charles-Quint.

ses gros yeux. Il ne représente pas un personnage légendaire ou historique, mais une race, dit-on, qui fut maîtresse du pays, puis chassée et bafouée par le peuple ; ce serait peut-être un souvenir des anciennes luttes du Moyen-âge entre les artisans, drapiers surtout, et les patrons capitalistes qui rendirent, par leur opulence, si puissantes, au Moyen-âge, les villes du Nord, mais malheureusement abusèrent souvent vis-à-vis des faibles de leur situation prépondérante. L'historien de Dunkerque, Derode, prétend que le Chant de Reuse est emprunté au *Creator alme siderum* et remonte au xe siècle.

— La ville de Calais promène fièrement dans ses murs Jehan de Calais et Isabelle de Portugal. Le premier, féroce corsaire, qui, dit la légende, fit une guerre acharnée aux Anglais, épousa malgré son père une esclave achetée au cours d'un lointain voyage et qui fut reconnue plus tard être la fille du roi de Portugal.

Leur mariage, qui pouvait être contesté, fut célébré triomphalement en 1902, et le peuple acclama devant l'Hôtel-de-Ville de Calais le mari casqué et cuirassé et son épouse en corsage d'hermine et robe de velours bleu.

— Le géant de Valenciennes est beaucoup plus récent et ce n'est qu'en 1808 que l'on prit l'habitude de promener aux fêtes du Carnaval un gigantesque bébé coiffé d'un bourrelet, portant un hochet et un panier, que l'on appela *Binbin*, comme le *fils* du *Gayant* de Douai.

On pourrait encore citer bien d'autres personnages que les villes du Nord promènent à certaines époques ; certains sont de taille plus normale et n'ont pas été comme les premiers grossis par l'imagination populaire. Accordons une mention particulière à Martin et Martine, si célèbres à Cambrai : Martin, forgeron de race maure, lors des guerres communales du Moyen-âge, s'offrit à défendre la ville; accompagné de sa femme Martine, il massacra l'ennemi à coups de marteau ; le chef ennemi, frappé d'un choc terrible, ne sut plus commander et resta fou jusqu'à sa mort; depuis, Martin et Martine servirent de *Jacquemarts* à une horloge du xvie siècle et sont restés les personnages légendaires du Cambrésis.

La Belgique ne le cède en rien au Nord de la France pour les promenades de géants. A la procession d'Ath, on voit encore les énormes géants Goliath et Evraut qui y figuraient déjà au xive siècle ; à Bruxelles, les géants étaient très nombreux au xviiie siècle et on signale la présence du célèbre *Janneke* à l'*Ommegang* (1) de N.-D. du Sablon.

(1) On appelait ainsi la procession de l'Eglise N.-D. du Sablon, organisée au xive siècle par le serment des arbelétriers. Deux tableaux de Denis van Alslott, au Musée de Bruxelles, représentent l'Ommegang de 1615.

Les habitants de Mons promènent chaque année, le dimanche de la Trinité un animal fantastique qu'ils appellent le Doudou. D'après la légende, une bête effroyable désolait autrefois le pays de Wasmes et terrorisait la population ; un généreux chevalier, Gille de Chin, s'offrit à la combattre ; choisissant quelques serviteurs fidèles et adroits à la lance, il fait faire une machine ressemblant au monstre pour y habituer ses chevaux et ses chiens, se prépare par le jeûne et la prière au terrible combat, et part de Mons pour se rendre à Wasmes. Là, il invoque en son sanctuaire l'antique Vierge de Wasmes, puis va à la rencontre du monstre dont il a raison après une lutte acharnée. Aujourd'hui encore, sur la place de Mons, après la procession religieuse, un chevalier bardé de fer qui ne représente plus Gilles de Chin, mais saint Georges lui-même, combat un terrible monstre en osier qui donne de vigoureux coups de queue, tandis que la musique joue un air remontant, dit-on, au Moyen-âge.

Tous ces personnages fantastiques sont si célèbres dans leur région qu'ils figurent dans nombre de locutions populaires. A Douai, les habitants s'intitulent « Enfants de Gayant », et « aller à Gayant » signifie aller à la fête de Douai ; à Cambrai et dans le Nord en général, on dit d'un déséquilibré qu'il a reçu le coup de marteau ; à Mons comme à Valenciennes, on appelle « Doudou » un enfant insupportable, difficile à corriger.

Respectons ces vieux géants des Flandres comme nous devons respecter toutes les épaves du passé. Ils peuvent paraître un peu vieux jeu, un peu arriérés à notre époque qui ne comprend peut-être plus assez le sentiment populaire local. Conservons-les pourtant et saluons-les comme les restes d'une époque qui passe, d'une civilisation qui s'en va.

MAURICE BAUCHOND.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Lucien Bégule : *La Cathédrale de Lyon* ; Laurens. » »

Alphonse Roux : *Le Château d'Anet* ; Laurens. » »

Littérature

Pierre Champion : *Vie de Charles d'Orléans* ; Champion. » »

Emile Gebhart : *De Panurge à Sancho Pança* ; Bloud. 3 50

E. Haumant : *Pouchkine* ; Bloud. » »

Georges Maurevert : *L'Art, le Boulevard et la Vie* ; Floury. 3 50

Firmin Roz : *Tennyson* ; Bloud. 2 50

Vte E.-M. de Vogüé : *Sous les Lauriers* ; Bloud. 3 50

Poésie

Paul Fort : *Ile de France*, nouv. éd. augmentée ; Figuière. 3 50

Gabriel Julliot de la Morandière. *Térandros* ; Falque. » »

Jean de Macar : *La Voix qui Chante* ; Bruxelles, Dechenne. 3 50

Jean Plémeur : *Edelweiss et Goémons* ; Figuière. 3 50

Marcel Prouille : *Impressions* ; Dorbon. » »

Questions militaires

Général Bonnal : *Voyage d'histoire militaire de Mgr le Duc d'Orléans en Bohême* (août 1910); Nouv. Libr. Nationale. » »
Robert de Boisfleury : *Syndicats d'officiers*; Libr. Nationale. » 75

Roman

Emile Bodin : *La Jolie Lande*; Albin Michel. 2 »
S. Barrant : *Harassoune*; Figuière. 3 50
Max Deauville : *L'Amour dans les Ruines*; Libr. générale des Sciences, Arts et Lettres. 3 50
Prosper Henri Devos : *Monna Lisa*; Libr. génér. des Sciences, Arts et Lettres. 2 50
Emile Elsen : *L'Eternelle Aventure*; Grasset. 3 50
Marcel Imer : *Le Jardin sans Lumière*; Grasset. 3 50
Hubert Krains : *Figures du Pays*; Bruxelles, Dechenne. 3 50
Eudes de la Villeneuve : *Les Fiançailles tragiques*; Grasset. 3 50
François Léonard : *Le Triomphe de l'Homme*; Libr. générale des Sciences, Arts et Lettres. 3 50
Pierre Maël : *Pilleur d'Epaves*; Flammarion. » 95
F.-C. Morisseaux : *Bobine et Casimir*; Libr. génér. des Sciences, Lettres et Arts. 3 50
Marguerite Regnaud : *Le Moulin sur la Soufroide*; Grasset. 3 50
Georges Rency : *Frissons de Vie*; Libr. génér. des Sc., Arts et Lettres. 3 50
Sander Pierron : *Par-dessus la Haye*; Bruxelles, Dechenne. 3 50
Jean Steene : *Officier Juif et Patriote*; H. Fabre. 3 50

Sociologie

F. Appy : *La Vie de l'Humanité sur la Terre*, II; Ficker. 5 »
Stephen Mac Say : *La Laïque contre l'Enfant*; Schleicher. 2 »

Théâtre

V. Kinon : *L'An Mille*, drame en 5 actes, en vers; Bruxelles, Larcier. 3 50
A. Meunier : *La Mort d'Hylas*, tragédie en un acte, en vers; Jouve. 1 50
Adolphe Mòny : *Etudes dramatiques*, V; Plon. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Sur l'origine du mot « rastaquouère ». — Bismarck et la politique coloniale. — Origine d'un « Conte cruel ». — Le monument de Charles-Louis Philippe. — Un monument à Stéphane Mallarmé. — Le monument d'Oscar Wilde. — La religion gœthienne. — Un curieux cas d'ubiquité. — Les deux sépultures de Schiller. — Comment on nous juge. — Rondeau. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Sur l'origine du mot « rastaquouère ».

Minas-Silvestre Ferraz, 25 août 1911.

Monsieur le Directeur,

Je vous écris de l'intérieur du Brésil pour signaler une erreur dans les lignes suivantes, qu'a publiées le *Mercure* du 1er août dernier : « Voilà qui est donc bien entendu : que les étymologistes se tiennent pour avertis. *Rastaquouère* n'a pas de racine philologique ; c'est une improvisation d'acteur. »

Votre collaborateur a raison de dire qu'on n'improvise pas les mots qui ont un sens dans une autre langue. Le mot *rastaquera* est mi-portugais et mi-*tupi* (langue des aborigènes de mon pays). Il se compose, à mon sens,

du mot portugais *rasta*, qui signifie « traîner », et *quera* (tupi : *garany*), qui veut dire « brave ». Le bas peuple emploie fréquemment le verbe *rastar* (altération de *arrastar*, traîner) dans le sens de « faire le fanfaron ». *Gosta de rastar, esta rastando atôa*, etc. (Il aime à faire le brave, il fait le brave, mais c'est un pauvre diable...)

La langue populaire emploie aussi *rasta* avec le mot *mala*, valise, pour dire la même chose : *Gosta de rastar mala* (Il aime à menacer, à inspirer la terreur...) *Quera* signifie « brave », « fort »... Il n'est pas rare d'entendre, dans les rues, les gamins se vanter d'être des *queras* : *Eu sou um quera*, c'est-à-dire : je suis brave, je ne crains rien... Les mots *rasta* et *quera* ont à peu près le même sens. *Quera* signifie « brave » et *rasta* contient la même idée, mais au sens péjoratif. *Rastaquera* équivaudrait donc à : poltron qui fait le brave.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

PROSPERO BRAZIL.

§

Bismarck et la politique coloniale. — En attendant que le conflit franco-allemand soit dénoué à la satisfaction des deux pays, relisons le discours, pour nous plein d'enseignements, que Bismarck prononça au Reichstag le 26 juin 1884, au sujet de l'incident d'Augra-Pequena, qui mit aux prises les cabinets de Londres et de Berlin et qui ne fut pas sans analogie avec l'incident d'Agadir.

Après avoir déclaré qu'il est « l'adversaire des colonies, du moins du système colonial français qui a pour base l'acquisition d'une portion de territoire pour y provoquer l'émigration et pour y établir des fonctionnaires et une garnison », le chancelier répond en ces termes à son adversaire, M. Bamberger, partisan de la colonisation « par voie de conquête » :

C'est une fausse tactique que de créer un port là où il n'y a pas encore de navigation, de fonder une ville où il n'y a pas d'habitants et où ceux ci doivent être attirés artificiellement. Mais c'est une autre question que celle de savoir s'il est utile et si l'Etat a l'obligation d'aider ceux de ses sujets qui ont fondé de telles entreprises, espérant la protection de l'Etat. A cette question, *je réponds affirmativement*, tout en doutant de l'utilité de cette protection. Je ne peux pas prévoir ce qui en adviendra, mais j'affirme qu'il y a là une obligation pour l'Etat. Je ne peux pas m'y soustraire. J'ai abordé cette question avec une certaine hésitation et je me suis demandé de quelle façon justifier ma réponse à ces hommes entreprenants (1) auxquels j'ai personnellement parlé ; dont le courage, l'esprit de décision et la foi dans leurs entreprises m'ont vraiment frappé au cœur ; pourrais-je leur répondre : tout cela est très beau, mais l'empire allemand n'est pas assez fort. Il s'attirerait le mécontentement des autres puissances ; il s'exposerait, comme on l'a dit, à des conflits désagréables et à des ennuis sans profit pour lui. Or pour cela, notre flotte n'est pas assez forte. M. Bamberger l'a reconnu dans la commission. Mais je dois dire que moi, premier chancelier de l'empire, je n'oserais pas m'exprimer ainsi, et si même j'avais cru en cette faiblesse de nos forces, j'aurais été gêné de dire franchement à ceux qui réclamaient notre assistance ; nous sommes trop pauvres, nous sommes trop faibles.

Et Bismarck conclut ainsi, après avoir annoncé au Reichstag que l'Angleterre demande à l'Allemagne la reconnaissance de ses droits acquis :

(1) Il s'agit, on s'en souvient, de commerçants allemands qui s'étaient fixés à Angra-Pequena, dans une zone d'influence anglaise.

Approuvé en cela par S. M. l'Empereur, je propose de laisser la responsabilité du développement matériel des colonies, ainsi que leur fondation, à l'activité et à l'esprit d'entreprise de nos marins et commerçants, de ne pas entrer dans la voie des annexions des provinces d'outre-mer, mais plutôt de délivrer des lettres-patentes dans la forme de *royal-charters* anglais, ayant en cela, comme exemple, le beau succès des commerçants anglais de la Compagnie des Indes-Orientales, de laisser enfin les colons se gouverner eux-mêmes: *de leur assurer seulement une juridiction européenne par les Européens*; en un mot de leur donner une protection qu'on pourra exercer sans y tenir de garnison.

§

Origine d'un « Conte cruel » :

Marseille, le 20 septembre 1911.

Monsieur le directeur du *Mercure de France*, Paris.

Monsieur,

Dans un écho du *Mercure de France* (16 septembre), sur *l'Origine d'un « Conte cruel »*, il est indiqué que Villiers de l'Isle-Adam aurait pris le sujet de son conte, *Sylvabel*, dans la *Correspondance secrète, politique et littéraire*, parue le 27 juin 1776.

Je ne sais si Villiers de l'Isle-Adam s'est réellement inspiré du récit paru dans cette *Correspondance ;* en tout cas, le rédacteur de cette dernière n'a lui-même rien inventé, et vous pourrez en juger en lisant les vieux fabliaux français.

Soit dans les *Fabliaux ou contes du XII*e *et du XIII*e *siècle*, recueillis et arrangés par Le Grand d'Aussy, soit dans le *Recueil général et complet des Fabliaux des XIII*e *et XIV*e *siècles*, par A. de Montaiglon et G. Raynaud, vous verrez racontée, d'après les manuscrits des fabliers du Moyen-Age, l'histoire rapportée par la *Correspondance secrète, politique et littéraire.* Dans Le Grand d'Aussy (3e volume, page 204), cette histoire est intitulée : *De la dame qui fut corrigée ;* dans Montaiglon et Raynaud (6e volume, page 149), elle a pour titre : *la Male dame.*

Le rédacteur de la *Correspondance* n'a reproduit le fabliau qu'en partie, mais ce qu'il en a donné en a été servilement extrait, sauf un détail : le mari du fabliau ne se sert pas (et pour cause) d'un fusil et d'un pistolet pour tuer les deux chiens et le cheval ; il leur ouvre la gorge avec un couteau de chasse ou une épée.

Si ce rédacteur n'a pas fait connaître la suite de l'histoire et s'il s'est borné à dire que : « au moyen de quelques leçons de cette nature, répétées de temps en temps, la femme est devenue la plus soumise et la plus complaisante des épouses », c'est que, sans doute, comme son contemporain Le Grand d'Aussy, il a été choqué du caractère des autres leçons données par le mari du fabliau.

C'est avec un bâton que ce mari complète l'éducation (le dressage, pourrait-on dire) de son épouse, et il s'en sert si vigoureusement que la femme doit être portée au lit !

Le Grand d'Aussy protesta au nom de son siècle contre des arguments d'une chevalerie aussi primitive.

Pour compléter ma documentation sur ce sujet, j'indiquerai que, d'après M. Joseph Bédier (voir son ouvrage sur les *Fabliaux*), l'origine de la fable

de *la Dame qui fut corrigée* ou de *la Male dame*, a été découverte dans un conte persan de Kisseh-Khum. Voilà qui rajeunit encore moins que ce qui précède l'histoire en question. Enfin, depuis le Moyen-âge, divers récits apparentés à cette histoire ont été écrits, notamment en Allemagne, pays dont les conteurs se sont abondamment inspirés des vieux fabliers français, comme l'ont fait aussi Boccace et les nouvellistes italiens.

Une dernière indication, fournie par Le Grand d'Aussy : la comédie *la Peau de Bœuf*, dont il est parlé par le rédacteur de la *Correspondance*, fut imprimée à Valenciennes en 1710, avec une préface où l'auteur de cette pièce en donnait l'historiette comme étant arrivée trente ans auparavant en Allemagne. Là-dessus, Le Grand d'Aussy, plutôt sceptique, conclut par cette sentence : *Multa renascentur quæ jam cidere.*

Ne croyez-vous pas que nous pouvons conclure de même ?

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

CH. HOTZ.

§

Le monument de Charles-Louis Philippe. — Charles-Louis Philippe repose dans le petit cimetière de Cerilly, son pays natal, près de Montluçon. C'est sur sa tombe, que le 24 septembre, a été inauguré son buste, œuvre du sculpteur Bourdelle.

On cite parmi ceux qui ont assisté à la cérémonie : MM. Francis Jourdain, Léon-Paul Fargue, Valéry-Larbaud, Blesson, Gignoux, Chevallier, Emile Guillaumin, Laisy.

§

Un monument à Stéphane Mallarmé. — Les échos littéraires de la presse quotidienne s'occupent beaucoup d'un projet de monument à la mémoire de Stéphane Mallarmé. Ce monument, du sculpteur James Vibert, serait élevé à Valvins, dit-on par erreur sans doute ; car la sépulture du maître est dans le cimetière de Samoreau, et c'est là vraisemblablement que la famille autoriserait l'érection d'un monument.

§

Le monument d'Oscar Wilde. — Il est du sculpteur Jacob Ebstein, et c'est au Père-Lachaise qu'il sera élevé, sur l'initiative de M. Robert Ross, qui fut l'ami d'Oscar Wilde.

§

La religion Gœthienne. — Rien de ce qui touche à Gœthe ne saurait laisser les Allemands indifférents. Depuis la mort du grand écrivain, ils ne cessent d'entourer sa mémoire d'un culte fanatique et on les voit recueillir, avec une piété parfois émouvante, les vestiges du règne glorieux de leur poète national.

Il semble bien, toutefois, qu'en ce qui concerne les publications d'écrits posthumes, la mine ne soit pas loin d'être épuisée. Par bonheur, le trésor formé par les bibelots ayant appartenu au poète s'accroît d'une façon surprenante. Il ne se passe pas de quinzaine qu'un « andenken » nouveau

n'aille enrichir la collection commune. Dernièrement encore, une vieille dame de Cologne, Wilhelmine Buff, — la propre nièce de cette Charlotte Kestner qui incarnait, aux yeux de Gœthe, l'héroïne de *Werther*, — a fait don au Musée Kestner, de Hanovre, d'un certain nombre d'objets offerts par le poète à la famille Buff, laquelle habitait alors Wetzlar. Parmi ces présents figure, à la place d'honneur, le cadeau de noces de Gœthe à Charlotte.

§

Un curieux cas d'ubiquité. — *Musica* d'avril 1911 présente à ses lecteurs deux photographies avec les légendes suivantes :

1°) Devant la Maison Gaveau, où se tiennent les concerts Lamoureux, une foule nombreuse attend l'ouverture des guichets ;

2°) Un public dense se presse devant la porte d'entrée du Châtelet, où l'orchestre Colonne doit exécuter en ce jour la Messe solennelle en ré de Beethoven.

On regarde les photographies. C'est bien la maison Gaveau : c'est bien le Châtelet. Mais par quel miracle d'ubiquité la foule est-elle la même, ici et là : les mêmes personnes dans les mêmes attitudes, dans les mêmes vêtements ?

§

Les deux sépultures de Schiller. — Schiller va-t-il partager le sort posthume de Molière et de La Fontaine dont les ossements, dispersés par la tourmente révolutionnaire, sont enfouis aujourd'hui, comme chacun sait, dans plusieurs sépultures ?

C'est la question que l'on se pose lorsqu'on lit le compte-rendu des travaux mystérieux entrepris, ces jours-ci, à Weimar, dans l'ancien cimetière Jacob, où Schiller fut enterré tout d'abord. S'il faut en croire le « Deutschland », on aurait constaté que le squelette du poète, qui se trouve actuellement dans le caveau de la famille princière de Weimar, n'a pas été exhumé entièrement lors de la translation. D'où les recherches dans la nécropole.

La paisible population de Weimar se montre émue à l'extrême par l'effervescence insolite que l'annonce de cette nouvelle produit dans la ville. De nombreux étrangers, accourus de toutes parts, se portent en effet, chaque jour, au cimetière Jacob, dans l'espoir d'assister aux travaux actuels qui se poursuivent sous la direction d'un professeur d'anatomie de l'université de Tubingen, M. Froriep.

§

Comment on nous juge.

Mercure de France, maison d'édition essentiellement catholique (*le Protestant*, 26 août 1911).

Malheureusement, parmi les rédacteurs ordinaires du *Mercure*, il n'en est aucun qui soit catholique, aucun même qui ne soit violemment anticatholique (*Romans-Revue*, 15 septembre 1911).

§

Rondeau. — A l'occasion d'un séjour à Bruxelles de la princesse Louise de Saxe, le prince Charles-Adolphe Cantacuzène lui rima les vers suivants :

A. L. T.

Je vais me plaindre aux échevins :
Vos charmes sont des assassins.
Leur émanation se rue,
En décimant tout, dans la rue.

Ils labourent, socs de charrue,
Notre âme de vous-même accrue.
Vos charmes sont des assassins :
Je vais me plaindre aux échevins.

Lorsque vous êtes apparue,
O grandiose ! adieu les saints !
Dans la cité de vous férue,
Nous oublions tous nos desseins :
Je vais me plaindre aux échevins !

§

Publications du « Mercure de France ».

Nous publierons, vers la fin d'octobre, un ouvrage de M. Léon Séché : *les Amitiés de Lamartine*, qui fait suite au livre sur *Lamartine et Elvire*, du même auteur, et apporte à l'histoire du romantisme de nouveaux documents en même temps qu'il rectifie beaucoup d'erreurs. Le chapitre de Marianne-Elisa Birch raconte par le menu l'histoire du mariage de Lamartine. Le chapitre de Mme Angebert, en nous révélant une femme du plus grand mérite, dit pour la première fois les circonstances dans lesquelles le poète se porta à la députation, en 1831, et composa son admirable réponse à la *Némésis* de Barthélemy. Toutes les variantes du poème sont données. Le volume sera illustré des portraits de Louis de Vignet, MMmes Alphonse de Lamartine et Angebert. Il sera publié en in-8o à 7,50, et il sera tiré un nombre d'exemplaires de luxe strictement limité à celui des souscriptions qui nous parviendront avant le 10 octobre. Japon impérial, 30 fr. ; chine, 25 fr. ; hollande, 20 fr.

§

Le Sottisier universel.

Six personnes, si nos souvenirs sont exacts, faisaient partie de l'expédition (trois Anglais et trois guides). A la descente, un des excursionnistes fit un faux pas, entraînant tous ses camarades. Seuls, Whymper et deux guides durent la vie au fait que la corde cassa. Deux des corps ne purent être retrouvés... Des six hommes... cinq, nous l'avons vu, ne revinrent pas. — *L'Eclaireur de Nice*, 17 septembre.

Il faut laisser toute espérance. Ces deux derniers jours le thermomètre baissait, et la chaleur croissait. Hier, il a monté, et la chaleur a fait... la même chose que lui. — *Le Matin*, 6 septembre.

Avec la méthode électro-cinésique vasculaire, il n'y a plus d'incurables, mais seulement des imbéciles.

Vous jouez du corps humain comme le pâtre joue de la flûte. — *Précis d'Electricité médicale* de Chardin, pp. 262, 275.

C'est un bois éminemment flexible, presque incassable, essentiellement ligneux. — *La Province sportive*, 20 juin.

Rari aves in gurgite vasto. — *Pourquoi pas?* 13 juillet.

Il avait plus d'une fois tenté de monter les énormes chevaux indociles et de forcer le cerf, sur lequel se lançaient les grands chiens en sonnant le son du cor de chasse. — *Une Maison de Grenade*, trad. A. Savine, p. 85.

Une rivière si petite qu'elle mérite à peine le nom d'affluent. — *L'Express*, 20 juin.

Coquilles

ANDRÉ FONTAINAS [titre]. D'un symbolisme touffu, les *Verges illusoires*, etc. — Chot et Dethier, *Histoire des Lettres françaises de Belgique*, p. 531.

Au point de vue agricole, M. Théry constate que la culture du thé est en progrès dans toute l'Europe, et a passé de 1904 à 1909 de 434 millions de quintaux en moyenne à 461 millions. — *L'Economie Financière*, 9 juillet.

... un court circuit sur la ligne métropolitaine n° 2, Nation-Dauphine, au kilomètre 3000. — *Excelsior*, 29 juillet.

Vous serez l'épousée, à la blanche paillole,
Que l'on voudrait fêter jusqu'au retour du jour,
Et je serai l'époux à l'arme ardente et folle
A qui vous donnerez la pure fleur d'amour.

ETIENNE MARCENAC : *Quenouilles et Musettes*, p. 81.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

La Publicité commerciale est reçue par
M. Charles GUIDETTI, 31, rue Condorcet

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.